

COLLECTION  
UNIVERSELLE  
DES

MÉMOIRES PARTICULIERS,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.



TOME LIII.

CONTENANT les Mémoires de JACQUES-  
AUGUSTE DE THOU, Conseiller d'Etat  
ordinaire, & Président à Mortier au Parle-  
ment de Paris.

XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

**I**L paroît chaque mois un Volume de cette Collection, aussi régulièrement que le travail peut le permettre.

Le prix de la Souscription pour 12 Volumes à Paris, est de 54 liv. pour les nouveaux Souscripteurs, à dater du 1<sup>er</sup>. Décembre 1788, & de 48 liv. pour les anciens. Ceux qui voudront recevoir les Volumes en Province, par la poste, payeront de plus 7 liv. 4 sols.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, rue & Hôtel Serpente, à Paris; & avoir soin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

284 i 22  
COLLECTION

UNIVERSELLE

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE. *k*

TOME LIII.

A LONDRES,

*Et se trouve à PARIS,*

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

1789.



M É M O I R E S  
DE JACQUES-AUGUSTE  
DE T H O U, *k*  
CONSEILLER D'ÉTAT ORDINAIRE,  
ET PRÉSIDENT A MORTIER  
AU PARLEMENT DE PARIS.  
XVI<sup>e</sup>. SIÈCLE.

*Tome LIII.*

A



NOTICE  
DES ÉDITEURS  
SUR LA PERSONNE  
ET LES MÉMOIRES  
DE JACQUES-AUGUSTE  
DE THOU.

**L**E Personnage célèbre, dont on va parler, naquit en 1553. Comme il seroit inutile de répéter ce que les Mémoires contiennent, on passera rapidement sur l'Histoire de ses premières années, & sur l'éducation qu'il reçut. On se contentera d'observer que la faiblesse de sa complexion ne nuisit point au développement de ses facultés intellectuelles. Jacques-Auguste de Thou avoit sous les yeux un exemple frappant & fait pour exciter son émulation. Si on le juge d'après les principes, qui furent la règle invariable de sa conduite, on a droit de présumer que dès l'instant où il pût réfléchir, il aspira à se former sur ce modèle. Le nom seul de l'homme vaut un éloge : c'étoit Christophe de Thou, son père, premier Président du Parlement de

Paris. Quand on se rappelle les qualités éminentes & les vertus (a) domestiques, dont ce Magistrat offroit le rare assemblage, on sent combien le jeune de Thou dût desirer de s'en montrer le digne imitateur. Une éducation simple, austère, & tendant au bien public, sembloit être le principal héritage que l'on se transmît dans cette famille. Christophe de Thou par expérience avoit appris à en calculer les heureux produits. Son père, revêtu

(a) Estienne Psquier nous a laissé un tableau touchant des vertus domestiques de ce Magistrat... « Sa  
 » table & conversation ordinaire (dit-il) estoit de gens  
 » médiocres, avec lesquels il rioit familièrement, dé-  
 » pouillant soudain qu'il estoit dans sa maison avec  
 » eux tout ce qui estoit de la grandeur de son estat;  
 » ayant, tant qu'il a vécu, apporté cette regle de ne  
 » point souper hors de sa maison, & de se coucher à  
 » neuf heures, & se lever assez matin, le plus de temps  
 » sans serviteur, ains n'ayant autre homme de chambre  
 » que soy-mesme, ainsi que j'ay appris de sa bonne  
 » partie; ce qui n'est pas mal-aisé de croire : car il  
 » estoit si peu fastueux, que je l'ay veu quelquesfois  
 » retourner seul en sa maison, quand il sortoit du  
 » Palais devant l'heure. Il ne fut jamais convié de nopces  
 » ou funérailles de ses amis, encore qu'ils ne fussent  
 » de condition grande, que luy ou sa femme n'y allas-  
 » sent, pour n'estre veu les dédaigner, ou défaillir à  
 » son devoir »... (Lettre d'Estienne Pasquier, Tome I  
 de l'édition de Paris, in-8, 1619, p. 424 & suiv.)

d'une charge de Président au Parlement avoit voulu que son fils, avant d'acquérir à prix d'argent le droit de juger les hommes, s'exercât dans l'art de les défendre. Le vieillard étoit convaincu que, pour mériter de devenir un jour l'organe de la loi, il faut l'étudier, se pénétrer de son esprit, & s'habituer à faire de ses résultats une application juste & impartiale. Conformément à ces usages antiques, dont la rénovation assurera dans tous les tems la régénération de l'ordre judiciaire, Christophe de Thou, pendant plusieurs années, se voua à la noble profession d'Avocat. Ses succès au Barreau lui ouvrirent la route des honneurs. Sans autre distinction que celle du mérite & de la probité, il parvint à la place de Prévôt des Marchands. De-là il entra au Parlement en qualité de Président à Mortier. L'Edit des Sémestres en 1553 avoit doublé le nombre de ces offices. Christophe de Thou fut un des nouveaux titulaires. Sa réputation n'alla qu'en croissant. La mort du premier Président (fit vaquer cette dignité importante : c'étoit à une époque bien difficile, en 1562, peu de tems avant la bataille de Dreux. Si le choix fut glorieux pour Christophe de Thou, il honore ceux qui y contribuèrent. Son amour pour l'humanité, sa capacité,

& sa sagesse avoient été ses seules recommandations. Il étoit (selon les expressions d'un de ses contemporains) (a) *nouveau & écolier à faire des brigues & des menées*. La régularité de ses mœurs répondoit à ses autres vertus, Bon ami, bon mari, bon père, bon maître, il fut chéri, respecté pendant sa vie, & pleuré par tout ce qui l'entouroit, quand la mort l'enleva. Son convoi en fournit la preuve la moins équivoque. Ses Fermiers (b), en habits de deuil, se mêlerent au cortège, & arrosèrent sa tombe de leurs larmes. D'après cette esquisse, on peut apprécier le modèle auquel le jeune de Thou s'efforça de ressembler.

Lorsqu'il eut fini ses études, comme on le destinoit à l'état ecclésiastique, il alla demeurer chez Nicolas de Thou son oncle, Chanoine de Notre-Dame. Celui-ci, promu à l'Evêché de Chartres, lui résigna son Canoniat, De Thou alors, cédant à l'impulsion d'un goût naturel qui l'entraînoit, se livra à l'étude des Belles-Lettres. L'histoire, la politique, & le droit public, furent parti-

(a) Lettre d'Estienne Pasquier à M. de Bite, Juge général de Mayenne ( Tome I, p. 423 de l'édition de Paris, 1619, in-8. )

(b) Lettre d'Estienne Pasquier, *ibid.*

culièrement l'objet de ses méditations & de ses recherches.

Le desir d'étendre le cercle de ses connoissances le porta bientôt à voyager. En 1573, il accompagna *Paul de Foix*, que la Cour envoyoit en Italie. Nous ne suivrons point de Thou dans les divers voyages qu'il fit. Ses Mémoires apprendront au lecteur l'ardeur avec laquelle il s'efforçoit de recueillir partout l'instruction. En visitant les savans étrangers, il vouloit s'approprier le fruit de leurs découvertes, pour en enrichir sa Patrie. C'étoit l'homme de génie qui semoit, dans l'espérance de moissonner un jour.

A son retour, en 1578, de Thou, vaincu par les instances de sa famille, acheta un office de Conseiller-Clerc au Parlement de Paris. Accoutumé déjà à cette vie libre & indépendante, qui, pour les vrais gens de lettres, est une source de jouissances toujours renaissantes, il craignoit avec raison le fardeau qu'on lui imposoit. Mais en acceptant les fonctions augustes de la Magistrature, il pensoit trop délicatement pour ne pas travailler à les remplir. Un apprentissage pénible l'attendoit. La Guyenne (a), divisée par des

(a) Par un des articles de la conférence de *Fleix* on étoit convenu d'envoyer en Guyenne une commission.

querelles religieuses, se plaignoit de ses Magistrats. De Thou fut du nombre de ceux que l'on envoya dans cette province, pour y rendre la justice distributive, sans acception du culte & des personnes. A cette époque, il se détermina à quitter l'état ecclésiastique, pour lequel il n'avoit jamais eu de vocation. La mort prématurée de son frère aîné faisoit souhaiter à ses oncles qu'il renonçât au célibat. En 1582, son père avoit obtenu son rappel dans la Capitale. Le vieillard comptoit encore l'embrasser : la mort (a) s'y opposa. De

du Parlement de Paris, pour y administrer la justice. La Chambre mi-partie du Parlement de Bordeaux étoit dans cette province une source de désordres, d'injustices, & de vexations. Afin d'y remédier on établit cette commission, dont M. de Thou parle dans le deuxième Livre de ses Mémoires.

(a) « Il mourut (raconte Pasquier) le premier Novembre 1582, jour que je veux annombrer à une  
 » partie de son heur, parce que c'estoit le jour de la  
 » Toussaint, dont une partie de l'apresdinée estoit  
 » dédiée à la commémoration solennelle des morts.  
 » Regretté généralement de tous, & par spécial de son  
 » Roy, lequel voulant faire paroistre combien il l'avoit  
 » aimé en sa vie, luy ordonna des obsèques les plus  
 » célèbres qui oncques eussent esté vues à un homme  
 » de robe longue, dont luy-mesme à face ouverte se  
 » voulut rendre spectateur avec la Roine sa mere, &

Thou, en arrivant, apprit qu'on célébroit les obseques de l'homme qu'il regardoit moins comme un père, que comme le plus tendre des amis. Sa douleur fut vive & sincère. Le mausolée qu'il érigea aux mânes de ce père chéri, dans l'Eglise de Saint-André-des-Arcs, est un monument subsistant de sa piété filiale.

En renonçant absolument au sacerdoce, de Thou se démit des bénéfices qu'il possédoit & de son office de Conseiller-Clerc. Il se fit pourvoir d'une charge de Maître des Requêtes. Ce nouvel état l'approchoit de la Cour. L'amitié, que le Cardinal de Vendôme lui témoignoit, l'attacha d'abord à ce Prélat. Les projets ambitieux, qu'on lui suggéra, l'en dégoûtèrent par la suite. D'ailleurs, le

» autres grands Princes & Princesses en l'Hostel du  
 » Prévost de Paris. L'on prist le chemin des Cordeliers  
 » & delà de la rue de la harpe on descendit sur le quay  
 » jusques en la rue des Augustins, pour rendre le corps  
 » à l'Eglise de Saint-André des Arcs, où est le sépulcre  
 » ancien de ses ancestres. La suite & procession fut  
 » telle qu'il y en avoit encore presque en la maison,  
 » quand les autres entroient dans l'Eglise; & jamais  
 » ne vit-on les fenestres & boutiques des maisons ta-  
 » pissées de tant de peuple tout exploré... (Lettre  
 d'Estienne Pasquier, Tome I de l'édit. in-8 de 1619,  
 ibid.)

rôle de courtisan ne lui convenoit guères. L'étude & une vie sédentaire s'accordoient mieux avec ses goûts. Il se livra donc plus que jamais à la construction du vaste édifice dont, depuis long-tems, il jettoit les fondemens : c'étoit l'Histoire de son tems, ouvrage immortel, qui, en dépit de l'envie, l'a placé au premier rang de ces écrivains qu'on lit & qu'on admire. La méthode (a) qu'il se fit

(a) « Sçachant (écrivait-il de Villebon en date du dernier Mars 1611 au Président Jeannin) que je n'estois  
 » pas né pour moy seul, mais pour ma patrie & pour  
 » mes amis, sentant d'ailleurs quel plaisir me faisoit la  
 » lecture de l'histoire, & dans la pensée que les préceptes & les exemples contribuent à régler la vie, & à la  
 » rendre heureuse; je crus me faire honneur & servir la  
 » République en écrivant l'Histoire de nostre temps, & en  
 » commençant où *Paul Jove* a fini. Plein de cette idée,  
 » dès ma plus tendre jeunesse, je n'ai rien négligé dans  
 » mes voyages, dans le Barreau, dans mes Ambassades,  
 » dans les négociations où j'ay eu part, pour préparer  
 » mes matériaux, afin de les trouver sous ma main  
 » dans un temps plus favorable : j'ay cherché de tous  
 » costés ce qu'il y avoit d'histoires imprimées : j'ay fait  
 » copier pour mon usage celles qui ne l'avoient pas  
 » esté. J'ay feuilleté tous les Journaux de nos Géné-  
 » raux d'armées, & tous les actes de nos Ambassadeurs,  
 » J'ay fouillé dans les cabinets de nos Secrétaires  
 » d'Estat : enfin je me suis mis au fait des affaires par  
 » la conversation des hommes illustres, qui ont servy

& le plan qu'il adopta, en s'occupant de la confection de cet ouvrage, devoient naturellement lui assurer la réputation dont il jouit. De Thou rapportoit tout à l'Histoire, parce qu'il étoit persuadé qu'elle embrasse l'universalité des connoissances humaines, & que c'est-là le dépôt où tout ce qui en dérive doit être consigné.

Malgré la dépravation du siècle, le mérite de M. de Thou étoit trop éclatant, pour que les bons citoyens le laissassent se concentrer dans le silence du cabinet. En 1586, ses amis agirent si efficacement, qu'on lui accorda la survivance de son oncle (Augustin de Thou) Président à Mortier, au Parlement de Paris.

» l'Estat avant moy. J'ay appris d'eux à discerner le  
 » vrai d'avec le faux dans les faits défigurés par les  
 » écrits des différentes parties, & par les bruits publics.  
 » L'autorité de ces grands hommes m'a guidé dans mes  
 » recherches. Je puis placer au nombre de ces personnes  
 » éclairées, Paul de Foix de Carmain, Guy du Faur  
 » de Pibrac Philippe Hurault de Cheverny mon beau-  
 » frere, & Gaspard de Schomberg, tous recommanda-  
 » bles par leur probité, & d'une habileté consommée  
 » dans les affaires » .. (Epistola Jacobi Augusti Thuani,  
 Recueil de pièces historiques imprimé à Delft, Tome I.  
 — Ou voyez la traduction de cette lettre, Tome X de  
 l'Histoire de M. de Thou, édition de Scheurleer,  
 p. 379.)

L'année suivante, après s'être fait délier, par l'Official de cette ville, des engagemens qu'il avoit contractés en recevant les *quatre ordres mineurs*, de Thou épousa Marie de Barbançon, fille de François de Barbançon, sieur de Cany, tué en 1567, à la bataille de Saint-Denis.

A peine commençoit-il à goûter les douceurs d'un hymen bien assorti, que des calamités de différente espèce mirent sa sensibilité à de rudes épreuves. De Thou perdit la plus respectable des mères ; & les fureurs de la ligue allumèrent en France un incendie général. De Thou étoit dans la Capitale pendant la journée *des Barricades*. Témoin des malheurs de sa Patrie, & sujet fidèle d'un Prince qui ne savoit pas régner, il le suivit dans sa fuite. Ses services lui valurent le titre de Conseiller d'Etat. Tandis que les Etats-Généraux se tenoient à Blois, de Thou revint à Paris. La nouvelle de l'assassinat du Duc de Guise fut le signal de la révolte. Tout ce qui étoit attaché à Henri III, ou qui passoit pour l'être, avoit à craindre des traitemens ignominieux, & même la mort. De Thou, couvert d'un habit de soldat, & accompagné de sa femme déguisée en simple bourgeoise, eut le bonheur de se sauver. Arrivé à Tours

où le Roi s'étoit réfugié, on lui proposa de présider cette portion du Parlement de Paris, qui, dévouée à son Souverain, avoit tout abandonné pour le rejoindre. De Thou effrayé d'un emploi qu'il croyoit supérieur à ses forces, en raison du peu d'expérience qu'il avoit, refusa de s'en charger. On verra dans ses Mémoires le combat honorable de modestie qui s'éleva, à ce sujet, entre lui & Jacques de Faves d'Espesses son ami.

De Thou s'estimant plus propre à des négociations, alla avec Schomberg solliciter des secours en Allemagne, De-là ils gagnèrent l'Italie. Ce fut à Venise qu'on l'instruisit de la fin tragique de Henri III. La crise, qu'éprouvoit la France, loin de refroidir son patriotisme, l'échauffa. Par la mort de Henri III, le Roi de Navarre devenoit son Souverain légitime. La loi l'ordonnoit & de Thou ne vit jamais que son devoir entre lui & la loi. Sitôt que ses affaires le lui permirent, il reprit le chemin de la France. Affrontant tous les périls, il vint rendre compte de sa mission au nouveau Souverain. Il le rencontra à Château-Dun. Si de Thou trouva dans Henri IV le meilleur des Rois, le Monarque trouva dans de Thou le plus fidele des serviteurs. Ses Mémoires contiennent le récit des

négociations & des affaires de différente espèce où il fut employé. On ne le vit pas tergiverser un seul instant. L'intérêt de l'Etat étoit la mesure de ses actions. Sa personne, ses biens, tout appartenoit à la Patrie ; & il auroit rougi d'hésiter à lui en faire le sacrifice.

En 1594 de Thou, par la mort de son oncle, étoit devenu titulaire de l'office de Président à Mortier, dont il avoit obtenu la survivance. La confection de l'Edit de *Nantes* à laquelle il participa, & l'enregistrement de cet Edit au Parlement lui attirèrent de puissans ennemis. Quand par la suite son histoire fut imprimée, on rapprocha la conduite qu'il avoit tenue en cette occurrence, de l'esprit de modération, d'humanité & de tolérance qui caractérise ses écrits. On rappella avec malignité les liaisons qui existoient entre lui & plusieurs Protestans connus, tels que *Calignon*, Chancelier de Navarre. Celui-ci avoit été un de ses Adjoints aux conférences dont l'Edit de *Nantes* fut le produit.

Tandis que la haine & l'envie fomentoient sourdement les orages, contre lesquels on va le voir lutter, Marie de Barbançon son épouse mourut sans lui laisser de postérité. Cette perte, qu'il essuya en 1601, exerça sa sensibilité,

Il se remaria depuis à Gasparde de la Châtre, fille du Comte de Nancy, Capitaine des gardes du Roi.

Quelques années après, un événement auquel il ne s'attendoit pas, le força de publier la première partie de son histoire. Un Copiste Allemand lui avoit dérobé une copie de l'ouvrage : sur cette copie on en fit d'autres. De Thou comprit qu'il ne pouvoit plus retarder la publicité de son travail. Comme il s'étoit piqué d'être impartial (a) & vrai, il

(a) *Cette Histoire* ( a dit l'Abbé le Gendre dans ses jugemens sur nos Historiens, page 145 ) *est comparable aux meilleures Histoires des Grecs & des Romains. Ce que l'Auteur rapporte des affaires de France est d'autant plus assuré, qu'il n'a écrit ce qu'il a vu, ou appris de personnes bien instruites. Son style est pur, net & grave... « Ce ne » sont pas seulement les François ( remarquoit Baillet, » Tome I, p. 338 de ses Jugemens des Savants ) mais » les Etrangers sur-tout qui ont donné au Président de » Thou la préférence sur tout les Historiens de nos » derniers temps, & qui l'ont égalé aux anciens soit » pour la grandeur du sujet, soit pour la disposition & » la proportion des parties, soit enfin pour le choix » d'un style convenable à la majesté de l'Histoire ».*

« Personne ( a dit l'Auteur des mélanges d'histoire & » de cette nature, Tome III, p. 312 ) n'a possédé mieux » que luy toutes les parties qui forment le parfait Historien, personne ne les a employées plus heureuse-

prévit aisément les clameurs qui alloient s'élever contre lui. Le voile de l'anonyme pouvoit l'en garantir. Mais les circonstances lui interdissoient cette ressource. Les dépouillemens qu'il avoit faits , la quantité de personnes qu'il avoit consultées , rendoient le public dépositaire de son secret. On savoit que depuis long-tems il consacroit ses laborieuses recherches à l'histoire de son siècle. De Thou, fort de sa vertu, & s'appuyant sur une conscience intacte & pure , eut le courage d'im-

» ment. La pureté & l'éloquence de son style peuvent  
 » le faire aller de pair avec les meilleurs Historiens  
 » de Rome. Il estoit à portée par les différents em-  
 » plois , qu'il a remplis, de se mettre bien au fait des  
 » affaires, de pénétrer les différents ressorts qui les  
 » faisoient entreprendre, échouer ou réussir »... Nous  
 ne finirions pas, si nous voulions rapporter tous les  
 jugemens avantageux , qui ont été portés sur son travail.  
 Résumons-nous aux observations de l'Abbé Lenglet du Fresnoy, qui, comme on le fait, n'étoit pas  
*louangeur* de sa nature. Cet écrivain ( a-t-il remarqué )  
 est le plus sincère & le plus exact que nous ayons pour  
 le seizième siècle. Il est généralement estimé par les  
 François & par les Etrangers, par les Catholiques &  
 par les Protestans. On lui a cependant reproché deux  
 fautes principales: la première c'est de n'avoir parcouru  
 qu'un espace de 64 années dans une masse aussi volumineuse  
 que l'est son ouvrage; la seconde, c'est d'avoir  
 consigné quelques erreurs. Par rapport au premier arti-  
 primer,

primer, & de se nommer. La première partie de son histoire (a) contenant dix-huit Livres parut en 1604. L'Auteur, en le dédiant à Henri IV, crut sans doute la placer sous un Egide, que l'on respecteroit. La noblesse avec laquelle il s'exprime dans sa Préface, en parlant au Monarque, les honore tous deux à la fois.

cle nous répondrons qu'en lisant l'ouvrage on ne s'aperçoit pas de sa longueur : quant à l'autre grief, eh quel est celui, qui, en écrivant l'histoire, ne s'est jamais trompé !

(a) Parmi les différentes éditions de cette Histoire en latin, la plus recherchée, & la plus complète est celle de *Buckley*, Londres, 1733, VII Vol. in-folio. Outre les variantes des éditions précédentes, on y a joint beaucoup de pièces relatives à la personne de M. de Thou, & à son ouvrage. Tels sont spécialement les censures, & les passages censurés des quatre-vingt premiers Livres de son Histoire tant à Rome, qu'en Espagne. On y a encore recueilli le Libelle attribué au Jésuite Machant, & des renseignemens curieux sur la catastrophe du fils du Président de Thou, cette victime d'un Visir *en baretto*, qui pour établir en France l'édifice monstrueux du despotisme, le cimentait avec le sang des citoyens. Par rapport aux traductions françoises de cette histoire, celle que plusieurs hommes de lettres publièrent à Paris, sous le titre de Londres, 1734 (16 Vol. in-4°) a fait oublier l'ancienne & fautive version de du Ryer.

« Sire ( lui disoit-il ) la première loi de  
» l'histoire est de ne rien publier de faux ,  
» & de dire hardiment la vérité : je n'ai point  
» épargné mes peines pour la tirer des obs-  
» curités qui la cachent , & où l'aigreur , qui  
» regne entre les partis , la tient souvent  
» comme captive. Après l'avoir reconnue ,  
» je l'ai transmise à la postérité le plus fidé-  
» lement que j'ai pu , persuadé que , si je  
» trahissois sa cause par une fausse politi-  
» que , je ferois tort au rare bonheur de  
» votre regne qui donne à chacun la liberté  
» de penser ce qu'il veut , & de dire ce qu'il  
» pense . . . Ce que les bons Juges doivent  
» faire , lorsqu'ils délibèrent sur la vie &  
» sur les biens des particuliers , je l'ai fait  
» en écrivant cette histoire. J'ai consulté ma  
» conscience ; j'ai examiné avec attention si  
» quelque reste de ressentiment m'écartoit  
» du droit chemin : j'ai adouci autant que  
» j'ai pu les faits odieux , par mes expressions :  
» j'ai été retenu dans mes jugemens : j'ai  
» évité les digressions , & me suis servi d'un  
» style simple & dénué d'ornemens , pour me  
» montrer aussi dégagé de haine & de faveur ,  
» que de déguisement (a) & de vanité . . . ».

(a) Cette Préface , un des plus beaux monumens  
du seizième siècle , fut traduite en françois par ordre de

En suivant rigoureusement les regles qu'il s'étoit prescrites, de Thou auroit pu espérer que la publication de cet Ouvrage ne troubleroit pas son repos, si tous les contemporains eussent eu l'ame loyale & franche de Henri IV. Mais il avoit vu de trop près les hommes, & sur-tout ceux qui habitent les cours, pour ignorer que le délit le plus grave d'un historien est celui d'être vrai. L'expérience ne tarda pas à l'en convaincre. On commença par le calomnier sourdement en France. On empoisonna ses intentions; &, selon l'usage, on s'efforça de les rendre suspectes. On dénonça à la Cour de Rome son zèle pour les droits du Royaume & pour les libertés de l'Eglise Gallicane, qui l'un & l'autre sont ce qu'on peut appeller le *Paladium* de la Monarchie Françoisé. La calomnie ne réussit pas d'abord auprès de Henri IV. Il avoit lû la Préface de l'illustre Historien; & pénétré des beautés qu'elle renferme, il en avoit ordonné la traduction. Le Monarque (a) prit sa défense. Mais à la

Henri IV. On la trouve à la tête de son Histoire d'après la version nouvelle de M. d'Ifs.

(a) *Epistola*, Jacobi, Augustini, Thouani, V. C. P. Janino &c. (Voyez cette Lettre, Tome I du Recueil de pièces historiques imprimé à Delft en 1717, & sa

Cour des Rois la haine ne dort jamais ; & son silence perfide couvre les attentats qu'elle médite. Peu à peu on vint à bout de circonvenir Henri. L'animosité des ennemis de M. de Thou acquit de nouvelles forces par la mort des Cardinaux Séraphin & d'Ossat, tous deux ses amis intimes , & appréciateurs éclairés du mérite de son travail. Dès qu'on fut à Rome , & à Madrid que Henri IV ne s'intéressoit plus avec la même chaleur à l'Ecrivain , qu'on vouloit persécuter , les ménagemens cessèrent. La présence du Cardinal du Perron à Rome auroit pu être un obstacle : on profita de son départ. De Thou, instruit des désagremens qu'on lui préparoit , se reposoit sur les bons offices de Villeroi & du Chancelier de Sillery : l'un & l'autre les lui avoient promis. De Thou éprouva à ses dépens qu'à la Cour il n'y a point d'amis. On laissa condamner à Rome un ouvrage , dont la plus grande tâche aux yeux de ceux qui le censurèrent , étoit de foudroyer la doctrine de l'*Ultramontanisme*. Le Philosophe de Thou ne l'étoit pas assez pour braver cette flétrissure injuste : il en fut affecté ; & c'est à la douleur qu'il ressentit , que se rapporte traduction , Tome X de l'édition de son Histoire en françois chez Scheurleer , &c.

probablement cet article de son testament(a), dans lequel *il proteste avoir composé son histoire à la gloire de Dieu , & pour l'utilité publique , sans aucun motif de haine ou de complaisance.*

L'inimitié de ses détracteurs ne se borna pas à cet acte de vengeance. Elle le poursuivit dans une circonstance où ses résultats lui furent encore plus sensibles. Après l'assassinat d'Henri IV , la première Présidence du Parlement de Paris vqua par la retraite d'*Achille de Harlay*. De Thou prétendoit à cette place ; & on eut soin de l'en exclure. Si l'on s'en rapporte à quelques écrits du tems , le coup parut de Rome. Le Pape avoit prononcé son exclusion d'une manière assez bizarre. Les concurrents de de Thou étoient les Présidents de *Jambeville* & de *Verdun*. Le Pontife Romain ( dit-on ) s'expliqua ainsi sur le compte des trois . . . *Il primo* (b) ( de Thou ) *heretico* ; *il secondo* ( Jambeville ) *cattivo* ; *il terzo* ( Verdun ) *ne conosco* . . . On assure que d'après cette belle décision le

(a) Voyez ce Testament dans la Bibliothèque de droit François par Laurent Bochel, ou Bouchel , au mot *testament*.

(b) Le premier est un hérétique ; le second est dissimulé & rusé : le troisième , je ne le connois pas.

dernier fut nommé. Il est possible que jusqu'à certain point les insinuations de la Cour de Rome aient influé sur les déterminations de Marie de Médicis : mais des considérations plus puissantes dirigèrent les vues du Ministère François. Achille de Harlay ne quitta sa place que parce que sa fermeté déplaisoit. De Thou dans les affaires publiques avoit montré du caractère. Ses écrits annonçoient un grand amour pour la vérité. En falloit-il plus pour le repousser d'un poste où tant de gens alors étoient intéressés à ce qu'on n'en revêtit pas un homme dont les lumières & le courage pouvoient embarrasser ? Au surplus, si de Thou, comme le prétend l'Etoile, montra autant d'humeur par rapport à cette exclusion, il paroît en lisant l'histoire de ces tems-là qu'il ne renonça pas à l'administration. En effet on le verra sous la Régence de Marie de Médicis régir les finances (a) avec

(a) Il paroît qu'il n'accepta cette gestion qu'à son corps défendant : au moins a-t-on droit de l'inférer d'après les expressions de sa lettre au Président Jeannin.  
« Pourquoi (lui écrivait-il) me confier l'administration  
» des finances, si je suis suspect pour tout autre em-  
» ploi ? Je serai donc réduit à passer ma vie à compter  
» de l'argent, & à mourir dans ce vil exercice. Auroit-  
» on jamais cru que de Thou nourri dès l'enfance dans

*Châteauneuf* & le Président *Jeannin*. On le verra employé dans cette multitude de négociations que l'ambition tracassière des Princes & des Grands occasionna à cette époque. On le verra spécialement en 1616 député par Louis XIII à la fameuse conférence de *Loudun* (a).

» l'étude des Lettres, lui que les Courtisans appel-  
 » loient par raillerie *le Philosophe* (nom honorable)  
 » dûit dans un âge avancé passer des nobles fonctions  
 » de la Magistrature à un honteux maniement de de-  
 » niers. Telle est ma situation, que ce qui est regardé  
 » comme une récompense & un grand honneur pour  
 » d'autres, ne sert qu'à m'humilier & à m'avilir.....

(*Epistola Jacobi Augusti Thuani V. C. P. Janino, &c. &c*)

Nous observerons par rapport aux plaintes de M. de Thou, qu'il n'envisageoit la place d'Administrateur des finances, comme elle l'étoit à cette époque, que sous le seul aspect de la comptabilité. Si elle eût été susceptible de ces grandes & vastes spéculations qui, permettant au génie de s'exercer, caractérisent ce qu'on appelle l'*homme d'Etat*, à coup sûr de Thou se seroit énoncé différemment.

(a) Ces conférences produisirent le traité de Loudun entre la Reine & le Prince de Condé, Chef des mécontents. Les conditions en furent bientôt violées. Le Maréchal d'Ancre gouvernoit sous le nom de la Reine. Ce fut lui qui prépara l'élévation du Cardinal de Richelieu, & conséquemment la source d'une foule de calamités dont le fardeau pèse encore sur nos têtes.

De Thou termina sa carrière le 7 Mai 1617. Le rapport du Médecin *Paul Renèaulme* nous apprend qu'un squirre dans l'estomac causa sa mort. Pendant neuf mois il fut en proie à des souffrances cruelles. C'étoit à cet état douloureux qu'il faisoit allusion dans une pièce de vers latins, composée quelques heures avant son trépas.

La vie (y disoit-il) est importune à qui ne peut guérir.  
Ciel ! aide à ma foiblesse, & pardonne à mes plaintes.  
Avant que d'expirer, c'est trop de fois mourir . . .

De Thou déploya la même sérénité d'esprit & ce calme de la conscience, qui peignent l'homme juste & vertueux, lorsqu'il fit son épitaphe. Elle est trop belle pour l'omettre : au défaut de l'original latin, voici la traduction :

Ici j'attens le jour où l'éternelle voix  
Doit commander aux morts de revoir la lumière,  
Jour où le juste Juge à la Nature entière  
Donnera ses dernières loix.

Ma docile raison conserva la foi pure,  
La foi de mes ayeux & leur simplicité,  
Combattit sans orgueil, & souffrit sans murmure

Mais n'anticipons pas sur l'histoire de ce siècle de fer.  
Nous aurons le tems d'en parler.

Les défauts de l'humanité.

Contredit & persécuté ,

Je n'opposai jamais le reproche à l'injure.

Sectateur de la vérité ,

Et ma plume & ma voix lui servirent d'organe ,

Sans mêler à son culte , ou l'intérêt profane ,

Ou la haine indiscrete , ou la timidité.

France , si je n'eus rien de plus cher que ta gloire ,

Du nom de Citoyen , si mon cœur fut épris ,

Donne tes pleurs à ma mémoire ,

Ta confiance à mes écrits . . . !

La gloire que de Thou acquit , en publiant son histoire , fut cruellement compensée par les traverses de tout genre qu'elle lui suscita. Le Roi de la Grande-Bretagne ( Jacques I ) se plaignit de la manière dont il avoit parlé de sa mère Marie , Reine d'Ecosse. Il en résulta une correspondance polémique entre de Thou , *Casaubon* , le Chevalier *Robert* , *Cotton* , & d'autres Savants qui vivoient à la Cour de Londres. L'Historien François offroit de se rétracter , si on lui prouvoit qu'il s'étoit trompé. Comme on ne put y parvenir , il persista dans ce qu'il avoit avancé. De Thou eslimoit & respectoit le Monarque Anglois. Mais il avoit pour principe , que la vérité est au-dessus de tous les trônes de la

terre. Aussi Chamden , que l'on chargea de contredire plusieurs de ses assertions, ne balançait-il pas à lui rendre la justice (a) qu'il méritoit. « Vous avez (b) écrit (lui mandoit-il de Londres le 22 Novembre 1607) » avec toute  
 » la prudence possible, les affaires d'Ecosse,  
 » & sans blesser personne. Cependant le Roi  
 » Jacques, qui hait fort *Buchanan*, accuse  
 » le Comte de *Murray* d'être la source & le  
 » premier mobile des malheurs de la Reine  
 » sa mère, On dit qu'il tient cela de ceux qui  
 » ont été dans le secret des affaires de ce

(a) On peut juger de-là si le Père d'Orléans, dans ses révolutions d'Angleterre (Liv. VIII), a eu raison de dire « que l'autorité de l'habile Président, Copiste  
 » de l'imposteur Buchanan, n'a pu encore faire trouver  
 » croyance aux calomnies de cet Auteur, que parmi  
 » ceux qui indépendamment de lui l'auroient donnée à  
 » l'Ecrivain qui copie... ». Voilà bien le langage de la haine & de la malignité. Au surplus il est aisé de se convaincre de l'exactitude de M. de Thou, en ce qui concerne Marie Stuart. Il n'y qu'à rapprocher ce qu'il en dit, de l'excellente histoire d'Ecosse par M. Robertson. Ce dernier a travaillé sur les monumens originaux ; & on nous permettra de lui accorder plus de confiance qu'à l'auteur des révolutions d'Angleterre.

(b) Lettre de Guillaume Camden à Jacques-Auguste de Thou, Tome X de la traduction Française de son histoire. (Edition de Scheurleer, p. 411.)

» tems-là. J'apprens qu'il conseille à une per-  
 » sonne d'écrire l'histoire de cette Princesse,  
 » mais je ne crois pas qu'il la donne au pu-  
 » blic. Votre fidélité n'a pas besoin ici de  
 » défenseurs : au contraire tout le monde  
 » admire votre candeur & votre sincérité ,  
 » que la différence des Religions même n'a  
 » pu altérer. La solidité de votre ouvrage  
 » détruit les calomnies ridicules & les efforts  
 » injurieux de certaines gens. Continuez  
 » donc comme vous avez commencé : faites  
 » admirer à notre siècle & à la postérité vo-  
 » tre probité votre impartialité . . . ».

Cette apologie dut consoler de Thou des injustices qu'il éprouvoit, mais elle n'en arrêta pas le cours. Quelques années avant sa mort, la haine de ses ennemis se réveilla avec fureur. Un certain *Scioppius* (a), écrivain décrié dans la république des lettres par ses em-

(a) Gaspard Scioppius, né dans le Palatinat, fut justement surnommé l'*Atila* des Auteurs. Il déchira M. de Thou dans plusieurs libelles, & sur-tout dans celui qui a pour titre : *Ecclesiasticus auctoritati Serenissimi D. Jacobi Magnæ Britanniae Regis oppositus . . .*. Ce Zoïle ( car c'en étoit un ) ne ménagea personne. Il injuria indécemment le Roi Jacques I, & les Jésuites. Le Monarque Anglois lui fit donner des coups de bâton. Le salaire étoit digne de ses ouvrages.

portemens grossiers, s'acharner à l'outrager. Un autre athlète, digne du premier, se montra sur l'arène. De Thou étoit occupé à Sainte-Menehould à pacifier les troubles de l'Etat, lorsqu'un Libraire, arrivant de Francfort, lui remit un libelle (a) qu'on venoit d'imprimer contre lui. Ces écrits virulens exciterent la vindicte du Magistrat. On les proscrivit (b) comme séditieux, tendans à troubler l'ordre, pleins d'impostures & de calomnies contre les Magistrats établis par le Roi, & contraires aux Edits de pacification. Ceux qui auront le courage de parcourir les douze chapitres du dernier de ces libelles, attribué au Jésuite Jean-Baptiste de *Machant*, avoueront qu'il étoit impossible à la calomnie de vomir rien de plus insolent & de plus atroce contre la personne & les écrits de M. de Thou.

Ce fut pourtant ce libelle qui fit naître à

(a) Il est intitulé : *In Jacobi Augusti Thuani historiarum Libros notationes : Auctore Joanne Baptista Gallo, Jurisconsulto : Ingolstardii 1614, in-4°*. — On l'a réimprimé dans la grande édition de l'histoire latine de M. de Thou; chez Bulkley.

(b) Lisez la Sentence de Henri de Mesmes, Lieutenant Civil de Paris, contre le Libelle cité ci-dessus en latin & en françois. Paris, Durand, 1614, in-4°; ou dans la Bibliothèque du Droit François, par Bouchel, Tome II, p. 724.

l'homme illustre, qu'on y dénigroit, une idée dont le public a recueilli le fruit. De Thou imagina que la meilleure manière de se justifier (a) étoit de donner l'histoire de sa vie. C'est à cet incident qu'on est redevable de la composition de ses Mémoires. Quoiqu'ils semblent être sortis de la main d'un ami, & que de Thou n'y parle point en son nom, on convient (b) généralement qu'il en a été lui-même le rédacteur. La copie manuscrite de son écriture, qui existe, en est la preuve. Les louanges qu'il s'y distribue lui-même, ne s'accordent pas, au premier coup-d'œil, avec cette modestie dont il étoit doué. Mais il est clair qu'il a voulu par-là dépayser le lecteur, & qu'il cherchoit à faire croire que l'ouvrage ne lui appartenait pas. D'ailleurs, on y retrouve sa

(a) De Thou a eu par la suite d'ardents défenseurs, entre autres Pierre du Puy son ami, qui fit son apologie en 1620 : les Jésuites & leurs partisans y sont traités fort durement. Nous renvoyons ceux qui voudront lire cette apologie au recueil de Pièces historiques & curieuses, imprimé à Delft en 1717, chez *Vorburcher* ; ou à notre observation n° 3, sur le cinquième Livre des Mémoires de M. de Thou.

(b) On en voit la preuve dans l'avertissement pour les Mémoires de la vie de J. A. de Thou, par M. Rigault, continuateur de l'illustre Historien.

méthode, sa marche, sa rare modération, son esprit tolérant & sage, & sur-tout cette impartialité qu'on peut appeller le cachet de ses écrits. Ces Mémoires renferment une foule de faits intéressans, & propres à éclaircir l'Histoire de ces temps-là. Ils offrent encore un autre avantage; c'est celui de faire connoître beaucoup de contemporains distingués dans l'épée, la robe, & les Belles-Lettres. On y voit les relations que de Thou eut avec eux.

Les Mémoires (a), dont il s'agit, ont été originairement écrits en latin, comme l'Histoire & les autres ouvrages de l'Auteur. Il avoit adopté cette langue morte pour transmettre sa pensée. L'universalité de son usage l'y détermina sans doute. De Thou ne prétendoit pas parler aux seuls François. Il vouloit converser avec les hommes de tous les pays. On publia une traduction françoise (b).

(a) Ils parurent sous le titre suivant : *Jacobi Augusti Thuani, in Senatu Parisiensi præsidis de vitâ suâ Commentatoriorum Libri sex. Aureliæ Allobrogum, 1620; & Francofurti, 1621, in-fol.* . On a réuni ces Mémoires à toutes les éditions latines de son histoire universelle, imprimées à la même époque : ils se trouvent encore dans le dernier volume de l'édition de Buckley en 1733.

(b) C'est un Volume in-4°, imprimé à Rouen, quoi.

de ces Mémoires en 1711 ; & c'est cette traduction dont nous nous sommes servis. On en est redevable à M. le Petit (a), Secrétaire du Roi Honoraire, qui fut aidé dans son travail par M. Costard, Seigneur d'Ifs en Normandie. Le dernier s'étoit chargé de traduire les divers morceaux de poésie que l'Auteur des Mémoires a encadrés dans son texte. On a reproché à la version de M. Costard le défaut d'être prosaïque. Ce défaut n'exclut point la fidélité. En élaguant du corps de l'ouvrage, comme nous l'avons fait, la plupart (b) de ces poésies (c) fugitives, nous nous sommes

qu'il porte le titre de *Rotterdam*. Les Libraires de Rouen en 1714 en firent une réimpression dans le format in-12. On l'a insérée dans le Tome XI de la traduction françoise de son histoire universelle. (Edition de la Haye, chez Scheurleer 1747). On y a corrigé la version du Traducteur, & on l'a augmentée de notes, dont nous avons fait usage.

(a) Voyez les *Mercures de France*. Juin 1737, onzième vol. ; Septembre, *ibid* ; Janvier 1738 ; Avril, *ibid*.

(b) On a conservé particulièrement son Poème à la Postérité. Il forme la dernière observation sur le Livre V de ses Mémoires.

(c) On aura une idée juste de la vie active & laborieuse de M. de Thou, si l'on considère qu'outre les 138 Livres dont son histoire universelle est composée,

conformés à la nature de notre travail. Cette collection appartient essentiellement à notre Histoire. Tout ce qui y est étranger doit donc en être banni. Ce seroit manquer à nos engagements que de surcharger ce recueil d'accessoires qui n'y ont pas au moins un rapport indirect. Quant aux notes & observations, on a eu soin de les réduire aux éclaircissemens utiles & nécessaires.

il fut obligé de consacrer une grande partie de son tems aux affaires publiques. Au milieu de ces grandes occupations, la poésie latine lui servit de délassement, & il montra du talent en ce genre. On a de lui, non compris les divers morceaux de poésie insérés dans le texte de ses Mémoires, une paraphrase des Livres de Job, de l'Ecclésiaste, des Lamentations de Jérémie, & des six petits Prophètes, un Poëme sur la Fauconnerie, & un recueil in-4°; d'autres poésies sur des fleurs & des plantes. A cette nomenclature on doit ajouter une vie de Papyre Masson, placée à la tête du recueil d'éloges de cet Auteur. Si l'on s'en rapporte au *Thuana*, quand M. de Thou s'occupa de la rédaction de son histoire, ces commencemens lui coûtèrent beaucoup, parce qu'il n'avoit point encore écrit en prose.

*Fin de la Notice des Editeurs.*

MEMOIRES

# M É M O I R E S

## DE JACQUES-AUGUSTE

### D E T H O U.

*Commençant en 1553, & finissant en 1601.*

#### L I V R E P R E M I E R.

**J**ACQUES-AUGUSTE DE THOU (a) nâquit dans 1553. la maison de ses pères à Paris le 9 d'Octobre 1553 (b), sur les sept heures du matin. Le même jour il fut présenté au Baptême dans l'Eglise de Saint-André des Arts par René Roulier, Evêque de Senlis, par François Demié Conseiller au Parlement, d'une famille noble du Limoufin, & par Marguerite Bour-

(a) Il nous manque seize années de ces Mémoires, puisque, comme on le verra, l'Auteur mourut en 1617.

(b) Ce fut cette même année, quelques mois après (le jour de Sainte-Luce) que naquît à Pau en Béarn, d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret, environ à dix heures, un Prince digne de vivre éternellement dans la mémoire de la postérité. On le nomma Henri du nom de Henri d'Albret, son grand père maternel qui vivoit encore. Il a depuis monté sur le trône de la France pour le bonheur de ses contemporains. (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de M<sup>rs</sup> de Sainte-Marthe.)

*Tome LIII.*

G

1553. geois épouse d'Augustin de Thou son oncle. Ils le nommèrent *Jacques*. Le père l'avoit ainsi souhaité pour renouveler un nom qui, outre le rapport avec celui de la mère, étoit comme héréditaire dans sa famille, & qui avoit été porté de suite par trois de ses Ayeulx avant Augustin de Thou, grand-père de l'enfant.

Son oncle Adrien de Thou, présent à la cérémonie, ajouta le non d'*Auguste*, comme un nom heureux. Ce Magistrat, d'un génie supérieur & d'une probité incorruptible, étoit alors Conseiller-Clerc au Parlement de Paris. Depuis il fut pourvû d'une charge de Maître des Requêtes, avant que le nombre eut avili cette dignité. Une mort prématurée l'enleva dix-huit ans après, & dans le temps que le Roi Charles IX qui l'estimoit fort, lui destinoit l'Ambassade d'Espagne.

Entre ses ancêtres (a), Jacques second du

(a) On lit dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de MM. de Sainte-Marthe que l'Auteur auroit désiré qu'on ne parlât point de ses ancêtres, *ne regardant pas comme à lui ce qui n'a pas dépendu de lui*. Cette note indique que ces détails relatifs à la famille de M. de Thou pourroient bien avoir été intercalés dans le texte des Mémoires par les Editeurs.

nom avoit épousé Marie Viole (a), dont la 1553. famille avoit donné plusieurs Conseillers au Parlement, & un Guillaume Viole, Evêque de Paris.

Guichard, frère de ce Jacques, s'étoit marié avec Anne de Ganay, sœur de Jean de Ganay, depuis Chancelier de France, dont Guichardin parle avec éloge en plusieurs endroits. On consulta sur ce Mariage Nicolas Boyer, Jurisconsulte célèbre pour ce tems-là, comme on le peut voir dans sa quarantième consultation.

Comme la branche aînée qui avoit toujours porté les armes, étoit périë ou passée dans d'autres familles, Jacques troisieme du nom, descendu de la seconde, prit le parti de la Robe. De Geneviève le Moine des Lallemands, il laissa Augustin de Thou, qui fut choisi par François premier pour remplir une charge de Président à Mortier au Parlement de Paris, & qui en mourut revêtu peu de tems après au mois de Mars 1545. Le Parlement prié à son convoi répondit par la bouche de son Président, « que l'intégrité & l'éminente vertu

(a) Les de Thou étoient originaires de Brie. Dans le Comté de Sefanne il y a un château de ce nom que Blanche de Thou, fille de Jacques II & de Marie Viole, a porté dans la maison d'Anglure.

1553. » d'Augustin de Thou , qui avoient paru  
» durant sa vie avec éclat dans le Parlement ,  
» ne méritoient pas seulement que la Cour  
» honorât ses obsèques , comme elle étoit  
» accoutumée à honorer celles de ses Prési-  
» dens ; mais qu'elle en pleurât encore la  
» perte aussi long-tems que la Justice y régne-  
» roit » : Ce qui fut mis sur les Registres.

Il avoit épousé Claude de Marle arrière-pe-  
tite-fille d'Henri de Marle, Chancelier de  
France, massacré à Paris avec le Connétable  
d'Armagnac, l'an 1418, sous le règne de Char-  
les VI. Il eut de cette Dame, en l'espace de  
vingt années, Christofle de Thou, & vingt-  
un autres enfans tant de l'un que de l'autre  
sexe.

De Jacqueline Tuleu, Dame de Céli,  
proche parente du Chancelier Olivier, &  
petite-fille de Denise de Ganay, sœur du  
Chancelier de ce nom, Christofle de Thou eut  
trois fils & quatre filles, outre six autres en-  
fans morts en bas âge.

Jean de Thou l'aîné mourut jeune après  
avoir laissé à la Cour de France de grandes  
idées de son mérite. Il eut de Renée Baillet,  
René de Thou, & trois filles; restes d'une  
famille plus nombreuse. Renée, l'aînée,  
épousa Jean Bourgneuf de Cussé, premier

Président au Parlement de Bretagne; Isabelle, 1553. la seconde, Jean de Longueval de Manicamp, Comte de Buquoï en Flandres; & Jacqueline, la troisième, Frédéric de Hangeſt d'Argenlieu.

Chriſtofle de Thou moins âgé de deux ans que ſon aîné, périt par un accident déplorable, durant les guerres de la Ligue, avec un fils du même nom, qu'il avoit eu de François Allégrin.

Jacqueline, l'aînée des filles, prit l'habit de Religieuſe dans l'Abbaye de Mallenouë, dont elle mourut désignée Abbeſſe. Marie fut Abbeſſe des Clairets au Perche; Anne épouſa Philippes Hurault, Comte de Cheverni, Chancelier de France; & Catherine, Achilles de Harlai premier Président du Parlement de Paris.

*Jacques-Auguſte de Thou*, dont on écrit la vie, fut le dernier des fils de Chriſtofle. On eut bien de la peine à l'élever, comme il diſoit lui-même l'avoir appris de ſa Nourrice. Des trenchées, une inſomnie, & des cris preſque continuels, firent appréhender de le perdre. On ne le nourrit pendant deux ans que de lait, parce qu'il avoit pour toute ſorte de bouillie une averſion invincible, qu'il a toujours eûe depuis. Pour le ſévrer on ſe ſervit

1553. d'une certaine pâte, qui est en usage en Italie, faite avec de la mie de pain, de la farine de froment séchée au four, & de l'huile d'olive : ce qui le rendit si délicat & si maigre, que jusqu'à l'âge de cinq ans on desespéra de sa vie. Depuis il commença à engraisser, tel qu'on le voit peint à l'âge de sept ans par George le Venitien, qui étoit au Cardinal de Lorraine, & qui logeoit dans le voisinage à l'hôtel de Fécamp.

Cette délicatesse fut cause qu'on eut plus d'attention à sa santé, qu'à cultiver les talens de son esprit, qui promettoit déjà beaucoup. Ennemi de la paresse, il méprisa les amusemens & les plaisirs, principale occupation des enfans de son âge, & s'appliqua entierement à la peinture, talent héréditaire dans sa famille, & l'un de ses penchans le plus marqué ; car Adrien son oncle, Jean & Christofle ses frères, peignoient fort bien. Pour lui, il copioit déjà correctement avec la plume les estampes d'Albert (a) Dure ; si bien qu'avant que de sçavoir

(a) Albert Durer, excellent Dessinateur & Peintre fort estimé naquit à Nuremberg en 1471. On a de lui un grand nombre d'estampes & de tableaux qui prouvent une imagination vive & féconde, un génie élevé, & beaucoup de talent. Parmi ses estampes, celle qui a pour titre *la Mélancolie*, est regardée comme son chef-

lire, il formoit déjà ses lettres. Enfin, si-tôt 1563. qu'il eut atteint l'âge de dix ans, on le fit étudier, & peu de temps après on le mit au Collège (a) de Bourgogne (b) avec René Roulier, neveu de l'Evêque de Senlis, un de ses parrains. A peine y avoit-il été un an, qu'une fièvre violente lui étant survenue, on fut obligé de le reporter chez son père.

Le Grand & le Jay ses Médecins le croyant sans espérance, l'abandonnèrent pendant trois

d'œuvre. On a reproché à Durer de n'avoir pas respecté le costume dans ses habillemens. Cet Artiste célèbre eut le sort de Socrate. Une épouse méchante empoisonna le cours de sa vie par des tracasseries continuëles.

(a) Jean *Tullen*, Wallon très-savant dans les Langues Grecque & Latine étoit alors à Paris. Ayant obtenu du Roi Charles IX, par ses savantes bouffonneries, des appointemens, qui montoient à un écu par jour, il s'accoutuma à la vie du monde. Il alloit souvent chez le premier Président Christophe de Thou; & il affectoit le plus grand mépris pour ceux qui de son tems enseignoient le Grec. En conséquence il composa exprès pour le jeune de Thou une nouvelle Grammaire; & cette Langue fut la première chose qu'il apprit.

(b) Le Francomtois (*Pierre Jumeau*, ou *Gemellius*) étoit alors Principal de ce Collège. Les fonctions de Théologal à Cambrai, qu'il étoit obligé de remplir une partie de l'année, ne lui permettoient pas de veiller assiduellement sur l'éducation du jeune de Thou, & des autres écoliers confiés à ses soins.

1563. jours ; sa mère même , qui apprehenda que s'il mouroit dans une antichambre qui donnoit dans le cabinet de son père , son mari ne voulut plus rentrer dans cet appartement , le fit transporter dans une chambre plus éloignée. Gabrielle de Mareuil , héritière de l'illustre maison des Mareuils en Périgord , qui venoit souvent dans la maison pour ses affaires , fut la seule qui en prit soin dans un abandon si général. Elle assistoit continuellement le malade , & passoit souvent les nuits auprès de lui. M. & Madame de Thou la prièrent de ne se point fatiguer pour un enfant sans espérance : mais elle leur répondit , que loin de desespérer de sa santé , elle étoit persuadée par la bonne opinion qu'elle avoit de son tempérament & de son bon naturel , qu'un jour il en auroit de la reconnoissance pour elle & pour sa famille.

Elle maria dans ce temps-là Renée , sa fille unique , issue de son Mariage avec Nicolas d'Anjou Marquis de Mézières , à François de Bourbon Prince Dauphin d'Auvergne. De ce Mariage vint Henri Duc (a) de Montpensier ,

(a) Ce Prince , dont le continuateur de l'Histoire de M. de Thou ( Livre I ) fait le plus bel éloge , mourût le 27 Février 1608 , des suites d'une blessure qu'il avoit reçue au siège de Dreux. Sa fille unique épousa le Duc d'Orléans, fils puiné de Henri IV.

l'amour & les délices de son siècle ; mais qui 1563.  
malheureusement luy fut trop tôt enlevé. De  
Thou l'honora toute sa vie , comme il en fut  
pareillement aimé.

Il falut six mois pour le rétablir d'une si  
grande maladie : aussi-tôt on le remit au Col-  
lège, Henri Monantheuil de Rheims fut le  
premier qui lui donna des leçons , ensuite  
Jean Martin de Paris , & enfin Michel Maref-  
cot & Pierre du Val de Normandie, Philoso-  
phes célèbres, furent ses Maîtres, qui tous  
exercerent depuis la Médecine à Paris avec  
une grande reputation. Monantheuil élevé  
dans le College de Presles & attaché à la doc-  
trine de Ramus , joignit à la profession de la  
Medecine celle des Mathematiques , qu'il en-  
seigna dans le Collège Royal jusqu'à sa mort.  
Ce fut sous ce Professeur que de Thou aprit  
les élemens d'Arithmétique & de Geométrie.

Il disoit depuis, qu'il avoit remarqué dès  
ce temps-là une faute essentielle où tombent  
ceux qui abandonnent avec trop de confiance  
l'éducation de leurs enfans à des Régens ;  
qu'il croyoit qu'ils agiroient plus prudemment  
s'ils les faisoient observer de près par des per-  
sonnes sûres , qui leur fissent faire un bon  
emploi de leur temps , & qui prissent garde

1563. que (a) leurs actions & leurs paroles ne s'éloignassent jamais de la modestie. Qu'il avoit crû devoir en avertir dans un temps où cette faute étoit ordinaire ; & que si Dieu luy faisoit la grace de lui donner des enfans , qu'il eut depuis en grand nombre , il seroit plus attentif à leur éducation , qu'on n'avoit été à la sienne. Qu'il avoit étudié tard , & qu'il n'aprouvoit point la précipitation de ceux qui font instruire leurs enfans à peine âgez de cinq ans. Qu'il s'étonnoit que l'illustre Quintilien par un conseil moins utile que louable , eut tant recommandé aux enfans d'étudier de bonne heure , lui qui perdit un fils d'une grande espérance , pour l'avoir poussé trop jeune à l'étude. Perte heureuse pour la postérité , puisqu'elle lui fournit l'occasion d'écrire avec tant d'éloquence les Livres qu'il nous a laissez de l'éducation des enfans , & où il se plaint amèrement de la perte du sien.

De Thou avoit plus d'inclination pour les sciences , que de force & de mémoire pour

(a) « De peur ( lit-on dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi & de MM. de Sainte-Marthe ) que la familiarité trop grande de leurs camarades ne leur corrompe les mœurs à un âge susceptible de toutes les impressions ».

les apprendre : aussi profita-t-il davantage par 1563. son assiduité & par le commerce des gens de Lettres, que par un grand travail. La foiblesse de son tempérament ne lui permettoit pas de forte application ; d'ailleurs le peu de contrainte où il avoit été élevé dès son enfance en toutes choses , ayant été comme abandonné à lui-même , l'accoutuma à une liberté qu'il conserva dans toutes les actions de sa vie , & principalement dans ses études. Ce grand amour pour les sciences en fit naître un pareil dans son cœur pour tous les Sçavans , dont le nom ou les écrits étoient en réputation dans l'Europe. Il se proposa de les voir & de les entretenir. Adrien Turnébe étant venu dans ce temps-là voir son ami Geoffroy Faye , celui-ci mena de Thou lui rendre visite , & de Thou se l'imprima si fortement, que l'image de cet homme célèbre, qui mourut peu temps après, lui demeura toujours dans l'esprit même en (a) dormant.

(a) Comme il arrive ordinairement qu'on se représente dans le sommeil les objets dont on est le plus frappé & les choses qu'on aime avec passion, de Thou , s'imaginait souvent en dormant qu'il voyageoit tantôt en Italie & en Espagne , tantôt en Allemagne , en Flandres & en Angleterre , que là il voyoit ou consultoit les hommes les plus sçavants , qu'il visitoit les plus

1570. Cinq ans après sa sortie du Collège, il alla entendre Denis Lambin & Jean Pellerin Professeur en Langue Grecque au Collège Royal. Ce dernier y expliquoit le Texte Grec d'Aristote, dans le tems que l'illustre François Just de Tournon encore fort jeune prenoit ses leçons. Jean Daurat (a) avoit déjà cessé d'enseigner, & s'étoit retiré dans l'Abbaye de Saint-Victor. De Thou l'y voyoit souvent, & lui demandoit des nouvelles de Budé, qu'on lui avoit montré dans son enfance, de Germain Brice, & de Jacques Tousan. L'entretien de Daurat étoit pour lui une grande instruction. Daurat lui fit connoître Ronfard (b),

fameuses Bibliothèques. Il eut toute la vie de ces songes agréables, surtout avant qu'il eut voyagé dans ces différens pays. (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de MM. de Sainte-Marthe.)

(a) Le Limosin (Jean Dorat) est l'inventeur des anagrammes. Comme ce genre se rapproche des calembours & des charades, les partisans de cet abus de l'esprit doivent le considérer. Dorat à 80 ans fit la folie de se remarier. Il disoit pour s'excuser que, *s'il falloit mourir d'un coup d'épée, autant valoit-il en choisir une dont la lame fut neuve, que d'en prendre une gâtée par la rouille.*

(b) Ronfard fut l'homme à la mode de son tems. En voulant *pindariser* (c'étoit son expression) il confondit le vrai sublime avec l'enflure. Une érudition pédan-

qui avoit été son écolier. De Thou, qui se 1570.  
sentoit du talent pour la Poésie, lia avec lui  
une amitié si étroite, que Ronsard qui fit faire  
alors une nouvelle édition de ses Ouvrages  
par Jean Galand, lui dédia *ses Orphées* avec  
un éloge magnifique. Il fut, par le même  
moyen, des amis de Jean-Antoine Baif & de  
Remi Belleau, dont depuis il cultiva l'amitié  
avec un grand soin.

Sur la fin de l'année 1570, remarquable  
par le quatrième Edit de Pacification, & par  
le Mariage de Charles IX avec Elizabeth fille  
de l'Empereur Maximilien II, de Thou partit  
de Paris pour aller à Orleans étudier en Droit  
avec Christophe-Auguste de Thou son cousin  
germain fils de l'Avocat Général, & avec  
René Roulhier son camarade de Collège. Il

tesque rendoit ses écrits inintelligibles. A ces défauts  
de son art il en joignoit de personnels. Jamais Poète  
n'a été plus glorieux & plus vain. Issu d'une famille  
Noble du Vendômois, il avoit la fatuité de s'en vanter.  
On cite de lui un mot qui à cet égard prouve sa suffi-  
sance. Né dans l'année où se livra la bataille de Pavie,  
il disoit que *le Ciel avoit voulu par là dédommager la France  
de ses pertes*. Pour finir ce qui le concerne, nous ajou-  
terons que les femmes achevèrent de le gâter & de lui  
tourner la tête. Ce n'est pas le premier homme de lettres  
à qui cela soit arrivé.

1571. employa l'année suivante à prendre des leçons de Jean Robert, de Guillaume Fournier, & d'Antoine le Conte arrivé depuis peu de Bourges. Il seroit de l'intérêt public qu'on recueillit en un seul volume les écrits de ce dernier, qui sont dispersez de tous les côtez. Adrien de Thou son oncle & Madame de Harlai sa sœur, moururent cette même année.

Dans un âge si peu avancé la lecture des écrits de Jacques Cujas lui avoit donné tant d'estime pour lui, que desirant passionnément de l'entendre, il quitta ses camarades avec lesquels il vivoit dans une grande union, & s'en alla en Dauphiné. En passant il s'arrêta six mois à Bourges : il y alla entendre Hugues Doneau & François Hotman, dont les grandes Questions ont été depuis imprimées. De Bourges il se rendit à Valence en Dauphiné, où Cujas (1) expliquoit Papinien, & où François Roaldez & Edmond de Bonnefoi enseignoient. C'étoit un an avant les troubles de Paris.

Ce fut à Valence que commença son amitié pour Joseph Scaliger (a), venu exprès dans

(a) Joseph Scaliger est encore un de ces hommes de lettres qui ont eu la manie de se glorifier d'une naissance noble & illustre. Ses ennemis la lui ont contestée. Ils le faisoient descendre d'un maître d'école de Verone. Mé-

cette ville avec Louis de Montjofieu & Georges du Bourg pour voir Cujas, qui l'en avoit prié. Cette amitié née dans la conversation, s'augmenta toujours, & se conserva depuis ou par Lettres, ou par un commerce plus étroit, pendant trente-huit ans, sans interruption. Il ne pouvoit cacher sa joye, quand des esprits d'un caractère aussi violent que malin, lui reprochoient cette liaison. Il se faisoit honneur en public de leurs médisances. Le souvenir d'un commerce si doux, si honnête & si sçavant, lui étoit si cher, qu'il disoit souvent que si Dieu lui en donnoit le choix, il étoit tout prêt de le racheter aux dépens des mêmes reproches, des mêmes traverses & des mêmes outrages, que leur haine injuste lui avoit at-

nage (dans son *Antibaillet*, Tome I, p. 285) en adoptant cette opinion, a observé que les Scaliger ne devoient être traités d'Altesse, que dans la République des lettres. Il a ajouté, avec raison, que cette principauté étoit d'une étendue bien plus grande que celle de *Verone* dont ils prétendoient avoir été dépouillés par les Vénitiens. Quoiqu'en dise ménage, il paroît que Scaliger étoit véritablement d'une extraction noble. Mais cela ne l'autorisoit pas à s'en orgueillir. Son caractère irascible & emporté lui attira bien des désagréments. Il avoit cette rudesse & cette grossièreté qu'on a reprochée si long-tems aux érudits.

1571. tirez. Que c'étoit-là toute la reponse qu'il avoit à faire à leurs calomnies empoisonnées.

En effet, on peut affûrer avec sincerité, qu'autant de temps que de Thou a pû jouir de l'entretien de ce grand homme, jamais il ne l'a oui traiter aucune question de controverse sur les matières de Religion, jamais il ne s'est aperçû qu'il en ait écrit à personne ; du moins, si Scaliger en a parlé quelquefois, ce n'a été que malgré lui, & dans des rencontres où étant fort pressé il ne pouvoit s'en défendre. Louis Seigneur d'Abin (2), de l'illustre maison de Châteigner, qui a rempli avec éloge l'Ambassade de Rome, Jean Seigneur de la Rocheposai, & Louis Evêque de Poitiers, ses fils, en sont des témoins irréprochables. Instruits l'un & l'autre dans la maison paternelle par cet homme célèbre, le dernier particulièrement ayant demeuré long-tems avec lui en Hollande, s'ils sont sortis de ses mains plus sçavans, ils n'en ont pas été moins attachez à la Religion de leurs Ancêtres.

Il y avoit dans Scaliger, la Religion a part, une érudition si profonde, & si fort au-dessus de la portée ordinaire, qu'il n'y a point d'honnête homme qui ne dût souhaiter avec autant de passion de l'entendre & de recevoir ses leçons,

leçons, que d'admirer & de respecter en lui <sup>1571.</sup> les rares talens dont il avoit plû à la bonté divine de le combler.

Mais on est assez malheureux de croire que la Religion qui de jour en jour faisoit autrefois de nouveaux progres, qui se fortifioit par la foi, par la charité, & par une parfaite confiance en la bonté de Dieu, ne peut aujourd'hui se maintenir que par les conseils de la chair & du sang, par la brigue, par la caballe, & par les fausses vûes de la politique; sans faire réflexion que plus nous avons de confiance aux illusions de nôtre esprit (& plût à Dieu qu'on n'en eut pas tant), plus nous diminuons celle que nous devons à la Providence divine, qui gouverne si sagement. Delà, la colère de Dieu contre nos péchez; delà l'emportement de nos passions, & cet abandon presque général, à un sens réprouvé, qui nous aveuglant sur nos devoirs nous fait commettre les fautes les plus essentielles. Ne faut-il pas donc craindre qu'un mal si dangereux ne s'augmente tous les jours par la négligence de ceux qui dévoient s'y opposer, & qui se confians témérairement sur leurs propres forces & sur leurs foibles lumières, décident souvent à contre-temps de ce qui concerne la Religion? Ne doit on pas crain-

1571. dre encore que ce qui reste de gens sages & équitables, qui se sont préservez de cette corruption par leur amour pour la paix, & par leur attachement à l'ancienne discipline, ne se laissent entraîner dans les mêmes égaremens ? Même, qu'il n'arrive un jour qu'on cherchera de tous côtez inutilement le règne de Dieu, qui ne subsistera plus que dans un petit nombre de gens de bien, qui l'auront conservé par la douceur & par un esprit d'union & de charité.

Ce sont les plaintes dont on a souvent oui de Thou s'entretenir avec Nicolas le (a) Fevre, quand ils cherchoient à se consoler ensemble de l'état déplorable de la Chrétienté dans ces derniers temps. Ces conversations ne finissoient jamais sans s'animer mutuellement

(a) Ce Nicolas le Fevre, après avoir été nommé par Henri IV Précepteur du Prince de Condé, remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de Louis XIII. Sa douceur, son humanité, & sa tolérance lui valurent l'amitié de ceux qui le connoissoient. On chérissoit moins en lui l'homme de lettres, que l'homme de bien & le vrai sage. Il eut le malheur de se crever un œil en taillant une plume. Cet accident ne l'empêcha point de se livrer à l'étude avec la même ardeur. On a de lui un Recueil in-4°. sous le titre d'*Opuscules*. On y trouve cette modération, & cette aménité qui faisoient la base de son caractère.

à persévérer dans l'exa<sup>ct</sup>itude de leurs devoirs, 1571. malgré la haine du public ; persuadez que les gens de bien seroient tou<sup>jo</sup>urs exposez à la violence & à la calomnie , & qu'ils les devoient recevoir comme une marque certaine de la bonté de Dieu , & comme des gages de la récompense qu'ils en doivent attendre. Ceci soit dit en passant au sujet de l'amitié que de Thou conserva toute sa vie pour l'illustre Scaliger : amitié qui lui fut reprochée par une espèce de gens d'un caractère aussi ennemi de la vraie doctrine que de la vertu. Son père, 1572. qui ne vouloit pas que son fils fut si long-tems éloigné de lui , soit qu'il prévît nos malheurs , soit qu'il eut d'autres raisons , le rapella un an après qu'il fut parti pour Valence. Il pria Charles de Lamoignon de le ramener avec lui à Paris. C'étoit un homme de bien & son parent éloigné , qui comme Maître des Requêtes avoit été envoyé avec d'autres Commissaires pour l'inspection des Gabelles dans la Provence , le Languedoc & le Dauphiné. Celui-ci ayant obtenu de Cujas le congé du jeune de Thou , l'emmena premièrement à Grenoble. Ce fut-là que de Thou vit François de Beaumont , apellé communément le Baron des Adrets. Lamoignon alla à l'Evêché saluer ce Baron qui y logeoit , & qui étoit

1572. prêt à partir pour Saluces avec les Troupes destinées pour les Garnisons des Places qui sont au pié des Alpes. Comme Lamoignon se promenoit avec lui dans le jardin, de Thou qui étoit encore dans l'habitude de peindre, s'appliqua si fortement à considérer un homme qui avoit tant fait parler de lui, qu'après son départ il le peignit de mémoire si parfaitement, que tout le monde le reconnoissoit.

Des Adrets (a) étoit alors tout blanc ; mais d'une vieilleffe encore forte & vigoureuse, d'un regrad farouche, le nez aquilin, le visage maigre & decharné, mais marqueté de taches rouges comme du sang meurtri, tel que l'on nous depeint *Sylla* ; du reste, l'air d'un véritable homme de guerre.

De Thou arriva enfin à Lyon avec Lamoignon ; delà il passa par Moulins, Nevers & Gien, où il prit la Loire & vint à Orléans. Il n'y séjourna que peu de jours pour voir ses amis, & delà se rendit à Paris auprès de son père.

(a) On a parlé assez souvent du Baron des Adrets, pour n'être pas obligé d'y revenir. Nous renvoyons le Lecteur, qui veut s'assurer de la vérité du portrait dessiné par de Thou, à nos observations sur les Mémoires du Maréchal Tavannes, Tome XXVII de la Collection, p. 307.

Il trouva cette grande ville occupée des préparatifs des nœces du Roi de Navarre, & fut dans l'Eglise Notre-Dame pour les voir. Après la Messe il sauta par-dessus une barrière qu'on avoit faite pour empêcher la foule, & entra dans le Chœur. Il y écouta avec une grande curiosité la conversation de l'Amiral de Coligny (a), & de Montmorenci Danville, qu'on persécuta si fort depuis. L'Amiral fut blessé quelques jours après; mais sa blessure en fit, pour ainsi dire, une cruelle à la paix. La sûreté, la tranquillité de l'Etat en furent renversées. Ce fut en

(a) « Je me souviens (raconte-t-il, Livre LII de son Histoire) que me trouvant auprès de Coligny, comme j'avois les yeux attachés sur lui, & que je le regardois avec beaucoup d'attention, je vis qu'il montrait à Danville les Drapeaux des batailles de Bassac & de Montcontour suspendus aux murs de l'Eglise, triste monument de la défaite de leur parti; & je lui entendis dire ces mots : *Dans peu on les arrachera de là, & on en mettra d'autres en leur place, qui seront plus agréables à voir...* Il vouloit parler sans doute de ceux que l'on gagneroit dans la guerre contre Philippe II, qu'il croyoit résolue. D'autres cependant interprétèrent ces paroles bien autrement, & crurent qu'il vouloit parler d'une nouvelle guerre civile. Mais il est certain qu'il la détestoit sincèrement ».

1572. vain qu'on voulut y remédier par une paix frauduleuse, confirmée par plusieurs Edits de la même nature; elles ne furent enfin rétablies qu'après qu'on eut mis, par un dangereux exemple, plusieurs villes & plusieurs fortes places entre les mains des Protestans, pour leur servir de sûreté, & pour finir une guerre intestine, qui se renouvelloit tous les jours.

Voilà ce que les troubles de Paris coûtèrent au Roi & à l'Etat. Si l'on jette la vue sur les horreurs qui en ont été les funestes suites, on conviendra sans peine qu'elles ne sçauroient être ni louées ni approuvées, que par ceux qui ont un intérêt particulier d'entretenir dans le Royaume une guerre perpétuelle, & de nous ôter toutes les voyes de la réconciliation. Qui pourroit donc condamner un vrai François, ami du repos de sa patrie, qui aux dépens de sa fortune a toujours conseillé la paix, qui a détesté & déteste encore les conseils violens; qui s'est toujours persuadé que pour faire cesser les mouvemens de l'Europe, qui ont si fort ébranlé la Religion, il n'y a point de plus sûrs moyens que la paix, la douceur & la charité?

Il est constant que le premier Président,

dont l'exemple sera toujours pour son fils 1572. une règle assez sûre de ses services & de son zèle pour l'Etat, eut tant d'horreur pour tout ce qui s'étoit passé dans cette fatale journée, qu'étant tombé peu de tems après sur un endroit *des Sylves du Poëte Stace* (a), il l'appliqua de sa main sur la marge du Livre au massacre de la Saint Barthelemi, de ce beau caractère qui lui étoit particulier, mais si connu dans les Registres du Parlement. Ce Livre, que le fils conserve dans sa Bibliothèque, est un fidelle témoin de ce que le père avoit pensé de cette action contre les faux rapports de ceux qui ont prétendu que ce Magistrat l'avoit approuvée.

De Thou a laissé dans l'Histoire de son temps, comme une chose certaine pour être sortie de la bouche de l'Amiral & qu'il avoit aprise de Villeroi, que l'Amiral ayant reçu plusieurs avis du danger où il s'exposoit, s'il se trouvoit aux nôces du Roi de Navarre,

(a) Il s'en faut bien, comme on l'a remarqué dans les Observations sur les Mémoires du Maréchal de Tavannes (Tome XXVII de la Collection, p. 488) que cette particularité s'accorde avec le récit de la Popeliniere. Cependant le caractère connu de Christophe de Thou dépose en faveur de la relation de son fils.

1572. ne voulut jamais les croire, qu'il répondit toujours, qu'il aimoit mieux mourir & être traîné par les rues de Paris, que de recommencer la Guerre civile & de donner lieu de penser qu'il eut la moindre défiance du Roi, qui depuis si peu de temps l'avoit remis dans ses bonnes grâces.

De Thou disoit encore qu'un peu auparavant, comme il alloit à Vienne en Dauphiné, un certain Capitaine nommé *Maye* le joignit en chemin, & lui dit qu'il falloit que l'Amiral fut dans un étrange aveuglement, pour négliger avec tant d'imprudence le conseil de ses amis. Qu'à moins qu'il n'eut perdu l'esprit, il lui étoit aisé de croire qu'après une si prompte réconciliation, tant de marques affectées de faveur, & l'empressement qu'on avoit de le faire venir à ces nôces, n'étoient qu'un piège pour attirer avec lui de toutes les provinces les Chefs de son parti. Que ce qu'on n'avoit pu faire pendant leur union seroit exécuté de concert sur chaque particulier qui demeureroit sans défiance pendant la joye publique. Que pour réfuter *Maye* il se servit des meilleures raisons qu'il pût trouver, & lui representa qu'on avoit grand tort de juger si mal du Roi & de ceux de son Conseil, que ce Capitaine pour toute

réponse, lui dit, qu'il en appelloit à l'événement. Qu'ensuite ils entrèrent ensemble dans Vienne, où les habitans eurent à peine aperçu *Maye*, qu'il se fit un soulèvement. Que cette émeute pensa lui coûter cher, pour avoir voulu défendre un homme qui l'accompagnoit, mais qu'il ne connoissoit point. Que ce peuple se plaignit que dans la dernière guerre, *Maye* les avoit ruinez par les courses, le pillage, & les meurtres, qu'il avoit fait sur leurs terres. Que lui qui crut que le péril où étoit ce Capitaine touchoit son honneur & la sûreté publique, fit tout son possible pour appaiser cette émotion, qui finit enfin aux conditions que *Maye* sortiroit de la ville & iroit loger dans un faubourg.

De Thou marqua dans le Journal de ses Voyages l'aventure de cet homme, qu'il ne connoissoit point & qu'il n'a jamais vu depuis; car après la Saint Barthelemi ce Capitaine ayant recommencé ses brigandages, fut assommé par des payfans.

Il en usoit ainsi, ou dans le dessein qu'il avoit déjà pris d'écrire l'histoire de son temps, quoiqu'il n'y ait point parlé de cette aventure, non plus que de plusieurs autres particularitez qu'on n'y trouve point & qu'on n'y

1572. doit point chercher, ou seulement pour laisser après lui la preuve d'un fait, qui lui fut prédit avant l'événement : car on remarque que Dieu par sa Providence fait souvent connoître aux gens de bien, en fortifiant leur prudence naturelle, les choses extraordinaires qui doivent arriver, comme les méchans les prédisent par les mouvemens d'une conscience intimidée, ou les Astrologues par l'expérience de leur art, si cet art n'est pas une chimère ; afin que les hommes avertis se préparent à supporter ces accidens avec plus de patience, sans se plaindre d'avoir été surpris : c'est ce qu'il a fait remarquer exactement, quand l'occasion s'en est présentée.

Retournons à cette terrible journée de la Saint Barthelemi ; cette fête arrivoit cette année-là un jour de Dimanche. De Thou sortit le matin pour entendre la Messe. Il ne put voir sans horreur les corps de Jérôme Grosset Baillif d'Orléans (a) & de Callixte Garrault, qu'on traînoit à la rivière par la rue la plus proche. Il fut obligé de regarder ces objets affreux sans oser jeter une larme, lui dont le naturel ne lui permettoit pas de voir la mort d'une bête inno-

(a) Frère naturel du Bailli Grosset. (Voyez les Observations sur les Mémoires de Castelnau.)

cente sans émotion. La peine que cela lui fit, l'obligea de ne plus sortir, de peur de rencontrer de pareils spectacles. 1572.

La fureur de ces (a) massacres étant un peu apaisée, il alla quelques jours après voir un second frère, qui logeoit près la porte Montmartre : celui-ci le mena sur une hauteur, d'où ils pouvoient découvrir Mont-faucon. Le peuple y avoit traîné ce qui restoit du corps de l'Amiral, & l'avoit attaché à une pièce de bois de travers avec une chaîne de fer. Aussi-tôt l'idée de ce Seigneur qu'il avoit vu quelques jours auparavant dans l'Eglise de Notre-Dame, & qu'il avoit considéré avec attention, se réveilla dans son esprit. Il rapella dans sa mémoire ce Capitaine fameux par tant de combats, par la prise de tant de villes, & sur le point de triompher des Pays-Bas, dont il voyoit le cadavre, après mille indignitez, attaché à un infâme gibet. Ces réflexions lui firent admirer la profondeur des jugemens de Dieu, la foiblesse de notre condition, dont les bornes si étroites devroient arrêter la chimère

(a) Par rapport à la Saint-Barthelemi nous renvoyons le Lecteur aux Mémoires du Maréchal de Tavannes, du sieur de Mergey, & de la Reine Marguerite.

1572. de nos vastes desseins , & nous renfermer à tous momens dans la pensée de ce qui nous doit arriver un jour infailliblement.

Le Maréchal de Montmorenci , par sa retraite (a) , avoit évité le massacre ; ce qui fut le salut de toute sa Maison si utile à l'E-tat. Il fit enlever de nuit ce malheureux cadavre d'un lieu si infâme , le fit apporter à Chantilli & cacher dans un lieu secret enfermé dans un cercueil de plomb , défendant qu'on le mit dans la Chapelle , de peur qu'on ne l'en vint tirer : on le porta depuis à Châtillon sur Loin dans le tombeau de ses Ancêtres.

1573. Après ces temps malheureux , de Thou quitta la maison de son père & vint loger chez Nicolas de Thou son oncle , Conseiller au Parlement , qui en avoit une fort belle dans le Cloître de Notre - Dame , dont il étoit Chanoine. Elle avoit été bâtie par Guillaume Briçonnet , Evêque de Meaux , fils du Cardinal Briçonnet : il fut aussi Chanoine de la même Eglise , & demeura quatorze ans de suite dans cette maison. Son oncle fut pourvu quelque temps après de l'Evêché de

(a) De Thou assuroit l'avoir oui dire ainsi par les domestiques de Montmorenci ( Manuscrits du Roi & de MM. de Sainte-Marthe. )

Chartres, par le décès de Charles Guillard. 1573.  
Ce fut-là que de Thou commença sa Bibliothèque, qu'il augmentoit tous les jours & qui devint depuis si nombreuse. Destiné à l'état Ecclésiastique & regardé comme le successeur de son oncle, il se donna entièrement à l'étude du droit Canonique & à la lecture des Auteurs Grecs.

Mais comme il avoit une grande passion de voir l'Italie, il apprit dans ce temps-là que Paul de Foix, personnage d'un rare mérite, & distingué depuis peu par ses Ambassades d'Angleterre & de Venise, étoit prêt à partir pour aller de la part du Roi remercier le Pape & les autres Princes d'Italie qui avoient envoyé féliciter Sa Majesté sur l'élection de son frère au Royaume de Pologne (a), & qu'il devoit passer en Allemagne & en Pologne. Ainsi il ne voulut pas négliger une si belle occasion, & s'étant fait recommander à Paul de Foix par son beau-

(a) La mission de Paul de Foix avoit pour objet de remercier les Princes d'Italie qui avoient facilité le Roi sur l'élevation du Duc d'Anjou son frère au trône de Pologne. Paul de Foix devoit se rendre ensuite chez les Princes d'Allemagne pour remplir la même mission, & de là à Varsovie.

1573. frère de Chiverni (a) Chancelier du Roi de Pologne, il alla le joindre à Gien avec Christophe-Auguste de Thou son cousin germain, avec Messieurs de Marle & de la Borde-Arbaleste.

Il est à propos de faire connoître ici cet homme illustre, à qui de Thou témoigne avoir tant d'obligation, & de marquer quelques particularitez de sa vie. Il étoit de l'ancienne Maison de Foix, ou Fox, comme on le trouve dans les anciens Titres, issu des Comtes de Carmain (b), car cette Maison est divisée en plusieurs branches. Il demeura jeune avec peu de bien pour un homme de sa naissance, & ce bien fort embarrassé de procez; ce qui fut cause qu'on le destina à l'Eglise. Comme il avoit fait ses humanitez

(a) En publiant ces Mémoires, nous avons rétabli la véritable orthographe de son nom : on peut voir dans la Notice de ses Mémoires (Tome L de la Collection) les motifs qui nous ont déterminé à écrire *Chiverny*, & non pas *Chiverny*.

(b) Paul de Foix avoit déjà rempli avec distinction les fonctions d'Ambassadeur. Voyez les Observations sur les Mémoires du Duc de Bouillon, Tome XLVIII de la Collection, p. 140 & suiv... Veut-on se former une idée du caractère, & des talens de cet excellent citoyen; nous renvoyons le Lecteur au volume de la Collection, qu'on vient d'indiquer, p. 373.

avec une merveilleuse facilité, il parloit fort 1573.  
 bien la langue Grecque, & écrivoit en Latin élégamment : avec un esprit propre à toutes les sciences, il étudia le droit qu'il aprit en peu de temps, & s'y attacha toute sa vie, suivant, entre tous les Jurisconsultes, les sentimens de Cujas. Depuis il s'appliqua entièrement à la Philosophie, & principalement à celle d'Aristote, dont il honora toujours les Sectateurs ; entr'autres, Daniel Barbaro, Noble Venitien, qui disoit ordinairement, *que s'il n'étoit pas Chrétien, il suivroit Aristote en toutes choses*. Il eut pour interprètes de ce Philosophe plus d'amis que de précepteurs ; entr'autres, Jacques Charpentier, Docteur célèbre dans l'école de Paris, par ses leçons publiques, & par ses querelles particulières avec Ramus. Il eut encore Augustin Nyphus, petit-fils de ce fameux Philosophe de Sueffa, qu'il prit dans sa maison avec plusieurs autres Sçavans, comme Charles Utenhouë, Hubert Giffen, & Cobert Constantin, qui méritèrent par leurs écrits l'estime de leur siècle & de la postérité.

Depuis qu'il eut quitté le Parlement de Paris pour s'attacher aux négociations, il partageoit si bien son temps, qu'après avoir

573. avoir fini ses affaires, auxquelles il s'appliquoit avec une grande exactitude, il employoit le reste du jour à l'étude; de sorte qu'il n'en perdoit pas un moment. Il avoit chez lui un jeune Lecteur qui devant quelqu'un des Sçavans de sa suite, lui lisoit toujours quelque passage, ou des Jurisconsultes, ou d'Aristote, ou de Cicéron, qu'il portoit toujours sur lui. Il en ufoit ainsi, ou pour soulager sa vue, ou pour fortifier sa mémoire: car il ne lisoit jamais, mais écoutoit avec tant d'application, qu'après la lecture, il répétoit & expliquoit ce qu'on venoit de lire. Ainsi le Lecteur & ceux de sa maison qui l'écoutoient, non-seulement s'instruisoient par ses sçavantes réflexions, mais enrichissoient encore leur mémoire & se formoient le jugement.

Cette manière lui avoit donné des idées si claires & si précises, que tout ce qu'on lui avoit dit, & tout ce qu'il avoit répondu lorsqu'il traittoit avec les Princes & les Ministres des Rois des plus importantes affaires, lui étoit tellement présent à l'esprit, qu'il le faisoit transcrire de suite, sans oublier la moindre circonstance. Comme il ne lisoit jamais, il n'écrivoit point non plus, sinon dans le cas où le secret ne pouvoit se confier à personne. On

On n'ajoutera rien ici de son souverain 1573.  
 amour pour la vertu, de son zèle pour l'Etat  
 & pour le bien public, de son aversion pour  
 le vice & pour les séditieux, de l'élévation  
 de son génie, de ses soins, de sa candeur,  
 & de sa foi inviolable pour ses amis. Toutes  
 les vertus étoient tellement réunies dans ce  
 grand homme, elles s'y mêloient avec tant  
 de noblesse, qu'on ne pouvoit s'empêcher  
 de l'aimer ou de l'admirer. Ajoutez un air  
 vénérable répandu sur son visage, un port  
 majestueux dans toute sa personne, un accueil  
 obligeant, un son de voix agréable; mais  
 grave, sans bassesse & sans flatterie. Ces qua-  
 litez, qui lui gagnoient tous les cœurs, ne  
 le firent pas toujours regarder de bon œil  
 à la Cour. Il n'eût pas de peine à s'en ap-  
 percevoir, & ne se sentant pas né pour rester  
 inutile dans une vie privée, avec de si grands  
 talens, il fut presque toujours occupé dans  
 les Ambassades (a), comme dans un exil  
 honorable qu'il s'étoit choisi. De Thou disoit  
 souvent que si de Foix étoit satisfait de lui-  
 même, comme celui qui contentoit tout le  
 monde dans tout ce qu'on pouvoit attendre

(a) C'est ainsi qu'on l'a oui dire à de Thou, qui pre-  
 noit un vrai plaisir à parler de ce grand homme. (MSS.  
 de la Bibliothèque du Roi & de MM. de Sainte-Marthe.)

1573. d'une vertu aussi pure & aussi consommée que la sienne : pour lui il ne le seroit jamais des éloges qu'il lui pourroit donner, que ce qu'il en diroit seroit toujours fort au-dessous de ce qu'il en pensoit.

Lorsqu'il le vint trouver à Gien, il trouva Arnaud (a) d'Ossat auprès de lui. De Foix prêt à partir pour l'Italie avoit pris d'Ossat dans sa maison, & l'avoit tiré du barreau, qu'il suivoit pour cultiver la science du droit qu'il avoit apprise de Cujas. Quelques années auparavant, d'Ossat qui avoit étudié sous Ramus au Collège de Presses, avoit soutenu sa doctrine, comme il paroît par quelques dissertations de Charpentier, contre l'exposition de d'Ossat.

Cependant il n'avoit point pris de parti dans les querelles violentes & les injures

(b) D'Ossat, né de parens obscurs dans le Diocèse d'Auch, s'éleva aux premières dignités de l'Eglise par la seule force de son génie. Aussi vertueux qu'éclairé, il fut un des ornemens du seizième siècle. On appelle avec raison ses lettres le *Livre des Ministres d'Etat*. En méditant cet ouvrage, on apprend à réfléchir, & à penser. Tout y respire la candeur, la probité, & le patriotisme. C'est un de ces monumens, dont nous ferons souvent usage.

personnels de Ramus (a) & de Charpentier, 1573. qui ont tant fait de bruit. Comme il étoit judicieux & qu'il n'avoit pas moins d'amour

(a) *Extrait de la vie du Cardinal d'Offat, composée par M. Amelot de la Houffaye. Elle se trouve au-devant de ses Lettres de l'édition de Paris, in-4°. , chez Boudot ; de l'édition de Hollande, à Amsterdam, chez Pierre Humbert 1708.* En 1564 il fit imprimer une Dissertation, intitulée : *Expositio Arnaldi Offati in disputationem Jacobit Carpentarii de Methodo*, qui est une défense de la Dialectique de Pierre de la Ramée, contre Jacques Charpentier, Docteur en Médecine. Ce petit Ouvrage critique lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il en fit beaucoup à la Ramée, qui avoit été son Maître en Philosophie au Collège de Presles, & qu'en donnant au public ce petit échantillon de son esprit, il satisfait encore pleinement au devoir de la reconnoissance, qui est la marque la plus certaine de son bon cœur. Charpentier répondit à d'Offat ; mais ce fut par des injures, comme font ordinairement ceux qui n'ont rien de meilleur à dire. Il le traite de *Magistellus trium litterarum*, ou selon notre mot vulgaire, de *sot en trois lettres*. Il lui reproche sa première condition de Précepteur, & je ne sais quoi qu'il ne veut pas dire encore, pour faire penser de son Adversaire le mal qu'il n'osoit en dire, & qu'il n'en pensoit pas lui-même. Aussi M. Baluze n'a-t-il pas manqué de relever cette impudente modération. *Pour moi*, dit-il, *je n'en tends pas ce que Charpentier veut dire, en parlant ainsi d'un homme très-sage & très-savant, & qu'il n'a jamais, que je le sache, couru aucun mauvais bruit*

Il faut encore ajouter qu'il appelle d'Offat, *Thessalum*,

1573. pour la verité, que de reconnoissance pour son Maître, il avoit embrassé la doctrine d'Aristote, malgré la politique feinte ou véritable de Ramus.

Il expliquoit alors Platon à Paul de Foix; mais comme les écrits de ce divin Philosophe, quoique pleins de fleurs & d'une agréable variété, sont coupez de digressions tirées de loin, de recits pris de la fable, de demandes & de réponses à la manière des Dialogues, de Foix accoutumé à la précision d'Aristote, qui ayant son objet en vue en écarte tout ce qui est étranger, se servoit de d'Ossat, qui lui développoit pendant le chemin les vrais sentimens de Platon; ce que de Foix répétoit ensuite. Ceci ne se passoit qu'entr'eux; mais quand on étoit descendu de cheval, il faisoit appeller de Thou, & ceux qui mangeoient à sa table.

Tandis qu'on aprêtoit le repas, François Choesne (a), qui lui servoit de Lecteur, depuis

à cause de son nom d'Arnaud, parce que les Arnauts étoient un peuple de Thessalie, turlupinade indigne d'un homme de Letres.

(a) François Chœsne, ou Chaveaine (car on a varié sur l'orthographe de son nom) fut Député du Tiers Etat du Bailliage de Chartres aux Etats-Généraux de 1614. (Voyez la Bibliothèque Chartraine de Dom

Président à Chartres, lui lisoit devant d'Offat 1573. les sommaires de Cujas sur le Digeste. De Foix les expliquoit exprès plus amplement, parce qu'ils sont fort concis, dans la vue que Cujas en étant averti, s'étendit davantage sur le Code : ce que fit Cujas par un ouvrage plus étendu, qu'il dédia à de Foix. On peut voir dans la Préface, combien ce grand homme, qui ne donnoit rien à la faveur, avoit d'estime pour lui. Après le repas, de Foix se faisoit lire par le même Choesne les Commentaires d'Alexandre Piccolomini, sur les secrets de la Physique avec le plus de plaisir.

Le premier des Princes d'Italie qu'ils visitèrent, fut Philibert Emanuel Duc de Savoye, qu'ils trouvèrent malade d'une fièvre quarte. Ce Prince étoit venu de Nice à Turin, & laissoit le soin de presque toutes ses affaires à la Duchesse Marguerite son épouse, qui avoit autant d'esprit que de vertu. De Foix connu de cette Princesse avant & depuis qu'elle fut mariée, & rempli pour elle d'une estime respectueuse, passa quelques jours à Turin. Le commerce des belles lettres fit

Liron, p. 346, & le Recueil de pièces autentiques concernant la tenue des Etats-Généraux (imprimé chez Barrois l'aîné en 1789, Tome V, p. 50.)

1573. lier à de Thou dans cette Cour une amitié fort étroite avec Guy de (a) Moulins de Rochefort, du pays Blézois, & déjà fort âgé. Après son retour en France, il continua ce commerce par la liaison qu'il eut avec le frère de Rochefort, & le renouvela quelques années après avec lui-même à Bâle, où ce sçavant homme mourut. La connoissance de l'histoire naturelle, que Rochefort expliquoit avec beaucoup d'agrément, & qu'il enrichissoit par la solidité de son jugement de plusieurs expériences, l'avoit mis fort bien dans l'esprit du Duc & de la Duchesse, qui le distinguoient autrement qu'un Médecin, quoiqu'il exerçât cette profession avec assez de succès.

Le Duc ayant fait préparer une barque, de Foix, descendit par le Pô à Casal, avec toute sa suite. Cette ville est la Capitale du Montferrat, & renommée par la force de sa citadelle. Ce fut delà que de Thou, qui prit congé de Paul de Foix, alla avec ses amis faire une promenade de deux jours dans le Milanéz. Avant que d'entrer dans Pavie, ils s'arrêtèrent au lieu malheureux où François I

(a) Guy de Moulins de Rochefort étoit Médecin du Duc & de la Duchesse de Savoie. (Bibliothèque Chartraine de Dom Liron, p. 345.)

avoit combattu & avoit été pris. Ils y furent 1573.  
 voir la Chartreuse qui passe dans l'Europe  
 pour la plus belle, & qui est célèbre par les  
 tombeaux des Vicomtes de Milan. Là il ap-  
 prit du plus ancien Chartreux, qu'il interro-  
 geoit, suivant sa coutume, avec un grand  
 soin, une particularité digne d'être sue &  
 qu'il mit sur son Journal, ne croyant pas  
 qu'elle eût été remarquée ailleurs. Ce bon  
 Religieux lui dit que le Roi ayant été pris  
 proche des murs de leur couvent, que le ca-  
 non avoit renversés, fut conduit par une bre-  
 che dans leur Eglise : que là s'étant mis à ge-  
 noux devant le grand autel, dans le tems que  
 les Religieux étoient au chœur & qu'ils chan-  
 toient le Pseaume 118. Après qu'ils eurent  
 achevé le Verset 70 & fait la pause ordinaire,  
 le Roi les prévint, & dit par cœur, à haute  
 voix, le Verset suivant, qui se rencontroit si  
 à propos pour sa consolation : *Seigneur (a),  
 il m'a été très-utile que vous m'ayez humilié,  
 afin que j'apprenne vos ordonnances.*

Quand de Thou eut vu les Eglises de Pa-  
 vie, il vint à Milan, de-là par Lodi, à Plai-  
 sance où de Foix étoit déjà descendu par le

(a) Voici la Traduction plus exacte de ce verset :  
*Seigneur, il m'a été très-utile que vous m'ayez humilié, afin  
 j'apprenne à observer vos commandemens...*

1573. Pô, & d'où il alla à Mantoue saluer le Due Guillaume. Ce fut là que de Thou connut Camille de Castiglione fils du Comte Balihafar, qui s'étoit fait un grand nom par son savoir, par ses poésies, & principalement par son *Homme de Cour*, qu'il avoit fait d'imagination; comme Cicéron avoit fait son *Orateur*. Ce fils étoit si semblable à son pere en sagesse, ou en inclination, de visage, ou de taille, qu'il sembloit que le pere avoit voulu revivre en sa personne.

Entr'autres raretés qu'Isabelle d'Est, grand'mere des Dues de Mantoue, Princesse d'un excellent esprit, avoit rangées avec soin dans un bel ordre & dans un cabinet magnifique, on fit voir à de Thou une chose digne d'admiration; c'étoit un Cupidon endormi, fait d'un riche marbre de Spezzia sur la côte de Gennes, par Michel Ange Buonarotti, homme célèbre, qui, de ses jours, avoit fait revivre la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, fort négligées depuis long-tems. De Foix, sur le rapport qu'on lui fit de ce chef-d'œuvre, le voulut voir. Tous ceux de sa suite, & de Thou lui-même, qui avoit un goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages, après l'avoir considéré curieusement de tous les côtés, avouerent tous d'une voix, qu'il étoit infini-

ment au-dessus de toutes les louanges qu'on 1573.  
lui donnoit.

Quand on les eut laissés quelque temps dans une admiration qui alloit jusqu'à la surprise, on tira, comme d'une machine, un autre Cupidon enveloppé de plusieurs bandelletes de soie. Il étoit encore tout gâté de la terre d'où on l'avoit tiré, & d'un ouvrage antique tel que nous le représentent tant d'ingénieuses épigrammes, que la Grece fit jadis à l'envi à sa louange. Alors toute la compagnie comparant l'un avec l'autre, avoit honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convint que l'ancien paroissoit animé, & le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques domestiques leur dirent que Michel Ange, qui étoit plus franc que les habiles gens comme lui, ne le font ordinairement, pria instamment la Comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son Cupidon & qu'il eut vu l'autre, qu'on ne montrât l'ancien que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger, en les voyant, de combien, en ces sortes d'ouvrages, les anciens l'emportent sur les modernes.

De Mantoue l'on vint à la Mirandole, où *l'Artuise* (a), connu depuis dans les guerres

(a) Lisez les Mémoires de Guillaume de Saulx,

1573. civiles, commandoit une garnison de François. De Foix y fut reçu avec beaucoup de politesse par Fulvie de Corregges (a), veuve & mere des Pics, Princes de la Mirandole. Il n'y séjourna que deux jours; de-là passant à Concordia, ville de cette principauté, il se rendit à Ferrare. Le Duc Alphonse lui fit un accueil favorable, & à tous ceux de sa suite, qui ne trouverent point de différence entre cette Cour & celle de France; tant ce Prince allié de nos Rois & élevé dans leur Cour, en avoit pris les manieres. De Foix voulut y conférer avec François Patrici Dalmata (b), qui y expliquoit Aristote d'une façon singuliere & fort éloignée des précédentes interprétations. Aussi l'accusoit-on de vouloir introduire de dangereuses nouveautez, comme il paroît par quelques-unes de ses Dissertations imprimées. De Thou le vit aussi, mais il ne lui parla pas.

Delà, de Foix fut conduit à Venise dans une galère que le Duc de Ferrare avoit fait parer magnifiquement. Il entra de nuit dans

seur de Tavannes ( Tome XLIX de la Collection, p. 346. )

(a) Fulvia de Corregio.

(b) Patricius Dalmata : voyez ce qu'en dit de Thou dans son Histoire sous l'année 1597.

cette ville par le grand canal, mais par un 1573.  
 si beau clair de lune, que tout le monde  
 fut charmé de voir dans la mer l'image de  
 ces deux beaux édifices, qui le bordent de  
 deux côtez. Ce spectacle les fit souvenir de  
 ce que rapporte Philippes de Comines Am-  
 bassadeur à Venise du temps de Charles VIII,  
 que dans toute l'Europe il n'y a point de  
 ville remplie de si beaux palais, qui sont  
 presque tous bâtis de marbre.

De Foix alla loger chez du Ferrier Am-  
 bassadeur de France; ceux de sa suite se  
 logèrent aux environs: pour de Thou, il  
 prit un appartement dans l'auberge de Dona  
 Justina, qui lui avoit été destiné par du Ferrier,  
 ami particulier du premier Président son père.  
 Ce sage vieillard lui choisit cette maison,  
 parce que c'étoit la seule femme de son genre  
 qui fut exempte de soupçon. De Foix fut  
 conduit à l'audience par du Ferrier, suivant  
 l'usage, & fut reçu fort honorablement par  
 le Sénat, tant par rapport à sa naissance,  
 que par rapport à l'estime qu'il s'étoit acquise  
 dans son Ambassade ordinaire auprès de la  
 République.

Cependant les amis que de Foix avoit à  
 Rome, lui mandoient qu'il auroit de la peine  
 à être bien reçu du Pape; que le Saint

1573. Père n'avoit pas oublié *la Mercuriale* (a), où l'on avoit accusé de Foix, ni sa condamnation par les Commissaires; que quoiqu'ils l'eussent jugé contre les formalitez ordinaires, & qu'il eut été depuis absous par le Parlement assemblé, cela n'empêcheroit pas qu'on ne l'inquiétât encore. Là-dessus il jugea à propos de s'arrêter quelque part, pour recevoir de nouveaux ordres du Roi, & pour attendre que ceux qui s'étoient chargez de son affaire en Cour de Rome, lui ménageassent un accès favorable. Pour cela il choisit Padoue, la plus forte place des Venitiens en terre ferme, fameuse d'ailleurs par les plus célèbres Professeurs en toutes sortes de sciences.

Il s'y retira avec de Thou, qui ne le quittoit guères, & avec ceux de sa suite, qui n'étoient pas allé voir le pays. Pendant ce séjour, de Thou prit le tems avec son

(a) Il s'agit ici de la fameuse *Mercuriale* dont le Conseiller Anne du Bourg fut la victime. Cet acte du règne de Henri III doit flétrir à jamais la mémoire de ce Prince. Son bigotisme persécuteur le rendit perfide & cruel. Nous renvoyons le Lecteur aux Mémoires de Castelnau, & ceux du Maréchal de Vieilleville (Tome XXXI de la Collection, p. 412 & suiv.) où le récit de cet événement est consigné.

cousin garmain de voir le pays des Vénitiens, qui est en deçà des montagnes. Il visita Vicenze, Peschière, le fameux Lac de Garde, Veronne, connue par son ancienneté & par les tombeaux des Scaligers, originaires du pays. Bresse, voisine & alliée de Veronne, & la patrie de Catulle; Bergame, qui s'étend du côté des montagnes, d'où il revint par Cresme, Elle & Crémone, à Padoue.

Jérôme Mercurial (a) de Forly, dans la Romagne, y enseignoit encore. Il avoit conçu de l'estime pour de Thou, qui quoique fort jeune, le voyoit familièrement. Il s'étoit fait un grand nom par son sçavoir & par ses écrits, dont la plupart avoient été rendus publics par ses disciples. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit revenu de la Cour de l'Empereur Maximilien; depuis il fut appelé à Florence par le Grand Duc, avec des apointemens considérables. Il enseigna long-temps la Médecine dans l'Académie de Pise, & revint enfin à Florence, où il vécut jusqu'à un grand âge.

(a) Jérôme Mercurialis, Médecin connu par ses notes sur Hipocrate, & par ses traités de *Arte Gymnastica*, & de *morbis mulierum*.

1573. Nyphus (a) étoit auffi à Padoue, & y expliquoit Aristote. Il vouloit soutenir la réputation de son grand-père, & celle que lui-même s'étoit acquise à Paris, où il avoit enseigné avec un grand concours d'Auditeurs, dans le temps qu'il étoit à Paul de Foix. C'étoit un homme presque insociable, médisant & jaloux, qui faisoit gloire de ne louer presque jamais. Il étoit piqué contre Jules César Scaliger, de ce qu'il n'avoit pas fait assez de cas de son grand-père Nyphus, & que dans ses discours ordinaires, il lui préféroit Pomponace son précepteur. Comme la réputation de Jules étoit trop bien établie pour qu'il put médire de son esprit ni de sa doctrine, il se déchaîna contre Joseph Scaliger; mais le mérite de l'un & de l'autre étant au-dessus de la calomnie, il les attaqua sur leur naissance. Ayant appris que de Thou étoit des amis particuliers du fils, il le tira à part, & avec un discours de déclamateur, il tâcha de persuader à ce

(a) Ce Nipho étoit probablement le fils d'Augustin Nipho, Auteur d'un Ouvrage intitulé : *De Intellectu & Dæmonibus*... Ce Livre excita contre lui de grandes réclamations. L'amitié du Pape Léon X le sauva; & le Pontife lui permit de joindre à ses armes celles des Médicis.

Jeune homme, qui ne croyoit pas légère-<sup>1573.</sup>ment, que Jules Scaliger étoit fils de Benoît Bourdon, ou Burden. Ce fut lui qui donna lieu à cette fable, que d'autres esprits aussi malins appuyèrent depuis, à leur honte, dans de grands (a) libelles, qui ne sont dignes que de la main du bourreau.

Quand les Ministres de France & les amis de Paul de Foix lui eurent mandé qu'on le recevroit bien à Rome, il partit de Padoue sur la fin de l'hiver, & passant par Bovigo & Dignago, arriva à Bologne première ville de l'Etat Ecclésiastique. Alleffandro d'Altarmi, accompagné de la principale Noblesse de la ville, vint au-devant de lui avec un grand cortège de carrosses, & lui offrit son logis, qu'il fut enfin obligé d'accepter, après s'en être défendu quelque temps. De Foix dans le séjour qu'il y fit, y fut traité avec toutes les marques de distinction, & visité par tous les ordres de la ville.

(a) Tels sont (dit l'Auteur de la Traduction de ses Mémoires) certains libelles infâmes, publiés de nos jours à la honte du siècle par de misérables écrivains, qui se sont imaginés que d'exécrables calomnies étoient propres à justifier leurs ouvrages, & à établir leur réputation. Il est clair que l'Editeur dans cette note a eu en vue les détracteurs de M. de Thou.

■573. Charles Sigonius l'y vint s'habuer. Ce sçavant homme avoit eu plusieurs contestations avec François Robortel d'Udine, qui étoit mort alors, mais fatigué de la vexation des Alle-mans du parti de Robortel, il avoit quitté Padoue, où il avoit d'abord fixé ses études, & s'étoit retiré à Boulogne à la prière de Jacques Buoncompagnon. Il y composa, avec bien du jugement, & avec une grande exactitude, l'*Histoire de Rome du dernier siècle*, qu'il dèdia à Buoncompagnon (a). Dès le le temps qu'il étoit à Padoue, il avoit donné au public l'*Histoire de Rome* du siècle précédent, & plusieurs autres ouvrages dignes de la postérité.

Durant ce séjour à Boulogne, de Thou ne le quitta guères. Comme Sigonius avoit de la peine à s'exprimer en Latin, de Thou fut obligé, pour ne se pas priver de sa conversation, de se servir du mieux qu'il put de l'Italien. Sigonius lui avoua enfin, qu'il étoit l'Auteur, non-seulement des Livres du Sénat Romain, imprimez sous le nom de Jean Zamoski, Palatin de Belski, Seigneur d'une réputation fort établie & fort étendue, mais encore de la Pologne, de Pierre Craffenski, & du Commentaire sur

(a) Jacques Buoncompagno.

les Loix des Romains touchant la distribution 1573.  
des terres, *Leges agrariae* (a), donné sous le  
nom de Bernardin Lauretano. De Thou vit  
encore les *Mémoires d'Ulysse* (b) *Aldobrandin*  
*sur l'Histoire naturelle.*

De Boulogne on se rendit à Florence par  
l'Apennin, qui étoit couvert de neiges. A  
peine l'eut-on descendu qu'on entra dans un  
pays si doux & si agréable, qu'il sembloit  
que l'on fût dans un autre climat, quoiqu'il  
soit au pié de ces affreuses montagnes. Le  
Prince François de Médicis sortit au-devant  
de Paul de Foix, & le conduisit dans le  
Palais où il logeoit avec Jeanne d'Autriche  
sa femme. Le Grand Duc Cosme son père  
vivoit encore, & s'étoit retiré dans le palais  
Piti, qui étoit joint à l'autre par une galerie  
couverte sur la rivière d'Arne. Il s'étoit re-  
mis des soins du Gouvernement sur son fils,

(a) C'étoient les Loix Romaines, sur la disposition  
de certaines terres qu'on distribuoit au peuple & aux  
soldats.

(b) Cet ouvrage a été depuis augmenté : on n'a pu-  
blié jusqu'ici que l'ornithologie. L'Index prouve qu'il  
y a beaucoup de choses qui n'ont point paru, surtout  
sa *Moschologie*, qu'il feroit à souhaiter qu'on imprimât.  
(Manuscrits de la Bibliothèque du Roi & de MM. de  
Sainte-Marthe.)

1573. & s'en étoit réservé le titre & les honneurs. De Foix, avec toute sa suite, alla le saluer. Il le trouva dans une grande salle auprès du feu & en bonnet de nuit. Cosme avoit été fort bel homme ; mais il avoit alors la couleur du visage jaunâtre & brune, & étoit frappé de la maladie dont il mourut peu de temps après. Comme il entendoit avec peine & qu'il parloit de même, Camille Martelli, qu'il avoit épousée après la mort d'Eleonor de Tolède sa première femme (3), ne l'abandonnoit point. Elle lui faisoit entendre ce qu'on lui disoit, & répondoit souvent pour lui.

Antoine-Marie Salviati, Evêque de Saint-Papoul, depuis Cardinal, ne quittoit point de Foix, comme faisoit aussi Robert Ridolfi, qui s'étoit sauvé depuis peu d'Angleterre, où le Pape l'avoit envoyé pour quelques négociations secrètes avec Marie Reine d'Ecosse. Pierre Vittori, vieillard vénérable, venoit encore souvent lui rendre visite, & quand de Foix étoit occupé, il entretenoit ordinairement de Thou.

Il se plaignoit qu'on commençoit à négliger les belles (a) lettres en Italie ; qu'il don-

(a) Il ajouta que les sciences tomboient en décadence, & qu'après la mort du grand Duc, qui ne

neroît volontiers plusieurs ouvrages au public, s'il ne craignoit qu'on ne les estimât pas ce qu'ils valoient ; que les imprimeurs étoient ignorans & paresseux ; que depuis quelques années il avoit mis son Eschyle corrigé & augmenté entre les mains d'un jeune François assez sçavant ( c'étoit d'Henri Etienne dont il parloit ) qui après l'avoir fait attendre long-temps s'étoit acquitté de l'impression fort négligemment ; qu'il avoit fait aussi plusieurs notes prises des Anciens, sur les Lettres de Cicéron à ses amis , & principalement à Atticus , qu'il apprehendoit de perdre dans un siècle si malheureux.

Il mena de Thou à la Bibliothèque de Saint Laurent, & lui fit voir un gros volume, qu'on appelle l'*Ocean*, & qui est un recueil manuscrit des Interprètes Grecs d'Aristote , avec un Virgile écrit en lettres capitales , non , sans se plaindre avec douleur de la dissipation de la fameuse Bibliothèque de Médicis , que le malheur de leurs séditions avoit fait transporter à Rome , & même hors de l'Italie. C'est la même que Catherine de Médicis acheta depuis , & qu'elle fit apporter

pouvoit pas vivre long-tems, les Muses n'auroient plus de protecteur. ( Manuscrits de la Bibliothèque du Roi & de MM. de Ste-Marthe. )

1573. en France malgré l'opposition du Grand Duc. Elle la garda en particulier tant qu'elle vécut ayant un Bibliothécaire à ses gages. Après sa mort, de Thou en augmenta la Bibliothèque du Roi, qu'il enrichit de ce Trésor acheté des créanciers de cette Reine.

Le Livre des Pandectes ne courut pas la même fortune. Ceux de Pise le trouvèrent autrefois à Constantinople, & l'apportèrent d'abord à Pise, d'où l'on le transféra à Florence, & où l'on le mit dans la Maison de Ville; ce qui l'empêcha d'avoir le même sort que la Bibliothèque de Médicis. Depuis on l'a conservé avec grand soin dans le Palais avec les raretés les plus précieuses du Grand Duc. De Thou, qui le feuilleta, remarqua, & par l'ancienneté des caractères & par la relieure, que c'étoit l'original des exemplaires que nous en avons; car la transposition qu'on y voit aujourd'hui sur la fin, paroît visiblement tirée de celui-ci, suivant la remarque d'Antoine Augustin: ce qui fit ressouvenir de Thou de la passion de Cujas pour voir ce Livre. Cujas lui avoit souvent dit qu'il conserveroit volontiers deux mille écus pour pouvoir s'en servir un an de temps, afin de réformer les Pandectes. Car quoique l'édition de Lelio Taurelli paroisse fort exacte,

cet homme sçavant & laborieux prétendoit, 1573<sup>4</sup> par ses propres lumières & par son examen, découvrir dans l'original beaucoup de choses qui avoient pu échapper à Taurelli, & même des fautes d'impression. Etant à Turin, il avoit fait son possible pour se satisfaire là-dessus; il avoit employé le crédit du Duc & de la Duchesse de Savoye, auxquels il en avoit parlé, & qui s'étoient offerts d'être sa caution envers le Grand Duc; mais ce Prince avoit toujours répondu *que le Livre ne sortiroit point de sa place: que si Cujas vouloit venir à Florence, il seroit content de lui, & le maître absolu du Livre.* Ce qui faisoit dire à Cujas, *qu'il ne lui manquoit que cette satisfaction pour remplir cette profonde connoissance qu'il avoit de la Jurisprudence, & que son (a) regret là-dessus lui dureroit jusqu'à la mort.*

(a) Avec le zèle dévorant, dont Cujas étoit animé, on demanderoit volontiers quel motif l'empêcha de se transporter à Florence. Au surplus la perte est-elle si grande? Le mélange des Loix Romaines avec nos coutumes a fait assez de mal, pour ne pas regretter quelques fragmens, qui peut-être auroient encore augmenté la masse de nos erreurs en fait d'ordre judiciaire. C'est à ceux qui allient à l'étude des Loix celles de la morale & de la philosophie à décider cette question.

1573. De Thou vit encore à Florence Georges Vazari d'Arezzo, excellent Peintre & Architecte, qui le conduisit par tout. Il remarqua les portraits de Jean & de Garfias de Médicis, fils du Grand Duc. Ayant sçu leur sort funeste assez confusément, il pria Vazari en particulier de lui avouer si ce qu'il en avoit appris étoit véritable. Celui-ci ne répondit que par un silence (4), qui marquoit assez la vérité de ce qu'on en disoit en secret. Il lui dit cependant *que Cosme n'avoit rien fait qu'avec justice; mais qu'il avoit caché cet accident tout autant qu'il l'avoit pu, de peur que dans le commencement de sa Principauté, ses ennemis ne saisisent cette occasion de le rendre odieux.*

De Florence on vint à Sienne, où le souvenir des François (a) étoit encore récent. De Thou, qui songeoit déjà à écrire l'histoire de son temps, en visita la situation exactement, pour se former par la connoissance des lieux, une plus juste idée de son long siège. De Foix, dans le séjour qu'il y fit, alla voir Alexandre Piccolomini, Docteur vénérable par sa vieillesse & par ses cheveux

(a) Lisez les Mémoires de Montluc, & les observations, qui y sont jointes, Tome XXIII de la Collection.

blancs. Comme il ne s'étoit pas fait annoncer, & qu'il le surprit, il le trouva seul appuyé sur un oreiller, & qui retouchoit ses Commentaires sur Aristote. Picolomini fit à De Foix de grands remerciemens de l'honneur de sa visite, & beaucoup d'excuses de l'absence de ses Valets. Après que de Foix eut pris sa place & qu'il eut ordonné à ceux de sa suite, dont étoit de Thou, de s'asseoir, ce vieillard leur parla long-temps de ses études; que dans un âge où les divertissemens que les autres peuvent prendre innocemment, ne lui étoient plus permis, il en goûtoit les fruits avec beaucoup de plaisir: qu'il ne disoit pas seulement pour faire voir la consolation qu'il avoit trouvée dans sa vieillesse, mais pour faire connoître par son exemple aux jeunes gens qui l'écoutoient, combien il est utile de ne se pas abandonner à l'oïveté, mais de s'appliquer à l'étude de la Philosophie.

De Sienné, de Foix prit le chemin de Luques, chargé des Lettres du Roi & du nouveau Roi de Pologne, pour la République & pour les principaux de la Noblesse qui étoient la plupart de leurs amis. Ils le reçurent, & toute sa suite, non-seulement comme Ambassadeur, mais comme leur ami

1574. particulier. Delà il se rendit à Rome en trois jours, après avoir passé par Montefiascone (a) & par Viterbe, d'où il alla voir Banagnia, que le Cardinal Gambara a fort embelli, & qui est célèbre par l'abondance de ses fontaines & par ses eaux artificielles.

De Foix entra de nuit à Rome, par Pontemolle (b), & fut conduit à l'Audience secrète du Pape par l'Ambassadeur ordinaire. Quelques jours après il eut Audience publique, où de Thou, & les principaux de sa suite, furent admis à baiser les piés de Sa Sainteté.

Alors par un grand abus, & sans égards pour l'honneur de la France & pour de Foix, son procès de la Mercuriale terminé, il y avoit plus de douze ans, fut examiné & renvoyé à une Congrégation de Cardinaux. On le peut excuser de s'être soumis à leur jugement, sur ce qu'ayant passé par Avignon pour voir le Cardinal d'Armagnac son proche parent, qui lui avoit promis de lui résigner ses grands Bénéfices, comme il fit effectivement depuis, ce vieillard de près de 80 ans avoit exigé de lui, avant toutes choses, qu'il finit ses affaires en Cour de Rome. D'ailleurs,

(a) C'étoit le *faliscorum montes* des Romains.

(b) *Pons milvius*.

des personnes mal-intentionnées, & qui ne <sup>1574</sup> l'aimoient pas (a), lui avoient fait espérer malicieusement que son affaire seroit bientôt terminée, s'il la remettoit entre les mains du Pape. Ainsi il fut la victime de sa bonne foi, qui l'engagea dans un labyrinthe d'affaires, dont il eut toutes les peines imaginables de sortir au bout de dix ans.

Il ne faut pas oublier ici une particularité remarquable, dont de Thou, ayant oublié la date, n'a point parlé dans l'Histoire générale, quoiqu'elle soit marquée dans ses recueils. On y trouve que de Foix, fatigué de la maniere indigne dont on le traitoit dans cette Cour, & de ses sollicitations inutiles auprès des Cardinaux, alla trouver un jour le Cardinal Prosper de Sainte-Croix de la faction de France, & qu'il lui demanda son conseil pour pouvoir sortir à son honneur & sans se brouiller avec le Pape, d'une affaire si honteuse pour lui, & où le Roi n'avoit point de part.

Au commencement de nos guerres civiles (b), Sainte Croix avoit été Nonce en

(a) C'étoit principalement le Cardinal Pellevé.

(b) Il avoit été (observe Amelot de la Houffaye dans ses notes sur les lettres du Cardinal d'Osât) Nonce en France & en Portugal. Ce fut lui qui

574. France, & nommé Cardinal à la recommandation de la Reine. Instruit des secrets de l'Etat, il avoit traité les intérêts du Pape & de cette Princesse avec une prudence & une fidélité particuliere, comme le témoigne le Duc de Nevers dans les Mémoires de son Ambassade auprès de Sixte V. Comme il avoit conservé la même affection, & qu'il savoit que la Reine avoit une grande considération pour de Foix, qui lui devoit sa fortune & ses emplois, il le mena dans une grotte de sa vigne, un jour que les chaleurs étoient déjà fort grandes quoiqu'on ne fût qu'au commencement de Mai. Il voulut que de Thou fût du secret & qu'il les y accompagnât; il l'estimoit par rapport à l'amitié qu'il avoit faite en France avec le Président de Thou son pere. Là, après s'être étendu sur son sincere attachement pour le Roi & pour la Reine, & sur son estime particuliere pour la vertu & pour le mérite de Paul de Foix, il lui dit :

« Vous m'obligez, Monsieur, de décou-

apporta en Italie l'usage du tabac, & on y appelle encore cette plante *santa croce*. On a de ce Prélat des lettres sur l'Histoire de nos premières guerres civiles en 1562. On en a fait usage dans plusieurs des Mémoires qui ont précédés. Voyez particulièrement nos observations & nos notes sur ceux de Castelnau.

» vir en votre faveur des secrets que l'on 15744  
 » voile ici du plus religieux silence, & de  
 » vous faire connoître l'esprit de cette Cour  
 » & la sévérité dont elle use avec les étran-  
 » gers, lorsque l'occasion s'en présente ; &  
 » qu'elle n'a rien à craindre. Elle n'a pas de  
 » plus grande joie que d'embarrasser, par la  
 » longueur de ses délais & de sa procédure  
 » éternelle, quelque personne de distinction  
 » qui s'est soumise à son jugement. L'éclat  
 » qui s'en répand dans le monde fait naître  
 » dans les esprits une crainte respectueuse  
 » de son autorité ; cependant cette sévérité  
 » n'a lieu qu'autant que la foiblesse ou la  
 » crainte, qu'inspire la Religion, la font va-  
 » loir ; quand il se trouve un Prince assez  
 » ferme pour s'exempter de ces bassesses,  
 » alors on use d'adresse & de déguisement  
 » avec lui, & toute cette rigueur disparoît.  
 » Sachez donc que le respect qu'on a pour  
 » cette Cour n'est fondé que sur l'opinion des  
 » hommes & sur leur patience : ce qui per-  
 » droit les autres Etats, comme a fort bien  
 » remarqué ce rusé Florentin, fait subsister  
 » celui-ci. Que cela vous soit dit une fois,  
 » c'est une marque de ma confiance ; que ce  
 » m'en soit une de votre discrétion & de celle  
 » de celui qui vous accompagne, quoiqu'il

574. » soit encore jeune, je vous prie que per-  
» sonne ne le fache. Je suis fâché que vous  
» ne m'ayez demandé au commencement ce  
» que vous me demandez aujourd'hui, vous  
» auriez évité par un bonne conduite, ce que  
» vous aurez bien de la peine à réparer par la  
» soumission.

» Je veux cependant, pour vous instruire,  
» vous faire part d'un fait arrivé ici il n'y a  
» pas long-tems. Vous avez connu Galeas  
» de St-Severin, Comte de Cajazze, que l'on  
» m'a dit être mort en France depuis peu ;  
» il avoit gagné les bonnes graces du Roi  
» Très-Chrétien, & avoit supplanté Adrien  
» Baglioni, qui vient de mourir, & qui étoit  
» frere de ce brave Astor qui a défendu Fa-  
» magouste en Chypre & que les Turcs ont  
» fait massacrer inhumainement (a). Dans vos  
» dernieres guerres, le Roi fit Saint-Severin  
» un des premiers Colonels de l'Infanterie  
» Légere de France. Après la paix faite, il  
» y a plus de quatre ans, Saint-Severin vint  
» à Boulogne pour voir ses parens, recueillir  
» le peu de bien qu'il avoit dans le pays &  
» le transporter en France. Ceux qui s'en

(a) Lisez l'Histoire de Chypre par Gratiani, &  
le Livre XLIX, de l'Histoire universelle de M. de  
Thou.

» étoient emparés appréhenderent qu'il n'y 1574  
 » rentrât, par intérêt, ou en haine de la  
 » nouvelle Religion qu'ils l'accusoient de  
 » professer, le déférerent à l'inquisition. Auf-  
 » si-tôt on l'arrêta, & on le conduisit à  
 » Rome.

» A cette nouvelle, le Roi entra dans une  
 » furieuse colere, & dépêcha, sur le champ  
 » à Rome, Saint-Goard (a), de la Maison  
 » de Vivonne, homme de qualité parmi  
 » vous, & présentement Ambassadeur en  
 » Espagne, à ce que j'ai appris. Ce Prince  
 » le chargea expressément de redemander  
 » un homme qui étoit à son service & sur  
 » qui personne n'avoit de juridiction que lui,  
 » avec plein pouvoir de le ramener, à quel-  
 » que prix que ce fût. Saint-Goard, en ar-  
 » rivant, exposa d'abord ses ordres à Sa  
 » Sainteté: le Pape (b) qui ajoutoit à la fé-  
 » vérité de cette Cour la dureté de son natu-  
 » rel, lui répondit qu'il étoit surpris que le  
 » Roi Très-Chrétien prît si fort les intérêts  
 » d'un hérétique, qu'il devoit voir punir  
 » avec joie. Que cependant, puisqu'il de-  
 » mandoit un criminel avec tant d'instance,

(a) Connue dans l'Histoire, sous le nom du Marquis  
 de Pisani.

(b) Pie V, qu'on a depuis canonisé.

574. » il examineroit cette affaire avec attention ;  
» pour marquer au Roi son maître les égards  
» qu'il avoit pour sa demande.  
» Saint-Goard, renvoyé avec cette réponse  
» pour la première fois, demanda, quelques  
» jours après, une nouvelle audience. Voyant  
» qu'on la remettoit de jour en jour, & qu'on  
» renvoyoit cette affaire à une congrégation  
» de Cardinaux, il dit : que c'étoit avec dou-  
» leur qu'il se voyoit forcé d'exécuter ses  
» ordres, & de garder aussi peu de mesures  
» qu'on en gardoit avec lui. Que, si dans trois  
» jours on ne donnoit satisfaction au Roi, &  
» si l'on ne lui remettoit son Officier, il seroit  
» obligé de se le faire rendre ; qu'il le déclara-  
» roit à Sa Sainteté, afin de lui donner le tems  
» d'examiner, avec sa prudence ordinaire,  
» s'il étoit plus avantageux à sa dignité & à  
» celle du Saint Siege qu'il lui objectoit tou-  
» jours, d'accorder ce qu'un Roi Très-Chré-  
» tien, qui a tant mérité de l'Eglise, lui de-  
» mandoit, ou de se brouiller avec lui par  
» déni de justice. Que le Roi son maître ne  
» pouvoit plus long-tems refuser sa protection  
» à son Officier, qui la lui demandoit, ni  
» s'empêcher de croire qu'en le retenant en  
» prison, on ne voulût offenser Sa Majesté  
» de dessein formé. Que c'étoit au Pape à

» examiner promptement les intérêts de sa 1574.  
 » dignité & ceux du Roi Très - Chrétien ;  
 » que dans trois jours il se présenteroit sans  
 » demander audience.

» Au bout de trois jours, Sa Sainteté en  
 » ayant usé avec la même rigueur, il vit bien  
 » que le Pape vouloit éluder sa demande par  
 » la longueur & l'embarras de la procédure ;  
 » ainsi il lui déclara qu'il ne lui étoit plus per-  
 » mis de rester à Rome, que le Roi ne lui  
 » avoit donné que quinze jours pour attendre  
 » la résolution de Sa Sainteté ; qu'ils étoient  
 » passés, & que ce tems avoit été suffisant  
 » pour se déterminer. Que, puisqu'il n'avoit  
 » rien obtenu, il étoit enfin obligé de déclara-  
 » rer que le Roi lui avoit ordonné de retirer  
 » son Ambassadeur & de le ramener avec  
 » lui (c'étoit Charles d'Angennes, Evêque  
 » du Mans, qui depuis fut Cardinal) que s'il  
 » arrivoit quelqu'affaire de conséquence, le  
 » Roi enverroit ses Ambassadeurs : que ce-  
 » pendant les affaires ordinaires se traite-  
 » roient par ses Agens & par ses Banquiers  
 » en Cour de Rome.

» Après cette déclaration, sans attendre  
 » de réponse, il dit *qu'au sortir de l'audience*  
 » *il alloit ordonner, de la part du Roi, à*

1574. » *l'Ambassadeur ordinaire, déjà averti, qu'il*  
 » *eût à le suivre dans deux jours.*

» Ces paroles prononcées par Saint-Goard,  
 » avec une grande présence d'esprit & avec  
 » une liberté digne des anciens François,  
 » mirent le Pape dans la nécessité pressante  
 » de rejeter ou d'acheter l'amitié du Roi.  
 » Embarras semblable à celui du Roi *Antio-*  
 » *chus*, quand autrefois *Popilius Lanus* le  
 » pressa de la part du Senat, par la descrip-  
 » tion d'un cercle. Le vieillard, aussi lent que  
 » hautain, en fut extrêmement ému : cepen-  
 » dant il dit à Saint-Goard, qui se retiroit ;  
 » *qu'il y penseroit davantage, & que le Roi se-*  
 » *roit satisfait.*

» Quand il fut sorti (a), le Pape fit de  
 » grandes plaintes, s'emporta, demanda l'as-  
 » sistance de Dieu & des hommes, jetta les

(a) Ce Comte Cajazze fut réclamé avec beaucoup de vivacité par le Marquis de Pisani. Ce Seigneur pressant le Pape de mettre le prisonnier en liberté, déclara au Pontife que, s'il n'obtempéroit pas à la demande de son Souverain, il emmeneroit sur le champ avec lui l'Ambassadeur de France, & que par ce moyen le train ordinaire des bénéfices n'iroit comme il avoit accoutumé.... Cette menace fit son effet, & Rome ceda. (Voyez le *Thuana* pag. 345 ).

» yeux de tous côtés, & s'écria que c'étoit 1574.  
 » fait de la Religion; qu'il n'y avoit plus de  
 » liberté dans l'Eglise; qu'un jeune Prince,  
 » qui portoit le nom de Très-Chrétien, pre-  
 » noit, par de mauvais conseils, la défense  
 » des hérétiques; & ce qui étoit le plus ou-  
 » trageant, lui avoit envoyé un ivrogne, qui  
 » prétendoit par son audace effrontée, lui  
 » donner la loi & à tout le sacré college. Après  
 » ces plaintes & plusieurs semblables, il con-  
 » sulta derechef avec les plus sensés des Car-  
 » dinaux qu'il avoit nommés pour cette af-  
 » faire, & voyant que Saint-Goart se dispo-  
 » soit secrettement à exécuter ce qu'il avoit  
 » dit, on résolut qu'avant que ces contesta-  
 » tions éclatassent, on lui rendroit incessam-  
 » ment Saint-Severin; mais qu'on averti-  
 » roit Saint-Goart en particulier de ne point  
 » parler de ses ordres plus injurieux au saint  
 » siege, qu'avantageux à Sa Majesté; que  
 » c'étoit assez qu'il eût obtenu du Pape ce  
 » qu'il avoit demandé.

» Comme Pie V, dans sa colere l'avoit  
 » appelé *ivrogne*, cela donna lieu de recher-  
 » cher la vie de Saint-Goart (a), & l'on

(a) St. Goart, plus connu sous le nom du Marquis  
 de Pisani, se distingua dans ses Ambassades. Le fier  
 Sixte-Quint lui ayant ordonné de sortir de ses Etats

1574. » trouva que non - seulement il ne buvoit  
» point de vin, mais qu'à peine buvoit - il  
» trois verres d'eau dans une année.  
» Si vous m'eussiez demandé conseil dès  
» le commencement, ajouta *Sainte-Croix*,  
» je vous aurois donné ces instructions, non-  
» seulement par rapport à votre caractère,  
» mais encore par rapport à notre amitié.  
» Aujourd'hui que votre affaire a pris un  
» autre tour, par l'artifice de ceux qui vous  
» ont engagé, il ne vous reste d'autre voie  
» que celle de sortir d'ici le plus honorable-  
» ment que vous pourrez, à la première  
» occasion qui se présentera. Un plus long  
» séjour ne vous seroit pas seulement inutile,  
» mais honteux au Roi & à votre dignité.  
» Quand vous serez de retour, tâchez d'em-  
» ployer l'autorité du Roi, comme je viens  
» de vous dire, qu'elle avoit réussi sous un  
» autre Pape que celui-ci, quoique dans une  
» affaire bien différente. Sans cela, tous vos  
» ménagemens & vos soumissions seront inu-  
» tiles, vous n'obtiendrez rien que par la  
» longueur & par une perte de tems, désa-  
» gréable & ruineuse. Après cela, le Cardi-  
fous huit jours; ils ne sont pas assez grands (lui  
répliqua-t-il) pour que je n'en sorte bien dans 24  
heures..... (Lisez le *Thuana* au mot *Pisani*).

» nal de Sainte - Croix pria de Foix de se 1574.  
 » souvenir (a) du conseil; mais d'oublier ce-  
 » lui qui le lui donnoit ».

Cependant ce procès étant toujours entre les mains des Cardinaux, d'Offat, jusqu'alors Secrétaire de Paul de Foix pour ses études, commença par lui à s'appliquer aux affaires; il mit cette cause dans un si grand jour, en fit un mémoire si net & si exact, dont on donna des copies aux Cardinaux, que les plus éclairés jugèrent que s'il demeurait long-temps à la Cour de Rome, il s'y feroit connoître avec distinction, & parviendrait un jour aux plus grandes dignités.

Quelque tems auparavant, de Thou, qui en avoit demandé permission à Paul de Foix, étoit parti pour Naples sur la fin de Février, lorsque le Printemps commence en ce pays-là. Après avoir passé par Vélétri, Terracine, & Fondi, première Ville du Royaume de Naples, il y arriva par cette caverne pleine de poussière décrite par Sénèque, & creusée dans la montagne Pausilippe. Il y vit Jean-Baptiste

(a) Ste. Croix recommanda la même chose à de Thou, qui cependant n'oublia pas ce qu'il lui avoit dit, & l'inséra dans son répertoire (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de MM. de Ste-Marthe).

1574. de la Porte (a), connu par son *Histoire des choses cachées dans la Nature*, que l'Auteur augmenta depuis. Delà, il fit une promenade jusqu'à Salerne & Sorriento, admirant partout la douceur de l'air & la beauté du pays. Il vit Mergolino (b), lieu célèbre par le tombeau de Sannazar, & par celui de Virgile qui n'en est pas loin : l'aspect de la mer rend ce lieu fort agréable. Il se hâta de revenir à Rome par Pouzol, & par les lieux remarquables d'alentour ; mais si défait & si fatigué des mauvais gîtes, qu'il paroïssoit plutôt revenir d'une longue & fâcheuse maladie, que d'un voyage.

Les affaires de Paul de Foix n'interrompoient point ses études. D'Offat, pendant les chaleurs de l'après dîné, lisoit devant lui, & en présence des Gentilshommes de sa suite, la Sphère d'Aléxandre Picolomini, & l'expliquoit alternativement avec de Foix, suivant leur coutume. De Thou étoit un des plus assidus à les entendre. Son séjour à

(a) Jean-Baptiste Porta, est encore connu par un traité de la phisionomie, & par l'ouvrage qui a pour titre..... *de occultis litterarum notis*.....

(b) On a suivi les Cartes de *Hondius*, c'est la fameuse *Mergilina*, dont Sanazar, à qui cette Maison de plaisance appartenoit, parle si souvent dans ses poésies.

Rome fut de six mois. Il les employa à lier, 1574. à son ordinaire, amitié avec les plus savans hommes, principalement avec Marc-Antoine Muret, dont il avoit entendu l'éloge de la bouche de Joseph Scaliger, & que Jules Scaliger son père n'estimoit pas moins qu'il en étoit estimé. Ainsi tout le tems qu'il n'étoit point auprès de Foix, qu'il quittoit fort peu, il le passoit auprès de Muret, auquel il demandoit son sentiment de tous les habiles gens qui étoient à Rome.

Muret lui apprit le malheur de Scipione Tettio de Naples, homme à son gré universel ; mais qui accusé d'Athéisme avoit été condamné aux Galères, où peut-être il étoit mort. Il regrettoit aussi Aonius Palearius de Vérulo (a) & Nicolas le Franc de Benevent, dont l'un, à ce qu'il disoit, avoit été brûlé pour son indiscrete ingénuité sur les matières de Religion, & l'autre condamné à être pendu, sous le Pontificat de Pie V, pour avoir parlé trop librement au gré de la Cour de Rome.

De Foix avoit été logé à Aracéli, Couvent de Cordeliers au-dessus du Palais Saint Marc, où le Pape venoit ordinairement passer

(a) Il a écrit un Poëme Latine de l'immortalité de l'ame.

1574. les chaleurs. Muret y venoit souvent , & mena plusieurs fois de Thou chez Paul Manuce , qui ne quittoit plus le lit. De Thou vit encore Latino Latini, Laurent Gambarà , & Fulvio Urfini logé au Palais Farnese , & celui qu'il voyoit le plus familièrement après Muret. Ottaviano Pantagolo , homme illustre entre les gens de Lettres , étoit déjà mort ; de même qu'Onufrio Panvini son élève , & si cher à Scaliger qui l'avoit connu à Rome , & qui l'aimoit par rapport à sa patrie , & à la grande connoissance qu'il avoit des antiquités Romaines , Sacrées ou profanes. Ce fut à Palerme que mourut Panvini.

Dans ce tems-là , de Foix ennuyé de son séjour à Rome , & fatigué de la longueur de son affaire à laquelle on donna d'abord un mauvais tour , fut accablé de la nouvelle de la mort de Charles IX , quoiqu'elle lui fournît une occasion aussi honorable que funeste de sortir de Rome. Le Pape Grégoire avoit déjà dépêché le Cardinal Philippes Buoncompagnon son neveu , en qualité de Légat pour saluer le nouveau Roi de France , qu'on disoit être arrivé de Pologne sur les Frontières des Vénitiens. De Foix ayant pris congé du Pape , suivit aussi-tôt le Légat , & passant par Orvieto , Terni , Narni , Forli ,

Spolette & Urbin, il laissa Pézaro à droite, 1574 & traversant le fameux Rubicon (a), arriva à Rimini en poste avec toute sa suite. Dans le peu de séjour que de Foix fit à Urbin, avec le Duc, de Thou n'eut que peu de tems pour examiner la beauté de l'Architecture du Palais & la belle Bibliothèque qu'on y conserve. Elle lui fut montrée par Frédéric Commendon (b), qu'il avoit plus d'envie de voir que la Bibliothèque, dont il ne regarda que la situation en passant.

Ils prirent à Rimini une Chaloupe à deux rames, & arrivèrent à Ravenne avec un vent assez violent. De Thou y vit Hieronimo Rosso, excellent Historien des antiquités de cette Ville; dont on a fait deux éditions, & qui a tâché d'imiter Sigonius dans la profonde recherche des antiquités de sa Patrie. De Foix arriva à Venise dans la même Chaloupe, avant le Légat, qui courroit par un autre chemin.

(a) Cette petite rivière, célèbre par le mot de César, s'appelle aujourd'hui *il rugone*.

(b) Gratiani a écrit la vie du Cardinal Commendon, dont il est ici question. L'Evêque Flechier a traduit cet ouvrage en François. La Lecture de cet Ecrit suffit pour justifier l'éloge du Prélat Vénitien que M. de Thou desiroit si ardemment de voir.

1574. Là, s'étant joints à du Ferrier, ils vinrent ensemble par le Frioul saluer le nouveau Roi dans la Dalmatie. Bellèvre & Pybrac étoient auprès du Prince. Pybrac venoit d'échapper (a) un grand péril, qui fut le sujet d'un long entretien. Delà l'on se rendit à Venise, & l'Histoire a pris soin d'écrire la réception qu'on y fit au Roi, aussi bien que dans tous les lieux de son passage en Italie. A Venise, de Thou s'occupa dans les Boutiques des Libraires; il y trouva entre autres plusieurs Livres Grecs fort rares en France, dont il enrichit sa Bibliothèque qu'il avoit déjà commencée.

En quittant cette Ville, il alla prendre congé de du Ferrier, & lui demander un passeport. Du Ferrier, ami particulier du premier Président son père, depuis le jour de la Mercuriale, se sépara du fils avec des marques sincères de son amitié. Instruit qu'il étoit destiné à l'Eglise suivant l'usage des familles nombreuses, ce sage & vertueux Veillard l'avertit de penser sérieusement à l'état qu'il embrassoit, *d'examiner ses forces avant que de s'y engager davantage, qu'il paroîtroit par-là qu'il avoit plus d'égards*

(a) Voyez les observations sur les Mémoires de Cheverny. (Tome L. de la collection pag. 272).

*pour la gloire de Dieu & pour les biens incorruptibles du Ciel, que pour ceux de la terre ; qu'autrement ces grandes richesses, qu'on nommoit Bénéfices, dont la plupart abusoient, & dont ils ne se servoient qu'à satisfaire leur cupidité, seroit un poison aussi mortel à son ame, qu'à son honneur, paroles, qui pénétrèrent de Thou si vivement, que depuis il apporta toutes les précautions possibles pour choisir un genre de vie.*

De Vénise toute la Cour se rendit à Ferrare, d'où le Roi dépêcha de Foix à Rome, pour remercier le Pape des Brefs honorables qu'il lui avoit envoyés. De Foix accompagné du jeune de Thou, prit son chemin par Boulogne & delà par Florence. Le Grand Duc François vint au devant d'eux en deuil. Cosme son père étoit mort quelque mois auparavant, d'autant moins regretté, qu'étant depuis long-tems épileptique, on ne devoit plus le compter parmi les vivans.

De Thou, qui se souvint de l'empressement extraordinaire de Muret pour voir l'*Histoire de Zozime*, qui est un abrégé d'Eunapius, dont Muret n'avoit jamais pu voir l'exemplaire, qui est dans la Bibliothèque du Vatican, pria de Foix d'obtenir du Grand Duc, qu'il pût avoir pour quelques mois

1578. celui de Florence en sa disposition ; ce qui lui fut d'abord accordé : mais comme on fût que Pie V en avoit défendu la lecture à Florence, aussi-bien qu'à Rome, le Grand Duc s'en excusa depuis.

L'empportement de Zozime contre les Chrétiens, dans un tems où la superstition régnoit encore, & ses Satyres contre Théodose & Constantin étoient toujours présentes à l'esprit du pieux Vieillard, & il craignoit encore dans le sein paisible du Christianisme, & dans un tems où les erreurs du Paganisme étoient abolies ; ce que du tems d'Evagrius les Chrétiens, encore mal affermis, avoient appréhendé.

Après avoir passé à Sienne, on arriva à Rome dans le tems que la campagne d'alentour étoit embrasée par le feu qu'on met aux chaumes après la moisson. De Thou, fit savoir à Muret ce qui s'étoit passé sur le sujet de Zozime, & l'assura que si-tôt qu'il seroit de retour en France, il feroit son possible pour le satisfaire, s'il pouvoit trouver cette Histoire ou dans le Royaume ou en Allemagne ; ce qu'il fit effectivement depuis, mais trop tard, comme on le dira dans la suite.

De Foix, s'étant acquité de sa commis-

fon en peu de jours , partit du Rome pour ~~1574~~  
 revenir trouver le Roi , ayant laiffé Florence  
 à droite & paflé à Sienne , il vint à Lueques ,  
 où il fut reçu comme la première fois avec  
 de grandes marques d'amitié. Delà , paflant  
 par Pife , Piftoya , Pietra Santa , il arriva  
 dans l'Etat de Gennes. Il en vit la Capitale  
 & fe rendit en Piémont , où le Roi étoit déjà  
 arrivé. Alors pour ne point embarraffer la  
 Cour dans les défilés des montagnes , on  
 ordonna à ceux qui la fuivoient de prendre  
 le chemin de Lyon.

De Thou y trouva fon frère , aîné , qui  
 étoit Maître des Requêtes. Il y refta quel-  
 que tems pour apprendre la réfolution de  
 la Cour. On y délibéra d'abord de la Guerre  
 contre les Proteftans. De Foix , dans le Con-  
 feil , eut prife avec Villequier fur ce fujet (a) ;  
 mais en fecret cette Guerre étoit réfolvee. De  
 Thou difoit avoir vu de Foix en foupiret  
 de regret , & foutenir qu'on ne feroit pas  
 long-tems fans fe repentir d'une réfolution fi  
 pernicieufe , & prife avec tant de précipi-  
 tation.

De Thou fit à Lyon ce qu'il avoit fait

(a) Lifez l'Obfervation N°. 19 fur les Mémoires  
 du Duc de Bouillon ( Tome XLVIII de la Collection ,  
 p. 368 & fuiv. )

1574. à Venise ; il y acheta bien des Livres de Jean de Tournes & de Guillaume Rouillé, qui travailloit à l'impression de sa Botanique avec le secours de J. Dalechamps, & de sa Bible suivant la correction de Salamanque.

Après un mois de séjour, l'aîné de Thou s'en retournant à Paris, alla avec son frère trouver Paul de Foix, qu'il remercia de la part de son père & en son particulier. Il le pria de trouver bon qu'il remenât son frère auprès du premier Président. De Foix lui témoigna que la compagnie d'un jeune homme si sage lui avoit fait un grand plaisir, & qu'il ne le laissoit partir qu'à regret, dans un tems où la Cour devoit bien-tôt se rendre à Paris ; mais comme la Guerre étoit résolue, & que le Roi devoit descendre en Provence, ils ne voulurent pas tarder plus long-tems à satisfaire leur père. Ils le trouvèrent avec leur mère à Cély en Gastinois. Ce Magistrat s'y occupoit à ses vendanges pendant les Vacations, & les reçut avec bonté.

1575. Au retour d'Italie, de Thou s'appliqua pendant quatre ans à la lecture ; il n'y profita pas tant que dans la conversation de ses doctes amis. Les principaux étoient Pierre & François Pithou frères, Antoine Loyfel,

Jacques Houllier , digne fils du grand Houllier , & Claude du Puy. Ce dernier , reçu Conseiller au Parlement dans ce tems-là , épousa Claude Sanguin proche parente des de Thou. Par cette Alliance les liens de leur amitié , formez par le savoir & par la vertu , furent serrés plus étroitement par ceux du sang. Sur tous les autres , Nicolas le Fèvre fut celui qu'il cultiva davantage & qu'il conserva plus long-tems. C'étoit un homme dont le rare savoir & la droiture , la gravité & la douceur égaloit la sagesse & la piété. On en parlera davantage dans la suite.

Au commencement de l'année suivante , 1576. le Roi qui croyoit avoir pacifié la Provence & le Languedoc , & qui après la mort du Cardinal de Lorraine avoit reçu des assurances de son Mariage , qu'il souhaitoit depuis long-tems , traversa le Duché de Bourgogne , se rendit en Champagne & vint à Rheims, où il fut Sacré. Le lendemain il épousa Louise de Lorraine, fille du Comte de Vaudemont. Le premier Président, avec Jean & Jacques de Thou ses fils, allerent l'y trouver.

Sur la fin de la même année , le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre se sauvèrent de la Cour , & se retirèrent en différentes Provinces. Leur départ rejetta le Royaume

1576. dans de nouveaux troubles. La Reine mère qui vouloit regagner son fils , se rendit à Loches , accompagnée des Maréchaux de Montmorenci & de Cossé , qu'elle avoit exprès fait sortir de prison , pour moyenner la paix entre les deux frères. Le Maréchal de Montmorenci , (a) qui avoit une grande autorité, oublia généreusement tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus , & fit cette reconciliation avec une fidélité qui a peu d'exemple. Peu de tems après on craignit que les brouilleries ne recommençassent , & l'on dépêcha de Thou au Maréchal de Montmorenci , avec des ordres secrets de se servir de son crédit pour les prévenir. Il y réussit & les suspendit pour quelque tems. L'accommodement fut suivi d'un Edit révoqué si-tôt que la guerre recommença.

La même année de Thou vit par occasion une partie des Pays-bas , peu s'en fallut même qu'il ne passât en Angleterre. Il étoit allé pendant les Vacations à Beauvais , il y trouva Christophe de Thou son Cousin Ger-

(a) Pour éviter les répétitions, on renvoie le Lecteur en ce qui concerne le Maréchal de Montmorenci aux observations sur les Mémoires du Duc de Bouillon , & du Chancelier de Cheverny ( Tomes XLVIII , & L de la Collection. )

main, Grand-Maître des Eaux & Forêts de 1576. France, avec Jean de Longueil de Maisons leur parent. De Beauvais, ils allèrent tous trois de concert à Abbeville, à Bologne & à Calais, & furent fort bien reçus par les Gouverneurs. Ayant ensuite passé l'Aa, qui sépare la France des pays-bas, ils vinrent à Gravelines le long des Dunes; d'où ayant laissé Bourbourg à droite; ils arrivèrent le même jour à Dunkerque, qui brûlée dans les dernières Guerres, avoit été depuis fort bien rétablie. Elle appartient, aussi bien que Bourbourg & Gravelines, à la Maison de Luxembourg, & est depuis échue au Roi de Navarre son principal héritier. Après y avoir passé la nuit, le lendemain ils allèrent à Nieuport, Ville située sur le sable de la mer, & fort bien bâtie, comme toutes les Villes des Pays-bas.

Les troubles commençoient déjà dans le Pays, par l'insolence des Soldats Espagnols, que les peuples ne pouvoient plus souffrir, & dont les Officiers n'étoient plus les maîtres: ainsi tout étoit en armes. Une troupe de François qui marchoit dans un tems si peu convenable, & que le bruit de ce qui se passoit sembloit avoir attiré, leur devint suspecte, aussi en entrant à Aldenbourg on

■ 576. les arrêta , & on les conduisit à Bruges avec une escorte de Flamands , dont ils n'eurent pas lieu de se plaindre. Là, le Conseil du Franc , qui est le Magistrat de la Ville , les interrogea séparément , & comme il reconnut que c'étoit la seule curiosité de voyager qui les amenoit , il leur fit dire par François Nanci leur Commandant , qu'ils pouvoient voir la Ville avec liberté : mais qu'ils feroient plus sagement de retourner chez eux.

Nanci , qui étoit un homme poli , demanda civilement à de Thou des nouvelles de MM. Pithou & du Puy : ce qui donna lieu à de Thou de lui en demander à son tour de Hubert Goltzius , qui quoique né dans la Franconie s'étoit venu établir à Bruges , d'où il étoit alors absent. Ils admirèrent la beauté des bâtimens de cette Ville , qui semblent autant de Châteaux & de Palais ; comme aussi le nombre de ses canaux & des ponts de pierre qui les traversent. La Ville étoit assez mal peuplée , & l'on prétendoit que l'affront qu'y reçut l'Empereur Maximilien (a) , il y a plus de cent ans , & dont il ne put se venger ,

(a) Maximilien n'étoit encore que Roi des Romains. Les habitans de Bruges , après avoir massacré ses Ministres , le confinèrent dans une prison , dont l'Empereur Frédéric son père l'arracha. Maximilien n'oublia  
en

en étoit cause : car ce Prince accorda de 1576. grands privilèges aux Marchands d'Anvers dont le commerce devint florissant par la ruine de celui de Bruges ; de sorte qu'il demeura tout entier entre les mains de ceux du Brabant. De Bruges , ils se rendirent à Gand, Ville célèbre par ses troubles domestiques , qui ont causé sa ruine. On pouvoit connoître la grandeur où elle avoit été , par l'état où elle se trouvoit encore.

Après avoir passé l'Escaut ils vinrent à Anvers. Cette Ville est dans une situation avantageuse, les bâtimens en sont fort beaux, & elle est encore riche malgré la Citadelle qu'on y a faite. Frédéric Perrenot de Champigni y commandoit. On les conduisit chez lui, & de Thou prenant la parole, s'excusa sur l'envie de voyager si naturelle aux jeunes gens , quoique dans un tems peu propre pour la satisfaire. Ayant obtenu la liberté de voir la Ville, chacun se dispersa suivant son inclination.

De Thou fut chez Christophe Plantin , où malgré le malheur des tems il trouva encore dix-sept presses d'Imprimerie. Il aprit de lui l'état malheureux des Pays-bas, & que si le jamais cet ouvrage ; & en favorisant le commerce d'Anvers, il ruina celui de Bruges.

1576. Conseil n'y donnoit ordre, ils étoient sur le point d'être ruinés par les Espagnols.

Après avoir séjourné quelque tems à Anvers & fait réflexion qu'il n'y avoit pas d'apparence dans un tems de confusion de passer en Hollande, où ils avoient eu dessein d'aller, ils songerent à leur retour. Il vinrent d'abord à Malines, & delà à Louvain. Ils convinrent que tant pour la beauté, que pour le nombre de Colléges & des Académies, Louvain ne le cédoit en rien à Padoue. Ils visiterent le Couvent des Célestins, que Guillaume de Croui de Chièvres, le sage Gouverneur de Charles V, avoit fait bâtir pour lui servir de sépulture, & à ceux de sa Maison.

De Louvain ils revinrent par Bruxelles, qu'ils trouverent dans une grande émotion. La veille, les Etats, comme de concert, avoient fait arrêter ceux du Conseil Royal, soupçonnés de favoriser le parti d'Espagne. Leur Chef étoit Guillaume de Horne de Hése. Ainsi nos voyageurs n'eurent que peu de jours pour voir cette Cour des Gouverneur des Pays-bas, & ce grand nombre de Palais qu'ils ont fait bâtir sur une éminence.

Après que de Thou eut rendu visite à Ulric Vigilins de Zwichem, & eut entretenu par la permission de la Garde qu'on leur avoit

donnée, Mondoucet Agent du Roi dans cette 1576.  
 Cour, ils se retirèrent, & vinrent à Mons  
 en Hainaut par N. Dame de Hall. La mémoire  
 de la surprise de Mons par Chaumont Guitry,  
 étoit encore toute récente. Les troubles de  
 Valenciennes les empêchant d'y entrer, ils  
 revinrent par Cambrai, qui n'est qu'à sept  
 lieues de Péronne.

Ce fut par-là que finit leur Voyage des  
 Pays-bas. Nos troubles domestiques, aussi  
 dangereux que ceux de ces Provinces étoient  
 alors fort échauffés; on y avoit donné lieu  
 sans réflexion, & suivant de mauvais conseils.  
 Le Roi mieux conseillé les appaisa depuis  
 par un nouvel Edit, qu'il donna l'année  
 suivante. Durant le séjour que la Cour fit  
 à Poitiers, le Roi dépêcha souvent en poste,  
 & dans les chaleurs excessives de l'Eté de  
 cette année, l'ainé de Thou, vers le Parle-  
 ment & vers le premier Président son père.  
 Cet homme robuste, qui se fioit à ses forces  
 & à son courage, courut la dernière fois  
 en vingt-quatre heures depuis Poitiers jusqu'à  
 Longjumeau. Jamais il ne pût revenir d'un  
 effort si violent; attaqué d'abord d'une fièvre  
 lente, qui s'augmentant insensiblement, devint

(a) C'est-ce qu'on appelle l'Edit de Poitiers. (Lisez  
 le Livre XLIX de l'Histoire de M. de Thou.)

1578. continue, & l'emporta. Dans le cours de sa maladie, il perdit plusieurs de ses enfans encore jeunes. Il ne lui resta d'une famille si nombreuse qu'un fils qui vit encore, & trois filles.

De Thou fut sensiblement touché de ces pertes, & de la longue maladie d'un frère qu'il voyoit diminuer de jour en jour, & qu'il regardoit comme le soutien de sa famille. Quoique pénétré de douleur, il ne l'abandonna point, non plus que Renée Baillet sa belle-sœur, Dame très-vertueuse, qui étoit inconsolable de la perte qu'elle prévoyoit de son mari.

Le malade languit dix-neuf mois, & pen- ce tems-là, de Thou fut reçu Conseiller au Parlement à la place de Jean de la Garde de Seigne, Conseiller-Clerc.

Pendant la maladie dont la Garde mourut, de Thou ne fit jamais de prières plus ardentes, que celles qu'il fit à Dieu de redonner la santé à ce Magistrat.

Il n'ignoroit pas que le Roi, à la recommandation de son père, lui destinoit cette charge; mais la douceur du repos & le charme de ses études lui faisoient regarder cet emploi si fort éloigné de son genre de vie, qu'il ne pouvoit se résoudre à le quitter pour

un autre plein d'agitation , & dont les occupations étoient différentes.

C'est ainsi que toute sa vie non-seulement il a fui les dignités dues à son mérite & à sa naissance ; mais que par un esprit de pénétration il trembloit lorsqu'il étoit obligé de les accepter. Il craignoit (a) toujours de les trouver au-dessus de ses forces , & de ne répondre pas avec assez de capacité aux espérances du public. Mais après ces réflexions , il déposoit les craintes & toutes ses vues dans le sein de la Providence divine , persuadé qu'en la suivant il rempliroit dignement les emplois qu'elle lui destinoit. Car dès sa jeunesse , & n'étant qu'un simple particulier , jamais personne ne s'attacha davantage au bien de l'Etat , jamais personne ne fut plus sensible à ses malheurs , même lorsqu'ils arrivoient malgré sa prévoyance , il en étoit frappé jusqu'à altérer sa santé , ce que ses amis lui reprochoient souvent ; au lieu qu'il recevoit ses propres pertes avec une résignation & une fermeté dont on voit peu d'exemples.

Après la mort de la Garde , on apporta à

(a) Il sembloit ( dit l'Editeur de ses Mémoires ) que le démon de *Socrate* le fit reculer à la vue des honneurs , qui s'offroient à ses yeux.

1578. de Thou les provisions de sa charge : c'étoient les premières que Hurault de Chiverni , son beau-frère , revêtu depuis peu de la dignité de Garde des Sceaux , avoit scellées. Pour satisfaire son père & les empressements de sa famille , il se soumit à l'examen ; il s'y présenta en tremblant , bien différent de ceux qui approchent de ce lieu redoutable avec une voix arrogante & un front d'airain. Séguier y présidoit avec Prévôt de Morfan , & Bellièvre , fait depuis peu Président à la place de Baillet , & qui monta depuis aux plus grandes dignités. De Thou fut interrogé pendant deux heures , en présence d'un grand nombre de Conseillers , suivant l'usage ; entr'autres par du Puy de Saint-Valérien , oncle de du Puy de Vatan , qui depuis eut une mort ignominieuse. Ce Magistrat fort versé dans le droit civil & dans le droit canonique , disputa contre lui avec opiniâtreté. Enfin , le Parlement ayant donné son Arrêt & pris son serment , Bellièvre le conduisit à la première Chambre des Enquêtes. On remarqua qu'il dit en le menant , comme par un esprit prophétique (a) *qu'un jour celui qui le suivoit le pré-*

(a) La Prophétie s'accomplit. De Thou , en devenant Président à mortier , précéda Bellièvre. Mais celui-ci eut son tour lorsqu'il remplaça le Chancelier de Chevigny.

*cederoit dans les plus grands emplois. La mo-* 1578.  
destie du jeune de Thou, & sa destination à  
l'état ecclésiastique, lui firent faire alors peu  
d'attention à ce présage.

Voici sa conduite dans cette charge. Il par-  
loit peu, s'appliquoit fortement à ce qu'on  
disoit, avec du respect pour ses Présidens,  
traitoit ses confrères avec honneur, déferoit  
à ses anciens, & vivoit avec les jeunes avec  
amitié & politesse (a). Angenout, Doyen de  
sa Chambre, homme qui avoit beaucoup de  
lumière & d'expérience, d'ailleurs d'une pro-  
bité digne des premiers siècles : du Drac,  
Jourdain, Brulard de Silleri, aujourd'hui  
Chancelier de France, & Marillac de Fer-  
rières, furent entre les autres ses amis par-  
ticuliers.

Il fut deux ans sans rapporter de procès,  
même depuis il s'en défendit autant qu'il  
put. Comme un des derniers de sa Chambre,  
quand il falloit opiner, il avoit une attention  
extraordinaire aux opinions, & suivoit celle

(a) Ces faits prouvent qu'on peut avoir beaucoup  
de génie, & devenir homme d'Etat, sans être doué d'une  
élocution facile & brillante : peut-être même pour arri-  
ver à ce point les talens oratoires sont-ils un titre d'ex-  
clusion : tout se compense ici bas : en perdant d'un  
côté, on gagne de l'autre.

1578. qui lui paroissoit la meilleure, après avoir loué celui qui l'avoit ouverte. Il n'en disoit pas davantage, à moins qu'il n'eut de nouvelles raisons pour confirmer son avis. Quand il commençoit à parler, il ne pouvoit vaincre son émotion; dans la suite il élevoit sa voix, & poursuivoit avec tranquillité. Cette émotion & son peu de mémoire lui faisoient souvent perdre ce qu'il avoit médité, dont il ne se ressouvenoit qu'après le Jugement. Voulant prévenir cette incommodité, il ne trouva point d'autre expédient que de faire un abrégé manuscrit de ses raisons : ce qu'il pratiqua depuis dans les plus importantes affaires. Il ne s'en cachoit pas, & l'avoit ingénument; mais au commencement cela lui donna de la confusion; car malgré ses soins pour s'approcher de celui qui parloit; & quoiqu'il fût presque toujours au fait de la question proposée, sa mémoire infidèle lui faisoit toujours oublier une partie de ce qu'il vouloit dire, & son avis n'étoit jamais assez développé. Semblable à ces Poètes, qui gênés par la rime ou par la mesure, ne peuvent exprimer leurs pensées qu'imparfaitement. Aussi, quoique la Chambre fût convaincue qu'on ne pouvoit mieux entrer dans la difficulté, il n'étoit jamais content de lui-même,

& se plaignoit à ses amis en particulier , qu'il 1578.  
lui échappoit toujours plusieurs raisons.

Jean Texier , fils d'un autre Jean Texier ,  
Professeur célèbre en droit à Orléans , étoit  
premier Président de sa Chambre. C'étoit un  
homme de bien & un bon sujet , mais d'un  
âge si avancé , qu'il mourut bien-tôt après.

Philibert de Diou , Conseiller-Clerc , étoit  
le second. Il étoit d'une Noblesse distinguée  
de l'Autunois , & des amis particuliers du  
premier Président de Thou : du reste , d'une  
candeur & d'une intégrité inviolable.

Claude Faucon , d'un esprit vif & plein  
d'expédiens , fut mis à la place de Texier ,  
& peu de temps après , Bon-Broé occupa  
celle de Diou , mort en son pays.

Broé étoit aussi Conseiller-Clerc , & avoit  
ménagé les intérêts de la Reine-mère à Rome  
ou à Florence , avec une grande conduite.  
Ce fut à la recommandation de cette Prin-  
cesse , qu'il fut pourvû de cette charge : il ne  
fera pas inutile d'en dire quelque chose de  
plus.

Il étoit de Tournon dans le Vivarais , &  
d'une assez bonne famille. Instruit dans les  
Belles-Lettres , il aprit le Droit sous André  
Alciat , dans le tems qu'Alciat étoit en Fran-  
ce , & depuis l'enseigna lui-même à Toulouse.

1578. Quand son oncle , Pierre de Villars , Conseiller au Parlement de Paris , fut fait Evêque de Mirepoix , Broé lui succéda dans sa charge de Conseiller au Parlement l'an 1561. Tous deux avoient été avec distinction auprès de l'illustre Cardinal de Tournon seul protecteur des gens de lettres en ce tems-là. Il avoit joint à la connoissance du Droit civil & du Droit canonique , qu'il possédoit parfaitement , une pénétration particulière , une éloquence vive , mais douce & insinuante en même tems. Elle avoit paru avec éclat , quand il suivoit le Barreau : aussi lorsqu'il fut Président , & qu'il se trouvoit d'un avis contraire aux autres , c'étoit toujours si poliment & avec un tour si agréable , qu'il réfutoit le sentiment opposé , que jamais personne n'eut lieu d'être mécontent de lui. Pour les difficultés du Droit canonique , il les démêloit avec tant de grace & de clarté , qu'il s'attiroit & l'attention & les regards de toute l'assistance , charmée de ses manières. De Thou étoit un de ses principaux admirateurs , & disoit souvent , que tant qu'il avoit été dans le Parlement , il n'avoit vu personne à qui il eût plus souhaité de ressembler en toutes manières.

A Faucon succéda Champrond , d'une no-

bleſſe du pays Chartain , homme ſévère , qui 1578.  
approchoit de la doctrine de ſon collègue ,  
mais fort éloigné de ſa douceur & de ſa  
politeſſe. Ce fut avec ces Meſſieurs que de  
Thou paſſa tout le tems qu'il fut Couſeiller  
aux Enquêtes.

*Fin du premier Livre.*

MEMOIRES  
DE JACQUES-AUGUSTE  
DE THOU.

LIVRE SECONDE.

1578. **C**OMME la longueur de la maladie de l'aîné de Thou faisoit esperer à sa femme qu'il en pourroit revenir, les Médecins, après plusieurs remedes inutiles, envoyerent son mari aux eaux. On choisit, comme les meilleures, celles de Plombières en Lorraine, qui sortent du pied des montagnes de Vosge, & l'on résolut de partir au commencement du printems. Le jeune de Thou, par la permission de son père, fut du voyage. Après avoir passé par Châlons sur Marne, il arriva avec son frère & sa belle sœur à Bar-le-Duc; d'où après avoir traversé la Meuse & la Moselle, & passé à Toul, ils se rendirent à Nanci. De Thou y alla saluer le Duc Charles, dont il fut fort bien reçu. Il fit à ce Prince les excuses de son frère, dont la santé ne lui permettoit pas d'avoir le même honneur. Delà ils passerent par Saint Nicolas, recommandable par la beauté de ses bâtimens, par les Pélerinages qui s'y font, & par les foires

qui s'y tiennent. Plus avant, par Remiremont 1579. & par Espinal, célèbres par leurs Chapitres de filles de qualité, qui ne sont point obligées de faire des vœux (a). Enfin, ils arrivèrent à Plombières, où il y avoit déjà bien du monde attaqué de différens maux, & qui y étoit venu des Provinces voisines, tant de l'Allemagne que des Pays-bas.

Pendant que son frère étoit aux eaux, de Thou prit avec lui un guide qui parloit fort bien l'Allemand; & après avoir traversé le mont de Vosge, il alla par Bruyère à Schelestat (b), Ville considérable ainsi appelée d'une rivière du même nom, delà il vint à Strasbourg. Cette dernière Ville, connue par son antiquité, est défendue du côté de la France par un triple fossé. Elle est ornée d'une belle Cathédrale, dont la principale tour est d'une hauteur extraordinaire. De Thou, qui voulut y monter, fut saisi de frayeur en descendant: un vent violent qui s'éleva, & des ouvertures, qui ne montrent qu'un affreux précipice, le firent frémir.

Il vit à Strasbourg Jean Lobel, qu'il avoit

(a) Il y a une faute dans le texte latin, il faut *Votum non emittunt*, au lieu d'*omittunt*, suivant les Notes de Messieurs du Puy.

(b) Ou Schlestadt.

579. connu à Paris dans le tems que Lobel étoit à la Cour Agent des Villes Impériales : c'étoit un Flamand qui avoit beaucoup d'érudition, & une grande connoissance de l'Allemagne. De Thou sût de lui que Hubert Languet (a), François de Nation, & qui étoit au service du Prince d'Orange, étoit aux eaux de Bade. Lobel lui donna pour lui des Lettres de recommandation, afin qu'il pût s'en faire connoître & l'entretenir avec liberté. De Thou vit encore à Strasbourg Hubert Giffen, Professeur en droit aux gages

(a) Hubert Languet, né à Viteaux petite ville de l'Auxois en 1518, devint Ministre d'Etat d'Auguste Electeur de Saxe. La lecture des ouvrages de *Melanchton*, qu'il étudia en 1547, le rendit un des plus zélés disciples de ce célèbre Protestant. Languet obtint, & mérita la confiance de plusieurs Souverains d'Allemagne. Il mourut à Anvers en 1581. Guillaume Prince d'Orange assista à son convoi. La plume de Languet lui avoit servi plus d'une fois. Le Lecteur l'appréciera comme écrivain, en lui rappelant que parmi les ouvrages, qu'on lui a attribués, on compte spécialement le *Vindiciæ contra Tyrannos*, ou de la puissance légitime du Prince sur le peuple, & du peuple sur le Prince par *Junius Brutus*... Ceux qui veulent connoître Hubert Langlet plus en détail peuvent consulter sa Vie composée par M. de la Marc en 1700. On en trouve le précis dans le Dictionnaire de Moréri.

de la République. Il fut tout un jour avec <sup>1579</sup> lui à s'informer des Savans d'Allemagne, à s'entretenir de belles Lettres, & comme il l'avoit connu chez Paul de Foix, il le fit ressouvenir avec plaisir de ce tems-là, heureusement ce jour-là Giffen ne donnoit point leçon.

Delà de Thou vint à Bade, où trouvant Languet de loisir, il ne le quitta point pendant trois jours. Il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner de lui, que dans le tems que Languet prenoit ses eaux. Il étoit charmé de sa franchise, de sa probité, & de la solidité de son jugement, non-seulement par rapport aux belles Lettres, mais encore par rapport aux intérêts publics qu'il avoit traités toute sa vie auprès des Princes, avec une droiture qui a peu d'exemple : ce savant homme possédoit si bien les affaires d'Allemagne, qu'il en instruisoit même ceux du pays. De Thou en apprit beaucoup de particularités, & quand il le quitta, Languet lui fit présent d'un petit mémoire écrit de sa main, qui contenoit l'état du Corps Germanique, les droits de ses Diettes, le nombre & l'ordre de ses Cercles. De Thou le garda soigneusement, & prit de lui la route du chemin qu'il devoit faire.

1579. Comme ils se trouverent à Bade dans le lieu où l'on prend les eaux, Languet lui fit remarquer Salentin Comte d'Ysembourg, qui étoit à une fenêtre vis-à-vis avec Jeanne de Ligne sa femme, sœur du Comte d'Aremberg (a). De Thou ne le connoissoit point. Languet lui demanda ensuite en riant, *ce qu'il choisiroit, s'il en étoit le maître, ou d'une si belle femme, ou de l'Archevêché de Cologne.* De Thou lui repondant, *qu'il ne comprenoit rien à sa question*, Languet la lui expliqua, & lui dit, *que c'étoit-là ce Salentin qui étoit devenu si amoureux de cette femme, qu'il avoit quitté son riche Archevêché pour l'épouser.*

Il ajouta que les Princes & les grands Seigneurs Allemans, qui avoient embrassé la Religion Protestante, se trouvoient alors fort embarrassés pour décharger leurs familles & qu'ils étoient obligés de marier leurs filles, qu'ils ont presque toujours en grand nombre, au lieu (b), qu'avant que le célibat des Reli-

(b) Prince de Barbançon.

(a) Les inconvéniens se font sentir dans les pays où les cloîtres ont été détruits. C'est au luxe qu'il faut attribuer l'origine de ce mal. Si on n'évaluoit pas les femmes en raison de leurs dots, on n'auroit point besoin de violenter la nature, en réduisant les filles à un célibat forcé.

gieuses

gieuses eût été aboli par les Protestans, ils 1579.  
les plaçoient dans de riches Abbayes, dont  
elles étoient presque sûres de devenir Abbeſſes  
dans la ſuite.

De Bade, de Thou vint à Forcheim ſur  
l'Emz, Ville du Marquiſat de Bade, & paſſant  
par la Suabe, il prit la route de Stugard,  
qui n'eſt éloigné que d'une petite journée.  
Sur le chemin il eut une aventure peu confi-  
dérable; mais dont on peut parler dans la  
vie d'un particulier. Son Truchement s'égarà  
de même qu'un Gentilhomme de Suabe qui  
les accompagnoit, mais qui ne ſavoit ni le  
Latin, ni l'Italien, ni le François. Ce Gen-  
tilhomme qui ne crut pas qu'on pût gagner  
Stugard ſans prendre des chevaux frais, s'ar-  
rêta dans le milieu d'un petit Village, fut  
chez le Miniſtre du lieu, & le pria de dire  
à de Thou *qu'il étoit à propos de mettre  
pied à terre.* De Thou n'étoit point content  
de s'arrêter dans un endroit, qui lui paroif-  
ſoit ſi incommode; cependant il fallut reſter.  
Il pria le Miniſtre qui parloit latin, de venir  
dîner avec eux dans l'Hôtellerie, pour être  
ſon Interprête auſſi-bien que du Gentilhomme  
& de l'Hôte. Il y fit, contre ſon attente,  
meilleure chère que pendant tout le reſte  
de ſon voyage: c'étoit le 25 de Mai, jour

1579. destiné à la Fête du Pape Saint Urbain. Surpris de ce qu'on ne travailloit point ce jour-là, qu'il faisoit très-beau tems, il en demanda la raison au Ministre ; mais il n'en pût rien tirer, que celui-ci n'eut dit tout ce qu'il pensoit du massacre de la Saint-Barthelemi, qu'il appelloit *la Boucherie de Paris*, après cela le Ministre lui répondit :

*Quoiqu'on ait aboli les anciennes superstitions, il est cependant demeuré, parmi le peuple, de certains jours qu'il chomme avec devotion ; on n'a jamais pu les lui ôter de l'esprit quelque peine qu'on ait prise pour l'en désabuser : celui-ci en est un. Ces gens grossiers, qui ne sont occupés que de leurs intérêts, se sont mis dans la tête depuis long-tems, que s'il fait beau tems à pareil jour que celui-ci, leurs vendanges, en quoi consistent toutes leurs richesses, seront abondantes. C'est ainsi qu'on chomme en France le jour de Saint Vincent, qui est le 5 d'Avril.*

Delà, de Thou vint à Stugard (a) principale Place du Duché de Wirtemberg : elle est située sur les bords du Néckre dans un pays agréable avec un fort beau Château. Il y alla saluer le Duc Louis, qui lui fit entendre un concert, qui lui fit beaucoup de plaisir.

(a) Stutgard.

Tout proche est Essling (a), Ville Impé- 1579.  
riale sur la même rivière.

Le Neckre a sa source proche de celle du Danube & des montagnes d'Arbonne, & passant par Rotweil & par Tubinguen, prend son cours entre des côteaux chargés de vignes des deux côtés, & sépare la Suabe par le milieu, en serpentant jusqu'à Heydelberg, au delà il se jette dans le Rhin. Pour venir à Essling, de Thou passa sur cette rivière un pont de communication avec Stugard. Essling est un lieu renommé par la fabrique de l'Artillerie & par l'abondance de ses vins. Dans les celliers de l'Hôpital, on en conserve une grande quantité dans des tonneaux d'une grandeur extraordinaire; le plus grand est placé le premier, & les autres dans une longue suite, diminuent à proportion: le vin s'y garde très-long-tems. On en bût à la santé de M. de Thou, du *Numero* 40, d'un vin qu'on disoit être de quarante feuilles: les Princes d'Allemagne le prennent par remede, & à mesure qu'on en tire du plus grand tonneau, on en remet autant du tonneau voisin, mais qui est plus nouveau.

D'Essling, de Thou vint à Geppinguen sur le Vils, autre Place du Duché de Wirtemberg.

(b) Esselingen.

1579. Le Prince Christophe, père du Duc, en a fait un Château de plaifance avec des Jardins très-agréables : ses eaux médeцинаles font en réputation ; Albert de Bavière étant venu les prendre, de Thou fut le faluer. Ce Prince l'interrogea fur les affaires de France, mais fa maladie ne permit pas à de Thou d'être long-tems avec lui, il ne fut pas plutôt retourné dans fes Etats qu'il y mourut.

Tournant enfuite du côté du Danube, de Thou vit Ulme, qui eft fur les bords de ce fleuve, & reprit fon chemin par Burgaw. Il avoit déjà fû de Languet que de tout le grand patrimoine de l'Archiduc Ferdinand, qui s'étendoit depuis les Alpes de Carniole, jufqu'aux montagnes de Vosge, au-delà du Rhin, c'étoit le feul bien (a) que les Princes fes neveux, fils de fon frère Maximilien, avoient laiffé aux enfans que l'Archiduc avoit eus de Philippine Welfer, qui vivoit encore :

(a) Le Marquisat de Burgaw fut l'unique appanage du fils aîné que cet Archiduc, neveu de Charles-Quint, avoit eu de fon mariage avec Philippine Welfer, iffue d'une famille fénatoriale d'Ausbourg. La beauté & les vertus de Philippine ne purent militer contre les préjugés qui font loi en Allemagne. A Rome on fut plus complaifant pour le fecond fils de l'Archiduc. Grégoire XIII lui donna le chapeau de Cardinal.

Digne exemple de la vénération qu'ont les 1579. Allemands pour la pureté du Mariage ; ils ne souffrent point que des enfans issus d'un qui soit inégal, clandestin & contracté contre la volonté des parens, passent pour légitimes, ni qu'ils partagent la succession de leurs pères.

Il partit delà pour Ausbourg. Sa grandeur & l'éclatante richesse de ses habitans, la font passer pour la plus considérable Ville d'Allemagne. Il y séjourna quelques jours pour la visiter ; il y vit les Maisons des Fuggher (a), surpris entr'autres de la magnificence de Marc Fuggher, qui avoit fait une dépense prodigieuse pour les Jardins de sa maison, situé au bas de la Ville. Fuggher

(a) Les Fuggher, que l'Editeur de la Traduction françoise des Mémoires de M. de Thou appelle *Foukres*, avoient toujours été attachés à la maison d'Autriche. Un d'eux, lorsque Charles Quint revenoit de son expédition de Tunis, le régala splendidement. La salle fut échauffée avec du bois de canelle alors fort cher. On ajoute que Fuggher l'alluma en brûlant un billet de sommes considérables, que lui devoit l'Empereur. Sa générosité lui valut l'amitié de ce Prince ; il en obtint le droit exclusif de vendre des épiceries en Allemagne ; & il devint immensément riche. (Firmini Gasfari annales Augstburgenses, apud Menkenium, T. II, p. 1483.)

1579. y a fait conduire les eaux d'un petit ruisseau, qui est au dessous, par des pompes qui fournissent à plusieurs jets d'eau, & qui remplissent quantité de canaux. Il avoit amassé de plus, un nombre surprenant de Médailles de cuivre, d'argent & d'or, que de Thou examina avec soin. De Thou vit encore Jérôme Wolfius, qui a traduit tant d'Auteurs Grecs, & contribué si utilement à éclaircir l'Histoire Byzantine. D'Ausbourg, ayant passé par Méminghen, il vint à Lindaw, Ville dans une situation des plus agréables, sur le bord du Lac de Constance, que le Rin traverse comme le Rhône celui de Genève, sans se mêler avec l'eau du Lac; semblable à la fontaine d'Aréthuse dont l'eau, au rapport d'Homère, surnage comme de l'huile, sans se confondre avec d'autre. Ceux qui font le tour du Lac ne sçauroient avoir la vûë plus agréablement occupée: ce sont des côteaux d'une pente douce, chargez de vignes, qui se répandent de tous côtez, jusques sur ses bords, & qui font dans l'eau une riante perspective.

Delà, de Thou se fit conduire par eau à Constance, également bien située à l'autre bout le plus bas du Lac. Il eut la curiosité de voir le lieu où il y a plus de deux cens ans

que s'assembla ce Concile célèbre, qui non-1579.  
seulement rétablit alors l'union dans l'Eglise ;  
mais qui par une sage prévoyance donna les  
moyens (a) de l'y remettre à l'avenir. Il fit en  
même tems des vœux pour le retour de cet  
esprit de charité dans le cœur des Chrétiens.  
Il semble qu'il y soit éteint aujourd'hui par  
l'animosité de leurs Guerres civiles , quoi-  
qu'il n'y puisse subsister que par la paix.

Delà, suivant toujours les bords du Rhin,  
il passa par Stein, & par Schaffouse, un des  
principaux Cantons des Suisses, par Lauffen-  
bourg, & par Rhinfelds, où le Rhin se préci-  
pité dans son lit de fort haut, par cascades &  
avec un très-grand bruit, jusqu'à Bâle, qu'il  
commence à porter bateau, & où de Thou se  
rendit.

Le séjour de Bâle ne lui fut pas inutile, il  
avoit des lettres de Pithou pour Theodore  
Zuingher, & pour Basile Amerbach, hom-  
me poli & officieux. Il ne quitta point ce der-  
nier, qui lui fit voir chez lui, avant toutes  
choses, une Bibliothèque des Recueils ma-  
nuscrits, des médailles anciennes, & quelques

(a) L'Auteur fait ici abstraction de la violence avec  
laquelle ce Concile se comporta à l'égard de Jean Hus,  
& Jérôme de Prague condamnés à une mort cruelle  
malgré le sauf-conduit de l'Empereur.

1579. petits meubles qu'Erasme avoit laissez à M. d'Amerbach son père par son Testament; entr'autre un globe terrestre d'argent bien enluminé & gravé par un ouvrier de Zurich. Dans le tems que de Thou le regardoit avec attention, il s'ouvrit par le milieu, & l'on remplit les deux moitez de vin dont on bût à la santé de M. de Thou, suivant l'usage du pays. Delà l'on le conduisit à la Bibliothèque publique, où l'on garde les manuscrits de plusieurs Commentateurs Grecs sur Platon & sur Aristote.

Il visita Félix Plater, Docteur en Médecine, logé dans une grande & agréable maison, & qui le reçut fort civilement. Plater lui fit voir dans son écurie une espèce d'*âne sauvage* (a), de la grandeur des mulets de Toscane ou d'Auvergne, le corps court & de longues jambes, la corne du pied fendue comme celle d'une biche, quoique plus grosse, le poil hérissé & d'une couleur jaunâtre & brune. Il lui montra encore un rat de montagne de la grandeur d'un chat, qu'ils appellent

(a) C'est ainsi que d'Ablancour traduit le mot *Alcem*, dans les Commentaires de César; d'autres le traduisent par le mot d'*Elan*; mais il ne convient pas ici, car l'*Elan* porte sur la tête un bois à peu près comme un cerf, & il n'en parle point ici.

une Marmotte : ce petit animal étoit enfermé 1579. dans une cassette , & comme il avoit passé l'hiver sans manger , il étoit tout engourdi. Plater avoit aussi l'étui des Fossiles de Conrad Gesner venu de Zurich , tel qu'il est décrit & dessiné dans un de ses Livres. Cet étui renfermoit bien des raretés différentes , entr'autres quantité d'insectes particuliers , qui semblent autant de jeux de la nature. De Thou les examina à loisir , & avec une grande curiosité , aidé de d'Amerbach , qui s'y connoissoit fort bien. Il alla voir ensuite Théodore Zuingher , dans une maison qui apartenoit à ce sçavant homme , & que Zuingher avoit ornée de de plusieurs inscriptions , en quoi il excelloit. Il alla voir delà le magasin de Pierre Perne de Lucques ; ce vieillard étoit encore si vigoureux , qu'il travailloit lui-même à son imprimerie. Enfin , après avoir remercié d'Amerbach de sa bonne compagnie & de sa politesse , il partit de Bâle pour venir le soir coucher à Mulhauzen , où se tenoit une Foire , comme il y en a souvent.

On trouve devant ce Bourg une grande Place , où s'assemble durant la Foire une prodigieuse multitude de monde , de tout âge & de tout sexe ; on y voit les femmes soutenir leurs maris , les filles leurs pères

1579. chancelans sur leurs chevaux ou sur leurs ânes : c'est la vraie image d'une Bacchanalé. Dans les cabarets tout est plein de bûveurs : là de jeunes filles , qui les servent , leur versent du vin dans des gobelets , d'une grande bouteille à long coû , sans en répandre une goutte. Elles les pressent de boire par les plaisanteries les plus agréables , boivent elles-mêmes incessamment , & reviennent à toute heure faire la même chose , après s'être soulagées du vin qu'elles ont pris : ce spectacle plaisant & nouveau pour de Thou , dura bien avant dans la nuit. Ce qu'il y a de particulier , c'est que dans un si grand concours de peuple , & parmi tant d'yvrognes , tout se passe sans querelle & sans contestation : ce fut inutilement qu'il appella plusieurs fois son hôte , trop occupé à servir tant de monde ; enfin après l'avoir attendu long-temps, l'hôte vint lui faire un lit dans un poële.

De Thou sortit delà de grand matin , & ayant laissé Colmar à droit , vint dîner dans un village à la source de la Mozelle. On y trouve quantité de grandes & d'excellentes truites , qui s'élançent avec impétuosité ; comme l'eau est fort basse , on les peut prendre avec la main.

Delà il revint à Plombières. Il y trouva son

frère peu soulagé par les eaux, & résolut avec 1579.  
sa belle sœur de le reconduire chez lui. Ils  
revinrent par Bourbonne, où de l'avis des  
Médecins ils séjournèrent quelques jours pour  
essayer des eaux ; qui ne firent pas un meilleur  
effet que les autres. Enfin, ayant passé  
à Langres & à Troyes, ils le ramenèrent à  
Paris. Son frère y mourut au bout de quelques  
mois, malgré les soins infatigables de sa  
femme, qui avoit un courage au dessus de  
son sexe, & après bien des remèdes inutiles.  
Peu de momens avant sa mort il recouvra la  
parole, dont il avoit presque perdu l'usage  
dans le cours d'une si grande maladie : il  
entonna distinctement ce verset du Pseaume  
50. *Seigneur, ne me rejetez pas de devant  
votre face, & ne retirez point de moi votre  
Saint Esprit.* Il mourut en le prononçant.

Son père, qui malgré sa douleur, lui donna  
dans ce moment sa bénédiction, s'abstint pendant  
quelques jours d'aller au Palais, & pour  
éviter les visites, se retira chez l'Evêque de  
Chartres son frère, chez qui logeoit son fils  
de Thou.

Là, ce Prélat & l'Avocat Général son autre  
frère, le prièrent avec instance de faire réflexion  
sur la diminution de sa famille, & lui  
demandèrent s'il ne seroit pas plus à propos

1579. de faire changer d'état à son fils, que de le laisser dans celui qu'il lui avoit choisi. Le premier President ne s'en éloignoit pas ; mais plus occupé des affaires publiques , que de celles de sa famille , il laissoit écouler le tems sans se déterminer.

De Thou, que cet établissement regardoit, étoit accoutumé au célibat, & son ambition n'envisageoit que quelque ambassade pour continuer son voyage : ainsi il s'excusoit auprès de ses oncles, & s'en remettoit entièrement à la volonté de son père. Ce fut de cette manière que se passa le reste de cette année, qu'il employa avec la veuve de son frère à se consoler de leur perte commune.

1580. L'année suivante, la peste emporta bien du monde ; ce qui obligea de Thou d'aller en Touraine avec Jacques Denet, Avocat au Parlement, homme d'esprit & ami de sa famille. Le Duc d'Anjou étoit alors au Plessis-lez-Tours, & songeoit sérieusement à la guerre des Pays-Bas.

De Thou avoit pour ce Prince des lettres de recommandation de son père, qui étoit son Chancelier. Il se fit présenter par Jean de Simiers favori du Duc, mais qui ne le fut pas long-tems. Ce Prince le reçut obligeamment, & le congédia après lui avoir demandé

des nouvelles de la Cour. De Thou se retira 1580. a Maillé-Laval, place forte auprès de Tours. Là, pendant le cours de cette dangereuse maladie, s'occupant tantôt à l'étude, tantôt à la chasse, il fit la description de Maillé en vers iambes. Elle fut imprimée depuis, tant pour la satisfaction de Nicolas Perrot, Conseiller au Parlement, homme d'une gravité antique, mais poli, & alors de la Cour du Duc d'Anjou, que comme une preuve de sa reconnoissance pour un lieu qui lui avoit servi d'azile.

Enfin, comme il crut que c'étoit séjourner trop long-temps dans un même lieu, il en partit avec Dennet & la Normanderie, frère de Dennet, qui leur servit de guide; & passant par Alençon; Séez, & Falaise, il arriva à Caen, où il logea chez Jean de Novince d'Aubigni, qui lui fit une magnifique réception.

Il alla voir l'Abbaye de Saint-Etienne, qui semble commander le Château. Elle avoit été ruinée au commencement des guerres civiles, aussi-bien que le tombeau de Guillaume Duc de Normandie, Roi d'Angleterre; on les avoit depuis réparé comme on avoit pû: c'est une Abbaye fondée autrefois par ce même Duc, avec de grands revenus. On

1580. y voit encore dans la Cour l'Ecu des armes des Gentilshommes, qui passèrent avec lui à la conquête d'Angleterre. Delà, l'on fit voir le château & l'endroit par où l'Amiral de Coligni l'avoit attaqué, pendant la maladie du Duc d'Elbeuf. Il aprit de ceux qui l'accompagnoient, que la Reine mère y étant venue quelque temps après, avoit dit *qu'elle ne comprenoit pas comment on avoit pû si-tôt rendre une si bonne Place, que des femmes auroient pû deffendre avec leurs quenouilles* : Ce qu'elle ne disoit pas sans taxer le Gouverneur de lâcheté ou de trahison.

Il avoit envie d'aller jusqu'à Coûtances ; cependant il se détourna pour passer par l'Abbaye d'Aunai du Diocèse d'Avranches, dont étoit Abbé Jean Prévost qui l'accompagnoit, frère d'Augustin Prévost Greffier au Parlement, Auteur de quelques Poësies latines fort élégantes. Cet Abbé n'étoit pas ignorant, mais grand parleur, médisant, & si mauvais railleur, qu'il s'en rendoit importun. Il fit & dit plusieurs choses à la honte de ses Religieux, qui vivoient sans règle ; & enfin montrant les murs de l'Abbaye, qui étoient fort en désordre, il leur dit, par une froide raillerie, & pour leur reprocher leur ignorance, *que si les murs étoient dans ce*

*désordre-là, cela ne venoit de ce qu'il n'y en 1580. avoit pas un d'eux qui les pût soutenir d'un seul mot latin.*

Messieurs de Sey, Gentilshommes du pays, demeuroient proche de Coûtances. Ils étoient parens de Messieurs de Thou; car Jean de Marle Evêque de Coûtances (a), frère du Chancelier, & qui fut massacré avec lui par le peuple de Paris, dont les Armes même se voyent encore à la clef de la voute de l'Eglise, avoit marié Hilaire sa sœur à un de Sey Gentilhomme du voisinage, dont ces Messieurs étoient descendus. Il ne resta que trois jours dans cette Ville, qui n'est pas seulement fermée de murailles; delà passant par Granville, il arriva à Avranches. Le lendemain il alla voir une Abbaye fameuse, qu'on nomme le *Mont-Saint-Michel*, au péril de la mer.

C'est un rocher escarpé de tous côtez, qu'on croit avoir été autrefois attaché à la terre: il en est à présent séparé de deux lieues, que l'on passe à cheval sur des bancs de sable,

(a) Le père Anselme prétend que Jean le Corgne, dit de Marle, Evêque de Coutances, n'étoit pas frère, mais fils aîné de Henri de Marle, Chancelier de France, & massacré par la faction des Bourguignons en 1418.

1580. quand la mer est basse. Sa figure conique est enfermée tout autour d'un mur fort élevé, on y monte par des degrés taillez dans le roc, sans aucun pallier. Ils y forment une rue bordée des deux côtez de boutiques, où l'on vend aux pèlerins des chapelets, des images de plomb, & d'autres bijoux de dévotions; il y a aussi quelques hôtelleries pour les loger. Au haut du rocher qui aboutit en cône, comme je viens de le dire, il y a une Citadelle où est l'Abbaye, aussi grande & aussi spacieuse que le rocher a de tour par bas. Le bâtiment est soutenu par des arcbutans de la même pierre que le roc, qui servent aussi à élever avec des poulies toutes les grosses provisions de la maison.

Outre l'Eglise magnifiquement bâtie avec une tour fort élevée, qui soutient une figure de Saint Michel dorée & éclatante au Soleil, il y a deux Cloîtres voûtez l'un sur l'autre, & des Réfectoires de même; des Offices, des Cîternes, & une Bibliothèque, où il y avoit autrefois de bons manuscrits: on voit dans le logis de l'Abbé une grande Galerie fort bien percée; enfin, tout est au haut de ce roc si grand & si spacieux, qu'il semble qu'on se promene en terre ferme. Même à côté du logis de l'Abbé on trouve entre le midi & le

le couchant un petit jardin de terre rapportée, 1580, où malgré la rigueur du climat il vient de fort bons melons. Ce lieu, qui doit faire l'admiration de toute la France & de toute l'Europe, fut anciennement bâti avec beaucoup de dépense. On doit être surpris que d'un désert stérile, éloigné de tout commerce, d'ailleurs d'un abord si difficile, que lorsqu'il est baigné de la mer, à peine y peut-on aborder avec des chaloupes, la Religion de nos ancêtres en ait fait un lieu si merveilleux, & surmonté tant d'ostacles & de difficultez. J'espère que le Lecteur ne trouvera pas ces remarques inutiles.

Au sortir de cette Abbaye, de Thou vint par Saint-Jammes & par Fougères-Villetes de la Basse-Bretagne à Saint-Aubin du Cormier, lieu célèbre par la Bataille qui s'y donna il y a quatre-vingt-onze ans (a), entre l'Armée du Roi commandée par Louis de la Trimouille & celle de Louis Duc d'Orleans & du Prince d'Orange, qui furent tous deux faits prisonniers.

(a) En 1488 sous le regne de Charles VIII ; par conséquent ces Mémoires ont été écrits l'an 1579. — Par rapport à la bataille de Saint-Aubin du Cormier on renvoye le Lecteur aux Mémoires de la Tremoille Tome XIV de la Collection, p. 143.

1580. Enfin, il revint à Rennes Capitale de la Province. Les Ducs de Bretagne qui avoient fait faire une grande citadelle, y faisoient autrefois leur résidence : le Parlement qui étoit dans ce temps-là à Nantes, & qui est semestre, s'y tient à present. Delà, il revint par Vitré, Laval, Châteaugontiers, Angers, Saumur & Tours, à Maillé.

Il y reçût des Lettres de son père, qui lui mandoit d'aller trouver le Maréchal de Cossé pour des affaires de conséquence. Ce Seigneur étoit allé à Poitiers pour suivre le Duc d'Anjou, qui en étoit parti pour joindre le Roi de Navarre en Périgord, & pour tâcher de le porter à la paix. De Thou fut donc obligé de prendre la poste avec son fidèle Dennet, non sans courir quelque risque ; car les partis commençant déjà à se mettre en campagne, comme si la guerre eût été déclarée, il fut arrêté ; mais relâché aussi-tôt qu'on le reconnut.

Il trouva encore le Maréchal à Poitiers, & s'acquitta des ordres que son père lui avoit donnez. Il entretint sur le même sujet Bellièvre envoyé du Roi, & revint aussi-tôt à Maillé. Perrot qui étoit resté à Tours depuis le départ du Duc d'Anjou, l'y vint trouver. Ils résolurent tous deux, contre l'usage des

courtisans, d'aller à Bourgeüil, Abbaye dans 1580.  
un des plus beaux lieux du Royaume pour  
voir Simiers, que le Duc d'Anjou venoit  
de disgracier, & pour lui témoigner que s'ils  
l'avoient honoré dans sa faveur, ils gardoient  
pour lui les mêmes sentimens dans sa disgrâce.  
Simiers les reçût avec de grandes marques  
d'amitié. La conversation ne roula que sur  
son malheur.

Ensuite, ils se séparèrent après que de 1581.  
Thou lui eut offert les bons services de son  
père, & le crédit qu'il pouvoit avoir auprès  
du Duc d'Anjou. L'hyver qui avoit été rude,  
avoit beaucoup diminué une maladie qui  
avoit emporté tant de monde; cela obligea  
de Thou de revenir à Paris, y étant de plus  
rapellé par son père, qui n'avoit point quitté  
cette grande ville: on y étoit occupé à l'exé-  
cution des Articles de la Conférence de Flex.  
Entr'autres conditions on y étoit convenu  
qu'on députeroit des Conseillers du Parle-  
ment de Paris, pour rendre la justice en  
Guyenne; au lieu de la Chambre mi-partie  
de cette Province, où la différence de Reli-  
gion causoit tant d'aigreur dans les esprits,  
qu'elle se remarquoit jusques dans les juge-  
mens de cette chambre: cela faisoit un tort  
considérable à ceux du pays, qui souffroient

1581. une grande véxation. Pour en arrêter le cours, on choisit douze Conseillers laïques & deux Clercs, auxquels le Roi donna pour Président Antoine Séguier, dont l'esprit adroit & plein d'expédiens n'en étoit pas moins équitable. Séguier, ami particulier du jeune de Thou, le fit nommer avec Coqueley d'Autun, homme d'un grand sens & d'un profond sçavoir, pour remplir les deux places de Conseillers Ecclésiastiques. Parmi les Laïques on choisit entr'autres Jean de Thumery, Claude du Puy, & Michel Huraut de Lhôpital, petit-fils du grand Chancelier de Lhôpital. Ce dernier avoit été reçu Conseiller depuis peu de temps. Il avoit épousé Olympe fille du Président de Pibrac, qui avoit fait porter ce nom à sa fille, en mémoire de l'honnête & sçavante habitude qu'il avoit eue autrefois à Ferrare avec Olympe (a) Morat, dans le

(a) Olympia Fulvia Morata, née à Ferrare en 1526, étoit fille de Morato, Précepteur de s jeunes Ducs de Ferrare. Cette femme se distingua par une érudition peu commune, & par les mœurs les plus pures. En vivant avec Renée Duchesse de Ferrare, elle partagea son goût pour les opinions nouvelles. Olympia épousa le Médecin Allemand Gruntler. Elle le suivit en Allemagne, où après les aventures les plus périlleuses, la mort l'enleva à la fleur de ses ans. (Eloges des hommes

temps qu'elle étoit auprès de la Duchesse 1581.  
Renée de France.

C'étoit un jeune homme d'un génie élevé, & qui écrivoit fort bien en latin & en françois; il en donna de glorieuses marques dans les écrits qu'il publia sur le sujet des troubles de France. Comme il portoit le même nom que son grand-père, & qu'il étoit de la même Chambre dont avoit été ce Chancelier, de Thou, qui s'y trouvoit pareillement, fit une amitié particulière avec lui; aussi connoissant la passion qu'avoit Lhôpital (a) pour la nouvelle Fauconnerie, & se sentant d'ailleurs du talent pour la poésie latine, il composa en sa faveur & pour son coup d'essai, un Poème (b) sur cette nouvelle manière de

illustres de M. de Thou avec les Additions de Teissier, Tome I, p. 232.)

(a) Michel Hurault, sieur du Fay, petit-fils du Chancelier l'Hôpital par sa mère, est Auteur de plusieurs écrits estimés, & recueillis presque tous dans les Mémoires de la Ligue de la dernière édition. Nous avons fait usage de quelques uns de ses écrits, & spécialement de celui qui a pour titre : *Le franc & libre Discours sur l'état présent de la France...* (Voyez les Notes & les Observations qui accompagnent les Mémoires de Cheverny.)

(b) Il est intitulé : *Hieracosophion ou de re Accipitraria.*

1581. chasse, dont il fit imprimer depuis les deux premiers chants.

Le voyage des députez pour la Guyenne étant résolu, les oncles de M. de Thou prirent cette occasion de presser encore son père de réfléchir sur l'état de sa famille presque éteinte, & de considérer qu'il n'avoit plus qu'un fils qui la pût relever. Il s'excusoit à son ordinaire sur la nécessité du voyage de Guyenne, qui ne lui permettoit pas de se déterminer. Le fils jusqu'alors occupé de ses études, n'y avoit pas fait une plus grande attention : mais enfin il commença à songer sérieusement à sa vocation, les avis de du Ferrier lui revinrent dans l'esprit ; le poids de l'état où l'on le destinoit & où il ne se sentoît point porté, lui sembla pesant ; la vie tranquille où son penchant l'entraînoit, lui parut douce ; l'embaras des affaires l'effraya. Tant de raisons le déterminèrent à juger qu'il lui étoit plus convenable d'abandonner quelques grandeurs apparentes, remplies d'une infinité de peines, de choisir un genre de vie plus aisé, de se marier, lorsque l'occasion s'en présenteroit, & de se servir en attendant, auprès de ses oncles, des mêmes excuses que son père.

Peu de temps après son départ pour la

Guyenne, il passa par Angoulême, ayant 1581. été choisi par les Députez pour aller de leur part saluer Henri Prince de Condé, qui faisoit sa résidence à Saint-Jean d'Angeli; ce Prince le reçût avec toutes les marques de distinction dûes à ceux qu'il représentoit, mais en son particulier avec beaucoup de bienveillance, fondée sur l'estime qu'il avoit pour le premier Président son père: ce Prince & les autres Protestans n'avoient pas perdu la mémoire des preuves que ce Magistrat leur avoit toujors données de son équité; il l'entretint souvent de ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat & des motifs qui devoient porter les Députez à rétablir par leur justice la tranquillité dans la Guyenne.

De Thou rendit compte de son voyage à la compagnie; & ils se rendirent tous ensuite à Libourne, ville située dans un lieu commode, où l'Isle se jette dans la Dordogne; lorsque la mer poussée par le vent, monte dans cette rivière, elle fait enfler & tourner les eaux de l'Isle avec tant de rapidité & de violence, que sans l'expérience & l'adresse des Pilotes, les vaisseaux couroient risque de s'y perdre. Ceux du pays qui regardent avec admiration l'effet d'un tourbillon particulier à cette rivière dans cet endroit-là.

1581. l'appellent en leur langue *Mascaret*. La Compagnie consulta d'abord si elle y établiroit le siège de sa Jurisdiction ; mais la pauvreté des Procureurs & des Avocats , qui seroient obligez de s'y rendre de Bordeaux & des lieux voisins , outre d'autres difficultez qu'elle prévît , la fit résoudre de s'arrêter à Bordeaux , comme dans un lieu plus commode pour tout le monde.

On choisit encore de Thou pour en aller conférer avec le Maréchal de Matignon (a), qui avoit une grande autorité dans la Province dont il étoit Commandant sous le Roi de Navarre. Il eut ordre d'aller delà , sans s'arrêter , saluer ce Prince : il le joignit à Casteljaloux , où le Roi se divertissoit à la chasse. Il en fut reçu avec autant de marques de distinction & de bonté , qu'il l'avoit été du Prince de Condé , & ce Prince lui ordonna de le suivre à Nérac.

De quelque côté qu'on aborde en cette ville , qui est située dans un pays très-gras , on ne trouve que des sables. Comme il neigea toute la nuit après qu'ils furent arrivez , le lendemain , suivant l'usage du pays , le Roi

(a) Jacques Gayon de Matignon venoit de remplacer le Maréchal de Biron dans le commandement en Guyenne.

alla à la trace des bêtes fauves jusqu'à l'heure 1581 du diner. Quand de Thou se fut acquitté de sa commission auprès de lui, il demeura encore deux jours à Nérac, pour y faire sa cour à la Reine Marguerite & à la Princesse Catherine sœur unique du Roi : il étoit bien-aise aussi de voir du Faur de Grateins, qui étoit Chancelier de Navarre, & avec lequel il s'entretint familièrement.

Grateins avoit été élevé dans le Parlement de Paris, & avoit de grandes obligations au premier Président, qui l'avoit protégé dans l'affaire de la Mercuriale, où l'on avoit voulu le mêler : il en témoigna au fils une sincère reconnoissance, & l'embrassa avec bien de la tendresse ; il lui dit, que c'étoit le premier Président père, qui lui avoit conseillé de demander des Commissaires du Parlement de Paris, dont il connoissoit la droiture & l'équité, & avec quel désintéressement ils rendoient justice à tout le monde sans distinction : au lieu que dans la Guyenne, depuis que la différence de la Religion y avoit divisé les esprits, elle ne s'y rendoit que par haine ou par faveur ; après cela de Thou prit congé du Roi de Navarre, qui lui fit voir ses jardins qu'il entretenoit avec un grand soin, & qui le promena dans les belles allées palissadées de lauriers.

1581. Après avoir passé la Garonne, il reprit son chemin par Agen, & y fut reçu splendidement par de Roques Secondat. Ce Gentilhomme avoit épousé la tante de Joseph Scaliger du côté de sa mère; il en avoit eu plusieurs enfans, dont la plupart se mirent dans le service, entr'autres Paul de Secondat qui fut tué au siège d'Ostende. Il avoit avec lui le frère aîné de Joseph Scaliger, nommé Sylvius, pour qui Jules leur père avoit écrit sa poétique : ce Sylvius étoit un homme fort doux & assez sçavant; comme on s'entretint des Commentaires de son père sur les Livres d'Aristote de l'histoire naturelle des animaux, de Thou le pria de les revoir, & de n'en priver pas plus long-tems le public. Sylvius y satisfit en partie, & donna le dixième Livre qu'il dédia à Duranty premier Président de Thoulouse : après sa mort, le reste tomba entre les mains de son frère Joseph, qui l'emporta en Hollande, & qu'il laissa en mourant à Danile Heinsius son élève; mais dans un si grand desordre, comme Heinsius l'écrivit à Casaubon, qu'on ne doit pas espérer d'en jouir.

Après que de Thou fut de retour à Bordeaux, les Commissaires choisirent le Couvent des Jacobins pour y tenir leur séance;

Loyfel & Pythou étoient l'un Avocat & 1581  
 l'autre Procureur Général de la commission :  
 couple d'amis illustre par leur mérite & par  
 leur probité, plus illustre encore par la con-  
 formité de leur zèle pour le bien public.  
 L'ouverture s'en fit avec un concours ex-  
 traordinaire de peuple, attirés par la nou-  
 veauté du spectacle, ou flattés de voir finir  
 la fatigue que les Juges précédens leur don-  
 noient.

Parmi ces occupations de Thou n'inter- 1582  
 rompoit point ses études ; rempli du dessein  
 d'écrire l'Histoire de son temps, il faisoit  
 connoissance par tout où il passoit, avec ceux  
 qui pouvoient y contribuer ; & comparant  
 tout ce qu'il avoit lu ou entendu, avec ce  
 qu'il en apprenoit par lui-même, il en tiroit  
 de justes conséquences. Il fut instruit de bien  
 des particularitez remarquables par Lage-  
 baston (a) premier Président de Bordeaux,  
 vieillard vénérable, & par son âge fort  
 avancé & par sa doctrine. Ce Magistrat pro-  
 tegé dans les mouvemens précédens par le  
 premier Président de Thou, toujours prêt  
 à secourir les illustres affligés, satisfit avec

(a) Par rapport à ce Magistrat lisez les Mémoires de  
 Moutluc ( Tome XXIV de la Collection, p. 394. )

1582. une complaisance au-dessus de son âge à la curiosité du jeune de Thou son fils.

De Thou tira encore bien des lumières de Michel de (a) Montagne alors Maire de Bordeaux, homme franc, ennemi de toute contrainte, & qui n'étoit entré dans aucune cabale, d'ailleurs fort instruit de nos affaires, principalement de celles de la Guyenne sa patrie, qu'il connoissoit à fonds. L'amitié que de Thou fit ensuite avec Jean Malouin de Sessac, Doyen du Parlement, lui fut aussi d'un grand secours.

Pithou & lui trouvèrent beaucoup d'agrément & de politesse, dans l'esprit éclairé d'Elie Vinet de Barbezieux. Vinet étoit Directeur du Collège de Bordeaux, si célèbre dans les siècles précédens, & s'occupoit alors à retoucher son *Aufone*; autrefois il avoit été des amis de Turnède, de Muret, de Grouchy, de Guerente, & de Georges Buchanan. Tous les ans il recevoit des lettres de ce

(a) C'est le célèbre Auteur des *Essais de morale*. Veut-on se faire une idée de sa manière de se conduire au milieu des diverses factions qui s'entrechoquoient; il faut lire le chapitre premier du Livre III de ses *Essais*; on y verra que dans toutes les circonstances il sut conserver cette apathie philosophique qu'il regardoit comme la bête de la sécurité & de son repos.

dernier, quand les marchands Ecoffois venoient enlever des vins à Bordeaux : de Thou vit les dernières que Buchanan avoit écrites à Vinet, d'une main tremblante à la vérité, mais d'un style ferme & qui ne se ressentoit en aucune manière des foiblesses de son grand âge ; aussi Buchanan ne s'en plaignoit pas, mais plutôt de l'ennui que cause une longue vie. Il lui mandoit, qu'il avoit quitté la Cour & qu'il s'étoit retiré à Sterlin ; il ajoutoit sur la fin ces dernières paroles, dont de Thou s'est toujours souvenu depuis : *au reste, je ne songe plus qu'à me retirer sans bruit, & à mourir doucement : comme je me regarde comme un homme mort, le commerce des vivans ne me convient plus.*

De Thou fit voir à Vinet les deux premiers chants de son poëme de la Fauconnerie, où il n'avoit pas mis encore la dernière main ; Vinet l'obligea de les faire imprimer à Bordeaux par Simon Millanges, excellent Imprimeur.

Pendant le mois de Février les Commis-faires interrompirent leur séance, & quelques-uns prirent ce tems-là pour voir le pays de Médoc ; Thumeri languissoit d'une fièvre quarte, mais sans s'aliter il la domptoit en montant souvent à cheval ; Loyfel

1582. & Pithou toujours prêt à marcher en si bonne compagnie, voulurent être du voyage; de Foix Candale, auquel ils avoient rendu de fréquentes visites au Puy Paulin à Bordeaux, leur avoit donné des lettres de recommandation.

Quand on a quitté le pays qui est au-delà de la Garonne, on trouve à gauche le rivage de la mer bordé de pins très-élevés, dont on tire la poix ou la résine. Comme on enlève l'écorce de ces arbres, la nature prévoyante fait naître tout autour quantité d'arbrustes pour les revêtir; entr'autres des arboisiers, dont les fleurs & les fruits plus agréables qu'utiles, n'en couvrent pas seulement la défectuosité; mais produisent encore, avec la vue de la mer, le plus charmant spectacle qu'on puisse voir.

Du temps d'Auzone on donnoit le nom de Buchs & de Bayonnois aux habitans de cette côte; pour lui, il les nomme tantôt *Buchs* & tantôt *Poissez*, sans doute par rapport à la poix qu'on retire de ces pins, dont l'écorce fournit encore de nos jours à ces peuples de quoi se chauffer & s'éclairer. On trouve aussi le long de la côte le *Cap de Buch*, qui conserve son ancien nom; ce qui se prouve par le nom d'une petite ville

qu'on appelle encore aujourd'hui *tête de 1582. Buch*, & par le nom que portoient les Seigneurs de l'illustre Maison de Foix; entr'autres ce fameux Capitaine du temps de nos guerres contre les Anglois, duquel nos Histoires font mention, sous le nom de *Capitai de Buch*.

Quelques-uns prétendent que cette villette tire son nom d'un rocher qui la domine, & qui est couvert d'une grande quantité de tests ou d'écailles d'huîtres que produit le voisinage de la mer: ce qui ne me paroît pas vrai-semblable, car le mot latin (a) *Testa*, ne signifie point ce qu'entendent les Gascons dans leur langue par le mot de *Teste*.

La Baye de cette côte est faite de manière que cette petite ville qu'on nomme *Cap de Buch*, est située à la partie supérieure, & *Certes* de l'autre côté. *Certes* appartenoit à Honorat de Savoye, Marquis de Villars, auparavant Gouverneur de la Province, & c'étoit Françoise de Foix sa femme qui la lui avoit apportée en dot.

Ces Messieurs firent dresser une table pour dîner sur le rivage; comme la mer étoit

(a) Il y a à Rome une montagne qu'on nomme *Monte testarie* à cause de quantité de tests ou de pots brisez.

1582. basse, on leur apportoit des huîtres dans des paniers; ils choissoient les meilleures & les avalloient sitôt qu'elles étoient ouvertes; elles sont d'un goût si agréable & si relevé, qu'on croit respirer la violette en les mangeant; d'ailleurs elles sont si saines, qu'un de leurs laquais en avala plus d'un cent sans s'en trouver incommodé. Là, dans la liberté du repas, on s'entretint tantôt de la beauté du lieu, tantôt de ce qu'on jugeoit le plus propre au bien de l'Etat, tantôt de ce fameux Capitaine dont on vient de parler, tantôt de ces grands hommes dont Cicéron se souvient en quelque endroit de ses ouvrages, qui ne croyoient pas qu'il fut indigne d'eux d'employer un repos honnête & nécessaire pour délasser l'esprit de ses grandes occupations de ramasser à Gayette & à Laurencio, des coquilles & des petits cailloux sur le rivage.

La beauté de la saison les invita à voir le reste du pays de Médoc & le château de M. de Candale; la Maison de Foix, dont il étoit, possédoit autrefois tout ce pays-là. Ils le trouvèrent à Castelnau, où il s'étoit rendu depuis peu, & où il avoit accoutumé de séjourner jusqu'à l'automne, à moins qu'il n'allast à Cadillac ou à Bachevel, deux châteaux.

reaux qui sont sur la Garonne, & où il alloit 1582.  
& revenoit par eau commodément.

Ce Seigneur sçavant dans la Geométrie & dans les Mécaniques, avoit chez lui des laboratoires, des ateliers & des forges, avec tous les instrumens nécessaires pour fondre ou pour fabriquer toutes sortes de machines, il invita ces Messieurs à dîner, qui fut assaisonné d'une sçavante conversation, suivant sa coutume. De Thou tourna l'entretien sur ce que les Pyrennées pouvoient avoir de hauteur, il sçavoit que c'estoit faire plaisir à son hôte que de le mettre sur ce chapitre.

Candale leur raconta qu'il avoit été aux eaux de Béarn proche de Pau, à la suite d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, père de la Princesse Jeanne, dont il étoit proche parent : que dans le séjour qu'il y fit, il résolut de monter au sommet de la plus haute montagne, qui n'en est pas éloignée, & qu'on nomme *les Jumelles*, à cause qu'elle se sépare par le haut en forme de fourche : « que » dans le temps qu'il préparoit tout ce qu'il » crut nécessaire pour son dessein, plusieurs » Gentilshommes, & d'autres jeunes gens, » vêtus de simples camisolles, pour être » moins embarrassés, s'offrirent de l'accom-

1582. » pagner : qu'il les avertit que plus ils pé-  
» nétreroient en haut , plus ils sentiroient  
» de froid ; ce qu'ils n'écoutèrent qu'en riant :  
» que pour lui il se fit porter une robe fourrée  
» par des payfans qui connoissoient les lieux :  
» qu'environ la my Mai , sur les quatre heu-  
» res du matin , ils montèrent assez haut  
» pour voir les nuées au-dessous d'eux :  
» qu'alors le froid saisit ces gens qui s'é-  
» toient si fort pressés ; de manière qu'ils  
» ne purent passer outre : que pour lui il  
» prit sa robe & marcha avec précaution ,  
» accompagné de ceux qui eurent le cou-  
» rage de le suivre : qu'il monta jusqu'à un  
» endroit où il trouva des retraites de ché-  
» vres & de boucs sauvages qu'il vit se  
» promener par troupes sur ces roches es-  
» carpées : qu'ayant poussé plus loin , il  
» remarqua quantité d'aires d'aigles & d'au-  
» tres oyseaux de proie : que jusques-là ils  
» avoient rencontré des traces taillées dans  
» le roc , par ceux qui y avoient auparavant  
» pénétré ; mais qu'alors on ne voyoit plus  
» de chemin , & que pour gagner le sommet  
» il en restoit encore autant à faire qu'on  
» en avoit fait : que l'air froid & subtil qui  
» les environnoit leur causoit des étourdis-  
» semens qui les faisoient tomber en foi-

» bleſſe ; ce qui les obligea de ſe repoſer 1582.  
 » & de prendre de la nourriture : qu'après  
 » s'être envelopé la tête, il ſe fit une nou-  
 » velle route avec l'aide des payſans qu'il  
 » avoit amenez : que quand le roc réſiſtoit  
 » au travail , on ſe ſervoit d'échelles , de  
 » crocs , & de grappins : que par ce moyen  
 » il arriva enfin juſqu'à un lieu , où ils ne  
 » virent plus aucune trace de bête ſauvage  
 » ni aucuns oiſeaux, qu'on voyoit voler plus  
 » bas ; que cependant on n'étoit pas encore  
 » au ſommet de la montagne : qu'enfin il  
 » le gagna à peu de diſtance près , avec  
 » l'aide de certains crochets , qu'il avoit fait  
 » faire d'une manière extraordinaire.

» Qu'alors il choiſit un lieu commode ,  
 » d'où il put regarder ſûrement juſqu'en  
 » bas ; qu'il ſ'y aſſit , & qu'avec le quart  
 » de cercle il commença à prendre la hau-  
 » teur ; qu'il prit pour rez de chauffée le  
 » courant paiſible , que les eaux qui ſe pré-  
 » cipitent de rocher en rocher avoient for-  
 » mé ; que juſqu'au plus haut de la monta-  
 » gne , qu'il meſuroit aiſément du lieu où il  
 » étoit , il trouva onze cens braſſes ou toiſes  
 » de notre meſure , la toiſe de ſix pieds ,  
 » ( a ) *ce qui compoſe treize cens vingt pas*

( a ) On a ajoûté ces mots pour éclaircir ce paſſage.

1582. » *Geométriques, le pas de cinq pieds, à la  
» manière des Grecs ».*

De Thou, après avoir fait là - dessus de profondes réflexions, convint que Candale ne s'étoit pas fort écarté de la vérité, ni du sentiment des anciens Geomètres, qui rapportent que le Mont Olympe, qu'ils ont cru le plus élevé qu'il y eut au monde, ne pouvoit avoir plus de dix stades de hauteur, non plus que la mer a de profondeur. Xenagoras trouva un demi stade davantage dans la mesure qu'il prit de la même montagne; je dirai en passant que ce calcul n'est pas exact dans Apulée (a), au Livre qu'il nous a laissé du démon de Socrate, & qu'il y faut suppléer par Plutarque dans la vie de Paul Emile.

Que si l'on multiplie dix fois le stade de 125 pas, comptant le pas de cinq pieds, à la manière des Grecs, on trouvera 1250 pas Geométriques; ce qui, à onze toises cinq pieds près, fait le même nombre que Candale avoit trouvé; mais on laisse un calcul plus exact aux gens du métier (b).

(a) Apulée dit qu'elle n'a pas dix stades de hauteur, & Plutarque qu'elle en a davantage.

(b) Effectivement M. de Thou s'est trompé, il prend pour des piés les 70 pas géométriques restans de 1250

De Castelnau la compagnie se rendit à 1582. l'Esparre, autrefois ville libre & jouissante de ses droits, avec un château & des Salines appartenantes à la Maison de Montferrand. Depuis, du temps de Charles VIII, elle vint par confiscation dans la Maison d'Albret, qui avoit toujours été fidelle à la France; alors elle appartenoit à Louis de Gonzagues de Clèves Duc de Nevers, du côté de la Duchesse son épouse (a).

De l'Esparre on vint a Soulac, connu par sa Chappelle dédiée à la Sainte Vierge, & par le port de Verdon, qui est fort commode. Delà, l'on découvre la tour de Cordouan, scituée entre des bancs de sable & des rochers, à l'embouchure de la Garonne, qui dans cet endroit est large d'environ quatre lieues. Cette tour, qui la nuit sert de fanal aux vaisseaux, avoit été à demi ruinée; depuis elle a été rebâtie par l'adresse & le

qui sont de 5 piés. A ce compte, il y auroit une différence de 58 toises 2 piés, au lieu de 11 toises 5 piés; cependant si vous ajoûtez le demi stade de Xénagoras, qui fait 72 pas & demi géométriques, ou 52 toises demi pié, on trouvera à 6 toises un pié & demi près, le compte de M. Candale juste, par rapport aux anciens Geomètres.

(a) Elle étoit de la maison de Longueville.

1582. travail de Louis de Foix, Parisien, qui portoit ce nom à cause de son père qui étoit du pays (1).

Ils se rendirent delà, à Blaye par Royan & par Talmond ; ils y découvrirent les premiers une grande quantité de capillaires, que ceux du pays ne connoissoient pas : ils leur apprirent la manière d'en faire du syrop, afin qu'à l'avenir ces gens s'épargnassent la peine & les frais d'en aller querir à Montpellier. Ils en trouverent encore en beaucoup d'autres lieux, & principalement à Bourdeilles, où il en croît de tous côtez. Bourdeilles est un des plus forts Châteaux du Périgord ; il est situé sur un rocher, baigné par la Droune (a) qui se jette dans l'Isle, & creusé par la nature, ou par la violence des eaux de cette rivière.

Delà, ils revinrent enfin à Bordeaux ; la Chambre des Commissaires y étoit moins occupée aux affaires civiles qu'aux criminelles, de l'examen desquelles dépend la sûreté du public. Comme les Ecclésiastiques ne pouvoient assister aux jugemens criminelles, on chargeoit Coquelei & de Thou de faire les

(a) Il y a une faute dans le texte latin des Mémoires : on y lit que ce rocher est baigné par la riviere de l'Isle ; & la riviere qui y coule, est la *Droune*.

informations, d'interroger les coupables, & 1582. de les confronter aux témoins, comme il arriva dans le procès de *Rostaing* (a); quand il fut instruit, Thumeri, Loyfel, Pithou & de Thou, firent un tour en Gascogne pendant les vacations de Pâques.

Ils passerent d'abord à Bazas, où l'on les instruisit des véritables causes des malheurs de cette ville, & de la faction des *Cassés* (b); delà à Albret, d'où l'illustre Maison d'Albret, & tout le pays d'alentour tirent leur nom. Plus outre, à Tartas, au Mont de Marsan, & à Ayre, située sur l'Adour, dont elle tire son nom; mais ruinée par la violence & par le feu de nos dernières guerres.

Continuant leur route par le Bigorre, ils virent Tarbe, qui en est la capitale, & descendirent dans un pays fort agréable au pied des Pyrennées, où les vignes, comme dans la Lombardie, sont attachées aux ormeaux & aux peupliers: autrefois Tarbe étoit composée de trois villes; mais ce

(b) On verra plus loin l'explication de ce procès.

(c) D'Aubigné (dans son Histoire universelle, T. II, Livre III, page 265) fait mention de la prise de Bazas par les deux frères *Cassés*.

1582. n'étoit plus alors qu'une solitude habitée seulement par des payfans.

Ils visitèrent des bains qui n'en sont pas loin, & qui étoient autrefois fort fréquentés, comme on le remarque par de beaux bancs qu'on y voit encore; les eaux en sont fort chargées d'alun; de Thou en fut guéri d'une espèce de rhumatisme au bras gauche, causé par ses études trop assidues, & par ses veilles.

Delà, ils allèrent à Compan, où le beurre est excellent: tout proche est la Vicomté de Lavedan, qui appartient à des Seigneurs de la maison de Bourbon, & qui est renommée par les beaux chevaux qu'on y élève. En passant, ils examinèrent avec attention une inscription qui est sur l'Autel d'une Chapelle, & dont Scaliger s'est servi fort à propos dans sa description de la Gascogne. Ils remarquèrent en arrivant à Lourde, qui est un château sur une hauteur & sur les frontières du Bigorre, que ce n'est point là le Lapord, comme l'a cru le même Scaliger, dans la première édition de ses Commentaires sur Auzone, qui fut fait à Lyon; car le Lapord est un pays bas proche de la mer, & fort éloigné de Lourde: c'est plutôt le Bayonnois. Dans les anciens Martyrologes des Evêques de Bayonne, il n'y

a que le pays situé depuis la Garonne jus-1582.  
qu'à l'Adour , qui soit appelé le pays de  
Lapord & l'Evêché de Lapord : encore au-  
jourd'hui ce qui est entre l'Adour jusqu'à  
Fontarabie , se nomme le pays de Lapord (a),  
dequoi de Thou avertit Scaliger , qui dans la  
seconde édition qui fut faite de son Auzone  
avec celui de Vinet , supprima le plus fran-  
chement du monde ce qu'il en avoit dit.

Delà par Pontac ils arrivèrent à Pau ;  
Henri IV & la Reine Jeanne sa mère , ont  
fort embelli cette Ville par une bonne Cita-  
delle qu'ils y ont fait faire , & par des Jardins  
d'une Royale magnificence : on y voit des  
berceaux de feuillage d'une hauteur surpre-  
nante. Ils trouvèrent à Pau la Princesse Ca-  
thérine sœur du Roi de Navarre : elle les  
reçût avec toutes les marques possibles de  
bienveillance ; les devoirs de la Charge de  
Loyfel l'obligèrent de se séparer en ce lieu de  
sa compagnie : Pythou avoit déjà fait la même  
chose dès Ayre , & avoit regagné Bordeaux  
par Saint Sévère.

Thumeri & de Thou , qui restèrent seuls ,  
furent aux bains de Bearn , qui ne sont éloi-  
gnez de Pau que de sept lieues. Ce sont des  
sources d'eaux soulphrées , qui sortent des

(a) On le nomme aujourd'hui le Labour.

1582. monts Pyrenées , & qui sont très bonnes contre la pierre, lanéfretique & les obstructions ; elles sont si légères & si subtiles , que toute leur force se perd dans un moment , à moins qu'on ne les prenne au sortir de la source ; aussi l'on ne peut les transporter dans des bouteilles , comme nos eaux de Lux , de Spa & de Pougues. De Thou avoit avec lui un jeune Allemand , qui quoique fort sobre en buvoit tous les jours cinquante verres en une heure ; pour lui , pendant sept jours il en prit vingt-cinq verres à chaque fois , plutôt par plaisir que par nécessité. Quoiqu'elles ne le purgeassent point , il en ressentit un grand soulagement , avec un merveilleux appétit , un sommeil tranquille , & une légèreté surprenante répandue par tout le corps.

Au retour des eaux ils passèrent par Oleron, Sauveterre & Orthez, où la Reine Jeanne avoit établi une célèbre Académie , & vinrent à Navarreins. Henri d'Albret Roi de Navarre avoit ainsi nommé cette dernière ville , pour se consoler de la perte de son Royaume : il y avoit aussi fait bâtir un château fort & bien muni , pour défendre le reste de son pays de Bearn.

Passant ensuite par Saint-Palais & par Saint Jean de pié de Porc , ils vinrent à la Basside

de Clarence. Ils y virent Jean de Licarrague 1582. Ministre de l'Eglise du lieu, qui par ordre de la Reine Jeanne avoit traduit le Cathéchisme & le nouveau Testament en langue Biscayenne, & qui l'avoit fait imprimer en beaux caractères à la Rochelle par Pierre Haultin. Tout autre que lui n'auroit pu le faire, vu le peu de rapport que cette langue, de même que l'Hybernois & le bas Breton, a avec les autres.

Ce Ministre qui parloit également bien Basque & François, prêchoit devant ceux du pays en sa langue & dans la même Eglise où les anciens Catholiques célébroient l'Office divin; mais à des heures différentes. La diversité de Religion ne causoit entr'eux aucune querelle, & ils étoient accoutumés (a) à vivre ensemble paisiblement.

De Biscaye on vint à Bayonne par le pays de Lapord, en laissant à gauche Bidasche, qui appartient à la Maison de Grammont. L'Adour sépare Bayonne en deux, & il n'y avoit pas long-temps qu'elle avoit failli à

(a) Ce fait ne paroitra pas extraordinaire à ceux qui ont lu dans l'Histoire Abrégée de la Réformation des Pays-bas, par Gérard Brandt, l'anecdote de ce Curé, qui, alternativement faisoit le prêche, & disoit la messe. Au surplus on voit de nos jours à Strasbourg la même Eglise servir à deux Communions.

1582. la submerger ; les eaux qui tombent des Pyrénées dans cette rivière , & celles qu'elle reçoit de la Gave qui s'y jette à Peyrehouade , l'avoient si fort enflée , que ne pouvant se rendre dans la mer par son embouchure ordinaire , comblée par les sables , elle avoit été contrainte de prendre son cours par le canal , qui s'étend jusqu'au Cap Breton. Les habitans avoient commencé à bâtir un mur sur pilotis , pour fermer l'entrée de ce canal , afin que la rivière forcée de couler par son lit ordinaire , entraînant les sables , & rendit par ce moyen sa sortie plus libre & plus profonde ; ce que le hazard exécuta plutôt que leur travail. Les eaux se précipitèrent avec tant de rapidité pendant une basse marée , qu'elles écartèrent à droite & à gauche les sables qui bouchoient son lit , bien mieux que tous les pilotis qu'ils pouvoient faire ; elles s'ouvrirent même un passage si large , qu'elles ne se débordoient presque plus dans la ville. Cependant on y appréhendoit toujours l'inondation ; car les grandes marées apportant continuellement des sables dans le port , la rivière qui n'avoit plus la liberté de son cours , avoit encore depuis peu de temps emporté une grande partie de leurs murailles.

Le langage de ces peuples est fort singulier ,

& les habits de leurs femmes ne le sont 1582. pas moins : elles en ont pour chaque âge, & pour chaque état, pour le deuil, pour le mariage, & pour les prières publiques. Leurs tailleurs ne sont que pour leur usage & pour celui de ceux du pays : si l'on voyoit ailleurs des gens vêtus à leur manière, on croiroit qu'ils se feroient ainsi déguisez exprès pour faire rire sur un théâtre, ou pour aller en masque.

Jean Denis de la Hillière (a), qui avoit succédé au Vicomte d'Horte (b), commandoit dans la ville ; c'étoit un vieux Capitaine fort simple & si bien fait à la fatigue, qu'il couchoit en tout temps la tête nue, & buvoit son vin pur sans s'en trouver incommodé, quoique le vin de Chalosse dont il usoit, soit le plus fort de la province. Il

(a) Il paroît que la Hillière, conserva long-tems le Gouvernement de Bayonne, puisqu'en 1595 il remplissoit encore cette place. L'Histoire du Maréchal de Matignon (p. 352) en fournit la preuve. On y trouve le récit d'une entreprise sur Bayonne, conduite par les Espagnols; & on y voit qu'un des principaux moyens, pour s'emparer de cette ville, étoit de corrompre la Hillière.

(b) C'étoit un de ces François loyaux & généreux qui refusèrent d'imiter dans leurs départemens la férocité des bourreaux de la Saint-Barthelemi.

1582. reçut ces Messieurs avec beaucoup de franchise, & leur fit l'histoire de sa vie sans en rien déguiser. Thumeri lui dit, qu'il lui conseilloit de se marier, & lui ayant frapé dans la main, il lui fit promettre qu'il y songeroit au plutôt : ce qu'effectivement la Hillière fit peu de temps après.

Au sortir delà ils rencontrèrent un beau bois de lièges verts, & passèrent à Acqs, ville Episcopale qui tire son nom des eaux bouillantes qu'on y voit ; puis en cinq jours de marche ils se rendirent à Bordeaux. Ils trouvèrent sur leur route de grandes landes & des bruyères pleines d'abeilles & de tortues, avec des villages fort écartez les uns des autres, mais très-peuplez : les payfans y sont plus riches que dans tout le reste de la Gascogne, quoique les autres soyent dans un meilleur pays : leur travail & leur industrie rendent leur terroir aussi fertile que pas un autre.

Peu après leur retour à Bordeaux on jugea le procez de Rostaing (a), qui fut condamné avec rigueur ; ce qui fit dire par toute la ville, que depuis plus de trente ans on n'avoit point vu de si grand exemple de fé-

(a) Tristan de Rostaing avoit abandonné lâchement aux Ligueurs la ville de Melun. (Voyez l'Hist. de M. de Thou, tome VII, p. 404.)

vérité contre un Gentilhomme : aussi l'im- 1582.  
punité qui régnoit auparavant dans toute la  
Guyenne , étoit cause qu'il n'y en avoit pas  
un, ou qui ne se vengeât lui-même, ou qui  
ne fit quelque violence , sans avoir recours  
à la justice.

En voici un exemple remarquable arrivé  
dans ce tems-là. Un nommé Gaillard, brave  
& déterminé Capitaine , étoit ennemi juré  
d'un Gentilhomme de ses voisins, qui de-  
meuroit proche de Saint-Milion ; il préten-  
doit que son frère avoit été lâchement assassiné  
par ce Gentilhomme durant nos dernières  
guerres : résolu de vanger cette mort , il se  
fait accompagner d'une troupe de scelerats,  
vient de nuit escalader la maison de son en-  
nemi , qui se croyoit en sûreté pendant la  
paix ; applique un pétard à la porte , entre  
avec ces brigands, tue ce Gentilhomme qui  
étoit sorti au bruit l'épée à la main ; mas-  
sacre sa femme , son frère , & ce qu'il trouve  
de valets. Le crime fut bien-tôt suivi de la  
punition : ces gens qu'il avoit amenez cou-  
rant vite au pillage dans l'obscurité , ren-  
contrent un baril de poudre à canon ; une  
éteincelle de leurs mèches tombe dessus , y  
met le feu , qui renverse une partie de la  
maison , écrase & brûle ces scélérats , les

1582. étend à demi morts sur le pavé , presque sans habits & sans armes. Au bruit qui s'en répandit , le Prevôt des Maréchaux accourut & se saisit sans peine de ces vagabonds , qui couroient le pays impunément : il n'y eut que ceux qui étoient demeurez dehors qui se sauvèrent.

On prit aussi Gaillard , auteur de cette horrible action , qui nud & blessé des coups de son ennemi , qui s'étoit défendu en brave homme , fut conduit sur un chariot à Bordeaux avec ses compagnons ; mais si défigurez , si noirs & si boufis , qu'ils n'avoient rien d'humain qu'une voix affreuse. Comme la prison étoit fort éloignée du lieu de la Jurisdiction , il fallut leur faire traverser presque toute la ville : le peuple frappé de ce spectacle , regardoit leur crime avec encore plus d'horreur. On fut obligé de les interroger dans la place & dans leur chariot sur un fait qu'ils ne pouvoient nier : on ne les en fit sortir que pour les mettre sur une roue. Pour Gaillard , qui étoit homme de bonne mine , des Archers le conduisirent devant les Juges sans être lié ; mais enveloppé d'un linge , suivant l'usage de Toulouse & de Bordeaux. Il convint hardiment du fait , & avoua , comme une belle action , qu'il avoit tué son ennemi ,  
accusant

accusant même ce malheureux d'être cause 1582.  
de la perte de ses braves soldats, ( c'est ainsi  
qu'il nommoit ces scélérats, qui avoient été  
brûlez ou écrasez des ruines de la maison  
de ce Gentilhomme ) il parut toujourns aussi  
intrépide que s'il n'avoit pas mérité la mort,  
ou qu'il ne dût pas la craindre, & la souffrit  
avec la même fermeté, avec laquelle il  
avoit parlé à ses Juges.

On rendit encore, au rapport de M. de  
Thou, un jugement célèbre & digne de la  
majesté des Commissaires : une jeune De-  
moiselle, dont le père étoit mort depuis  
quelques années, avoit quitté la maison de  
sa mère sous prétexte de Religion, & sans  
le consentement d'aucun de ses parens, avoit  
épousé un jeune homme d'une condition fort  
inférieure à la sienne : cependant ils n'avoient  
pas consommé le mariage. Il fut déclaré nul,  
& la fille rendue à sa mère, qu'on avertit  
de ne lui faire aucune violence, sous pré-  
texte de Religion ; l'on défendit de plus,  
au jeune homme de voir la fille davantage,  
& de se marier avec elle, sur peine de la  
vie. Arrêt d'autant plus nécessaire pour ré-  
tablir l'honneur & la validité des mariages,  
que dans ce temps de desordre il s'en étoit  
fait beaucoup de clandestins, & qu'on avoit

1582. besoin d'un exemple pour réprimer l'insolence des ravisseurs, qui abusoient de la simplicité des filles de famille mal conseillées, & qui dispoisoient d'elles impunément sans l'avis de leurs parens. Des affaires particulières occupèrent le reste de la Séance, jusqu'aux vacations ; avant qu'elles commençassent, on ordonna aux parties de se rendre à Agen, où la Séance se tiendrait après la Saint-Martin.

Soit que le premier Président prévît sa mort assez prochaine, soit qu'il ne pût supporter davantage la trop longue absence de son fils, il obtint du Roi la permission de le faire revenir. On nomma en sa place François Godard, jeune homme, qui avoit été reçu depuis peu conseiller au Parlement, & qui avoit l'esprit fort délié. Pour de Thou, il fit entendre à ses amis qu'en retournant à Paris il avoit envie de voir le Languedoc & la Provence, & de passer à Clermont en Auvergne, pour y saluer son beau-frère de Harlai, & les Conseillers qui y tenoient les *Grands-Jours* cette année-là.

Le bruit se répandit en ce tems-là, que le Duc d'Anjou envoyoit au Roi Salcède, qu'il avoit fait arrêter à Anvers. Les accusations fausses & véritables, dont Salcède avoit chargé plusieurs personnes, étoient cause

qu'on parloit fort diversement de cette affaire. 1582.

Quelques-uns des plus considérables de la Cour qui s'y trouvoient mêlez, en avoient écrit au Maréchal de Matignon, & lui avoient mandé que Salcède l'avoient accusé avec d'autres personnes du premier rang. Le Maréchal qui sçavoit qu'à son égard Salcède étoit un imposteur, s'étoit si fort mis dans l'esprit qu'il l'étoit à l'égard des autres, qu'il traitoit de calomnie tout ce que ce scélérat avoit déposé.

Il regardoit par une fenêtre des jeunes gens qui jouoient dans la place, quand de Thou vint lui demander un passeport : il sçavoit que de Thou retournoit à Paris, & qu'il devoit passer en Languedoc pour y voir le Duc de Montmorenci ; ce qui l'obligea de l'entretenir sur le sujet de Salcède fort particulièrement & fort long-temps, dans la vue que de Thou put partir d'auprès de lui, fort instruit sur ce chapitre. Pour lui faire perdre toute créance aux dépositions de ce malheureux, il lui dit que Salcède avoit passé sa jeunesse avec des brigans & des scélérats ; que depuis on lui avoit fait à Rouen son procez pour fausse monnoye ; qu'il n'avoit évité que par la fuite la peine où l'on l'avoit condamné ; qu'il s'étoit caché de côté & d'autre

1582. depuis ce tems-là ; qu'enfin le Duc de Mercœur, auquel il se trouvoit allié de fort loin par la mère de sa femme, l'avoit pris sous sa protection : que tout ce qui venoit de la Cour du Duc d'Anjou devoit être suspect, qu'elle étoit composée de gens sans Religion & sans honneur, qui se faisoient un jeu de jeter, par leurs calomnies, des soupçons dans l'esprit de Sa Majesté, sur ses plus fidelles serviteurs & sur les plus Grands de l'Etat, pour y remettre la confusion.

*Peut-on, disoit-il, rien imaginer de plus méchant & de plus impudent en même temps, que de confondre dans une même conspiration tant de gens d'honneur, dont la probité reconnüe éloigne d'eux jusqu'au moindre soupçon, avec le petit nombre de ceux qui peuvent en être coupables ; qu'on reconnoît bien là les traits empoisonnez des Courtisans de ce Prince, qui ne se font point un scrupule de mettre en risque, aux dépens d'un misérable, la vie & l'honneur des plus gens de bien : si vous faites réflexion sur l'accusateur & sur ceux qui lui ont suggéré ses dépositions dans sa prison, vous jugerez aisément quels égards on doit avoir pour une accusation de cette importance, où le repos de l'Etat est si fort intéressé.*

Il ajouta que quelques bruits qu'on fit

courir, que le Duc d'Anjou devoit envoyer 1582. Salcède au Roi, il n'en croyoit rien; qu'il ne pouvoit se persuader que ce ceux qui étoient auprès de ce Prince le souffrissent; que certainement Salcède se dédiroit en France de ses prétendues accusations, & que cela ne serviroit qu'à découvrir leurs mauvaises intentions & leur méchanceté.

Comme par le témoignage de sa conscience il étoit fortement persuadé de ce qu'il disoit, que d'ailleurs il joignoit à une profonde sagesse une éloquence vive & insinuante, de Thou, dont l'excellent naturel le portoit à juger favorablement de toutes choses, partit si convaincu de tout ce qu'il lui avoit dit, que toutes les fois qu'on parloit de Salcède (a), ce qui arrivoit souvent, il prenoit toujours le parti de réfuter tout ce qu'il en entendoit dire.

Il partit de Bordeaux avec Thumeri & Pithou, & vint à Moissac sur le Tarn, belle & ancienne Abbaye, remplie autrefois de fort bons Livres. Pithou & lui examinèrent ceux qui restoit, & prirent leur route par

(a) Tout ce qui concerne *Salcède*, & la conspiration dont il fut le dénonciateur a été suffisamment discuté dans l'Observation N° 15 sur les Mémoires de Cheverny. (tome L de la Collection, p. 289.)

1582. Aiguillon sur le Lot ; le lendemain ils vinrent dîner au port Sainte-Marie, lieu connu par ses bons vins. Comme tous leurs valets s'y ennyvrèrent, ils ne purent partir que tard pour se rendre à Agen, où ils n'arrivèrent que bien avant dans la nuit, quoiqu'on n'y compte que deux lieues depuis Sainte-Marie. Secondat, dont on a déjà parlé, vint au-devant d'eux avec des flambeaux : comme ils se plaignoient de la longueur du chemin, il leur conta pour les consoler, une histoire fort particulière.

Adam Fumée (a), autrefois Médecin de Louis XI & employé dans les principales affaires de ce Prince, avoit laissé un petit-fils nommé Martin, qui étoit Maître des Requêtes, grande Charge en ce tems-là, & que le nombre n'avoit pas encore avilie : ce Maître des Requêtes étoit venu, il y avoit plus de trente ans, dîner à Sainte-Marie dans le commencement de l'hyver ; quand il eut diné, il voulut venir coucher à Agen, où l'on lui dit qu'il n'y avoit plus que deux lieues. Son hôte le pria instamment

(a) Du Tillet & après lui MM. de Sainte-Marthe, donnent à cet Adam Fumée la qualité de Seigneur des Roches & de Garde des Sceaux de France, sous Louis XI & sous Charles VIII.

de ne se point mettre en chemin, qu'il le <sup>1582.</sup> rrouveroit très-mauvais, & que la nuit le surprendroit infailliblement. Lui qui ne comptoit que sur deux lieues, & qui avoit envie d'avancer, monta à cheval. Il lui arriva encore pis que ce que son hôte lui avoit prédit, non-seulement il fut surpris de la nuit, mais il tomba encore dans un borbier, d'où ses valets eurent bien de la peine à le retirer. Les Magistrats d'Agen qui l'attendoient, en étoient fort en peine, lorsqu'enfin il arriva à minuit; mais si fatigué & de si mauvaise humeur, qu'il reçut mal leurs complimens & se retira aussi-tôt dans son hôtellerie. Le lendemain, comme il n'étoit pas encore bien revenu de sa colère, il alla tenir l'Audiance, & ordonna, avant toutes choses, qu'à l'avenir, pour ne point tromper les voyageurs, on compteroit de Sainte-Marie à Agen six lieues.

Tout étant disposé dans Agen pour la Séances des Commissaires, Pithou & de Thou passèrent la Garonne pour voir le reste de la Gascogne & se rendirent à Leictourre. Cette ville est sur une hauteur; il y a une Evêché, & c'est la Capitale de la Principauté d'Armagnac: ils coururent quelque risque en y entrant; comme ils n'arri-

1582. vèrent qu'à la nuit, & qu'ils tournoient autour des fossez, les sentinelles qui étoient sur les remparts tirèrent sur eux quelques coups de mousquet.

Le lendemain Astarac (a) de Fontrailles Gouverneur du pays, le reçut fort civilement, & leur fit des excuses de ce qui s'étoit passé la veille : ils y restèrent tout ce jour-là pour voir la ville & pour examiner la disposition du camp de Montluc, qui l'avoit assiégée & prise dans nos dernières guerres. Les Romains y avoient institué des sacrifices de Taureaux en l'honneur de la Mère des Dieux ; ce qui se remarquoit par plusieurs Inscriptions, qu'on voyoit encore gravées sur les pierres d'un Temple, que la barbarie de nos dernières guerres avoit ruiné, & dont on prétendoit se servir pour en rebâtir un autre.

Ils y visitèrent le château où le Comte d'Armagnac (b) fut assassiné du temps de

(a) Michel d'Astrac, Baron de Fontrailles. (Lisez les Mémoires de Montluc, tome XXII de la Collection, p. 96.)

(b) On a consigné les détails de cette horrible tragédie dans les Observations qui accompagnent les Mémoires de la Trémoille, tome XIV de la Collection, p. 273.

Louis XI, & comme on croit, par sa participation. Les murailles sont encore teintes, de son sang, qu'on n'a pu effacer jusqu'aujourd'hui. Ces marques sanglantes les firent souvenir d'une action qui s'étoit passée dans le même château, elle est assez semblable à celle du Capitaine Gaillard; mais la suite n'en fut pas si funeste. De Thou qui en avoit déjà appris quelque chose à Bordeaux de du Faur de Grateins, pria celui qui commandoit alors à Leictoure, de l'en instruire plus particulièrement : voici le fait.

Un nommé Baleins, qui en avoit été Gouverneur avant celui qui leur comptoit cette aventure, étoit un homme violent qui avoit été élevé dans les guerres contre les Turcs. Il étoit des amis d'un Gentilhomme du pays des principaux Officiers de sa garnison, qui sous prétexte de mariage ou autrement ayant abusé d'une sœur qu'avoit Baleins, s'étoit retiré de la garnison, & s'étoit marié à une autre personne. Cette sœur qui en fut informée, vint aussi-tôt toute échevelée & toute en larmes, trouver son frère, & lui conta ce qui s'étoit passé. Baleins qui étoit vif & intrépide, lui dit de se taire, de ne faire semblant de rien, & de le laisser faire. Il continue pendant quelque

1582. temps de vivre avec cet Officier aussi familièrement qu'auparavant, sans lui rien faire connoître de ce qu'il sçavoit : un jour il l'invite à dîner dans le château avec quelques autres de ses amis, & leur fait une chère magnifique ; le dîné fini, & les conviez retirés, il le tire à part, lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apostés, se met dans un fauteuil comme Juge, & l'interroge. Comme ce pauvre homme ne demeueroit d'accord de rien, il lui produit des témoins, & fait paroître tout-d'un-coup cette Demoiselle qui s'étoit cachée. Alors cet Officier tout effrayé lui avoua qu'il avoit été de ses amis, mais qu'elle lui avoit fait plusieurs avances ; que de son côté il ne lui avoit rien promis, & ne lui avoit jamais donné parole de l'épouser. Baleins continuant son personnage de Juge, fait écrire par un Secrétaire l'interrogatoire, les dépositions des témoins, & leur fait signer le tout ; puis sur le serment pris des témoins & sur la confession de l'accusé, le condamne à mort.

Alors le même homme, qui avoit été l'accusateur, le témoin & le Juge, voulut encore être le bourreau ; il poignarda lui-même ce malheureux, qui réclamoit inuti-

lement Dieu & les hommes, & qui se plai- 1582.  
gnoit de l'infraction des droits de l'hospitalité.  
Baleins renvoya le corps aux parens du mort;  
mais comme il jugea que si cette exécution  
venoit par ailleurs à la connoissance du Roi  
de Navarre, de qui il tenoit sa commission,  
elle ne manqueroit pas de prévenir ce Prince  
contre lui, il lui en écrivit lui-même, & lui  
manda le détail de ce qui s'étoit passé : que  
dans un juste sujet de se vanger d'un affront  
si sensible, il n'avoit cependant rien fait que  
dans toutes les formes de la justice ; qu'il  
lui envoyoit les copies du procès, & qu'il  
gardeoit les originaux pour sa justification ;  
qu'il le prioit de lui donner sa grace, prêt,  
s'il le souhaitoit, de remettre le château à  
qui il jugeroit à propos ; qu'il étoit assez  
content d'avoir trouvé le moyen de se van-  
ger par ses mains de l'outrage qu'il avoit  
reçu.

Le Roi de Navarre fut effrayé de l'audace  
de Baleins & de l'énormité de cette action ;  
cependant comme il appréhendoit que s'il  
lui refusoit sa grace, cet homme violent ne  
se portât à quelque résolution qui pouvoit  
être dangereuse dans la conjoncture présente,  
il ne laissa pas de la lui envoyer ; mais en  
même temps il fit partir un homme de con-

1582. fiance pour prendre possession du château. Balins le remit sans difficulté sur les ordres du Prince, & se retira avec sa famille dans une maison assez forte qu'il avoit dans le voisinage.

De Leictoure ils vinrent à Auch, autrefois capitale de la Gascogne. C'est un très-riche Archevêché dans la Principauté d'Armagnac : les Cardinaux Hypolite, & Louis d'Est l'avoient possédé depuis le Cardinal François de Tournon, qui y avoit fondé un Collège. Ce dernier Prélat n'étoit pas homme de Lettres ; mais comme il avoit le cœur élevé & qu'il vouloit soutenir son rang, il aima toutes sa vie les Sciences, & ceux qui en faisoient profession. Le beau Collège qu'il fit bâtir à Tournon dans le Vivarais, d'où cette Maison illustre a tiré son nom, en est une marque, & toute sa vie en fut une preuve continuelle.

A la Cour, à Rome, dans ses voyages, il avoit toujours à sa suite tout ce qu'il y avoit de gens illustres dans les belles Lettres ; il en prenoit tant de soin, qu'Arnaud du Ferrier, qui avoit été long-temps attaché à son service, disoit ordinairement qu'il n'avoit jamais étudié si commodément dans son cabinet, qu'il le faisoit, lorsqu'il accompagnoit ce Cardinal dans ses voyages.

Quand ce Prélat suivoit la Cour, il n'étoit pas plutôt descendu de cheval qu'il visitoit la chambre des Sçavans de sa suite, pour voir si les males, où étoient leurs Livres, étoient en bon état : de peur qu'ils n'attendissent après, il les faisoit porter par ses mulets, avec son lit & ses papiers ; puis, tout étant prêt, il les exhortoit à travailler pendant qu'il alloit trouver le Roi, dont il étoit le principal Ministre (a). Il tenoit table ouverte, mais il en avoit une particulière pour un petit nombre de ses amis, laquelle servoit à ces Sçavans, dont il écou-toit les conversations avec plaisir. Ceci se passoit sur la fin du règne de François I, dès le tems que Pierre Danés, du Ferrier, Vincent Lauro, Denis Lambin & Muret, tous si distingués par leur éminent sçavoir, étoient attachés auprès de lui. C'est à ceux qui

(a) Cet éloge du Cardinal de Tournon, comme protecteur des hommes de lettres, n'empêchera jamais le tribunal de l'Histoire de reprocher à ce Prélat son intolérance, son dévouement à la tyrannie & au despotisme, & l'agiotage des emprunts publics, dont il favorisa l'introduction en France. Par rapport à ce dernier grief, qu'on impute au Cardinal, lisez les notes sur les Mémoires de Rabutin. (Tome XXXVIII de la Collection, p. 501 & 502.)

1582. possèdent aujourd'hui ce riche Archevêché, à voir s'ils en usent aussi noblement.

De Thou & Pithou son compagnon de voyage, allèrent voir la Cathédrale d'Auch, qui seroit la plus belle ville de France, & de toute la Chrétienté, si elle étoit achevée avec autant de magnificence qu'elle est commencée. Le chœur, avec les sièges des Chanoines, étoit dans sa perfection, où l'on travailloit à la Nef & aux bas côtés. Ils virent aussi l'Eglise Paroissiale de Saint-Oren, qui tomboit en ruine de vieillesse; quoique ce soit un fort riche Monastère dépendant de l'Abbaye du Clugni. Il y a de chaque côté un Autel où sont des tombeaux de Martyrs, les Chrétiens y tenoient autrefois leurs Assembles: les tables qui couvrent ces tombeaux ne sont pas plattes comme les nôtres; mais un peu arrondies. On y voit les deux lettres Grecques qui signifient le nom de JESUS-CHRIST, & qu'on voyoit autrefois sur le Lazarre: preuves de l'antiquité de cette Eglise, & de la pureté des premiers siècles du Christianisme.

Au sortir d'Auch ils passèrent par Caumont, Sanmathan, Lombez, Saint-Gimont, & vinrent à Pybrac. Guy du Faur, qui en est Seigneur, y étoit venu de Paris passer

les vacations, & les y attendoit. Il reçut ses 1582.  
hôtes splendidement, & les régala avec beaucoup de propreté & de délicatesse, surtout avec un visage qui rehaussait extrêmement le mérite de la bonne chère.

Ils y séjournèrent trois jours, & visitèrent les jardins & la maison, dont la négligence est bien récompensée par les agrémens de l'esprit du maître; car tout y est fort simple, à l'exception des meubles qui sont magnifiques.

Pybrac dit peu de chose sur l'affaire de Salcède, néanmoins il en parla d'une manière qui faisoit comprendre qu'il en croyoit plus qu'il n'en témoignoit: ainsi de Thou n'eut pas lieu de combattre ses sentimens. Pithou l'obligea de communiquer à Pybrac ce qu'il avoit écrit sur la Fauconnerie; il sçavoit que leur hôte avoit une grande passion pour toute sorte de chasse, & qu'il se plaignoit que cette espèce particulière n'avoit point encore été bien détaillée dans les Auteurs Latins. Pybrac le lut en son particulier, & comme il remarqua que sur la fin du premier Livre, l'Auteur déplorait la mort d'un personnage considérable nommé François, qu'on pouvoit confondre avec une autre personne du même nom, il comprit enfin

1582. que l'Auteur avoit eu en vue François de Montmorenci, Maréchal de France, mort depuis peu, & qui l'avoit honoré de son amitié. Il témoigna à de Thou tout le plaisir qu'il lui faisoit de s'être souvenu si avantageusement d'un Seigneur, dont toute la France, & ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens devoient regretter la perte. Il l'exhorta à continuer cet ouvrage, & à travailler à cette partie qui concerne la guérison des oiseaux de proie, & que promet le commencement du premier chant.

Après l'on s'entretint de la liaison de la famille des du Faur de Toulouse avec le père de M. de Thou : que la générosité naturelle des François s'étoit tellement corrompue, que les amitiés n'avoient de force (a), que celle qui étoit fondée sur l'intérêt : que pour peu qu'on en apprehendât la diminution, non-seulement on les abandonnoit avec lâcheté,

(a) Le mal, comme on le voit, date de loin en France. Une constitution sage, & ayant le patriotisme pour base, peut seule y remédier. C'est en soufflant dans tous les cœurs l'amour du bien public, qu'on fera disparaître l'égoïsme, & les abus innombrables qui en sont les résultats. Le Peuple chez qui cette génération s'effectuera, alors il verra renaître dans son sein des de Thou, & des amis de l'humanité.

mais

mais qu'on les trahissoit avec perfidie : qu'il 1582.  
ne s'étoit trouvé que le Président de Thou,  
qui se confiant sur son intégrité, avoit osé  
prendre la défense des malheureux, dont  
l'innocence caufoit la persécution : que les  
du Faur y ayant été exposés non-seulement  
à Toulouse, mais encore par toute la France,  
il les protegea avec autant d'habileté que  
de constance, lorsqu'ils ne trouvoient plus  
d'apui dans le Parlement, & que de foibles  
amis à la Cour.

Paroles que prononça Pybrac en regardant  
fixement de Thou, & qui donnèrent une joye  
si sensible à ce dernier, que malgré toute sa  
prudence & sa modestie, Pithou s'appercût  
combien l'éloge qu'un si honnête homme ve-  
noit de faire du premier Président son père,  
avoit fait d'impression sur son esprit.

Pybrac étoit Chancelier de Marguerite Reine  
de Navarre. Un petit refroidissement venoit  
de lui attirer de la part de cette Princesse  
une lettre sière, dans laquelle elle lui repro-  
choit sa témérité de ce qu'il avoit (a) osé  
élever ses desirs jusqu'à elle ; ce qui don-

(a.) On a discuté d'après les monumens, dans la  
notice qui précède les Mémoire de la Reine Marguerite  
( tom<sup>e</sup> LII de la Collection ) la fausseté de ces amours  
prétendus de Pibrac. Nous y renvoyons le Lecteur.

1582. noit beaucoup de chagrin à Pybrac : il n'étoit pas moins inquiet de la réponse qu'il lui devoit faire. Un jour qu'il se promenoit avec de Thou, il lui en fit confidence ; il le crut le plus propre, comme le plus jeune, à excuser sa foiblesse, & par une espèce de honte, ne voulut pas s'en ouvrir à Pithou. Il lui récita de mémoire la réponse qu'il méditoit ; mais avec un air si prévenu, en des termes si étudiés, & d'un stile où il paroissoit tant de passion, que cela ne servit qu'à convaincre de Thou de la vérité des reproches que lui faisoit cette Princeesse. Pybrac lui envoya bien-tôt après cette réponse qui courut depuis dans le monde, mais qui étoit écrite avec toute la délicatesse & tout l'ornement dont il étoit capable.

C'étoit un homme d'une probité incorruptible & d'une piété sincère ; il avoit un véritable zèle pour le bien public, le cœur élevé, l'âme généreuse, une extrême aversion pour l'avarice, beaucoup de douceur & d'agrément dans l'esprit ; outre cela, il étoit bien-fait de sa personne, de bonne mine, & doué naturellement d'une éloquence douce & insinuante. Il avoit appris les belles Lettres sous Pierre Busnel, & s'étoit acquis sous Cujas une parfaite connoissance du Droit : comme il n'avoit pu vaincre la paresse &

une certaine langueur de tempéramment, il 1582.  
 n'y avoit en lui rien à desirer, qu'un peu plus d'action & de vivacité. Il écrivoit en Latin avec élégance, & avoit beaucoup de talent pour la Poësie Françoisse : ce qui fit naître d'abord quelques petites jalousies entre lui & Ronfard, qui le piqua vivement ; mais elles se convertirent bien-tôt dans ces hommes illustres, tous deux amoureux de la gloire, en une estime & une amitié mutuelle. Ses quatrains traduits en toutes sortes de langues, le firent connoître par tout le monde, & servirent parmi nous de matière d'instruction aux enfans qu'on prend soin de bien élever. Disons de suite, afin qu'il ne manque rien à l'éloge de ce grand homme, que sa famille, qui étoit de Toulouse & originaire d'Auth, étoit déjà très-noble & très-illustre du temps de Charles VII & de Louis XI, & que son bisayeul Gratien du Faur, Président à Mortier du Président de Toulouse, avoit mérité par son sçavoir & par son intégrité, de tenir une des premières places dans le Conseil du Roi, que nous nommons aujourd'hui le Conseil d'Etat.

De Thou & Pithou prirent congé de leur généreux ami, & passant par un petit village nommé Guévi, arrivèrent dans une grande plaine d'où l'on découvre Toulouse de loin.

1582. Cette ville est une des plus grandes du Royaume après Paris, si l'on considère le nombre & la beauté de ses Eglises, la dignité de son Parlement, qui est le second de la France, la quantité de ses Collèges & de ses écoliers, la richesse de ses habitans, & la magnificence de ses édifices, l'on peut dire que si elle ne l'égale pas, du moins elle lui est peu inférieure, & qu'elle peut s'appeller avec justice comme autrefois la ville de *Pallas*.

Ils y séjournèrent quelques jours pour en voir les beautés les plus remarquables. Pithou en passa une grande partie avec François Roaldez, sous qui il avait appris la Jurisprudence à Valence en Dauphiné. De Thou lui rendit aussi visite, & Roaldez leur apprit des particularités considérables des Provinces de Guyenne & de Languedoc, tant des villes & des rivières, que des autres lieux particuliers.

L'Archidiacre Galand attaché à Messieurs du Faur, homme d'un commerce agréable, assez sçavant, entr'autre bon Botaniste, les conduisit à la Cathédrale, aux principales Eglises, & dans tous les lieux publics. Il leur fit voir le Capitole & le lieu célèbre où les Echevins, qu'on appelle *Capitouls*, rendent la justice; comme aussi la statue de

*Clémence Ifaure* (a), qui fonda, il y a plus 1582. de deux cens ans, un prix pour celui qui feroit de plus beaux vers, & à laquelle on va rendre tous les ans une espèce d'hommage.

Il les mena encore à Saint-Jorry : ils y trouvèrent Pierre du Faur, cousin germain de Pybrac, & Président à Mortier au Parlement de Toulouse. Comme ce Président étoit d'une santé délicate, il s'y divertissoit pendant les vâcations, beaucoup plus à l'étude, qu'à la culture de ses terres. C'étoit un homme laborieux & appliqué; ses œuvres données au public, & principalement ses Commentaires sur les règles du Droit, dédiés à Cujas son Maître, en sont une preuve; s'il étoit moins propre pour la Cour que Pybrac, il étoit plus propre que lui pour le Palais : du reste, leur humeur, leur piété, leur probité, étoient égales. Lui & Pithou qui s'étoient connus dès leur jeunesse, renouvelèrent connoissance. Sa femme, qui étoit belle & vertueuse, & sœur de François de Rieux (b) Gouverneur de Narbonne, leur fit tout le bon accueil possible; occupée uniquement de la santé de son mari, & du

(a) Cette Statue est dans l'Hôtel-de-Ville.

(b) De la Jugie, Seigneur de Rieux.

1582. soin de recevoir ses amis, elle les retint pendant trois jours.

Delà ils allèrent à Montauban où ils se séparèrent après avoir visité Claude Granger & Robert Constantin. Pithou retourna à Agen, & de Thou à Toulouse, pour descendre en Languedoc. Ce dernier en repartit dès le lendemain de son arrivée, sans rendre visite au premier Président Duranty, qui avoit envie de le voir; mais comme dès son premier voyage avec Pithou, ils ne l'avoient point vu pour certaines considérations qui regardoient leur compagnie, il ne crut pas devoir faire seul ce qu'ils n'avoient pas jugé à propos de faire ensemble : cependant il en eut toujours regret depuis. Le même jour il vint par Montesquiou coucher à Castelnaudari, & deux jours après à Carcassone.

La rivière d'Aude & une grande esplanade qui avoit autrefois de chaque côté un faubourg très-peuplé, séparent Carcassone en deux. La ville haute, qu'ils appellent, contient la Cathédrale, le Palais de l'Evêque & la Citadelle : le lieu où l'on tient la Jurisdiction est dans la ville basse, où sont aussi logés les Magistrats. Pybrac avoit donné à de Thou des Lettres de recommandation pour Raimond le Roux, qui en étoit Juge mage.

Ce le Roux étoit un grand homme de bonne mine , mais d'une antique gravité ; il avoit écrit pour l'autorité du Pape contre Charles du Moulin (a) au sujet de l'Edit de 1552. Comme il avoit été Avocat au Parlement de Paris , où il avoit connu le premier Président , il demanda fort de ses nouvelles au jeune de Thou son fils , qu'il conduisit par tout civilement.

Il le mena dans la Citadelle, où l'on voit beaucoup d'armes anciennes , qui ne sont plus d'usage depuis l'invention des mousquets; plusieurs manuscrits Hebreux, qui paroissent être du tems que les Juifs furent bannis de ce pays-là, comme de tout le reste de la France ; avec quantité d'informations & de jugemens rendus contre les Albigeois.

De Carcassone de Thou vint à Narbonne ; Pybrac lui avoit aussi donné des lettres pour Baliste qui en étoit Syndic. Baliste le conduisit par toute la ville , & lui montra d'anciennes inscriptions qui se remarquoient parmi ses ruines ; comme il en avoit fait un recueil exact, il en étoit fort instruit. Il lui fit voir en-

(a) Voyez les détails relatifs à Charles du Moulin & à ses Ouvrages dans une de nos Observations sur les Mémoires de Castelnau. (Tome XLIV de la Collection, p. 363 & suiv.)

582. core cet Autel célèbre , qui est à la porte de la principale Eglise. Elie Vinet en parle dans ses antiquitez de Narbonne ; Smith , & après lui Jean Gruterus , en ont aussi fait mention dans ce gros volume d'inscriptions qu'ils ont donné au public. On voit un grand nombre de monumens d'antiquité dans cette ville, qui avoit donné son nom à tout le pays qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à Vienne, & qui comprenoit la Provence & le Languedoc , avec tout l'ancien Diocèse de Toulouse.

Guillaume de Joyeuse qui commandoit en Languedoc sous le Duc de Montmorenci , demouroit à Narbonne. De Thou alla saluer ce Seigneur , qui le mena avec sa famille entendre la Messe dans une Chapelle de la grande Eglise. On y voit cet admirable tableau de la résurrection du Lazare , peint par *Sebastien del Piombo* : le dessein est de Michel Ange , & c'est un present du Cardinal Hypolite de Médicis.

Ce beau tableau les fit ressouvenir de ce que rapporte Vazari , du défi de Michel Ange avec Raphaël , pour un prix proposé par le Cardinal de Médicis. Le tableau de Michel Ange , qui fut achevé le premier , fut apporté à Narbonne du vivant du Cardinal , & celui

de Raphaël, qui representoit l'Ascension de 1582.  
notre Seigneur, fut mis à Rome dans l'Eglise  
de Saint Pierre *in Montorio*; mais il ne fut  
fini qu'après la mort du Cardinal : ce qui  
empêcha la décision de ce défi, qui avoit  
été fait à Rome.

On voit dans le milieu du Chœur de la grande  
Eglise le tombeau de Philippe le Hardi, fils de  
S. Louis & père de Philippe-le-Bel, avec sa  
representation en marbre. Le corps de ce  
Prince qui mourut à Perpignan l'an 1285,  
au retour du combat qui s'étoit donné en  
Rouffillon entre lui & Pierre d'Arragon,  
qui y avoit été tué, fut apporté à Narbonne.

Au retour de l'Eglise, Joyeuse invita de  
Thou à dîner; comme de Thou le connois-  
soit peu, que d'ailleurs il étoit bien-aïse de  
faire sa cour au Duc de Montmorenci, il  
s'en excusa le plus civilement qu'il put, de  
peur qu'on ne le put rapporter malicieuse-  
ment à ce Duc.

Il l'alla trouver à Bezieres après avoir  
passé un bois plein de bruyères & de tama-  
rins, & décrié pour les vols qui s'y commet-  
toient : aussi quand il parle de Bezieres dans  
quelque endroit de ses poësies (a) il l'appelle  
*Beziers des Tamarins*.

(a) Le texte porte que c'est dans l'*Hieracosophion*;

1582. Le Duc de Montmorenci le reçut avec beaucoup d'honnêteté, & après les premières civilités, & les assurances de ses bonnes intentions pour le premier Président son père, & pour toute sa famille, il lui parla aussi-tôt de Salcède. Il avoit été informé depuis peu des dépositions de ce scélérat, par Mathurin Chartier qui arrivoit des Pays-Bas. De Thou se servoit des raisons du Maréchal de Matignon pour lui en faire connoître la fausseté; & le Duc soutenoit que ces dépositions n'étoient pas sans fondement. Enfin, le Duc voyant que de Thou persistoit vivement dans son opinion, se rallentit un peu, & lui dit qu'il le feroit parler le lendemain à un homme qui étoit fort instruit sur ce chapitre.

De Thou alla souper chez l'Evêque de Beziers, qui le jour suivant le mena à son Eglise, & le fit monter sur une platte-forme, d'où l'on découvre tout le pays d'alentour. Ils y étoient à peine, que le Duc y arriva tout botté avec Chartier : *voilà*, dit-il, en s'adressant à de Thou, *l'homme avec qui je vous promis hier de vous mettre aux prises; il a vu le premier Président votre père en passant à Paris; faites réflexion sur ce qu'il* cependant dans celui que j'ai, qui est de l'édition de Patisson en 1599, il n'y en est point parlé.

*vous dira, & ce soir quand je serai de retour, 1582.  
nous en parlerons plus à loisir.*

Il partit aussi-tôt pour un rendez-vous qu'il avoit pris entre Bezieres & Narbonne, avec Anne, fils de Guillaume de Montmorenci. Ce Seigneur qui avoit accompagné le Roi jusqu'à Lyon, avoit demandé permission à Sa Majesté d'aller voir son père; & après être descendu par le Rhône & donné avis de sa route au Duc de Montmorenci, avoit pris la mer pour éviter la terre, & étoit arrivé à Narbonne le jour même que de Thou en étoit parti.

L'Evêque s'étant retiré, de Thou resta seul avec Chartier, qui lui apprit ce qui s'étoit passé à Anvers; les conjectures & les motifs qui avoient porté le Prince d'Orange à faire arrêter Salcède & le Comte d'Egmond, les entretiens particuliers que le premier avoit eus avec le Duc de Parme, & de quelle manière celui que le Duc de Parme lui avoit associé, s'étoit tué quand on l'arrêta; & afin, lui dit-il, que vous soyez convaincu que je vous dis vrai, vous sçavez que Salcède a été mis entre les mains de Bellièvre, qui l'a amené au Roi: ce que le Duc d'Anjou ni ceux de son Conseil n'auroient jamais per-

1582. mis, s'il n'y avoit eu que des suppositions dans cette affaire.

Après plusieurs autres discours de part & d'autre, comme de Thou soutenoit toujours que ce qui rendoit les dépositions de Salcède suspectes de fausseté, étoit que ce scélérat avoit accusé de cette horrible conspiration un trop grand nombre de personnes d'honneur, dont l'innocence & la fidélité étoient généralement reconnues. Chartier lui dit, qu'il se pouvoit faire que Salcède qui cherchoit ses sûretés, en avoit peut-être accusé plusieurs à tort : ou que ceux qui l'avoient porté à un si grand crime, avoient pu l'encourager, en lui nommant un plus grand nombre de coupables qu'il y en avoit : que cependant le premier Président son père qu'il avoit vu secrètement à Paris par l'ordre du Duc d'Anjou, étoit d'avis de ne rien précipiter dans une affaire d'une si grande conséquence ; mais de la bien approfondir, en tenant long-temps le coupable en prison, de peur de gâter l'affaire, par un supplice trop prompt : cela dit, ils se séparèrent.

Le soir le Duc étant de retour de son rendez-vous, fit appeler de Thou, qu'il entretint d'abord sur le chapitre de M. de

Joyeuse, & des marques d'amitié feintes ou 1582. véritables qu'ils s'étoient données, & puis passant aussi-tôt à l'affaire de Salcède, il lui demanda ce qu'il en pensoit après avoir entretenu Chartier. Comme de Thou persistoit toujours dans son sentiment, sans néanmoins le vouloir deffendre aussi vivement qu'auparavant, il se contenta de répondre que le temps, qui étoit un grand maître, les en instruiroit : qu'il falloit attendre de la prudence du Roi & de celle de ses Ministres, ce qu'on devoit croire d'une affaire d'une aussi grande conséquence. La-dessus le Duc se retira dans sa chambre, après que de Thou lui eut demandé un passeport ; il lui donna le même Chartier pour l'accompagner, & lui ordonna de passer par Pézenas, où étoit la Duchesse sa femme.

Il arriva le lendemain une aventure qui fut d'un mauvais présage pour Chartier, ainsi que la suite le vérifia. Comme ils marchaient tous deux sur le soir par un petit sentier frayé entre des hauteurs escarpées, Chartier devant & de Thou derrière, un paysan armé, comme ils le sont presque tous en ce pays-là demanda à de Thou de dessus une hauteur, *si ce n'étoit pas là Chartier qui marchoit devant.* De Thou voulant sçavoir le sujet de

1582. cette question ; le payfan lui répondit, *qu'il feroit bien-aise que ce fut Chartier, parce que le bruit avoit couru qu'il avoit été pendu.* Alors de Thou cria de toute sa force à Chartier de s'arrêter, & lui dit ce qu'il venoit d'apprendre du payfan, qui cependant avoit disparu. Il l'exhorta d'être à l'avenir plus circonspect dans les affaires dont il se mêloit, & d'éviter par sa conduite un si funeste présage (a). Chartier, qui ne se soucioit de rien, & qui se croyoit à couvert de toute mauvaise aventure, ne reçut un avis si sage qu'avec un grand éclat de rire.

Quand ils furent arrivez à l'hôtellerie, il continua sur le même ton & avec la même assurance de l'entretenir des affaires dangereuses dont il s'étoit mêlé pour le Maréchal de Bellegarde (b) dans le temps qu'il étoit à son service, des dernières où il avoit eu

(a) Ce Chartier fut pendu depuis. (*Voyez le Liv. 134<sup>e</sup> de la grande Histoire de M. de Thou.*)

(b) Il veut parler du Maréchal de Bellegarde, comme on le voit au *Liv. 68. de la grande Histoire, pag. 326. à la fin.* Brantôme & M. de Thou sont différens sur le genre de sa mort. (*Voyez le Thuanus restitutus,*) qui dit, que ce Maréchal mourut des excès qu'il fit avec une jeune fille ; en quoi il ne s'accorde pas avec Brantôme qui dit que la Reine mère le fit empoisonner.

part avec lui ; enfin de la mort de son maître, 1582. qui avoit été digne de la vie sensuelle qu'il avoit menée : il ajouta d'autres particularitez qu'il est de l'intérêt public de ne pas révéler , pour ménager l'honneur de la Maison de ce Maréchal.

Il n'étoit pas plus discret sur son propre chapitre. Il dit qu'il étoit de Dol en Bretagne , « qu'étant encore fort jeune son père » le chassa de sa maison pour ses mauvaises » mœurs, qu'il s'embarqua sur un vaisseau » qu'il trouva par hazard , & qui l'amena à » Bordeaux ; qu'il s'y mit d'abord au service d'un Chanoine de son pays , que » comme il sçavoit quelque peu de latin, » il se fit Notaire Apostolique ; que son » maître, qui étoit fort âgé, avoit chez lui » une femme qu'il entretenoit, & que lui, » qui étoit dans la vigueur de son âge, avoit » gagné cette femme ; que par son moyen » il gouvernoit l'esprit de son Maître , & » que quand il mourut ils s'emparèrent de » son bien. Qu'apprehendant les poursuites » des héritiers, il s'étoit retiré à Toulouse, » & delà plus avant dans le bas Languedoc ; » qu'il s'y étoit infiné dans la maison de » l'Evêque d'Aleth de la Maison de Joyeuse, » & y avoit exercé sa profession de Notaire

1582. » Apostolique ; que le voisinage des montagnes de Sault lui avoit donné l'occasion » de faire société avec les Bandouliers des » Pyrennées, & avec leur Chef, dont il avoit » épousé la fille. Que dans cette province » il se mêloit de tous les différends qui y » sont fréquens, il s'étoit si bien fait aux » manières des habitans, qu'ils le croyoient » né, nourri & élevé dans le pays : que » delà il est entré en qualité de Secrétaire » au service du Duc de Montmorenci ; mais » qu'après la paix faite & rompue presque » aussi-tôt avec les Protestans, il avoit pris » parti avec le Maréchal de Bellegarde, & » qu'après sa mort il s'étoit attaché au Duc » d'Anjou ». Circonstances qu'il contoît comme autant de belles actions aux gens de l'escorte, que les cousins empêchoient de dormir, non sans y mêler plusieurs aventures semblables aux contes d'*Apulée* : ce qui faisoit connoître d'un côté l'esprit surprenant du personnage, & de l'autre le peu de confiance qu'on pouvoit prendre en lui.

Quand de Thou fut arrivé à Pézenas, il alla saluer Madame de Montmorenci qui le reçut civilement ; il y laissa Chartier & delà se rendit à Montpellier. Le Prince de Condé y étoit venu s'y faire payer par les Receveurs

veurs de Sa Majesté, du reste du don que 1582. le Roi lui avoit fait quand il le maria. Il se promenoit hors la ville avec François de Coligni - Châtillon (a), qui en étoit Gouverneur, lorsque de Thou y arriva. Comme il vit que si-tôt que de Thou l'avoit aperçu, il avoit mis pied à terre pour le venir saluer, il vint au-devant de lui, & le reçût avec l'accueil du monde le plus gracieux; il se souvint de l'entretien qu'il avoit eu avec lui l'année précédente, & le mena dîner à l'hôtel de Fives où il logeoit.

On parla pendant le repas de la manie détestable des duëls, qui s'étoit répandue par tout. Isaac de Vaudrai-Mouy, qui s'y trouva avec d'autres gens de qualité, voulut l'excuser sur la nécessité de deffendre son honneur, qu'un véritable Gentilhomme est obligé de préférer à sa propre vie. Là-dessus le Prince prenant la parole, lui répondit avec cet air d'autorité, qui sied si bien aux personnes de son rang, que c'étoit à tort que la Noblesse faisoit consister son honneur dans ces sortes de combats; qu'ils étoient absolument contraires aux commandemens de la Loi divine;

(a) Les Mémoires de St-Auban, qu'on publiera incessamment, feront connoître ce digne fils de l'Amiral de Coligni.

1582. que nous étions obligez de rapporter toutes nos pensées & nos actions à la gloire de Dieu, & non à la nôtre ; que nôtre salut dépendoit uniquement de l'observation de ses préceptes ; qu'il n'étoit permis de tirer l'épée que par l'ordre du Prince, pour la défense de la patrie, ou pour celle de sa vie. Puis se tournant vers le Ministre, qui étoit derrière sa chaise, il lui demanda si ces combats étoient permis en conscience, pour tirer raison des querelles particulières ; à quoy le Ministre ayant répondu qu'on ne le pouvoit faire sans risquer son salut : *apprenez de moi, leur dit-il, que vous devez vous desabuser une bonne fois de cette erreur chimérique où vous êtes sur ce chapitre, je vous réponds là-dessus de votre honneur, & je m'offre volontiers d'en être la caution.*

Après que tout le monde se fut levé de table, le Prince entretenoit de Thou en particulier, de quelques affaires d'Etat, & de ce qui regardoit les dépositions de Salcède, sans que de Thou témoignât la même chaleur qu'auparavant. De Thou prit congé de lui & vint à Aigues-mortes, le long de la chaussée de l'étang, sur un beau mulet, dont le Prince lui avoit fait présent.

Aigues-mortes étoit autrefois célèbre par son

port, où nos Rois s'embarquoient pour leurs 1582.  
voyages de la Terre sainte ; aujourd'hui il est  
comblé & ne peut plus servir. On y voit l'an-  
cienne Tour de *Constance*, où il y a garnison,  
& où on mettoit autrefois des fanaux pour les  
vaisseaux qui y aborboient.

Delà, prenant sur la gauche, & laissant à  
droit les Salines de Pécais, & ce qu'on ap-  
pelle la Camargue, qui est un pays fort gras,  
enfermé entre le canal d'Aigues-mortes, ou la  
Robine & le Rhône, il vint par le bas Lan-  
guedoc à Nîmes, qui, au rapport d'Auzone,  
prend son nom d'une fontaine qui est hors  
de la Ville, & qui sort avec un grand bruit.

Nîmes est recommandable par son Amphi-  
téâtre, & par une prodigieuse quantité de rui-  
nes antiques, dont la magnificence & la ma-  
jesté effacent encore aujourd'hui la beauté des  
bâtimens modernes : c'est le lieu de la naissan-  
ce des deux Antonins, comme Narbonne l'est  
de Carinus ; ces deux Empereurs y avoient  
fait faire tous ces superbes ouvrages. On voit  
auprès de cette Ville les masures d'un Temple  
que les habitans ruinèrent lorsqu'elle fut  
attaquée. La voûte qui subsiste encore à  
moitié, fait regretter la ruine de ce bel édi-  
fice ; ajoutez à tant de raretez le pont du  
Gard à trois rangs d'arches les unes sur les

2582. autres : il est bâti entre des rochers auprès de Saint-Privat, pour conduire l'eau dans la Ville, & au grand étonnement des passans, paroît encore tout entier après tant de siècles.

Ayant laissé Beaucaire à droit, de Thou vint par Monfrain & par Aramont à Villeneuve, sur les bords du Rhône du côté de la France : c'est un lieu célèbre par sa Chartreuse & par ses ruines ; on y remarque encore plusieurs écussons aux armes des Cardinaux. Il y a un pont qui relève du Roi ; il n'est pas droit, comme celui du Saint-Esprit, mais bâti en serpentant à cause de la rapidité de la rivière & de la violence des vents : ce qui le rend fort commode.

Au bout est Avignon, qui est la Capitale du Comtat ; car Valence, comme l'a crû Cujas, n'est point comprise dans le pays, qu'on nomme aujourd'hui le Comtat, mais dans la Gaule Narbonnoise, qui comprenoit autrefois tout le Dauphiné. Cette Ville ne le cede à aucune autre de la Chrétieneté, tant par la beauté de ses murailles que par le Palais du Pape qui tient à une roche fort élevée. Clément V y transféra le saint Siege l'an 1306, la vingt-unième année du règne de Philippe-le-Bel : le saint Siège y resta jusqu'au temps de Benoît XI, l'an 1377 qu'il en sortit

pour retourner à Rome le 14 Janvier de l'an- 1582, née suivante.

De Thou y alla saluer Georges (a), Cardinal d'Armagnac, qui y faisoit la fonction de Légat en l'absence du vieux Cardinal de Bourbon. Ce Prélat avoit déjà quatre-vingt ans, & n'étoit plus occupé que de sa santé : comme il étoit très-poli, & qu'il recevoit bien les étrangers, il l'arrêta à dîner. Le repas fini, de Thou lui demanda une escorte, & se retira, parce que ce Cardinal se mettoit au lit au sortir de la table. Quand il eut quitté le Légat, il alla voir Henri d'Angoulême qui commandoit dans la Provence, & qui se trouva alors à Avignon. D'Angoulême l'entretint long-temps sur le chapitre de Salcède, & lui fit entendre que quoique ce scélérat

(a) Ce Cardinal étoit encore un de ces hommes qui plus d'une fois servirent à des œuvres d'iniquité & de perfidie; on l'a accusé d'avoir contribué au voyage que le Roi de Navarre & le Prince de Condé son frère firent à Orléans sous le regne de François II, ou plutôt sous celui des Guises qui gouvernoient au nom de ce foible Monarque. Le Cardinal d'Armagnac eut par la suite des débats avec Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Il trouva dans cette Princesse une femme à grand caractère, qu'il étoit plus facile de persécuter, que de convaincre.

1582. eût varié dans ses dépositions, il ne doutoit pas qu'il n'y en eût beaucoup de vraies.

D'Avignon de Thon se rendit par eau, & sans danger, à Tarascon, qui est sur les bords du Rhône, vis-à-vis de Beaucaire, & de-là vint à Arles.

Il est incertain en quel tems le Siège Archiepiscopal d'Arles a été établi, si c'est du tems de ce Trophime dont parle S. Paul, ou du tems d'un autre Trophime plus récent; quoi qu'il en soit, l'Eglise est dédiée à Saint-Trophime. Cette ville, qui fut autrefois la Capitale d'un Royaume, en conserve encore quelques marques, qui sont aussi peu considérables que la durée de ce Royaume. On y voit dans le Rhône quelques piles du pont qui la joignoit à la partie qui étoit de l'autre côté; mais où il ne reste plus que les ruines d'un amphitéâtre & de plusieurs tombeaux, qui sont des monumens de son ancienne grandeur. Aujourd'hui la principale Noblesse du pays y fait son séjour ordinaire; ce qui n'est point en usage dans les autres Provinces: il n'y a point de ville dans le Royaume qui ait de plus grandes franchises & de plus grands revenus. Du côté qui regarde la rivière, elle est située dans un marais, & du côté du midi & du levant, dans un terrain pierreux, qu'on

nomme *la Crau*, & qui a été rendu plus doux 1582. par un canal qu'on a tiré de la Durance : quand il est cultivé il produit, malgré les cailloux, du froment très-bon & très-pur.

Laisant à droit le château de Salon, où d'Angoulême (a) faisoit sa principale demeure, de Thou vint à St-Chamas, situé à la tête du Lac de Martigues, renommé par ses Salines & par sa Caverne creusée dans le roc. Il le laissa encore à droit, & par des Arcs anciens qu'on trouve sur le chemin, il se rendit enfin à Marseille.

Ce nom seul donne grande idée de cette ville, quoiqu'il n'y reste rien de ce qu'on y voyoit autrefois : on prétend même qu'elle est bâtie présentement dans un autre endroit. Les Corfes & les habitans des Isles voisines s'y retirent avec leurs effets, pour y jouir de la liberté, sous la protection de la France : ils en sont d'autant plus jaloux, qu'ils ont quitté pour elle leur pays & leur fortune ; ils la comptent comme un de leurs plus grands biens, & croiroient avoir tout perdu s'ils en étoient privez ; aussi il n'y a rien qu'ils n'en-

(a) Henri Duc d'Angoulême, fils de Henri II, & de la belle Leviston, ne gouverna pas long-tems la Provence. Quatre ans après il fut poignardé par Altovitis.

1582. reprennent pour se la conserver : ce qui les rend quelquefois fort mutins.

Le Gouverneur du château d'If, qui est situé sur une roche escarpée dans la mer, & qui semble défendre l'entrée du Port, y donna à dîner à de Thou, qui delà revint à Marseille. On trouve d'abord le château de Notre-Dame de la Garde, qui commande le Port, au-delà duquel, mais assez proche, est la riche Abbaye de Saint Victor. De Thou ne mit que deux jours à voir Marseille, & delà se rendit à Aix.

Jean de Monchal (a), Président du Parlement, l'accompagna le plus civilement du monde par toutes les Eglises, à la Maison de Ville, à l'Arsenal, & principalement au Palais, où le Parlement s'assemble. De Thou l'avoit connu familièrement, il y avoit plus de dix ans, lorsque ce Président fut envoyé avec Charles de Lamoignon Commissaire dans ces Provinces, pour informer des malversations qui se commettoient dans les Gabelles. Monchal lui fit voir aussi les bains, d'où cette ville a tiré son nom : ils sont fort bien bâtis, avec des bancs, dont se servent ceux du pays.

Delà, après avoir passé par Cavaillon, il vint

(b) Ou Moncaly.

à Orange, qui est recommandable par l'antiquité vénérable de ses monumens. On voit hors de son enceinte ces superbes trophées auxquelles on donne encore le nom de *Marius*, & dont l'injure des siècles a respecté la majesté.

En sortant de la Provence, la première ville du Dauphiné que l'on rencontre est Montelimar : elle s'est fait assez connoître dans nos dernières guerres. Comme il y soupait, Colas qui en étoit le Vice-Sénéchal ( ce qui veut dire à peu près Baillif, de peur qu'on ne se trompe sur ce terme de Sénéchal ), vint le trouver dans son auberge : il y avoit plus de dix ans que de Thou ne l'avoit vû, & il ne l'avoit connu qu'à Valence, dans le tems qu'il y étudioit en droit sous Cujas. Comme de Thou partit alors de Valence, il apprît que Colas avoit été depuis nommé Recteur, ou, comme ils disent, Prince de la jeunesse, parce qu'il étoit du pays ; qu'on l'avoit accusé d'avoir assassiné de nuit & en trahison, un jeune écolier de Bourgogne ; qu'ayant été poursuivi pour ce crime, on l'avoit mis en prison, dont il n'étoit sorti que par faveur, ou par la négligence de ses parties. Colas vint donc en robe saluer de Thou, qui le retint à souper. Pendant le repas il l'entretint

1582. d'affaires d'Etat avec de grands discours vagues & inutiles, y mêlant sans cesse le nom du Duc de Mayenne, auquel il avoit offert ses services pendant que ce Duc commandoit dans la Provence (2). C'étoit un parleur véhément, présomptueux & hardi, qui paroissoit disposé à tout hasarder pour s'élever au-dessus de sa condition. On n'auroit point parlé de ce Baillif ni de ce repas, si dans les guerres suivantes il n'avoit fait parler de lui par la hardiesse de ses entreprises : il n'épargnoit rien pour en venir à bout, & se fit craindre même au Duc de Mayenne, auquel il devoit son élévation ; comme on le peut voir plus au long dans l'Histoire générale.

Le lendemain le même homme le vint trouver encore dans son Hôtellerie, lui fit voir la ville, & le conduisit jusques sur les bords du Rhône, où ils se séparèrent après de grandes embrassades. De Thou passa ce Fleuve sur un bac, & le même jour traversant des montagnes fort rudes, vint coucher à Aubenas, principale place du Marquisat de Montlaur. Delà, pendant trois jours il passa par des chemins affreux, au bout desquels il apperçût le Puy en Velai, au-delà d'une plaine très-agréable, où la Loire qui prend sa source tout proche, & qui serpente

entre les rives fleuries, se débordé quelque-<sup>1582.</sup> fois. De l'autre côté de la ville on voit au milieu d'une prairie un rocher escarpé en forme de cône au sommet, duquel on monte par des marches taillées dans le roc. On y voit une Eglise dédiée à Saint-Michel l'Archange, bâtie, à mon avis, sur le modèle de celle du Mont-Saint-Michel, dont on a parlé ci-dessus.

La ville s'élève insensiblement, & à proportion de sa grandeur est assez peuplée. On monte à la Cathédrale par des degrez jusqu'au grand Autel, qui est séparé du Palais Episcopal par un mur bâti à l'antique. On y voit encore toutes entières les deux Lettres Grecques qui signifient le nom de JESUS-CHRIST, & qu'on a remarquées en parlant de Saint Oren d'Auch. Neftaire de Seneterre, qui en étoit Evêque, reçût de Thou civilement, & lui montra sa Bibliothèque remplie de manuscrits anciens & dignes de la curiosité des sçavans.

Ayant quitté le Puy, il descendit les montagnes pour venir à Langeac, qui est le premier lieu d'Auvergne, situé dans cette plaine qu'on nomme la Limagne, & delà se rendit à Clermont, capitale de la province. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il alla saluer son beau-

1582. frère de Harlai , qui le reçût avec toutes les marques possibles d'amitié, comme aussi les autres Commissaires pour les Grands-Jours(3), qui lui donnèrent une fois séance parmi eux. Il employa deux jours à voir la ville & tous ses dehors , avec les fontaines qui sont alentour ; une entr'autres , dont l'eau se pétrifie au sortir de sa source , de manière que si l'on n'avoit soin d'en creuser tous les jours le canal, avant que l'eau s'endurcisse entièrement, elle seroit bien-tôt bouchée.

Il prit congé de son beau-frère & de Bruslard , & passant par Montferrand , par Thiers célèbre manufacture de papier , & par Saint-Bonnet, il vint à Lyon.

Il y trouva Louis Châteigner d'Abin Commissaire du Roi pour la visite des Provinces, & qui eut la commodité & le loisir de le recevoir dans sa maison pendant trois jours. Il en passa la plus grande partie à visiter les boutiques de Tournes (a) & de Rouillé ; il y vit d'Alechamps qui travailloit sur Pline , & qui corrigeoit la Botanique que Rouillé imprimoit. Il est de l'intérêt des gens de lettres de sçavoir ce que d'Alechamps dit là-dessus à de Thou, qu'il y avoit près de trente ans qu'on travailloit à cet ouvrage , qu'on l'avoit re-

(a) Fameux Imprimeurs de Lyon.

touché plusieurs fois, & que la plus grande 1577. partie en étoit imprimée, quand il y mit la dernière main : ce qui étoit cause qu'ayant été imprimé, revû & corrigé tant de fois, il s'en trouvoit des exemplaires fautifs, d'autres plus corrects; mais que les dernières éditions étoient toujours les meilleures.

Le premier jour de Novembre, jour auquel Dieu retira du monde le premier Président, de Thou étoit encore à Lyon; comme il ne sçût rien de cette mort jusqu'à Paris, il passa à Villefranche dans le Beaujolois, à Mâcon, à la fameuse Abbaye de Tornus, à Châlons, toutes places sur la Saone, qu'il laissa droit pour aller à Beaune. On y voit un bon château sur le bord d'une petite rivière qui y passe; mais ses vins si connus par tout, la rendent encore plus célèbre.

Cîteaux n'en est pas éloigné. Cette Abbaye si fameuse dans le monde chrétien, fut bâtie par le Duc Othon l'an 1098, aujourd'hui plus de 1070 Monastères tant d'hommes que de femmes, en dépendent. De Thou voulut y aller pour rendre visite à Nicolas Boucherat. Il sçavoit qu'il étoit ami du premier Président, & qu'après avoir été Vicaire-Général de l'Ordre, il en avoit été élu Abbé, en qualité de Grand Vicaire. Boucherat avoit

1582. fait plusieurs voyages en Italie, en Sicile, en Allemagne, en Pologne, en Hongrie, & dans les Pays-Bas. Une prudence consommée & une grande érudition se joignoient à tant de connoissances : il étoit informé de la mort du premier Président ; mais comme il vit que le fils l'ignoroit, il ne lui en témoigna rien, il le pria seulement après le dîner de demeurer à cause du mauvais tems ; de Thou s'en excusa & vint coucher à Dijon capitale de la Bourgogne, quoiqu'il n'y ait point d'Evêché (a).

Le torrent de Suzon incommode fort cette ville par ses débordemens ; mais elle en est bien récompensée par les commoditez qu'elle reçoit de l'Ouche, & par sa situation avantageuse. On y voit l'Eglise de Saint Benigne bâtie par Grégoire, Evêque de Langres : dessous est une Eglise souterraine ou une caverne, où l'on dit que ce saint homme se cachoit, ou qu'on l'y avoit mis aux fers lorsqu'il prêchoit la connoissance du vrai Dieu à ces peuples idolâtres. Le Parlement de Bourgogne réside à Dijon : il y avoit alors deux citadelles, celle qui fut bâtie par Louis XII est peu de chose, l'autre un peu meilleure, éloignée de la ville, & qu'on nommoit *Talan*,

(a) Il n'y en avoit pas alors.

a depuis été démolie. La Chartreuse, qui est 1582.  
hors de la ville, est fort célèbre : on y voit  
dans le Chœur trois tombeaux des Ducs de  
Bourgogne de la maison de France. De Thou  
y alla rendre ses devoirs à Denis Brûlard,  
premier Président du Parlement, qui sçavoit  
la mort de M. de Thou le père, mais qui  
pour ne pas renvoyer son hôte affligé, ne lui  
en dit rien. Il s'étendit seulement sur les  
louanges du premier Président ; mais avec  
tant de vivacité & d'effusion de cœur, que  
non-seulement il pouvoit faire souffrir la mo-  
destie du fils, mais auroit encore pû lui faire  
naître quelque soupçon, puisque son discours  
ressembloit plutôt à une Oraison Funèbre  
qu'à l'éloge d'un homme vivant.

De Thou le quitta au bout de deux jours,  
& passant par la source de la Seine, il vint à  
Troyes par Châtillon, patrie du sçavant Guil-  
laume Philander, par Mussy-l'Evêque, par  
Gyé, & par Bar sur Seine. Troyes est une  
grande ville remplie de riches Marchands :  
c'étoit autrefois le séjour des anciens Comtes  
Palatins de Champagne & le lieu de leur sé-  
pulture. De Thou n'y séjourna qu'un jour,  
ignorant toujours la perte qu'il venoit de  
faire, ceux qui le suivoient avoient pris soin  
qu'il ne l'apprît qu'en arrivant à Paris.

1582. Ainsi il passa à Méry, à Pont, où l'Aube se jette dans la Seine, à Nogent, & laissant la rivière à gauche, se rendit à Provins, petite ville assez peuplée sur le penchant d'un côteau : on y voit un beau Convent dédié à Saint Jacques, mais souvent inondé par les débordemens d'une petite rivière enflée par les pluyes.

Delà il vint par Nangis à Boissi : ce fut en ce lieu, qu'après le dîné un Colonel Suisse, qui l'avoit accompagné depuis Lyon, lui aprit la mort du premier Président. Il lui dit *que puisque ce malheur étoit sans remède, il devoit le prendre en patience, & se soumettre à la volonté de Dieu, qui en avoit ainsi disposé : que ses jugemens étoient adorables, & qu'il devoit être persuadé que sa Providence n'avoit rien fait que pour le bien de ce Magistrat & pour le sien.*

De Thou qui avoit une grande confiance sur la santé de son père, qui promettoit une plus longue vie, fut frappé vivement d'une nouvelle si imprévûe : ainsi s'abandonnant à de tristes réflexions, soit à son sujet, soit par rapport au bien de l'Etat, qu'il n'oublioit pas, même dans ses plus grands malheurs, il se jetta à cheval, & fit le reste du chemin comme un homme hors de lui même.

On

On avoit fait l'enterrement le jour qu'il arriva à Paris, quoiqu'il y eut déjà quinze jours que le premier Président fût décedé. Comme il étoit mort pendant les Vâcations, le Roi avoit voulu qu'on en différât la cérémonie, afin qu'elle se fit avec plus d'éclat. On y dépensa quatre mille écus, qui étoit tout ce qui se trouva chez lui après sa mort. Ce Magistrat qui n'avoit point d'ambition, & qui étoit ennemi juré de l'avarice, négligeoit assez souvent ses affaires ; mais devant sa mort il y avoit donné si bon ordre, qu'il ne devoit rien ; il avoit mis cette somme en réserve, ou pour subvenir à la nécessité des tems, ou pour la prêter au Roi, quand Sa Majesté la lui demanderoit, ou pour en aider ses amis.

Lorsque le Roi, accompagné des deux Reines, fit l'honneur à la première Présidente de lui rendre visite sur cette perte, on n'entendit aucune plainte sortir de la bouche de cette veuve affligée ; elle ne lui marqua jamais qu'elle eut besoin de rien, quoi qu'après cette dépense il ne restât pas un sou dans la maison. Cette vertueuse femme qui méprisoit tous les secours humains, & qui n'en attendoit que de la Divine Providence (a), dit simplement,

(a) Cette femme forte & vertueuse, se montra

1582. sans rien demander, *que Dieu avoit suffisamment pourvû à ses besoins & à ceux de ses enfans, pourvû que sa grace ne les abandonnât point.* Le Roi parut confus de ces paroles, & étonné d'une si grande confiance en Dieu, sans attendre rien des hommes, ce Prince prodigue, qui ne gardoit aucunes mesures dans ses bienfaits dont il accabloit même des gens indignes, sortit aussi-tôt avec sa mère qui étoit de la même humeur; non sans souffrir intérieurement de ce mépris des grandeurs humaines, & de se voir privé de répandre ses graces.

Pierre Duval (a) fameux Médecin, dont on a parlé au premier Livre de ces Mémoires, avoit traité le premier Président dans sa maladie, avec Jean le Grand, Jacques Piètre, Léonard Botal, & d'autres. Après sa mort il

digne de l'époux que la mort venoit de lui enlever. Henri III ne sentit la perte qu'il venoit de faire, que par la suite; & plus d'une fois il dut regretter amèrement le Magistrat incorruptible qu'il avoit traité de *radoteur.* (Lisez les observations sur les Mémoires de Cheverny, tome L. de la collection. Pag. 298.)

(a) Après la mort du premier Président, le médecin Duval ne quitta guères sa veuve: son enjouement & sa gaieté furent pour elle d'une grande ressource. (Manuscrits de la Bibliothèque du Roy, & de MM. de Ste-Marthe.)

avoit assisté à l'ouverture du corps, qu'il avoit <sup>1582.</sup> falu faire pour le conserver. Il disoit qu'il n'en avoit jamais vû dont toutes les parties fussent plus saines & moins altérées par la vieillesse, ni un cerveau mieux composé. Ce Médecin, qui indépendamment de sa profession, où il excelloit, avoit beaucoup d'esprit & de jugement, avec un exact discernement du mérite, disoit encore qu'il n'avoit jamais connu deux personnes comparables au mari & à la femme (a) : Que leur piété étoit sans faste, qu'on ne pouvoit rien ajouter à leur amour pour la vérité, que leurs mœurs irréprochables n'avoient aucune tache d'avarice ni d'ambition, que leur conduite étoit régulière & équitable en particulier ; leur humeur douce, sociable & bienfaisante pour tout le monde.

En arrivant à Paris, de Thou trouva cette grande ville encore toute occupée du triste spectacle dont elle venoit d'être témoin. Il alla descendre à la Maison paternelle, il y rencontra l'Evêque de Chartres & l'Avocat Général, ses oncles. Après bien des larmes répandues

(a) Madame de Thou avoit un courage mâle : aussi disoit-elle souvent, même sur la fin de ses jours, *qu'elle auroit volontiers donné la moitié de son bien, pour pouvoir être homme.....* Nous ajouterons qu'il y a peu de femmes qui n'en fissent autant.

§ 82. de part & d'autre, ils furent dans l'apartement de sa mère, où après avoir renouvelé leurs pleurs & leurs regrets, chacun se sépara.

Depuis ce temps-là, pour se consoler de n'avoir pû recevoir les derniers soupirs de son père, il s'appliqua entièrement, suivant ses moyens, à conserver par des monumens éternels une mémoire si chère, quoique déjà assez illustre par elle-même. Penetré de la reconnaissance qui lui étoit commune avec toute la France, & qu'il lui devoit en son particulier, il lui fit ériger à Saint-André des Arts dans la Chapelle de sa famille deux Mausolées; l'un de sculpture, de la façon de *Barthelemi Prieur*, Ouvrage où la beauté du travail renouvelle avec plaisir le souvenir d'un si bon Citoyen & l'excellence de l'ouvrier; l'autre, exposé dans un plus grand jour, plus durable, & travaillé par les plus beaux esprits du siècle. Il falut deux ans entiers pour mettre l'un & l'autre en sa perfection; Prieur n'ayant pû finir le premier plutôt, ni de Thou recevoir plus promptement les réponses de ses amis qui travaillèrent au second.

Il en avoit en France, aux Pays-Bas, en Allemagne, & en Italie. Tous s'efforcèrent à l'envi de lui donner des marques de leur esti-

me en cette conjoncture ; il n'y eut que Ron-1582.  
sard , dont l'esprit étoit déjà abaissé , qui s'en  
excusa sur le prétexte de la nouvelle édition  
de ses *Orphées*.

Cette funeste occasion lui donna lieu de (a)  
renouveler amitié avec Muret , Genebrard ,  
le Fèvre de la Boderie , Dorat , Passerat ,  
Scevole de Sainte-Marthe , Henri & Robert  
Etienne , & quantité d'autres ; auxquels il faut  
ajouter Scaliger , Guillaume du Vair , du  
Barthas , Pithou , Loyfel , Champagne de  
Bourdeaux : tous ceux enfin qui lui avoient  
témoigné le même zèle à la mort de son frère.  
Il choisit de tous ces Ouvrages ceux qu'il ju-  
gea les plus convenables au sujet , & y en  
mêla des siens.

Ces tristes occupations l'ayant empêché  
long-tems d'aller au Palais , il y retourna en-

(a) De peur de charger la narration , on n'a point  
parlé de Pierre Angely de Barge , de Germain Vail-  
lant , de Nicolas le Sueur , Adrien du Drac , Charles  
Ménard , Florent Chrétien , Jean Guyon d'Autun , J.  
Guillelmus de Lubec , Nicolas Audebert , Augustin  
Provost , Nicolas Rapin , Louis Aleaume , Charles de  
Marillac , &c. à la réserve de du Drac , de du Vair  
& de Marillac , on trouvera l'éloge de tous ces Savans  
dans l'Ouvrage de Tessier.

1582. fin, & chercha dans les affaires publiques & dans ses études particulières, quelque soulagement à ses déplaîrs. Il prit dans sa maison Claude de Châlons, qui avoit un talent particulier pour copier, d'après les premiers Peintres. Comme Châlons avoit l'humeur & l'esprit agréables, de Thou le regardoit travailler avec plaisir pendant ses lectures.

1583. Enfin, pour faire plus de diversion à sa douleur, il revit son Poème de la Fauconnerie, & à la persuasion du Garde des Sceaux de Cheverni son beau-frère, y ajouta un troisième chant touchant les remèdes propres pour la guérison des oiseaux qu'on dresse à la volerie. François de l'Orme, Médecin de Poitiers, qui étoit alors à Paris pour ses affaires, & qui venoit souvent le voir, lui fut là-dessus d'un grand secours : c'est le même qui a donné au public un *Traité de la Rate*, avec le Livre d'Hypocrate *des playes de la tête*. Le premier a été traduit en Latin, & corrigé par François Lavau ; il contient un nouveau système des fonctions de la rate, fort différent de tout ce qu'on en avoit écrit jusqu'alors. De Thou qui apprehendoit de se tromper sur les noms des remèdes & des simples, qu'il avoit trouvés dans plusieurs Auteurs barbares & sou-

vent très-ignorans sur ses matières , étoit bien-1583.  
aise, de se servir de l'expérience d'un si habile  
homme pour éviter les équivoques.

Il fit depuis imprimer l'ouvrage entier,  
qu'il dédia au Garde des Sceaux. Dans les  
vers qu'il lui adresse, il lui fait le plan du  
genre de vie qu'il se propose de suivre ; ce  
qui donna lieu à Cheverni de lui conseiller  
& de l'encourager à se marier. Cheverni  
avoit été lui-même destiné à l'Eglise ; mais  
son frère aîné, Jacques Seigneur de Vibraye,  
qui n'avoit point eu d'enfans de sa femme  
qui étoit trop âgée, lui conseilla d'épouser  
Anne de Thou, dont Cheverni eut une fort  
belle famille ; ainsi il ne proposoit rien à de  
Thou qu'il n'eût fait lui-même ; & il avoit  
tout lieu d'être content du parti qu'il avoit  
pris. On remit l'affaire à un autre tems ; la  
première Présidente étoit encore trop occu-  
pée de sa douleur pour y songer, & son fils  
différoit toujours de se résoudre sur ce qui le  
regardoit.

Le Chancelier de Birague , à qui la mort  
du premier Président avoit été très-sensible,  
se crût obligé, par les devoirs de l'amitié  
qu'il avoit eüe pour lui, de contribuer au  
soulagement de la veuve & des enfans de son  
ami. Les manières généreuses, la candeur &

1583. la noblesse des sentimens , qu'il avoit reconnues dans le feu premier Président , & qui avoient tant de rapport (a) à ses inclinations , étoient autant de motifs qui l'engageoient à honorer sa mémoire & sa dignité. Il envoyoit souvent faire des complimens & des offres de services à la veuve ; il ne se passoit point de mois que Léonard Botal ne vint de sa part prier le fils de l'aller voir & de manger avec lui. Ce vieux Magistrat ne dédaignoit pas d'entretenir ce jeune homme , & de lui conter avec familiarité jusqu'aux moindres circonstances de la liaison qu'il avoit eue avec le premier Président son père , jusqu'à lui dire qu'ils aimoient tous deux les petits chiens de Malthe ou de Lyon , qu'on a depuis nommé des *Bichons*.

Il lui disoit encore , « que du tems que  
» Louis XII & François I étoient maîtres de  
» Milan , Galeas de Birague son père , qui  
» étoit Patrice , le menoit souvent dans sa  
» jeunesse aux Actions publiques , pour en-

( a ) Il s'en faut bien que ce portrait du Chancelier de Birague s'accorde avec celui qu'en ont fait plusieurs des contemporains de M. de Thou : il nous semble qu'on trouvera la mesure juste de Birague dans une de nos notes sur les Mémoires de Cheverny , ( tome L. de la collection pag. 136. )

» tendre Jean-Baptiste Panigarola , excellent 1589  
 » Orateur qui portoit la parole pour le Roi ,  
 » & dont le fils Evêque d'Ath (a) n'est pas  
 » moins éloquent par raport à sa profession.  
 » Que son père l'exhortoit sans cesse à se ren-  
 » dre capable d'imiter un si grand exemple ;  
 » mais que comme alors il sçavoit peu la Ju-  
 » risprudence , il avoit pris le parti de suivre  
 » son penchant , qui le portoit du côté de la  
 » guerre , & à se mettre au service de la  
 » France , dont l'autorité ne se maintenoit  
 » dans le Piémont & dans le Milanez , que  
 » par les armes ; qu'il s'étoit également ap-  
 » pliqué aux exercices militaires & aux affai-  
 » res du cabinet ; que le Roi l'ayant attaché  
 » à son service par une Charge de Conseiller  
 » au Parlement de Paris , l'avoit depuis en-  
 » voyé en Italie , où par ses conseils , &  
 » par la considération qu'il s'y étoit acquise ,  
 » il avoit ménagé plusieurs affaires de la der-  
 » nière importance avec nos Gouverneurs ;  
 » que trente ans durant il avoit été employé  
 » dans plusieurs négociations , & dans des  
 » ambassades fort honorables ; que quand on  
 » fit la paix avec le Roi d'Espagne & le Duc

(b) Panigarola , le fils , étoit Evêque d'Ast , & non pas d'Ath. Il fut un des Prélats Commandants de la fameuse procession de la Ligue en 1590.

1583. » de Savoye, il avoit été honoré du Gouver-  
» nement du Lionnois, & enfin élevé à la  
» première dignité de la Robe ». Elogé (a)  
qui a paru d'autant moins indigne de ses Mé-  
moires, qu'il est sorti de la propre bouche de  
cet homme illustre dans une conversation par-  
ticulière, où la vanité ni l'affectation n'avoient  
point de part.

Il ne laissa qu'une fille d'une conduite très-  
régulière par rapport à la pureté, mais dont  
l'humeur libérale alla jusqu'à l'excès. Il la ma-  
ria en premières nœces avec Imbett de la Pla-  
rière-Bourdillon, Maréchal de France, qui  
la laissa sans enfans. Quelques années après,  
du consentement de son père, elle épousa en  
secondes nœces Jean de Laval Comte de  
Maillé, qui fut depuis Marquis de Nessel &  
Comte de Joigny. Ce Seigneur étant encore  
décédé sans enfans, elle s'engagea à l'insçu  
de son père avec Jacques d'Amboise de la  
maison d'Aubijoux, & l'épousa si tôt que le  
Chancelier son père fut mort. Il n'est pas sur-  
prenant que cette femme, qui avoit toujours  
vécu avec magnificence dans une Cour où le  
luxé étoit au suprême degré, s'épuisât pour

(a) Lisez par rapport au Chancelier Birague, la  
note sur les Mémoires de Castelnau, ( tome XLV. de  
de la Collection, p. 191.)

faire paroître un mari jeune, qui aimoit la dé- 1583.  
pense, mais pauvre, & qui ne tiroit rien de  
de son père.

Ainsi tout l'argent comptant, les meubles  
magnifiques qu'elle avoit héritez de son père,  
qui vivoit splendidement, mais avec règle,  
furent bien-tôt dissipez. La dernière campa-  
gne que son mari fit en Saintonge, sous le  
commandement du Duc de Joyeuse, où il fut  
tué avec lui, acheva de la ruiner; ainsi se  
voyant sans mari & sans biens, elle tomba  
de chagrin dans une maladie de langueur: &  
enfin après avoir soutenu un long procès  
contre Florimond de Birague son cousin ger-  
main, à qui son père, qui prévoyoit la diffi-  
pation que feroit sa fille, avoit substitué ses  
biens, elle mourut dans une pauvreté si af-  
freuse, qu'il ne lui resta pas dequoi se faire  
enterrer. Les Dames de la Cour, qu'elle avoit  
connues dans sa prospérité, & dont elle s'étoit  
attirée l'affection par ses grandes dépenses,  
lui fournirent journellement dequoi vivre,  
& par charité dequoi l'inhumer après sa  
mort.

La fin malheureuse de cette Dame, qui  
avoit hérité d'une si opulente succession du  
premier Magistrat de France, est une grande  
leçon pour les veuves & pour les autres Da-

1583. mes de qualité , qui ne mettent point de bornes à leur dépense , & qui se choisissent un mari sans le conseil de leurs pères , ou de ceux qui leur en tiennent lieu.

Le Cardinal de Birague mourut sur la fin de cette année : on lui fit une superbe pompe funèbre ; toutes les Cours en corps assistèrent à son convoi par ordre de Sa Majesté : honneur qui n'est dû qu'aux Rois , aux fils de France , aux frères du Roi , & au Connétable. Son corps fut porté à sainte Catherine du Val des Ecoliers , dans une Chapelle où il avoit fait élever un tombeau pour lui & pour Valentine Balbiani sa femme.

Il ne faut pas oublier une ancienne coutume abolie , qu'il renouvela si-tôt qu'il fut Cardinal , & qui depuis lui n'a plus été mise en usage. Il alloit ordinairement à S. Paul , qui est une des plus grandes Paroisses de Paris , où après qu'on avoit chanté des Motets , on faisoit de nuit une Procession (a) aux flambeaux. Une prodigieuse multitude de personnes de tout âge & de tout sexe suivoit le Clergé , précédé de la Croix ; la symphonie

(a) Relativement à cette procession & aux autres pratiques Religieuses de ce genre , que Henri III mit à la mode , voyez l'Observation N<sup>o</sup> 17 sur les Mémoires de Cheverny. (Tome L. de la Collection , p. 312.)

qui s'accordoit à la voix des Prêtres, sem- 1583.  
bloit plutôt régler la marche de ce peuple,  
que ses danses indécentes. Il se fit à la mort  
de ce Prélat une pareille cérémonie, où se  
trouvèrent plus de six mille personnes qui  
chantoient dévotement ; des valets posés  
sous des portiques élevés dans les rues, &  
ornés des armes du Cardinal, leur offroient  
des confitures & du vin, mais sans confu-  
sion.

Pierre du Val, dont on vient de parler,  
disoit qu'autrefois il avoit vû pratiquer la  
même chose dans la Paroisse de S. Benoît ;  
que la Procession, qui étoit partie de Saint  
Jacques du Haut-Pas, étoit venue au Petit-  
Châtelet, & delà aux Carmes de la Place  
Maubert ; mais que tout cela avoit plutôt  
l'air d'une réjouissance publique que d'une  
action de piété : que cette coutume, que la  
simplicité avoit introduite, étoit dégénérée  
en débauche, & abolie dans un tems suspect,  
où elle pouvoit causer plus de scandale que  
d'édification : cependant quand ce Cardinal  
la renouvela, personne n'y trouva à redire ;  
tant il est vrai qu'on interprète ces sortes de  
choses en bien ou en mal, selon la différence  
des tems, des lieux & des personnes.

*Fin du second Livre.*

# MEMOIRES

## DE JACQUES-AUGUSTE

### DE THOU.

#### LIVRE TROISIÈME.

1584. **O**N étoit déjà dans l'année 1584, elle fut funeste à de Thou & au Chancelier son beau-frère, qui perdit Anne de Thou sa femme (a); elle mourut en couche à la Roquette proche de Paris, après une violente maladie. La première Présidente ne l'abandonna point, & lui rendit tous les soins d'une tendre mère. Le Chancelier s'abstint des devoirs de sa charge pendant quelques jours, & pour éviter les visites de la Cour, se retira chez lui en particulier. Comme il cherchoit dans la solitude & dans sa famille quelque soulagement à sa douleur, de Thou, à qui cette perte étoit également sensible, ne le quitta point. Après Pâques le corps qui passa en grande pompe au travers de la ville dans un chariot, fut porté au Château de Cheverni proche de

(a) Elle mourut le 27 Juillet 1584. (Lisez les Mémoires de Cheverny, tome L de la Collection, p. 140 & suiv.)

Blois, & enterré dans la Chapelle des Hu-1584.  
raults.

Dans le tems que la Cour fut à Blois, le 25 d'Octobre, on fit à cette Dame un service magnifique en présence d'un grand nombre de Prélats, de parens & d'amis, qui en avoient été priés. Renaud de Beaulne, Archevêque de Bourges, proche parent du Chancelier, fit l'Oraison Funèbre. Elle fut imprimée cette même année avec des vers de Jean Daurat & de Paul Melisse, & avec un Poëme que de Thou composa pour sa consolation particulière & pour celle de son beau-frère.

C'est ici la première fois qu'on a eu occasion de parler de Renaud de Beaulne; mais il n'est pas juste de poursuivre, sans faire connoître au Lecteur ce Prélat si célèbre de son tems à la Cour.

Il étoit petit-fils de Jacques de Beaulne-Samblançay, auquel on fit le procès, & qui fut condamné à une mort injuste & infâme, pour satisfaire la haine impérieuse de la mère de François I. Il avoit appris les Belles-Lettres sous Jacques Toussan & sous Jacques Stracelles. Sa mémoire étoit si fidèle & son jugement si solide, qu'en public ou devant ses amis, il se servoit toujours à propos de ce qu'il avoit appris dès son enfance

584. dans les Poètes Grecs & Latins, ou dans les autres bons Auteurs, dont il citoit les passages justes, quand l'occasion s'en présentoit.

Plusieurs personnes l'ont entendu reciter à quarante ans une page entière d'Homère sans en oublier un mot, quoique les grandes affaires où il fut employé dès sa jeunesse, eussent dû lui en faire perdre les idées. Il étoit bien fait de sa personne & de bonne mine, naturellement éloquent, doux & d'une humeur agréable; si patient d'ailleurs, qu'il ne se fâchoit jamais, & qu'il ne lui échappoit aucune parole désobligeante contre personne: circonstance d'autant plus remarquable, qu'il avoit tous les signes d'un homme colère & emporté.

Il étoit d'un tempérament si chaud, qu'il avoit besoin d'un aliment presque continuel pour entretenir sa santé, qui faisoit sa plus grande attention. L'exercice ou le sommeil ne lui étoient point nécessaires pour digérer, la chaleur naturelle y suppléoit suffisamment: à peine dormoit-il quatre heures par jour, au bout desquels le besoin de manger le réveilloit. A une heure (a) après minuit il se faisoit

(a) On apportoit alors une table à côté de son lit; & à cette heure même il mangeoit rarement seul, parce qu'il aimoit à manger en compagnie, & à dis-  
donner

donner à manger, se reposoit ensuite, & ex-1584-  
pédioit ses affaires particulières jusqu'à quatre  
heures, qu'il se mettoit à table avec quel-  
ques-uns de sa maison, qu'il faisoit lever. A  
huit heures on le servoit pour la troisième  
fois; il sortoit après ce déjeûné pour les  
affaires publiques, jusqu'à midi, qu'il ren-  
troit chez lui pour dîner, toujours en bonne  
compagnie. Il faisoit collation à quatre heu-  
res, & le soir sa table n'étoit pas moins bien  
servie que le matin: cela n'empêchoit pas  
qu'il ne fît encore une espèce de *médianoche*  
avant de se mettre au lit. Ces repas de Cour,  
qui se font à la hâte, ne l'accommodoient  
point: il disoit agréablement *qu'on y man-  
geoit plutôt comme des chiens gourmands, que  
comme des hommes*. L'hiver il étoit toujours  
une bonne heure à table, & l'été, qu'il sem-  
ble qu'on ait moins d'appétit, cinq quarts  
d'heure. Aussi s'étant excusé plusieurs fois au  
Duc d'Alençon de manger chez lui, ce Prin-  
ce, qui en sçut la raison, lui promit d'or-  
donner à son Maître-d'hôtel de laisser tou-  
jours un tems suffisant entre les services.

Avec tout cela l'on ne le vit jamais ni  
courir à table sur des matières savantes & agréables.  
(Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de MM. de  
Sainte-Marthe.)

1584. plus assoupi , ni la tête plus embarassée ; son esprit fut toujours aussi présent , aussi agréable ; & son visage , malgré ses années , conserva la même sérénité sans aucunes marques de chaleur , ordinaire aux grands mangeurs. Il faisoit peu d'exercice , & ne se servoit d'aucuns moyens pour exciter son appétit ; mais il soulageoit la nature accablée d'alimens , par quelques purgatifs qu'il faisoit préparer chez lui : comme il n'étoit pas ignorant dans la Médecine , il les ordonnoit lui-même ; ainsi il n'étoit presque jamais malade , & son esprit toujours actif ne se ressentoit en aucune manière de la pesanteur du corps.

Il eut une grande barbe de bonne heure , & fut fort jeune Conseiller au Parlement , & avant l'âge , Président aux Enquêtes ; mais toujours avec réputation. Delà , Maître des Requêtes , & presque aussi-tôt Evêque de Mande , par le crédit de Marguerite sa sœur , qui étoit fort bien à la Cour. Elle épousa dans ce tems-là Claude Gouffier , Marquis de Boisy , Grand-Ecuyer de France , qui à la faveur de ce mariage fut créé Duc de Roanez. Ce fut alors que ce Prélat fut employé dans les grandes affaires , & fait Chancelier (a) du

(a) M. de Thou se tait ici sur une anecdote qu'on lira dans les Mémoires de l'Etoile , par rapport à Renaud

Duc d'Alençon, dans le tems que la Reine 1584. Catherine fit la maison des fils de France, & que de Thou le père eut la charge de Chancelier du Duc d'Orléans : mais comme ce sage Magistrat ne pouvoit accorder l'assiduité que demande le Palais avec cet emploi qui attache à la Cour, il s'en défit en faveur de son gendre de Cheverni ; ce qui depuis servit à ce dernier pour monter aux plus grandes dignités.

Il y avoit de tout tems une étroite liaison entre la famille de Beaulne & celle de Thou. Quand la première fut accablée par une affreuse disgrâce, & qu'elle fut abandonnée de la Cour & de la Ville, comme il arrive tous les jours, elle ne trouva de secours que dans la dernière.

Renaud de Beaulne demeura quelque tems chez le Président Augustin de Thou, & ce

de Beaune en sa qualité de Chancelier du Duc d'Alençon. En 1580 le Prélat perdit cette place ; & selon l'Etoile sa mauvaise gestion lui valut cette disgrâce. Il paroît que s'il ne dilapida pas les finances du Prince, au moins laissa-t-il ses gens les dilapider. Au surplus Renaud de Beaune effaça cette tache par les services essentiels qu'il rendit à Henri IV. Il fournit les preuves les plus complètes de son patriotisme ; & la colère injuste de Rome ne l'effraya jamais.

1584. fut en ce temps-là qu'on parla de marier Christoffe de Thou, fils aîné du Président, à Marguerite de Beaulne, dont on vient de parler. Ce Mariage ne se fit point, mais l'amitié de deux personnes si vertueuse fondée sur un sujet si légitime, subsista toujours. Quand cette Dame fut en faveur auprès de la Reine Mère, elle s'en servit pour avancer ses frères; mais après eux, ce fut Christoffe de Thou pour lequel elle s'employa davantage. Plusieurs années avant qu'elle mourut, elle avoit mis son Testament entre les mains de son bon ami (c'est ainsi qu'elle l'apelloit) & l'en avoit fait exécuteur. Elle lui laissa pour gages de son amitié, un beau Livre de Prières, orné de plantes & de fleurs, peintes en mignatures, qu'elle avoit eu de la Reine Claude, fille de Louis XII femme de François I & mère d'Henri II. De Thou le conserva depuis avec grand soin parmi ses plus précieux bijoux.

Ajoutons encore ici quelque marques de l'intime amitié qu'il y eut toujours entre Renaud de Beaulne & de Thou. Ils logeoient tous deux dans le Cloître Nôtre-Dame, & de Thou soupoit tous les soirs chez de Beaulne, qui l'entretenoit souvent avec de grandes marques de reconnoissance des obligations

qu'il avoit à M<sup>rs</sup> de Thou ses pères. Cela 1584-  
dura pendant trois ans, & jusqu'au tems que  
de Thou quitta le Cloître pour aller loger  
chez sa mère : mais cette séparation ne dimi-  
nua rien de leur amitié, renouvelée depuis  
dans les occasions, que le malheur des temps  
fit naître, comme on le dira dans la suite.

Cependant Madame de Thou pressoit son  
fils de se déterminer, & de quitter ses Béné-  
fices, pour se mettre en état de pouvoir dis-  
poser de lui-même. Cela ne se pouvoit faire  
tant qu'il seroit Conseiller clerc ; ce qui l'obli-  
gea de prendre une Charge de Maître des  
Requêtes, non par ambition, ou pour pa-  
roître à la Cour, dont son inclination étoit  
fort éloignée, mais pour contenter sa mère,  
& parce que les Ecclesiastiques, aussi-bien  
que les autres, en pouvoient être revêtus :  
cela ne se fit pourtant pas sans difficulté. Le  
Roi prodigue & d'un esprit inégal, après  
avoir créé quantité de nouvelles Charges jus-  
qu'alors inconnues dans le Royaume, avoit  
défendu d'en vendre aucune sous de rigou-  
reuses peines ; que si quelqu'une venoit à  
vâquer par mort ou par confiscation, ou elle  
étoit supprimée, ou on y commettoit, ou on  
choissoit quelque personne capable de la  
remplir : Ordonnance avantageuse, s'il eut

1584. été permis d'exercer paisiblement des Charges dans un siècle rempli d'esprits si turbulens. Il ne restoit plus de voyé que celle de permuter, & elle n'étoit accordée que par grace. La Reine Mère l'obtint pour de Thou en considération du Premier Président son père, qu'elle avoit honoré de son estime.

Il fut donc pourvu le 10 d'Avril d'une Charge de Maître des Requêtes à la place de Guillaume du Vair, qui quoique fort jeune en avoit été jugé capable par ses bonnes qualitez, & par son sçavoir; mais qui aimoit mieux se faire Conseiller d'Eglise, que de passer tout-d'un coup du Palais à la Cour dans un âge si peu avancé.

La douleur de la mort de son père, & d'une si chère sœur, faisant chercher à de Thou quelque soulagement, & dans le public & dans le particulier, il se remit à l'étude. Il prit chez lui Maurice Bressieu Professeur Royal de Mathématiques, qui avoit partagé avec Jean Stadius la Chaire de Ramus, vacante par la mort de ce professeur, suivant les conseils que lui donna l'illustre & savant François de Foix Candale. Il s'attacha toute cette année & la suivante, autant que ses affaires le lui purent permettre, à la lecture du Grec d'Euclide, avec les Notes de Proclus.

Sur la fin de celle-ci il entreprit de para-1584.  
phrafer en vers Latins le Livre de Job, com-  
me l'Ouvrage le plus propre après les Pseaumes,  
pour exercer non-seulement son esprit,  
mais encore les meilleurs plumes. Ce Livre,  
au raport de saint Jérôme, a été composé en  
vers hexamètres, à l'exception des deux pre-  
miers Chapitres & du dernier. Ces vers, qui  
sont composés d'un dactyle & d'un spondée,  
& qui finissent toujours par ce dernier, pro-  
duisent par le génie particulier de la langue  
dans laquelle ils sont écrits, une harmonie  
& un son agréable, à cause du retour de la  
même mesure. Leur beauté, dit S. Jérôme,  
*n'est pas goûtée de tous les Lecteurs, mais seu-  
lement de ceux qui sentent bien cette cadence :  
son style peu éclairci par les interprètes, est  
tout figuré, & rempli (a) de ces saillies d'ima-  
gination, dont le sens doit être entendu plus  
par rapport à la disposition de celui qui parle,  
que par rapport aux expressions.*

Pour mieux exécuter son dessein, outre  
l'explication de S. Jérôme, il se servit de  
l'excellent Commentaire de Jean Mercier,  
pour pouvoir joindre les agrémens de la lan-  
gue Latine, avec la vérité du Texte, & lier  
pour l'utilité du Lecteur ce qui paroît séparé

(a) On a ajouté ces paroles pour éclaircir le Texte.

1584. à la première vue. De Thou communiqua son projet à Pierre Pithou, qui l'approuva fort, & qui l'exhorta d'y travailler. Ce conseil, qu'il regarda comme une approbation générale, lui fit entreprendre cet ouvrage, qui l'occupa pendant deux ans.

En ce temps-là, Henri Estienne (a) faisoit imprimer *Aulugelle Macrobe*, que Louis Carion de Bruges lui avoit promis d'éclaircir par un Commentaire; ce qui fit naître entre eux une grande contestation préjudiciable au public, & fomentée par l'Imprimeur dont se servoit Estienne, & qui n'étoit qu'un brouillon. De Thou & Claude du Puy tâchèrent en vain de les accommoder; Carion n'ayant point voulu se rendre à leurs prières, ne donna point ses Notes sur ces Auteurs, il se contenta d'en faire paroître quelques-unes sur Aulugelle.

Jean Guillelmus, qui étoit alors à Paris, proposoit aux Libraires de faire une nou-

(a) Henri Etienne, faute de bons caractères, employoit le ministère d'un autre imprimeur. Il résidoit alors à Paris; & malgré les ordres de son pere il ne pouvoit quitter ce séjour. Il venoit fort souvent voir de Thou; & presque tous les soirs ils soupoient ensemble. (Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & de MM. de Sainte-Marthe.)

velle édition des *Œuvres de Cicéron*. L'espérance du gain que les Imprimeurs prétendoient faire sur cette édition, les brouilla avec lui. Estienne les voulut accommoder ; mais comme il survint d'autres difficultés, & que Guillelmus mourut à Bourges, où il étoit allé pour entendre Cujas, la chose ne fut point exécutée (1).

La mort de François, Duc d'Anjou, frère unique du Roi, qui arriva cette année, consterna (a) de Thou & tous les bons François : elle fit espérer aux Espagnols de recouvrer les Pays-Bas, par où plutôt que par ailleurs, ils ont toujours attaqué la France, & causa chez nous la guerre civile.

De Thou fut aussi très-sensible à la mort de Paul de Foix, Archevêque de Toulouse, & à celle de Guy-du-Faur de Pybrac, Président au Parlement de Paris, & dont il est parlé dans le second Livre de ces Mémoires. Il faut dire ici que c'est à Pybrac, à de Thou, & aux soins de Scévole de Sainte-Marthe, que le public est redevable des Poésies du

(a) Ce ne fut pas à cause de ses qualités personnelles qu'on regretta le Duc d'Anjou ; mais on le regardoit comme l'obstacle le plus propre à arrêter les projets de la Ligue, & spécialement ceux du Duc Guise. Sous ce rapport seul sa mort affligea les bons citoyens.

1584. grand Chancelier de L'hôpital. Il seroit à souhaiter que cet ouvrage eût pu recevoir une plus grande perfection ; mais la maladie & la mort de Pybrac ne permirent aux autres de suppléer à ce qui y manquoit : comme il étoit le maître de ces Poésies , qu'il prétendoit ranger par l'ordre des dates , avant que de les faire imprimer , ce qui leur eût donné un grand jour & une grande beauté , ils ne purent pas faire la même chose. De Thou espéroit néanmoins qu'il pourroit en venir à bout avec l'aide de Pierre Pithou & de Nicolas le Fèvre , & les augmenter encore d'un tiers.

1585. La guerre civile recommença l'année d'après la mort du Duc de Brabant ; ( c'est ainsi qu'on nommoit le Duc d'Anjou ) elle ne fut pas moins funeste à ces Auteurs qu'au Roi & à l'Etat. De Thou pour éloigner l'idée des malheurs publics , continuoît sa Paraphrase sur Job , & s'occupoit aux Mathématiques avec Bressieu.

L'Avocat-Général son oncle l'avoit souvent pressé de songer de son vivant à se faire pourvoir de sa charge , dont il reconnoissoit avoir l'obligation au premier Président son père. Il lui représentoit qu'il avoit beaucoup d'amis à la Cour , qui employeroient leur crédit en

sa faveur, & qu'il se faisoit fort d'en obtenir 1585.  
les provisions du Roi : qu'il ne pouvoit voir  
sans douleur cette dignité sortir de sa famille ;  
mais qu'il mourroit content s'il la voyoit  
remplie d'une personne de son nom, puisque  
les inclinations opposées de son fils ne lui  
permettoient pas de la lui laisser.

De Thou le remercia de sa bonne volonté,  
& lui fit entendre que ce laborieux emploi  
ne lui convenoit point ; qu'il consistoit à  
parler continuellement en public sur toutes  
sortes de matières, & que cela demandoit  
une personne accoutumée à ces sortes d'ac-  
tions dès sa jeunesse.

Peu de tems après parut l'Edit d'union,  
qui non-seulement troubla la paix & la tran-  
quillité de l'Etat ; mais qui rendit encore le  
commerce de la vénalité des charges, qui  
avoit été si sévèrement défendu, plus com-  
mun que jamais. L'Avocat - Général fut  
pourvû par l'ordre du Roi de celle de Pré-  
sident vacante par la mort de Pybrac ; il n'en  
fut pas plutôt en possession, qu'il pria ins-  
tamment son neveu de lui permettre d'em-  
ployer ses amis pour en obtenir la survivance  
en sa faveur, puisqu'il n'avoit plus pour s'en  
défendre les mêmes raisons dont il s'étoit  
servi pour la charge d'Avocat-Général ; qu'en

1585. cas que la survivance ne lui plût pas , il aimoit mieux dès à présent être le premier des Avocats-Généraux , que le dernier des Présidens. Ils s'accommodèrent ensemble là-dessus , sans autres conditions que celles que de Thou voulut y mettre de sa bonne volonté , & sur sa parole. Il les exécuta depuis très-réligieusement après la mort de son oncle , qui n'avoit demandé aucun engagement par écrit.

Quelle différence de caractère entre ces faux dévots contrefaits dans leur visage , dans leurs paroles & dans leurs actions , & ces dignes Magistrats , dont la candeur & la droiture sont une loi inviolable à laquelle ils se soumettent sans contrainte & sans dissimulation ? Tout ce que l'Avocat-Général exigea de son neveu , ce fut de prendre à l'avenir plus de soin de ses affaires : mais comme ce conseil , qui eût pu dans tout autre être intéressé , parut à de Thou ne lui être donné que pour son propre bien , il le prit en bonne part , & l'affaire ne fut finie que l'année suivante , que l'occasion se présenta de la terminer.

On aprit en ce tems-là la mort du Pape Grégoire XIII<sup>e</sup> , qui n'ignorant pas que c'étoit sous son Pontificat qu'on avoit jeté

les premiers fondemens de la Ligue, appré-1585.  
hendoit qu'on n'élût un autre Pape d'une  
humeur plus turbulente, & plus portée à  
allumer qu'à éteindre, par sa modération,  
le feu qui avoit commencé sous son prédé-  
cesseur.

Ainsi l'on résolut d'envoyer à Rome au pro-  
chain Conclave : pour cet effet, on jeta les  
yeux sur le Cardinal de Bourbon, qui avoit  
eu le Chapeau depuis peu, & qu'on apella  
le *Cardinal de Vendôme*, pour le distinguer  
de son oncle. On le crût plus propre qu'un  
autre à s'opposer aux intrigues de la Ligue,  
& à défendre les intérêts du Roi & de l'Etat,  
qui se trouvoient mêlez avec les siens : ce  
choix étoit fort du goût du Roi.

Ce Cardinal, qui aimoit les Belles-Lettres,  
avoit fait amitié depuis quelques années avec  
de Thou : on soupçonnoit même ce dernier  
de gouverner cette Eminence, & d'avoir  
fait naître la contestation qui arriva l'année  
précédente à l'Assemblée de l'Abbaye de S.  
Germain, où Vendôme disputa la préséance  
au Cardinal de Guise, malgré le Cardinal  
de Bourbon son oncle, dévoué à la Ligue ;  
ce qui donna lieu à de grandes contestations,  
qui furent cause que le Cardinal de Bourbon  
empêcha le Roi de l'envoyer à Rome. De

1585. Thou s'étoit offert de l'y accompagner , & de le cautionner de ce qu'il falloit emprunter pour faire ce voyage ; ce qu'il fit depuis dans une autre occasion , non - seulement avec perte, mais avec de fâcheuses traverses. Comme ce Cardinal mourut avant que tout l'emprunt dont il étoit caution fut remplacé, les créanciers de ce Prélat le fatiguèrent autant qu'il leur fut possible.

C'est ainsi que par sa générosité naturelle il se faisoit aimer des Princes & des grands Seigneurs , dont il soulageoit les disgraces, par ses services ou par ses conseils , sans en attendre d'autre récompense que la seule satisfaction d'avoir suivi son penchant. Content de ce plaisir intérieur , il s'éloignoit d'eux insensiblement au retour de leur prospérité, & quittoit la place à ces faux amis & à ces lâches flatteurs , qui ne reviennent à eux qu'avec leur bonne fortune. Il n'ignoroit pas que se laissant aisément séduire par leurs artifices, ils oublient & regardent même avec aversion les services passés , la franchise, la fidélité de leurs véritables amis. Il sçavoit u'ils ne se plaisent plus alors qu'avec ceux qui les trompent, & qui leur déguisent la vérité ; aussi l'on peut assurer, sans prétendre leur rien reprocher, que De Thou, qui leur

rendoit souvent des services considérables, 1585. n'a jamais reçu d'eux que de l'ingratitude : mais comme il se satisfaisoit lui-même, il avoit pris son parti de ne se rebuter point, & de ne changer ni de bonne volonté ni de conduite, malgré les affaires qu'il s'étoit toujours attirées par sa candeur, incapable de se démentir, & de s'abaisser à de serviles complaisances.

Quoiqu'on fasse ces réflexions à l'occasion du Cardinal de Vendôme, on ne doit pas lui en faire l'application ; ce Prince eut toujours pour lui une véritable amitié jusqu'en 1591 que le tiers parti se fortifia pendant que le Roi étoit occupé au siège de Chartres. Alors des esprits mal-intentionnés lui ayant persuadé de se faire Chef de parti, après la mort du vieux Cardinal de Bourbon son oncle, lui qui étoit du Sang Royal, se laissa surprendre à leurs mauvais conseils, & ceux de ses amis qui ne pouvoient approuver ces factions, lui devinrent suspects.

De Thou ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir, cette amitié si vive, dont il l'avoit honoré, se refroidit ; aussi Paris ne fut pas plutôt rentré dans l'obéissance du Roi, que de Thou se retira pour toujours de la Cour, & continua en liberté d'écrire

1585. l'Histoire qu'il avoit commencée il y avoit deux ans, & qu'il avoit conduite jusqu'au règne de François II.

Enfin ce Cardinal étant malade à Saint-Germain des Prez, de la maladie dont il mourut, envoya chercher de Thou, le vit, & lui parla jusqu'au dernier moment de sa vie. Alors comme ils tâchoient de se consoler l'un & l'autre, dans ces entretiens particuliers, ils déplorèrent les funestes suites de nos guerres civiles, dont l'aveuglement fatal avoit causé le progrès des Espagnols dans les pays - Bas, & donné lieu aux desseins ambitieux du Duc de Savoye.

Depuis que de Thou fut pourvu de la charge de Maître des Requêtes, & qu'il se fut démis de ses Bénéfices, sa mère le pressoit continuellement de retourner dans la maison paternelle. Il avoit pendant deux ans différé sous divers prétexte de se rendre à ces instances; mais enfin il résolut de satisfaire à des empressements si tendres & si justes. Il y fit porter ses meubles, & principalement sa Bibliothèque, qui étoit déjà très-nombreuse. L'objet de la mère n'étoit pas seulement de l'avoir auprès d'elle, mais de le presser de changer d'état, & de se marier.

D'un

D'un autre côté le Président de Thou son <sup>1585.</sup> oncle souffroit impatiemment sa négligence, & lui reprochoit que quoiqu'il n'eut accepté la charge de Président qu'à condition qu'il s'y feroit recevoir en survivance, il n'y avoit pas encore songé.

Heureusement François Choesne, Lieutenant-Général de Chartres, se trouva alors à Paris. Il avoit été mis fort jeune auprès de Paul de Foix, & lui avoit servi longtemps de Lecteur pendant ses ambassades. Quand de Thou suivit de Foix dans celle d'Italie, Choesne faisoit encore la même fonction auprès de Foix; le mérite, & un zèle égal pour le bien de l'Etat, qu'ils s'étoient reconnus l'un l'autre, les avoit liés d'une amitié fort étroite. Il arriva que Choesne vint un jour rendre ses devoirs au Président de Thou; ce Magistrat qui sçavoit qu'il étoit des amis de son neveu, lui en fit aussi-tôt ses plaintes. Il le pria de le voir, & de lui faire entendre qu'il ne devoit pas avoir tant de paresse & d'indifférence sur ses affaires. Choesne se chargea volontiers de la commission, persuadé qu'elle feroit plaisir à l'oncle, qu'elle étoit utile au neveu, & qu'elle lui faisoit honneur.

Aussi-tôt il alla trouver de Thou, & lui

1583. exposa le sujet de sa visite. Celui-ci le remercia de ses soins, & lui dit que cet empressement partoît de la bonne volonté de son oncle; mais qu'il falloit attendre un tems plus favorable : qu'il sçavoit combien les sollicitations & les assiduités que demandent les grands Seigneurs, étoient contraires à son humeur : qu'à son gré rien n'étoit si cher que ce qui s'achetoit par des prières : que les choses étoient dans une situation, qu'il étoit impossible de rien obtenir du Roi, sans la faveur de ceux qui dispofoient de ses graces.

Choesne qui le vit d'humeur à s'étendre là-dessus, l'interrompit, & lui dit : *Il n'y a que ceux qui négligent le temps, qui se plaignent de sa perte. Si vous jugez qu'il est indigne de vous & de votre dignité d'employer des sollicitations auprès des favoris, ou que vous en apprehendiez l'issue, je m'en charge volontiers. Vous connoissez Philippe des Portes ( 2 ), & vous n'ignorez pas qu'il est de mes parens & de mes amis; vous sçavez encore son crédit auprès du Duc de Joyeuse, qui pour ces sortes d'emplois est tout puissant auprès de Sa Majesté; je suis persuadé que je ferai plaisir à l'un & à l'autre si je m'emploie à vous faire obtenir du Roi par leur moyen ce que vous souhaitez.*

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il alla <sup>1585.</sup> de ce pas chez des Portes, qu'il trouva sur le point de sortir, avec son porte-feuille pour aller chez le Duc de Joyeuse, & pour l'entretenir de ce qu'il avoit à faire ce jour-là; il le tira à part, lui dit ce qui l'amenoit, & l'ayant trouvé bien disposé, il n'eut pas de peine à lui faire mettre cette affaire sur ses tablettes. Comme ceci se passoit le matin, des Portes lui dit seulement de venir dîner avec lui, & qu'il lui en rendroit compte; Choesne ne manqua pas d'y aller, & trouva la chose faite: aussi-tôt il courut chez de Thou, qui surpris de sa diligence & de la facilité du succès, fut fâché de n'avoir fait aucune démarche de civilité auprès du Duc de Joyeuse & de Desportes.

De Thou lui en témoigna son chagrin, & lui dit, *qu'il ne pouvoit assez reconnoître un si grand service.* Dans le moment même, il alla trouver des Portes, & s'excusa de ne l'avoir pas prévenu, sur l'activité du zèle de son ami. Des Portes ne souffrit pas qu'il en dit davantage, & lui répondit: *je sçai que vous êtes du nombre de ceux auxquels il convient mieux de témoigner leur reconnoissance des plaisirs qu'on leur a faits, que de prendre la peine de les solliciter.* Quand vous m'avez

1585. employé auprès du Duc de Joyeuse pour obtenir ce que vous souhaitiez, comptez que vous nous avez obligé l'un & l'autre : c'est en pareille occasion que l'on peut dire qu'on se fait honneur, quand on rend service à un homme de mérite.

De Thou pria des Portes de le mener sur le champ chez le Duc de Joyeuse ; mais des Portes lui dit qu'il ne le trouveroit pas, qu'il lui sembloit même qu'ayant été obligé de si bonne grace, un remerciement si précipité pourroit importuner ce Seigneur dans l'embarras où il étoit ; qu'il se chargeoit de son compliment, & qu'il étoit sûr que le Duc ne trouveroit pas mauvais, s'il ne le remercioit pas aussi promptement qu'il avoit été servi. Cependant Joyeuse partit pour son Gouvernement de Normandie, comme il faisoit ordinairement tous les ans aux Fêtes de Pâques : ainsi cela fut remis à son retour.

1586. Claude Pinart, Secrétaire d'Etat, expédia les provisions de cette charge de Président le 22 Mars ; mais elles ne furent scellées que quelque temps après : ce qui fut cause que de Thou ne prêta serment au Parlement que le 13 du mois d'Août suivant. Toute cette auguste compagnie lui témoigna sa

joye, de le voir revêtu d'une charge émi-<sup>1586.</sup>  
nente, que son grand-père, son père, &  
son oncle, avoient si dignement possédée,  
& qui étoit comme héréditaire dans la fa-  
mille. Après que Mathieu Chartier eut fait  
le rapport des provisions, la Cour ordonna,  
quelque bien intentionnée qu'elle fut pour  
de Thou, qu'en cas qu'Augustin de Thou  
son oncle mourut, avant que son neveu (qui  
n'avoit encore que trente-trois ans) eut atteint  
l'âge porté par les Ordonnances, de Thou  
ne pourroit opiner comme Président, qu'il  
ne fût entré dans sa quarantième année : ce  
qu'elle fit, pour ne pas préjudicier à ses ré-  
glemens ni à sa discipline.

Tous ses amis s'empressèrent de le féliciter  
sur cette promotion. Pour leur en témoigner  
sa reconnoissance, il composa quelques vers  
à la hâte, qu'il adressa à Pierre Pithou &  
à Antoine Loyfel. Pithou y répondit par ces  
beaux vers, qu'on voit dans ses Ouvrages ;  
ce qui faisoit souvent dire à de Thou, que  
si les siens étoient médioeres, du moins ils  
en avoient fait produire d'excellens.

Cette affaire finie, il ne restoit plus qu'à  
marier de Thou ; pour cela, il falloit lever  
les difficultez qui pouvoient se rencontrer

1586. du côté de la Cour Ecclesiastique ; ce qui l'obligea de s'y pourvoir, & de presenter Requête à l'Official de Paris, devant lequel il fit appeller la première Présidente sa mère, le Chancelier & le premier Président ses deux beaux-frères, la veuve de son frère aîné, son autre frère Christoffe-Auguste de Thou, qui ne comparut point ; tous ceux enfin qui pouvoient y avoir intérêt. Il n'y en eut pas un qui ne consentit à ses demandes, ou qui ne s'en raportât à ce qui en seroit ordonné : ainsi après toutes les informations & les preuves rapportées, principalement après que l'Evêque de Chartres eut assuré que quand son neveu fut pourvu d'une charge de Conseiller-Clerc, il n'avoit pris ce qu'on appelle les *quatre mineurs*, que par obéissance aux volontés du premier Président ; que du vivant de son père il avoit souvent témoigné sa répugnance pour cet état ; & après que sa mère eut répondu la même chose dans son interrogatoire, l'Official le dégagea des obligations qu'il auroit pu contracter, le déclara libre de tous les vœux qu'il auroit pu faire, le rétablit dans son premier état, lui permit de se marier, s'il le jugeoit à propos, & déclara légitimes les enfans qui viendroient d'un

mariage qu'il contracteroit dans les formes. 1586.  
 Cette sentence fut rendue le 29 Mars, la  
 surveille du Dimanche des Rameaux.

Sur la fin de cette même année, de Thou  
 mit la dernière main à sa traduction du *Livre  
 de Job*, qui fut imprimée par Denis du Val.  
 On en fit depuis une seconde & une troi-  
 sième édition, beaucoup plus exactes, & aug-  
 mentées de quelques éloges. Pineda en  
 mit une partie à la tête de ce gros Com-  
 mentaire en deux volumes, qu'il donna sur  
 le Livre de ce Patriarche. La première fois  
 que ce sçavant homme lut cette paraphrase  
 imprimée, il ajouta cette élogé.

Ce seul Homère étoit digne de cet Achille.

Le changement de demeure que de Thou  
 fut obligé de faire, & le voyage de Bressieu,  
 interrompirent ses études de Mathématiques.  
 Bressieu s'en alla à Rome pour accompagner  
 François de Luxembourg de Piney, qui sui-  
 vant l'usage, y fut envoyé par le Roi pour  
 rendre de la part de Sa Majesté, l'obédience  
 au nouveau Pape Sixte V, car Marc-Antoine  
 Muret qui s'étoit si long-tems acquitté auprès  
 des Papes, de la même commission (a) qu'on  
 donnoit à Bressieu, étoit déjà mort.

(a) Cette Commission consistoit à haranguer en  
 latin.

1586. Bressieu, sa fonction finie, resta à Rome, où il acquit une grande réputation. Depuis, pendant nos guerres, il enseigna à Pérouse; d'où enfin, après plusieurs années, il revint en France.

1587. L'année suivante fut partagée entre plusieurs grands événemens, tantôt heureux, tantôt malheureux, mais au jugement des plus sages, toujours funestes à la patrie. L'armée du Duc de Joyeuse fut défaite en Saintonge avec l'élite de la Noblesse de France (a); & lui-même y fut tué. Les Guises empêchèrent celle qui venoit au secours des Protestans de passer la Loire, & la désirent deux fois; l'une, à Vimory (b), l'autre, à Auneau en Beauce. Les suites de ces deux actions, qui l'année suivante furent si fatales au Roi & au repos de l'Etat, firent douter avec justice, si l'on devoit compter ces victoires pour des avantages.

Le public & de Thou en particulier, perdirent au commencement de cette année Jacques Denet, né à Paris, mais issu d'une

(a) Il s'agit ici de la bataille de Coutras, qui se livra le 20 Octobre 1587.

(b) Les détails relatifs à ces deux actions, se retrouveront dans les Mémoires de Saint-Aubin. Voyez aussi ceux de Cheverny, tome L de la Collection P. 157.

noble famille de Ponthieu. Il avoit exercé 1587. la profession d'Avocat au Parlement de Paris, avec autant d'érudition que d'intégrité. Les sentimens de noblesse, qu'il conserva toute sa vie dans son emploi, lui firent toujours préférer ses amis à ses intérêts particuliers. Il aimoit naturellement les armes & la chasse; comme sa profession ne lui permettoit pas de suivre les armes, il eut toujours une meute de chiens courans, pour satisfaire à son inclination pour la chasse. Il s'attacha auprès du père & des oncles de M. de Thou, tant qu'ils vécurent, entr'autres auprès d'Adrien de Thou, dont on a parlé au commencement de ces Mémoires, & auprès de Jean de Thou son neveu.

Après leur mort il réunit en la personne de M. de Thou, toute l'amitié qu'il avoit eue pour sa famille, & vécut avec lui pendant quatorze ans dans une parfaite intelligence. Cette amitié, pour ainsi dire, héréditaire, méritoit qu'on en fit mention dans la vie que l'on écrit. De Thou ne l'abandonna point pendant sa maladie, & fut presque continuellement auprès de lui dans le Cloître Nôtre-Dame où il logeoit. Lorsque Denet mourut, il reçut ses derniers sentimens, qui ordonnoient à sa famille & prin-

1587. cipalement à Gilles Dennet son frère , qui s'étoit habité en Normandie , de cultiver avec la famille des de Thou une amitié si bien fondée qu'il leur laissoit en partage. Dennet mourut d'une pleuresie à l'âge de cinquante-huit ans , & voulut être inhumé à Saint-André des Arts, où sont les tombeaux des de Thou.

Quittons ces tristes objets , pour parler de l'heureux Mariage où de Thou s'engagea cette même année. Il épousa Marie de Barbanfon , fille de François de Barbanfon-Cany , tué au combat de Saint-Denis , & dont il est parlé dans l'Histoire qu'il nous a donnée. Ce François étoit petit-fils de Michel de Barbanfon , Lieutenant de Roi de Picardie , qui possédoit de grands biens dans cette Province , du tems qu'Antoine de Bourbon , Duc de Vendôme , en étoit Gouverneur.

La maison de Barbanfon est originaire de Haynault , où est située la Principauté de Barbanfon , qui a passé aux Comtes d'Aremberg , cadets de la maison de Ligne. Ils se sont signalez sous le nom de Barbanfon , dans le commandement des armées durant les guerres des Pays-Bas , & sous les Règnes de Henri II & de Charles V.

François de Barbanfon laissa , d'Antoinette

de Vasières, riche héritière très-noble & très-vertueuse, Louis, Anne & Marie de Barbançon. Anne avoit épousé Antoine du Prat-Nantouillet, petit fils du Cardinal Antoine du Prat, Chancelier de France, si connu sous le Règne de François I. Dès le vivant du premier Président, Nantouillet étoit fort des amis du jeune de Thou son fils : ainsi il donna volontiers les mains à ce Mariage. Ce fut Charles Turcant, Maître des Requêtes, qui en fut l'entremetteur avec Pierre du Val, dont on a déjà parlé, & qui étoit connu de Madame de Cany par les services qu'il lui avoit rendus. Ce Médecin, qu'on pouvoit dire de la maison de Madame de Thou, l'avoit souvent entretenue de la mère & de la fille, & lui avoit fait naître un grand empressement pour ce mariage.

Pour garder les bien-séances, on pria le Chancelier de demander la Demoiselle. Il mena son beau-frère, accompagné de plusieurs personnes de distinction, chez Madame de Cany, qui logeoit au Faubourg Saint Germain à l'Hôtel de Picquigny, & obtint le consentement de cette Dame.

Sur ces entrefaites Madame de Cany tomba dans une maladie dont elle mourut ; mais sa mort n'apporta point de changement à ce

1587. qu'on avoit arrêté. Au mois de Mai suivant l'on convint des Articles du Mariage, que l'affliction de cette mort & les Cérémonies des Funérailles firent différer jusqu'au mois d'Aoust, qu'il fut célébré avec toutes les formalitez prescrites par l'Eglise.

L'Evêque de Chartres les fiança devant la 1<sup>re</sup> Présidente de Thou, devant le Chancelier & devant le 1<sup>er</sup> Président de Harlay; devant Augustin de Thou fils du Président, Christofle Augustin de Thou cousin germain du fiancé, & devant Renée Baillet, d'un côté : de l'autre, devant Louis de Barbançon Cany, Charles de Barbançon son oncle, Antoine du Prat-Nantouillet Prevôt de Paris, Anne de Barbançon sa femme, les frères d'Estournel oncles des Barbançons, & devant plusieurs autres personnes de distinction, nommées dans les Articles. Le même Evêque célébra la Messe dans l'Eglise de Saint-André des Arts, & pour éviter la foule, les maria après minuit.

Quoique le père & la mère de la Demoiselle, qui avoient autrefois été Protestans, fussent rentrez depuis long-tems dans le sein de l'Eglise avec leurs enfans, on voulut cependant lever jusqu'au moindre soupçon, & l'on fit examiner la Demoiselle en particulier par Arnaud du Mesnil Archidiacre de Brie,

& Grand Vicaire de l'Evêque de Paris, qui 1587. la confessa, & qui lui donna ensuite l'Absolution.

Après des formalitez si exactes, qui ne seroit indigné de l'impudence de ces imposteurs, qui non contents d'avoir décrié de tout leur possible l'Histoire que de Thou nous a donnée, ont encore voulu pénétrer jusques dans l'intérieur de sa famille, pour le rendre odieux sur la Religion ! Qu'ils examinent, ces dangereux calomniateurs ! si de ce côté-là l'on a pu prendre plus de précautions, pour recevoir avec respect un si grand Sacrement, & si du côté du monde on a rien oublié pour le rendre vénérable & authentique aux yeux du public, par le consentement & la presence d'un si grand nombre d'illustres parens.

Quelque tems après l'on reçut la nouvelle de la défaite arrivée en Saintonge. De Thou pénétré de reconnoissance, & qui comptoit les pertes publiques au nombre des siennes particulières, en fut fortement frappé : sa prévoyance lui faisoit envisager un enchainement de malheurs, qui l'affligoient ; il ne pouvoit voir sans douleur la mort d'un jeune Seigneur, qui venoit de l'obliger si généreusement, & périr avec lui l'élite de la Noblesse, c'est-à-dire, les forces de l'Etat. Il

1587. détestoit la fureur des factions, qui se répandoient de tous côtez ; il regardoit cette perte ; comme le commencement d'une guerre funeste excitée par des esprits entreprenans & animez par des conseils extrangers, principalement dans un temps où la France avoit si grand besoin de repos, pour se remettre de ses maux passez, & pour rétablir la Religion dans sa première sûreté.

Car quand une fois on eut violé la paix, les haines & les vengeances éclatèrent impunément, l'ambition n'eut plus de bornes, les Loix furent méprisées, & l'honneur de la France presque anéanti. Cette Religion qui servoit de prétexte à la prise des armes, fut bannie de la campagne, s'il en restoit quelque apparence dans les villes, elle servoit seulement de matière aux déclamations des gens d'Eglises ; les Chaires & les Confessionnaux loin de ranimer l'esprit de charité, ne prêchoient que la révolte ; & sous le voile de la Religion, on ne respiroit que la haine, la vengeance, le massacre, & l'incendie : C'étoit l'état de la France après la perte de la Bataille de Coutras.

Philippes des Portes, accablé de douleur & qui fuyoit la compagnie des hommes, se retira chez J. Antoine Baif, à S. Victor. De

Thou l'y alla voir pour le consoler & pour 1587.  
chercher auprès d'un ami, qui l'avoit obligé  
de si bonne grace, quelque soulagement dans  
des malheurs qui lui étoient communs.

Pour ne manquer à aucun de ses devoirs,  
il alla saluër ensuite François Cardinal de  
Joyeuse qui restoit seul de la branche illustre  
de cette grande Maison ; car Henri Comte du  
Bouchage s'étoit fait Capucin. Ce Prélat igno-  
roit le service que son frère avoit rendu à de  
Thou, qui l'en instruisit, afin qu'après la  
mort de son bienfaicteur il restât quelqu'un  
de sa Maison qui pût en avoir connoissance.

De Thou ne croyoit pas alors ( mais qui  
l'auroit pû prévoir ) qu'il deviendrait un jour  
son allié ; cela arriva cependant seize ans  
après ; car lors qu'il eut perdu sa première  
femme, dont il n'eut point d'enfans, il  
épousa Gasparde de la Chastre, fille de Ga-  
brielle de Batarnay, tante du Cardinal de  
Joyeuse. Cette Dame renouvella par sa fécon-  
dité l'espérance d'une famille presque éteinte.

La première Présidente ne fut pas moins  
sensible à ce malheur public, dont elle apre-  
hendoit les suites ; cela l'obligea de proposer  
à son fils, sur qui elle avoit beaucoup de  
pouvoir, & qu'elle connoissoit assez négligent  
sur ses intérêts, de lui faire une donation

1587. par Testament de la part qui lui pouvoit revenir de ses biens , à l'exclusion de ses autres héritiers. Elle vouloit lui laisser la maison paternelle , au lieu de ce qui lui pourroit échoir de ses biens de la campagne , qui lui avoient été cedez par ses enfans & par ses gendres , dans la vûë que son fils étant destiné pour succéder aux Charges de ses pères , prit le soin des monumens érigez à leur mémoire dans leur Paroisse , & qu'il fit exécuter les charges des Fondations qu'elle y avoit faites : Elle étoit bien persuadée qu'il s'en acquiteroit ponctuellement.

Cette donation se passa au vu & au sçu de ses autres héritiers , auxquels de Thou fit voir qu'il avoit menagé la bonne volonté de sa mère avec tant de modération , qu'en cas qu'il arrivât dans la suite que sa part se trouvât la plus forte , il offroit de leur en faire raison selon qu'ils le jugeroient à propos , après que les charges que sa mère lui laissoit auroient été déduites. Ce fut inutilement que de Thou fit insérer cette clause contre la volonté de sa mère ; après les partages aucun des héritiers ne se plaignit de la donation ni des legs que sa mère lui avoit faits ; ils trouvèrent tous qu'il ne s'étoit rien passé qu'avec justice , & convinrent qu'il avoit exactement observé la loi

*Loi, de ne faire à autrui, que ce qu'on voudroit qui nous fut fait. 1587.*

Peu de temps après ces dispositions, cette Dame plus accablée de douleur de la perte de son mari, que du poids de ses années, n'ayant d'ailleurs plus rien à souhaiter après avoir marié son fils, tomba dans une maladie dont elle mourut. Elle résista à la violence du mal pendant deux mois, après lesquels ayant reçu tous ses Sacremens, elle attendit la mort avec une entière confiance en la miséricorde de Dieu, & avec la même tranquillité d'esprit qu'on lui avoit toujours remarquée ; quelques-là que peu de momens avant sa mort elle prenoit congé de ses amis qui la venoient voir, & qu'elle se recommandoit aux absens avec la même politesse : ce qui fit dire à Pithou, lorsqu'il la vint voir, *qu'elle lui avoit dit adieu avec autant de sang froid, que si elle se fut préparée à faire un petit voyage à sa maison de la Villette.*

Elle mourut au commencement de Jan-1588. vier à l'âge de 70 ans, n'ayant survécu son mari que de cinq. Le Parlement fit faire son Oraison funèbre, & les Présidens conduisirent son cercueil en grande cérémonie ; les principaux de la Cour & les Compagnies de la ville assistant au convoi.

1588. Cette année vit naître l'amitié que de Thou conserva toute sa vie pour Gaspard de Schomberg, Comte de Nanteuil, Colonel-Général de la Cavalerie Allemande, & pour tous ceux qui lui appartenoient. L'alliance y donna lieu, & de Thou qui avoit avec lui une grande conformité d'humeur & de sentimens, ne quitta presque point un ami si précieux. Tout le temps que vécut Schomberg, il lui rendit fidèlement à lui & aux siens tous les services dont il étoit capable.

Paris étoit en ce tems-là dans un tumulte & dans une agitation extraordinaire, causée par les mouvemens de la Ligue. Pendant que le Roi s'amuse à délibérer sur les moyens d'appaiser la sédition, & qu'il prend toujours les plus timides & les plus mauvais conseils, il donne le temps aux factieux de se rassembler & d'entreprendre. Comme ils étoient insolens & audacieux, ils obligent, par des instances réitérées, le Duc de Guise, qui étoit à Soissons pour examiner de plus près ce qu'il devoit espérer de leurs mouvemens de venir à Paris contre les défenses du Roi (a). Au lieu de punir cette désobéissance,

(a) Il est inutile de répéter ici ce que nos Observations sur les Mémoires de Cheverny contiennent, par rapport à ces événemens. Il suffit de renvoyer le

comme il auroit dû & pu le faire, par le 1588, moyen des Suisses & des Gardes Françoises qu'il avoit fait entrer dans la ville, ce Prince par une faute plus grande encore que la première, donne par son irrésolution le loisir au Duc & aux Chefs de la sédition étonnés de l'arrivée de ces troupes, de reprendre leurs esprits, & de recommencer cette fameuse journée, que l'on nomma *les barricades*.

Ce fut alors que de Thou eut la triste consolation de voir devant ses yeux, qu'il ne s'étoit point trompé dans le présage qu'il avoit tiré de ces mouvemens, qui lui avoient causé tant d'inquiétude. Il s'en alla au Louvre accompagné d'une ou de deux personnes sans armes, mais connues. Le silence y régnoit par tout, la solitude y étoit affreuse, & l'étonnement, qui avoit passé jusques dans le cabinet du Roi, y faisant différer ou changer de résolution à chaque moment, étoit cause qu'on n'en prenoit aucune vigoureuse. Delà, il court à l'Hôtel de Guise, qui en est fort éloigné; il trouve le Duc qui se promenoit dans une rue qui est derrière l'Hôtel de Montmorenci, avec Pierre d'Espinac Archevêque de Lyon : elle étoit bordée de deux

Lecteur au tome L de la Collection, p. 166; & suiv.  
& p. 357 & suiv.

1588. hayes de soldats & de peuple , qui regar-  
doient ce Prince avec admiration. Il se mêla  
parmi eux ; & eut tout le loisir d'examiner  
le Duc , qui tantôt donnoit des ordres &  
tantôt recevoit avis de ce qui se passoit dans  
les quartiers de la ville. Quoiqu'il parut  
quelque embarras sur son visage , ce Prince  
conservoit cette fermeté & cette sérénité  
merveilleuse , qui sembloient assurer que  
cette journée le rendroit le maître.

Quand de Thou voulut retourner chez lui ,  
il trouva toutes les rues embarrassées par des  
tonneaux qu'on apportoit de tous côtez :  
comme il n'avoit point d'armes , & qu'il  
étoit assez connu , les sentinelles le laissèrent  
passer. Etant arrivé à la tête du Pont Saint-  
Michel, dont les Ligueurs s'étoient emparés ,  
& qu'ils avoient fortifié par des barricades ,  
il s'arrêta quelque temps à parler à Alphonse  
d'Ornano , qui gardoit le marché neuf avec  
les troupes du Roi : il le connoissoit dès  
le temps qu'il étudioit sous Cujas à Valence  
en Dauphiné , où d'Ornano commandoit une  
garnison de Corfès. Ce Capitaine lui dit que  
le tumulte augmentoit , & qu'il lui conseil-  
loit de se retirer chez lui le plus prompte-  
ment qu'il pourroit : ce qui empêcha de Thou  
d'aller voir d'Auchy la Tour , parent de sa

femme, qu'on avoit porté blessé dans un 1588. cabaret.

En approchant des barricades, de Thou fut fort surpris d'y trouver des principaux de la ville mêlez avec les Ligueurs. Ils lui dirent depuis, qu'ils n'étoient venus que pour appaiser la sédition; mais la vérité étoit que la peur les y avoit amenés sans faire réflexion, que leur présence autorisoit le désordre & rehaussoit le courage des mutins.

Jean de la Rue, Tailleur d'habits, l'un des Chefs des révoltés, l'arrêta lorsqu'il voulut franchir une barricade. De Thou lui dit que *le Roi avoit commandé à ses troupes de se retirer*; & cet insolent lui répondit, que *c'étoit la peur qui les y obligeoit, & non pas l'ordre du Roi*. Il quitta le plutôt qu'il put ce séditieux, & gagna sa maison, qui n'étoit pas éloignée; sa femme l'y attendoit avec une grande impatience, dans le temps qu'au son de la cloche du Palais toutes celles de la ville sonnoient le tocsin.

Le soir les troupes du Roi ayant abandonné leurs postes & s'étant retirées, le Duc de Guise se trouva maître de la ville; alors de Thou retourna sur le Pont Saint-Michel, où comme il s'entretenoit dans la boutique d'un boulanger avec le Président Brisson,

1588. Colonel de son quartier, il reconnut à ses discours, que ce Magistrat entroit dans les sentimens de cette populace, & qu'il s'accommodoit au temps (3), dont il se trouva mal dans la suite.

Aussi-tôt arriva sur la place Mouy de Risbourg, qui après avoir hautement déclamé contre le Roi, & contre ceux qui l'environnoient, qu'il appelloit des scélérats, fit entendre à ces mutins les ordres dont il étoit chargé, avec commandement de la part du Duc de les exécuter : car après une si grande flétrissure à l'autorité Royale, la connoissance criminelle de ceux qui étoient auprès de Sa Majesté, & qui la pluspart étoient dans les intérêts de ses ennemis, entretenoit l'esprit du Roi dans des irrésolutions continues.

La nuit qui suivit une journée si pleine de troubles, ne fut pas plus tranquille ; elle se passa dans la crainte & dans le tumulte. Le lendemain le Parlement envoya offrir au Roi sa médiation pour réconcilier le Duc de Guise avec Sa Majesté ; d'un autre côté les Ligueurs crient que le Roi & le Parlement agissent de concert avec les Huguenots : ils commencent par le quartier de l'Université, font prendre les armes aux Ecoliers, & par

ordre de Brissac, à ce qu'on disoit, rem- 1588.  
plissent d'armes le grand Couvent des Cordeliers; alors des voix s'élèvent de tous côtez, *qu'il faut assiéger le Louvre*. Dans un si grand embarras, le Roi destitué de fidèles Conseillers, ( car le Duc d'Espéron étoit en Normandie ) suit l'avis de ceux qui étoient auprès de lui, & qui sous main favorisoient la rebellion (a), prend le parti honteux de sortir de la ville, accompagné du Regiment des Gardes & de ceux de sa Cour, qui le suivirent comme ils purent, se rend à Trappes par le chemin de Saint-Cloud, & laisse la Reine mère à Paris, pour avoir par son moyen une porte ouverte à quelque accommodement; pendant que sa retraite, ou plutôt sa fuite relève si fort les espérances & le courage des conjurés.

Au bout de trois jours, Schomberg demanda un saufconduit au Duc de Guise, car rien ne se faisoit que par les ordres de ce Prince, quoique la Reine fut à Paris : il y fit comprendre de Thou, avec Albert fils de Bellièvre, qui fut depuis Archevêque de

(a) La fuite de Henri III, étoit ce que demandoit le Duc de Guise. Lisez l'Observation N° 27 sur les Mémoires de Cheverny, tome L de la Collection, p. 393.

1588. Lyon; tous trois se rendirent à Chartres, où le Roi étoit déjà arrivé. Le Duc d'Espéron l'y vint trouver de Normandie, dont il remit le Gouvernement entre les mains du Duc de Montpensier, & se retira (a) dans ceux de Saintonge & d'Angoumois.

Cependant Villeroi s'intriguoit fort, il alloit tantôt chez la Reine, tantôt chez le Duc de Guise, qui enflé de la journée des barricades, cherchoit par des delais affectés, de maintenir son autorité & de prolonger la négociation : ce qui fit résoudre dans le Conseil d'envoyer des Commissaires dans les provinces, pour sonder les sentimens des Gouverneurs & des Magistrats, pour les instruire de ce qui s'étoit passé, les confirmer dans leur devoir, & leur faire connoître la volonté du Roi d'assembler les Etats.

De Thou eut la Normandie en partage, par le conseil de Mouy de Pierrecourt, qui étoit alors auprès de Sa Majesté, dont il quitta depuis le parti. Il commença par

(a) D'Espéron prit ce parti pour sa sûreté. Il n'ignoroit pas que dans le traité qui se négocioit entre le Roi & la Ligue, il étoit question de le sacrifier. A la Cour de Henri III il n'y avoit à compter sur rien, parce que l'esprit infernal de Catherine de Médicis y dirigeoit tout.

Evreux ; il y conféra avec Claude de Saintes<sup>1588.</sup> qui en étoit Evêque ; mais dans son ame du parti de la Ligue. Delà , après avoir passé par Louviers , il se rendit à Rouen ; il y disposa le Parlement & les Officiers à recevoir le Roi qui devoit s'y rendre. A Dieppe , où il fut ensuite , il trouva les esprits des habitans , qui étoient presque tous de la Religion , fort animés contre les Guises , & très-bien disposés pour le Roi : mais de même que ceux de Caën , ils cachoient leurs sentimens dans le cœur , appréhendans que le Roi n'aimât mieux chercher le repos , même aux dépens de sa dignité , que de recouvrer son autorité avec vigueur , ce qu'ils jugeoient par le caractère de ceux qu'il employoit dans ses affaires : du reste , ils firent connoître à de Thou qu'ils n'apprehendoient point la guerre ; prêts , en cas qu'elle recommençât , de sacrifier leurs biens & leurs vies pour le service du Roi.

De Dieppe ayant passé par Saint-Valéri en Caux , il se rendit à Fécamp. Cette ville est recommandable par son opulente Abbaye , bâtie proche le Port , en manière de Citadelle ? on y voit encore des restes précieux d'une riche Bibliothèque : il y conféra avec le Gouverneur.

1588. verneur (a), & vint à Montivilliers. Tout y étoit en confusion par les menaces du Gouverneur du Havre - de - Grace , auquel les habitans étoient forcés d'obéir, Ce Gouverneur étoit André de Brancas-Villars , qui avoit obtenu ce Gouvernement par le crédit du Duc de Joyeuse , dont il étoit proche parent. De Thou avoit ordre de le voir & de tâcher de le mettre dans les intérêts de Sa Majesté ; mais comme Villars s'étoit vendu à la Ligue aux dépens de l'argent des Parisiens , il en reçut la proposition non-seulement avec raillerie , mais encore avec mépris.

Il le quitta , & après avoir passé la Seine , se rendit à Caën par Saint-Pierre-sur-Dive. La plupart des habitans de cette ville , & Pelet de la Verune leur Gouverneur , étoient dans des dispositions différentes ; la Verune , quoique fort uni avec Villars , étoit un esprit doux , qui n'entroit point dans ces sentimens , & qui sembloit ne respirer que le service du Roi & l'obéissance qu'il devoit à Sa Majesté ; mais que la considération des principaux de la ville l'empêchoit de faire éclater

(a) Il se nommoit Goufminil , Sieur de Boisfroyer , ou Boisrosé. Il sera question de lui plus d'une fois dans les Mémoires de l'Etoile.

De Thou ne vit point Longchamp, qui com- 1588.  
 mandoit à Lyfieux, & qui étoit Ligueur ;  
 il se rendit le plutôt qu'il put à la Maille-  
 raye , où Pierrecourt l'attendoit avec son  
 frère, qui en étoit Seigneur, suivant qu'ils  
 en étoient convenus. De Thou les instruisit  
 de ce qu'il avoit fait au Havre-de-Grace &  
 à Caën ; mais lors qu'il leur raconta les ré-  
 ponses de Villars , ils furent extrêmement  
 surpris des emportemens de cet homme, &  
 lui dirent, *qu'il n'y avoit qu'un coup de mous-*  
*quet dans la tête, qui put guérir Villars de*  
*son arrogance & de sa folie : ce que de Thou*  
 ne manqua pas de rapporter au Roi, quand  
 il lui rendit compte de son voyage.

Ce Prince avoit quitté Chartres pour se  
 rendre à Rouen , où il passoit son tems à  
 de vains spectacles. Il donna une audience  
 particulière à de Thou , avec des ordres  
 de sa propre main d'aller sur-le-champ en  
 Picardie. Il ignoroit ce qui se passoit dans  
 cette province , parce que ceux qu'il y avoit  
 envoyés n'étoient point encore de retour ,  
 ainsi de Thou prit son chemin par Neufchâ-  
 tel, & se rendit à Abbeville, où il eut une  
 conférence avec les Magistrats & avec le Gou-  
 verneur d'une citadelle qui y étoit alors. De-  
 là, par Pont-Dormy , il fut à Amiens , dont

1588. il trouva les habitans prévenus en faveur de la Ligue. Balagny (a) , qui étoit dans leur voisinage , les assûroit d'un secours de troupes & d'argent pour les défendre *contre les Navarrois, ennemis de la Religion* ( c'est ainfi qu'il nommoit ceux qui tenoient le parti du Roi ). A peine de Thou put-il leur persuader , en leur montrant ses ordres , que Sa Majesté étoit bien éloignée de ces sentimens , & qu'elle n'avoit rien plus à cœur que de les protéger , & de prendre la défense de la Religion.

Ensuite il traversa la Somme , & se rendit à Corbie pour y voir Pons de Belleforière , qui en étoit Gouverneur , mais qui étoit alors à la campagne : il l'attendit tout un jour , ce qui lui donna le loisir d'examiner les restes d'une précieuse Bibliothèque, qu'on avoit déjà pillée

(a) Balagny , bâtard de Jean de Montluc, Evêque de Valence , avoit été nommé Gouverneur de Cambray par Catherine de Médicis après la mort du Duc d'Anjou. Afin de ne pas attirer sur lui les armes des Espagnols , Balagny embrassa le parti de la Ligue. Nous le verrons ensuite faire sa paix avec Henri IV , obtenir du Monarque le bâton de Maréchal de France , & le titre de Prince de Cambray. Dépouillé ensuite de ses honneurs on le verra avili , méprisé , & livré à une sorte d'opprobre.

plusieurs fois ; mais où l'on voyoit encore de 1588.  
 fort bons Livres : il en mit à part plusieurs ,  
 qu'il espéroit retrouver après la fin des trou-  
 bles, & dont il prétendoit enrichir la Républi-  
 que des Lettres. La cruauté des guerres civi-  
 les ne le permit pas , Corbie fut ruinée quel-  
 ques années après , & le respect dû à l'Egli-  
 se , où l'on conservoit ces excellens restes ,  
 n'empêcha pas la dissipation de ce trésor.  
 Quand il y retourna depuis pour les cher-  
 cher , quoique le Gouverneur que le Roi y  
 avoit mis fut des parens de sa femme , quoi-  
 qu'il l'assistât de toute son autorité , il ne  
 trouva plus rien dans les coffres , où l'on les  
 avoit enfermés ni sur les tablettes , il en vit  
 seulement les débris , des planches renver-  
 sées ou brisées , & les couvertures de ces  
 Livres rares dispersées de tous côtés. Voilà  
 les fruits de nos guerres civiles , qui plaisent  
 tant à ces dangereux esprits , qu'un zèle in-  
 discret de Religion rend furieux : voilà la  
 récompense qu'ils reçoivent de ce monde ,  
 de leur dévotion mal entendue , qui ne nous  
 attire que le massacre & l'incendie.

Quand Belleforière fut revenu de la cam-  
 pagne , de Thou lui donna les lettres du Roi,  
 qui le sommoit de sa parole , & des assurances  
 qu'il lui avoit données de sa fidélité. Comme

1588. la réponse de Belleforière fut équivoque, il écrivit aussi-tôt à Sa Majesté, & lui manda ce qu'il avoit fait à Abbeville & à Amiens; mais qu'on devoit se défier sur-tout de Belleforière: delà il se rendit à Noyon. Varane, château bâti dans une Isle de la rivière d'Oyse, n'en est pas éloigné: comme il apartenoit à Louis de Barbançon son beau-frère, il y alla, & y trouva Madame de Thou sa femme, qui y étoit venue au-devant de lui, & qu'il avoit laissée à Paris.

Cependant la Reine-Mère avoit moyenné un traité entre le Roi & le Duc de Guise, dont une des conditions étoit la guerre contre le Roi de Navarre; il fut suivi de l'Edit de Juillet, qui eut le nom spécieux de *Réunion*, & qu'on eut bien de la peine à faire signer au Duc de Nevers. Quand il fut arrêté, le Roi partit de Rouen pour revenir à Chartres avec toute sa Cour; il vouloit y prendre avec le Duc de Guise, qui s'y rendit avec la Reine-Mère (4), les mesures nécessaires pour pousser la guerre contre les Protestans.

Ce fut dans cette dernière ville que le Roi, qui dès le voyage de Rouen avoit promis à de Thou de reconnoître ses services, surpassa les espérances qu'il lui avoit données, & le

fit Conseiller d'Etat. De Thou en prêta le 1588. serment le 26 d'Août ; la Cour étoit alors fort attentive sur le succès qu'auroit cette flotte formidable d'Espagne , qu'on publioit être destinée pour la conquête d'Angleterre. L'arrivée de Bernardin de Mendosse redoubla l'inquiétude & la curiosité ; il n'étoit pas venu seulement comme Ambassadeur , mais comme Agent du Roi son maître , pour animer par sa présence le parti de la Ligue. Là-dessus l'on assemble le Conseil : d'un côté de la table étoient le Chancelier de Chevéni , au-dessous de lui Villequier , Claude Pinard & Pierre Brûlard de Crosne , ces deux derniers Secrétaires d'Etat ; de l'autre côté , l'Archevêque de Bourges , au-dessous le Duc de Guise & les Conseillers d'Etat , entr'autres de Thou & Méry de Vic.

Comme les esprits étoient alors fort divisés , tout s'y passa en basses flateries , ou en dissimulation. On parla beaucoup de la flotte d'Espagne , & on ne conclut rien.

Dans ce tems-là Schomberg , dont la Reine s'étoit servie pour l'Edit de Juillet , vint à Chartres avec plusieurs de ses amis. Il venoit d'accorder à Paris Catherine sa fille à Louis de Barbançon-Cany , & c'étoit de Thou , beau-frère de Cany , qui avoit proposé ce mariage.

1588. Comme cette Demoiselle avoit l'honneur d'être filleule de la Reine-Mère, qui l'avoit tenuë sur les fonts de baptême, Schomberg voulut que les fiançailles se fissent à la Cour, & en présence de Leurs Majestés. L'Evêque de Chartres en fit la cérémonie avec éclat, & le soir, le Roi, la Reine & tous les Seigneurs assistèrent au festin. On avoit aussi prié de la fête Anne d'Anglure (a) de Givry. C'étoit le cavalier de la Cour le plus parfait, beau, bien-fait, de bonne mine, agréable dans la conversation, sçavant dans les Lettres Grecques & Latines ( talent assez rare parmi la Noblesse ) ; sur-tout brave de sa personne, & connu pour tel : d'ailleurs il étoit proche parent de Cany. Il s'en excusa d'abord sur une chute de cheval, dont il étoit encore incommodé ; cependant pour ne pas manquer à son parent dans une occasion si remarquable, il trouva moyen de paroître devant la compagnie d'une manière galante & ingénieuse. Comme sa chute ne lui permettoit pas de se tenir debout, il prit de ces forçats Turcs, dont la ville étoit remplie depuis le naufrage de la flotte d'Espagne, se fit porter sur leurs

(a) Ce Seigneur épousa depuis la fille aînée du Chancelier de Cheverny. ( Voyez les Mémoires de ce dernier, tome LI de la Collection.

épaules dans une espèce de palanquin, & vêtu 1588. comme un Roi des Indes, entra à visage découvert dans la sale du festin, tandis que ces forçats, qui le portoient, chantoient d'un ton fort plaisant des chansons mal articulées. Ce spectacle divertit fort le Roi & toute la Cour.

Les réjouissances de ces fiançailles étant finies, on revint à Paris, où le mariage fut fait à l'Hôtel Schomberg. Depuis les nouveaux mariés s'en allèrent à Varane.

Ce fut dans ce château où de Thou, qui prévoyoit les funestes suites des barricades & la révolte de Paris, fit transporter ce qu'il avoit de meilleurs meubles, sous le prétexte des nœces de son beau-frère; comme ses tapisseries, ses lits, sa vaisselle d'argent, ses pierreries, & tout ce que sa mère lui avoit laissé de plus précieux. La guerre s'étant allumée depuis avec plus de violence, Schomberg les envoya avec quantité d'autres qu'il avoit dans sa maison de Nanteuil, à la Fère en Vermandois, où le Capitaine Guerry, sa créature, étoit en garnison avec sa compagnie. Cette précaution, qui paroïssoit si sage, devint dans la suite inutile à l'un & à l'autre.

Comme l'année suivante la Fère fut prise & pillée par Florimond d'Haluin, Marquis

1588. de Megnelay, ils perdirent tous ces meubles, à l'exception de ce que les deux frères Lamet purent sauver, & de ce que purent détourner les Concierges du château. Le tout fut remis entre les mains de Bouchavanes & sa femme, qui durant ces troubles s'étoit retirée à Coucy-le-Château, où commandoit un des Lamets, dont elle étoit sœur: elle les rendit depuis de bonne foi.

Cette perte alla seule à plus de dix mille écus pour de Thou, sans compter toutes les autres qu'il fit pendant ces guerres: cependant après la paix, quoique la plupart en usassent autrement, on ne lui en entendit pas faire la moindre plainte. Il n'inquiéta personne là-dessus, soit à cause de son aversion naturelle pour les procez, soit qu'il ne voulut pas donner lieu aux esprits mal intentionnés de lui reprocher qu'il n'avoit suivi le parti du Roi, que dans la vue de s'exempter de la perte, & de s'attirer des récompenses, soit enfin qu'il fut persuadé que pour son intérêt particulier il ne devoit pas retracer l'image des désordres dont il souhaitoit que la mémoire fût éteinte.

Cependant le tems marqué pour l'ouverture des Etats approchoit: déjà grand nombre de Députés s'étoient rendus à Blois, où

le Roi étoit arrivé. Là, ce Prince rebuté du 1588. ministère précédent, & méditant quelque secrète entreprise, changea la face de la Cour : il relégua le Chancelier & Bellièvre dans leurs maisons (a), & congédia Villeroi, Pinard & Brûlard, Secrétaires d'Etat.

Schomberg partit aussi-tôt pour Blois ; de Thou l'y suivit par Edimont, où il fut voir le Chancelier de Cheverni qui s'y étoit retiré, & demeura chez lui pendant trois jours. Il ne s'en passa pas un que le Chancelier ne reçut des nouvelles de Blois, & qu'il n'aprit que dans tous les différends du Roi avec le Duc de Guise, le Duc l'emportoit toujours par la supériorité de son parti : ce qui fit dire au Chancelier « qu'il en tiroit » un mauvais augure, & que toutes ces » contestations auroient une autre fin qu'on » ne pensoit ; que le Duc voulant abaisser » le pouvoir & la dignité de son Souverain, » abusoit de la patience & de la dissimulation » de Sa Majesté ; que ceux de son parti, par » leur hardiesse & leur insolence, élevoient » son autorité trop haut ; qu'il connoissoit

(a) Cheverny, dans ses Mémoires, nous a fait à peu près entrevoir les causes secrètes de cette révolution dans le ministère ; & le tome L de la Collection (p. 419 & suiv.) contient sur cet article tous les documens que l'on a pu recueillir.

1588. » parfaitement le génie du Roi ; que Sa  
 » Majesté tenteroit toute sorte de voye pour  
 » ramener les esprits par la douceur ; mais  
 » que s'ils persifloient dans leurs desseins ,  
 » comme il y avoit de l'apparence , il étoit  
 » à craindre que cette modération ne se tour-  
 » nât en fureur , & que ce Prince , aux dé-  
 » pens de tout ce qui en pourroit arriver ,  
 » ne prît de son désespoir la résolution de  
 » faire poignarder le Duc , lorsqu'il entre-  
 » roit dans sa chambre ».

Après cette conversation que de Thou tint alors fort secrète , il fut à Blois dans le tems que les Etats y étoient assemblés. Il s'y passa des particularités qu'on ne trouve point dans l'histoire qu'il nous a donnée ; mais qu'il est nécessaire de rapporter ici par rapport à sa vie que l'on écrit.

De Thou s'étoit fort attaché au Cardinal de Vendôme & à son frère le Comte de Soissons : quoiqu'ils lui laissassent le soin de leurs affaires , il les faisoit plutôt comme leur ami que comme en ayant la disposition. Depuis la mort de ses père & mère , il voyoit souvent aussi Anne d'Est mère des Guises & du Duc de Nemours , & n'oublioit rien pour réunir ces deux maisons , moins ennemies que rivales.

Ayant les troubles de Paris , Michel de

Montagne, dont on a déjà parlé, étoit venu 1588. à la Cour : il l'avoit suivie à Chartres, à Rouen, & étoit alors à Blois. Il étoit des amis particuliers de M. de Thou, & le pres-  
 soit tous les jours de songer sérieusement à l'ambassade de Venise, qu'on lui destinoit depuis le retour d'André Hurault de Maiffe, parent du Chancelier. Lui-même avoit dessein d'aller à Venise, & pour l'y engager davantage, lui promettoit de ne le quitter point pendant tout le séjour qu'il y feroit.

Comme ils s'entretenoient des causes des troubles, Montagne lui dit « qu'autrefois il  
 » avoit servi de médiateur entre le Roi de Na-  
 » varre & le Duc de Guise, lorsque ces deux  
 » Princes étoient à la Cour ; que ce dernier  
 » avoit fait toutes les avances par ses soins,  
 » ses services & par ses assiduités, pour ga-  
 » gner les amitiés du Roi de Navarre ; mais  
 » qu'ayant reconnu qu'il le jouoit, & qu'a-  
 » près toutes ses démarches, au lieu de son  
 » amitié, il n'avoit rencontré qu'une haine  
 » implacable ; il avoit eû recours à la guerre,  
 » comme à la dernière ressource, qui pût  
 » défendre l'honneur de sa maison contre un  
 » ennemi qu'il n'avoit pu gagner ; que l'ai-  
 » greur de ces deux esprits étoit le principe  
 » d'une guerre qu'on voyoit aujourd'hui si

1588. » allumée ; que la mort seule de l'un ou de  
» l'autre pouvoit la faire finir ; que le Duc  
» ni ceux de sa maison ne se croiroient ja-  
» mais en sûreté , tant que le Roi de Navarre  
» vivroit ; que celui - ci de son côté étoit  
» persuadé qu'il ne pourroit faire valoir son  
» droit à la succession à la Couronne pen-  
» dant la vie du Duc. Pour la Religion ,  
» ajouta-t-il , dont tous les deux sont para-  
» de , c'est un beau prétexte pour se faire  
» suivre par ceux de leur parti ; mais son  
» intérêt ne les touche ni l'un ni l'autre :  
» la crainte d'être abandonné des Protestans  
» empêche seule le Roi de Navarre de ren-  
» trer dans la Religion de ses pères , & le  
» Duc ne s'éloigneroit point de la confession  
» d'Ausbourg , que son oncle Charles, Cardi-  
» nal de Lorraine , lui a fait goûter , s'il pou-  
» voit la suivre sans préjudicier à ses intérêts :  
» que c'étoient là les sentimens qu'il avoit re-  
» connus dans ces Princes , lorsqu'il se mê-  
» loit de leurs affaires ».

Durant ces intrigues de Blois , le Duc de Guise n'oublioit rien pour fortifier son parti ; il prenoit la défense de ceux qui lui étoient attachés , gaignoit les autres par des caresses , se rendoit affable à chaque particulier , promettoit des emplois , des dignitez , des char-

ges & des gouvernemens aux plus intéressés , 1588. comme s'il en eût été déjà le maître ; mettoit enfin tout en usage pour s'attirer l'amitié de tout le monde.

Le bruit se répandit alors qu'Anne de Barbanfon femme de Nantouillet avoit été poignardée. Le Duc demanda civilement à de Thou , quelles nouvelles il en avoit , & lui offrit obligeamment aussi-bien qu'à son beau-frère , ses services & son crédit. De Thou qui fuyoit toute sorte d'engagement , ne répondit à ce Prince qu'en peu de paroles , malgré les complimens du Duc & les regards obligeans qu'il jettoit sur lui : il le quitta même le plutôt qu'il put. Le Duc s'en plaignit à Schomberg , & quand Schomberg en parla à de Thou , ce dernier lui répondit « que les bonnes grâces d'un si grand Prince » ne lui seroient pas seulement honorables , » mais encore très-utiles & très-nécessaires » dans la conjoncture présente ; mais qu'il » lui avouoit naturellement qu'il ne pouvoit » approuver les différens continuels que le » Duc affectoit avec Sa Majesté. Qu'au reste , » on ne voyoit autour (a) de M. de Guise

(a) C'est ce qu'on a eu soin de remarquer dans le tome L de la Collection , p. 385 , en assignant au Duc de Guise d'après les monumens le rang qu'il doit

1588. » que tout ce qu'il y avoit de gens ruinez ,  
» & de plus corrompus dans le Royaume , &  
» presque pas un honnête homme ; que cette  
» raison l'avoit obligé d'en user comme il avoit  
» fait ; que de l'humeur , dont il étoit , il ai-  
» moit mieux vieillir dans une retraite ho-  
» norable , que d'acheter un peu déclat aux  
» dépens d'un si infâme commerce ».

Quand M. de Guise aprit cette réponse ,  
il dit , « qu'il avoit toujours fait son possible  
» par ses soins & par ses bons offices , pour  
» gagner l'amitié des honnêtes gens , dont on  
» lui reprochoit le petit nombre , que toutes  
» ses démarches ayant été inutiles , puisque  
» plus il leur faisoit d'avances , plus ils sem-  
» bloient s'éloigner de lui , il avoit été obli-  
» gé (a) , dans un temps où il avoit besoin  
» d'amis , de recevoir ceux qui venoient  
» s'offrir à lui de si bonne grace ».

Le Clergé avoit fait choix de Renauld de  
Beaulne Archevêque de Bourges , pour por-  
ter la parole dans les Etats : c'étoit un Prélat  
qui n'étoit entré dans aucune faction , & dont  
l'esprit étoit oposé aux conseils violens. Com-

occuper parmi les démagogues , dont l'ambition a en-  
sanglanté la terre.

(a) *Catilina* ( nous le demandons ) auroit-il fait une  
autre réponse ?

me on s'entretenoit sur la réforme qu'on de- 1588.  
 voit apporter au luxe , qui s'étoit répandu  
 par tout avec tant de profusion , & qui de-  
 puis a été porté bien plus loin , il disoit *que*  
*l'ancienne ( a ) simplicité de nos pères avoit*  
*commencé par Paris à dégénérer.* Il donnoit  
 pour modèle d'une modération qu'on ne pou-  
 voit trop recommander , la première Prési-  
 dente de Thou , qui en qualité de femme du  
 premier Magistrat , auroit pû se servir comme  
 les principales Dames de la Cour, d'une litière  
 ou d'un carosse , dont l'usage étoit encore fort  
 rare en ce temps-là : que cependant cette Da-  
 me n'alloit jamais par la ville qu'en croupe  
 derrière un domestique , pour servir par sa  
 modestie de règle & d'exemple aux autres  
 femmes. Lors que dans sa harangue il rappella  
 en public devant le Roi & devant toute la  
 Cour, le souvenir d'une frugalité si estimable,  
 il se servit du même exemple qu'on retrancha  
 tout entier de son discours , lorsqu'il fut im-  
 primé avec les autres qui furent prononcez  
 dans les Etats.

Il étoit vrai qu'il n'y avoit pas fort long-

(a) Le luxe est un mal moins nouveau qu'on ne  
 le pense. Dans tous les tems les capitales des grands  
 Empires ont été le foyer de la corruption qui les a  
 perdus.

1588. temps que cette profusion s'étoit débordée dans Paris avec tant d'exces. Jean de Laval-Boisdauphin homme de qualité, a été le premier sur la fin du Règne de François I qui se soit servi d'un carosse à cause de son embonpoint, qui ne lui permettoit pas de monter à cheval. Il n'y en avoit alors à la Cour que deux, dont l'usage étoit venu d'Italie, l'un pour la Reine, l'autre pour Diane, fille naturelle de Henri II. Dans la ville, Christofle de Thou fut le premier qui en eut un, après qu'il eut été nommé premier Président; cependant il ne s'en servoit jamais, ni pour aller au Palais, ni pour aller au Louvre, quand le Roy l'y mandoit; (car les Magistrats gardoient encore religieusement cette louable coûtume de n'aller jamais à la Cour, que par ordre du Roi). Sa femme en usoit de même, &, comme on le vient de dire, n'alloit qu'en croupe quand elle rendoit ses visites à ses parentes ou à ses amies; l'un & l'autre ne se servoient de leur carrosse que pour aller à la campagne: ce qui fut cause qu'on fut long-temps sans en voir à Paris. Le nombre s'en est tellement multiplié depuis qu'on peut dire qu'il est aussi grand que celui des Gondoles à Venise, & cela sans distinction ni de qualité ni de rang. L'on voit aujourd'hui

les personnes du plus bas étage s'en servir in-1588.  
différemment comme les plus relevées (a) ; ce  
qui soit dit en passant.

De Thou qui voyoit avec douleur que la patience de Sa Majesté ne produisoit que du mépris pour l'autorité Royale , à mesure que la fin des Etats aprochoit , résolut de retourner à Paris , pour donner ordre le mieux qu'il pourroit aux affaires générales & aux siennes propres. Dans cette vûë il fut prendre congé du Roi , & l'attendit dans un passage obscur , qui conduisoit de la salle où il mangeoit , dans son cabinet. Là , ce Prince lui tint la main pendant un tems considérable sans lui parler ; cela fit croire à tout le monde qu'il lui avoit confié plusieurs secrets : cependant il le renvoya sans lui rien dire autre chose , sinon qu'il le chargeoit de voir le premier Président son beau-frère , & de le prier de sa part de veiller à ses intérêts. Schomberg qui

(a) Qu'auroit dit de Thou , s'il eut vécu de nos jours ? Cette matière offre au Moraliste & au Politique un vaste champ pour s'exercer. Nous invitons ceux de nos Lecteurs , qui aiment à spéculer sur ces objets , à rapprocher ce passage des Mémoires de M. de Thou , d'une de nos Observations , qui accompagnent les Mémoires de Montluc , tome XXIII de la Collection , P. 440.

1588. étoit derrière , demanda à de Thou en sortant de quoi le Roi l'avoit entretenu si long-tems ? De Thou lui répondit , qu'à l'exception de quelques ordres obligeans dont Sa Majesté l'avoit chargé pour le premier Président , le reste s'étoit passé dans un fort grand silence. Schomberg en fut étonné , & soupçonna que le dessein du Roi avoit été d'abord de lui donner d'autres ordres ; mais que les réflexions que ce Prince avoit faites dans le tems qu'il lui tenoit la main , lui avoient fait changer d'avis. De Thou crut la même chose après ce qui arriva à Blois (a) , & que le Roi rempli de son projet avoit eu d'abord envie de le charger d'instructions plus secretes pour le 1<sup>er</sup> Président ; mais qu'y faisant réflexion pendant ce profond silence , il avoit jugé plus sur & plus à propos de renfermer son secret.

Il y avoit déjà long-tems que le Duc de Guise tâchoit , par le moyen de ses émissaires , & de Rossieux , de gagner les habitans d'Orleans , pour se rendre maître de la Citadelle. Dans cette vue il y avoit dépêché secretement Trémont pour être prêt à tout événe-

(a) Il est probable que Henri III eut l'intention de lui communiquer le projet de l'assassinat qu'il méditoit , mais que la vertu de de Thou le retint. Cette supposition lui fait honneur.

ment (a), Charles de Balsac de Dunes qui y 1588. commandoit en l'absence de François Seigneur, d'Entragues son frère, qui en étoit Gouverneur, appréhendoit qu'on ne leur enlevât ce poste. Il y avoit plus d'un mois qu'il s'étoit aperçu des intrigues du Duc de Guise ; mais comme il n'espéroit pas de grands secours du côté du Roi, dont l'esprit lui paroissoit affoibli, il cherchoit de l'argent de tous côtez comme il pouvoit, pour se défendre des entreprises des habitans & des intelligences du Duc ; car M. de Guise avoit prétendu dans le Traité honteux que le Roi fit avec lui, qu'Orleans lui avoit été cédé pour sa sûreté & pour celle de son parti.

De Dunes faisoit sur cela diverses réflexions, dont il s'étoit ouvert plusieurs fois à de Thou, dans le tems qu'il étoit à Blois. Il étoit de ses amis ; il le connoissoit ennemi de toute faction, & uniquement attaché au parti

(a) Dans les Mémoires de Cheverny (tome L de la Collection, p. 195, & 204) on trouve quelques éclaircissemens sur ce qui se passa à Orléans après l'assassinat du Duc Guise. Nous y avons observé que les Mémoires de Villeroi contiendroient sur cet article tous les développemens dont il est susceptible. Ce sera donc là où nous ferons le rapprochement des divers monumens du tems.

1588. du Roi ; ce qui l'obligea de lui faire part de l'embarras où il se trouvoit : « qu'il voyoit toutes choses disposées pour l'assiéger dans la » citadelle ; que la patience imprudente & » excessive de Sa Majesté, & sa sécurité à » contre-tems, ne permettoient ni à son » frère ni à lui, d'en attendre aucun secours ; » que les affaires étoient réduites à une telle » extrémité, qu'il ne lui restoit d'autre ressource que ses propres forces, pour se défendre des entreprises du Duc ; qu'il ne » manquoit ni de courage ni d'amis ; qu'il » n'ignoroit pas non plus que tout l'avantage » consistoit à prévenir son ennemi ; mais » qu'il appréhendoit en prenant cette résolution, d'exposer au pillage une ville riche, que son frère & lui vouloient conserver ; que dans cette vue ils avoient » trouvé un expédient & meilleur & plus » sûr, qui étoit d'agrandir la citadelle, qui » dans l'état où elle étoit, ne pouvoit pas » résister long-tems ; que s'ils pouvoient y » réussir, ils se rendroient maîtres de la ville, » & assureroient une retraite à tous les bons » François, aux serviteurs de Sa Majesté & à » tous les vrais Catholiques : qu'il arriveroit » encore que le Roi se voyant fortifié de » leur secours, comme de son côté il falloit

» qu'il les appuyât de son argent & de son 1588.  
 » autorité, reprendroit sa première vigueur,  
 » au lieu de se laisser abattre à sa mauvaise  
 » fortune, comme tous ses serviteurs le  
 » voyoient avec chagrin; qu'il étoit en état  
 » de faire travailler ses soldats avec un nom-  
 » bre suffisant de pionniers pour achever la  
 » citadelle en peu de jours, sans crainte  
 » d'être insulté par les bourgeois; qu'il avoit  
 » des perles d'un grand prix, qu'il enga-  
 » geroit volontiers pour avoir de l'argent;  
 » que c'étoit l'affaire commune de tous les  
 » bons citoyens: qu'ainsi il le prioit instam-  
 » ment de les exhorter en particulier à lui  
 » ouvrir leurs bourses dans une si juste oc-  
 » casion ».

De Thou goûta ce projet, & comme il  
 étoit aimé du Cardinal de Vendôme, ainsi  
 qu'on l'a déjà remarqué, il le trouva par ha-  
 zard alors fort outré du peu de cas que les  
 Guises & le Cardinal de Bourbon son oncle,  
 qui leur étoit dévoué, faisoient de lui. Là-  
 dessus il n'eut pas de peine à lui persuader  
 d'avoir toujours une somme d'argent prête,  
 pour s'en servir à tout événement contre les  
 suites dangereuses que pourroit avoir ce mé-  
 pris: ainsi le Cardinal lui donna pouvoir  
 d'emprunter pour lui, lorsqu'il seroit à Paris,

1588. jusqu'à vingt mille écus d'or, & lui promit d'employer cette somme aux fortifications de la citadelle d'Orléans, après que de Thou lui en eut fait confidence, suivant qu'il en étoit convenu avec Dunes.

Le lendemain que de Thou prit congé du Roi, il partit en poste avec Dunes pour Orléans, où ils arrivèrent le 18 Décembre. Il y trouva Jean de Bourgneuf-Cussé, qui avoit épousé Renée de Thou sa nièce. Il vint à Paris avec lui, & y chercha de l'argent de tous côtés; mais la nouvelle de la mort du Duc de Guise fit évanouir son dessein & celui de Dunes.

Sur ces entrefaites le Roi envoya à Orléans le Maréchal d'Aumont & d'Entragues, avec des troupes réglées, pour s'assurer de la citadelle, & pour se rendre maîtres de la ville, s'il étoit possible. Si-tôt que les Parisiens scûrent cette nouvelle, ils y firent marcher du secours; Cussé qui fut averti du jour que devoit partir ce secours, & de la route qu'il devoit prendre, dépêcha en diligence au Maréchal qui étoit dans la citadelle, & qui devoit assiéger la ville, à ce qu'on croyoit, pour l'informer de ce qui se passoit. Le valet qui portoit l'avis étoit le même qui avoit cherché en présence de Dunes des gands que  
Cussé

Cuffé avoit perdu dans la citadelle, & qu'on 1588. n'avoit pû retrouver : il eut ordre, si l'on ne le croyoit pas, d'en faire ressouvenir Dunes. Ce valet s'acquita de sa commission exactement ; Dunes, qui s'en défioit d'abord, fut persuadé de la vérité de l'avis par la circonstance (a) des gands.

Là-dessus le Maréchal fit marcher Philippes d'Angennes du Fargis, de la maison de Rambouillet, connu par son esprit, par sa valeur & par sa capacité, avec François de la Grange-Montigni. Comme ils avoient des troupes réglées, ils rencontrèrent cette nouvelle milice proche de Nemours, la mirent aisement en fuite, en desarmèrent plusieurs, & prirent leur poudre & leur bagage : une grande partie neantmoins gagna Orléans, car ils étoient plus de 1500 hommes, qui diminuant leur perte, & faisant espérer aux habitans de plus grands secours (b), les portèrent par

(a) Bourneuf de Cuffé, Conseiller au Parlement, accompagnoit de Thou, lorsque celui-ci le 18 Décembre 1588 quitta le Sieur Dunes. Le froid extrême fit chercher à Cuffé ses gands ; & ses recherches avoient été infructueuses. (Manuscrit de MM. de Sainte-Marthe.)

(b) La lenteur de Henri III lui fit perdre Orléans ; & ce ne fut pas la faute du Maréchal d'Aumont. (Voyez

1588. leur arrivée à continuer le siège de la Citadelle.

Il n'y avoit pas plus de trois jours que de Thou étoit de retour de Blois à Paris. La veille de Noel, comme il se retiroit sur le soir dans sa maison, il aprit la mort du Duc de Guise, par le bruit qui s'en répandit dans toute la ville, & par l'émotion qu'y causa cette nouvelle. Lui qui craignoit tout pour la vie de Sa Majesté, crût d'abord que le Roi avoit été tué par les Conjurés, & que c'étoit un faux bruit qu'on faisoit courir exprès, pour couvrir ce crime du spécieux prétexte d'une juste défense, à laquelle ceux du parti du Roi auroient donné lieu.

La nuit ne fut pas plus tranquille ; tout étoit plein dans les rues de gens qui alloient à la Messe de minuit, & d'autres qui couroient en armes par la ville. Le matin, comme de Thou fut revenu de l'Eglise, & qu'il s'aprocha d'un feu qui n'étoit pas encore bien allumé, il sortit un serpent d'un fagot mouillé, qu'on avoit tiré d'un lieu exposé à la pluye, ou d'une cave basse. On le considéra long-tems, & l'on trouva qu'il avoit sept ou huit pouces de longueur ; qu'il étoit d'une  
*les Mémoires de Guillaume de Saulx, Sieur de Tavannes, tome XLIX de la Collection, p. 269.)*

couleur brune & tannée ; qu'il étoit marqueté <sup>1588.</sup> de taches par tout le corps ; qu'il avoit deux têtes, l'une à la place où elle devoit être naturellement, & l'autre à la place de la queue ; qu'il se traînoit en rond également par les deux bouts ; enfin, qu'il étoit tel que Solin décrit (a) l'Amphisbène. On l'examina avec attention ; quand il avoit fait un certain chemin, on lui présentoit du feu pour lui faire changer de route ; alors il se servoit pour se traîner de l'autre extrémité où devoit être sa queue, car les deux têtes étoient également marquées. De très-sçavans hommes n'ont pu comprendre comment cela se pouvoit faire, & les Naturalistes ont observé qu'il est fort rare de voir en France & dans les parties occidentales, des serpens de cette espèce, que ne sont communs qu'en Grèce, dans l'Isle de Lemnos, dans l'Asie mineure & dans l'Afrique. On laisse à leurs curieuses recherches de juger si cela est naturel, & l'on se contente de rapporter le fait. De Thou n'en parla alors à personne, de peur de donner matière à des esprits si fort portés à la superstition dans ce tems-là, de tirer de cet espèce de prodige de dangereuses conjectures.

(a) Serpent à deux têtes.

1588. Son arrivée à Paris, si subite & si imprévue, fit soupçonner aux Ligueurs, qu'il avoit connoissance de ce qui devoit se passer à Blois, & qu'il n'étoit venu que pour fortifier le parti du Roi, & préparer ceux qui le suivoient à un si étrange événement. Ils délibérèrent souvent de quelle manière ils en useroient avec lui; le nommé la Ruë, dont on a déjà parlé, qui servoit la maison de Cany; mais du reste un dangereux scélérat vint plusieurs fois chez lui voir insolemment qui y étoit, & s'il n'y avoit ni armes ni chevaux. De Thou fut fort tenté de repousser avec outrage l'impudence de ce séditieux; mais sacrifiant son ressentiment au conseil de ses amis, il évita par sa patience & par sa dissimulation, le péril qui lui en pouvoit arriver.

Ils arrêterent en ce tems-là, contre toute apparence de raison, Jean Obsopcius, qui avoit contribué si utilement avec Nicolas le Fèvre à la seconde édition des Commentaires de Muret sur Sénèque. Il s'occupoit alors à une Collection (a) des Sybilles, de Zoroastre & d'autres Ecrivains, qu'on a prétendu

(a) Il est certain que des travaux de ce genre ne devoient pas allarmer les Ligueurs, & qu'ils n'annonçoient pas un homme à spéculations dangereuses. Mais le peuple agit & ne raisonne pas.

avoir prédit la naissance de Jesus-Christ. De 1588.

Thou, qui avoit encore quelque crédit auprès des Magistrats, lui procura la liberté, à condition qu'il sortiroit de la ville. Comme il le vit résolu de passer en Allemagne, il lui confia un exemplaire de Zozime qu'il avoit fait copier par Ulrich Oltinger de Laufembourg, jeune Allemand fort doux, qu'il entretenoit dans sa maison, & qui écrivoit correctement le Grec & le Latin. Cette copie fut faite sur le manuscrit que Jean Leonclave avoit apporté de Constantinople dans le tems qu'il y étoit à la suite de l'Ambassadeur de l'Empereur. Leonclave s'en étoit servi quelques années auparavant, pour le traduire en Latin : il l'avoit publié dans cette langue avec les histoires de Procope & d'Agathias, corrigées sur la traduction de Chistofle de la Personne.

Depuis, Leonclave remit ce manuscrit en original à François Pithou dans le tems qu'il étoit à Bâle, à condition que Pithou ne le feroit point imprimer sans l'en avertir. De Thou, à qui Pithou l'avoit confié, se ressouvint de la promesse qu'il avoit faite à Muret, quoique Muret fut déjà mort ; & sçachant avec quel empressement un monument si rare étoit souhaité du public, il crût qu'il lui étoit

1588. permis de se servir de quelque détour honnête pour en enrichir la République des Lettres. Il rendit à Pithou son manuscrit , & chargea Obsopeius de délivrer la copie qu'il en avoit tirée , à Frédéric Sylburge , qui le fit imprimer deux ans après à Francfort par Vechel , avec d'autres Auteurs Grecs qui ont écrit l'Histoire Romaine , comme l'avoue Sylburge dans sa Préface. De Thou eut bien de la peine à se conserver pour lui-même la liberté qu'il avoit procurée à Obsopeius ; la
1589. Ruë , dont on a parlé , ne l'ayant point trouvé chez lui , arrêta Madame de Thou , & la conduisit à la Bastille. Elle y resta toute la journée , & bien avant dans la nuit ; mais le Duc d'Aumale l'en fit sortir à la recommandation de Bassompierre : pour lui , il se cachoit , & changeoit de logis toutes les nuits ; enfin il se retira chez les Cordeliers à la prière de ses amis , qui appréhendoient pour sa liberté. Il fut caché dans ce Couvent avec une grande fidélité par le Père *Robert Chessé* , Prédicateur célèbre parmi le peuple , & au commencement dans les intérêts du Roi ; mais qui peu de tems après changea malheureusement de parti , & à la prise de Vendôme fut pendu la même année , à cause de ses Prédications séditieuses.

Alors tous les bons François songèrent à 1589. se retirer de Paris, malgré la Garde exacte que l'on faisoit aux portes. Les amis de M. de Thou qui sçavoient que sa vie & ses biens lui étoient moins chers que sa liberté, lui proposèrent plusieurs moyens de le tirer de cette espèce de captivité où il étoit ; il ne pouvoit se résoudre d'abandonner sa femme nouvellement sortie de prison & qui lui étoit si chère ; mais cette Dame déguisée en Bourgeoise : se sauva sur une haquenée & se retira à Chévreuse chez Pierre Brunet, qui avoit été Maître-d'Hôtel du premier Président de Thou.

Pour lui, l'on résolut de le faire sortir en habit de Cordelier, lors que ces Pères iroient en Procession à Saint-Jacques du Haut-Pas : mais comme il étoit à craindre que s'il étoit reconnu il ne fut exposé à la risée publique, & que cela ne fit tort au Convent, on jugea plus à propos de le déguiser en Soldat pour tromper la Garde.

Un nommé Fesson, qui étoit connu pour un joueur de Paume, & qu'à cause de cela le Cardinal de Guise avoit pris pour Valet de chambre, le conduisit dans un Faubourg : de Thou y trouva des chevaux qui l'attendoient. La destinée du pauvre Fesson fut aussi funeste

1589. que celle du P. Cheffé ; deux ans après , comme il sortit de la ville dans le tems qu'elle étoit pressée par la famine , on l'arrêta au premier retranchement : il fut accusé d'avoir cruellement persecuté ceux qui tenoient le parti du Roi ; le Maréchal d'Aumont prévenu , & qui ne le connoissoit point , le fit pendre sur le champ. De Thou qui étoit malade alors d'une fièvre violente au Château de Nantouillet , fut sensiblement touché de n'avoir pû sauver un homme qui lui avoit rendu un service si important.

*Fin du troisième Livre.*

# M É M O I R E S

## DE JACQUES-AUGUSTE

### D E T H O U.

#### LIVRE QUATRIEME.

QUELLE joye pour ces innocens exilez , 1589.  
de se retrouver à Chévreuse, de rapeller l'idée  
du péril qu'ils venoient d'éviter, & la manière  
dont ils avoient trompé la Garde. Ils ne pûrent  
s'empêcher de rire, le mari de voir l'équipage  
de Bourgeoise & le chaperon de sa femme, &  
la femme de voir l'attirail de Guerre qu'avoit  
son mari. Dès le lendemain, environ la my-  
Janvier, ils allèrent à Esclimont, où le  
Chancelier de Cheverni s'étoit retiré : il les y  
reçût avec toutes les marques possibles d'ami-  
tié, & les y arrêta jusqu'au mois suivant. Ils  
trouvèrent chez lui Marie leur sœur, Abbessé  
des Clairets au Perche, qui venoit de rece-  
voir ses Bulles ; mais qui n'avoit pas encore  
pris possession de son Abbaye.

Là ils s'entretinrent souvent de l'état mal-  
heureux du Royaume, de ce qui s'étoit passé  
à la Cour & de tout ce que les Ligueurs  
avoient écrit & publié depuis le commence-  
ment des troubles. De Thou rempli de l'idée

1589. d'écrire l'Histoire qu'il commença deux ans après, faisoit son possible pour apprendre du Chancelier dans des conversations familières, les particularitez de ces mouvemens, dont ce Magistrat avoit connoissance. Il le fit res-souvenir du mauvais présage qu'il avoit tiré des démêlez continuels du Duc de Guise avec le Roi, qu'on a rapportez dans le Livre précédent & qu'il avoit entendu de sa bouche au mois de Novembre dernier, dans le tems qu'il passa chez lui pour aller à Blois. A son retour à Paris avant la mort des Guises, de Thou avoit fait confidence de ce présage à Edouard Molé Conseiller au Parlement, qui étoit de ses amis, & qui après ce qui arriva ne pouvoit assez admirer la pénétration de Cheverni, qui avoit prévu par justes conjectures, une chose qui paroissoit si incertaine.

Comme l'Abbesse des Clairets, M. & Madame de Thou, virent que la Fête de la Purification aprochoit, ils prirent cette occasion pour se rendre à Chartres auprès de l'Evêque leur oncle : ce Prélat les reçut chez lui avec autant de joye qu'avoit fait le Chancelier. Pendant le séjour qu'ils y firent, les affaires changèrent bien de face ; le Duc de Mayenne prit la Citadelle d'Orleans, la ville s'étant déjà déclarée en sa faveur ; il marchoit

à Paris victorieux, & les Troupes du Roi 1589.  
fuirent de tous côtez

Théodore (a) des Ligneris, qui pour plusieurs raisons étoit des amis particuliers de M. de Thou, l'avertit que Chartres étoit sur le point de se déclarer pour la Ligue : ce qui obligea de Thou de prendre son parti sur le champ pour se mettre en sûreté. Schomberg lui fut d'un grand secours en cette occasion ; pour tirer son ami du danger, où il le croyoit exposé, il lui envoya une lettre écrite de la propre main de Christine de Lorraine, qui étoit prête à partir pour l'Italie, afin de se rendre auprès de Ferdinand de Médicis Grand Duc de Toscane, auquel elle étoit fiancée. Cette Princesse lui mandoit de se trouver sur sa route pour l'accompagner en Italie. En effet, comme les Ligueurs pressaient le Duc de Mayenne de le faire arrêter, de Thou lui fit voir cette Lettre fort à propos pour se garantir de la prison.

Le Colonel Dominique de Vic, brave & fidèle serviteur du Roi, étoit alors à Chartres fort incommodé d'une blessure à la jambe, qu'il avoit reçue à Chorges en Provence, où commandoit le Duc d'Épernon. Il avoit long-

(a) Lisez la note qui le concerne, Tome L de la Collection, p. 106.

1589. temps gardé le lit dans l'espérance de se conserver la jambe, & à peine alors pouvoit-il monter sur une mule : comme les humeurs se jettoient sur cette partie, & delà se répandoient dans toute la masse du corps, il souffroit des douleurs continuelles, qui le mettoient de plus en plus hors d'état de servir : Considération beaucoup plus sensible, que sa blessure même, à un homme de son courage, dans un tems où la guerre étoit si fort allumée, & où le Roi avoit besoin de lui. De Thou jugea qu'il ne guériroit jamais qu'en se la faisant couper. De Vic y consentit à sa persuasion, recouvra ses forces & sa santé, & rendit depuis de grands services à Henri III & de plus grands encore à son successeur.

De Thou, qui avoit heureusement évité la prison, envoya sa femme en Picardie prendre soin de leurs affaires domestiques, avec Henri d'Escoubleau Evêque de Maillezais, Prélat de grand mérite & attaché au bon parti. Pour lui, il s'en alla par Marchénoir, & par Fréteval à Blois, avec un passeport du Duc de Mayenne.

A peine y fut-il arrivé, que le Roi malade & presque abandonné lui fit dire de se rendre auprès de lui. Ce Prince ne pouvoit se résoudre d'appeler le Roi de Navarre à son secours ;

en vain Château-vieux, Schomberg, d'O, 1589. Clairmont, Balzac, du Plessis-Liancourt, Grimonville-Larchant, qui étoient avec lui dans le Château, l'en avoient instamment sollicité : cela les obligea de prier de Thou de faire bien comprendre au Roi la nécessité pressante, & qui augmentoit tous les jours, de se déterminer. Ils espéroient que les conseils d'un homme nouvellement arrivé à la Cour, feroient une plus forte impression sur l'esprit de Sa Majesté.

De Thou s'en acquita exactement (a) ; il fit connoître au Roi, par plusieurs raisons, que l'extrémité où étoient les affaires ne permettoit plus à Sa Majesté de choisir ; que tout le monde approuveroit que dans une conjoncture si fâcheuse, il eut pris le meilleur parti, puisque c'étoit le plus sur ; qu'il falloit qu'il assemblât des troupes de tous côtez, & que sa cause seroit toujours bonne quand il seroit

(a) C'est dans les Observations sur les Mémoires de Cheverny ( Tome L de la Collection, p. 461 & suiv. ) qu'il faut lire le précis de tout ce qui se passoit alors à la Cour de Henri III. On y a développé les diverses intrigues qui amenèrent enfin la reconciliation du Monarque avec le Roi de Navarre. Nous aimons mieux renvoyer le Lecteur à ce précis, que de surcharger le texte de répétitions.

1589. victorieux ; que la Noblesse occupée chez elle à se défendre des insultes des villes voisines, se rendroit auprès de lui si-tôt qu'elle le verroit à la tête d'une puissante armée ; qu'elle n'étoit retenue que par l'abattement où elle le voyoit ; qu'elle avoit autant de zèle que jamais pour son service ; qu'elle en seroit toujours animée , pourvû qu'il ne s'abandonnât pas lui-même , & ne refusât pas un secours nécessaire que le Roi de Navarre lui offroit si à propos. Le Roi fut ébranlé par ces raisons ; ainsi Schomberg & de Thou ayant fait venir secrettement du Pleffis-Mornay , firent un Traité avec lui pour le Roi de Navarre son maître.

Le Cardinal François Morosini Légat du Pape , Prélat d'une esprit équitable & très-bien intentionné pour le Roi , auquel il avoit obligation du Chapeau , étoit encore à la Cour. Il n'oublioit rien pour moyenner quelque accommodement ; dans cette vue , il avoit envoyé au Duc de Mayenne , lorsque ce Prince étoit à Châteaudun , pour lui demander un rendez-vous , où il put traiter avec lui. Il n'ignoroit pas ce qui se passoit avec du Pleffis-Mornay , & lorsque Schomberg & de Thou l'alloient trouver de la part de Sa Majesté , il ne pouvoit desapprouver en particulier une

chose où la nécessité forçoit le Roi. Son caractère ne lui permettoit pas d'employer sa médiation avec d'autres qu'avec le Duc de Mayenne ; mais comme il n'en put rien obtenir, il se retira de la Cour contre son inclination, repassa en Italie, & laissa le Royaume dans un grand désordre.

Durant l'assemblée des Etats, de Thou l'avoit vu familièrement, & avoit lié avec lui une amitié fort étroite. Ce Prélat l'avoit informé de plusieurs circonstances de sa dernière Ambassade (a) à Constantinople, où la République de Vénise l'avoit envoyé : il lui avoit appris l'horrible méchanceté du Gouverneur de Corfou, pour traverser sa négociation, & avec quelle conduite & quels ménagemens il avoit ramené les esprits des Bachas. de Thou en a parlé dans l'Histoire qu'il nous a donnée, & lui dédia depuis, comme à un homme desintéressé & capable d'assoupir nos différends, la (b) Paraphrase en vers Latins des Lamentations de Jérémie qu'il fit en ce tems-là. Il cherchoit en travaillant sur ce Prophète, quelque consolation

(a) Morosini fut Ambassadeur des Vénitiens à la Porte sous le règne d'Amurat III.

(b) Voyez l'Épître dédicatoire de cette Paraphrase, dans les Poësies sacrées de M. de Thou.

1589. dans la calamité publique, dont ce Prélat étoit témoin. Il est certain que les funestes divisions, qui depuis dix ans ont desolé ce Royaume si florissant, & qui l'ont réduit à la dernière extrémité, auroient pu être assoupies par le tour d'esprit de ce Cardinal, par l'affection qu'il portoit à la France, & par l'autorité qu'il s'étoit acquise dans les deux partis ; s'ils eussent été capables de connoître leurs véritables intérêts : mais Dieu ne permit pas qu'on employât un remède si favorable pour la guérison de nos maux. Les esprits étoient alors si échauffés, tant dedans que dehors le Royaume, qu'à son retour à Rome on condamna sa modération, & l'on le blama de n'avoir pas plutôt allumé le feu de la révolte. On y regardoit la douceur & la prudence, comme des qualités hors de saison, & ceux qui par des talens si précieux auroient pu contribuer à l'union & à la paix, comme des gens dignes de la haine publique.

Après la malheureuse exécution de Blois, Henri de Bourbon, Prince de Dombes vint à la Cour où son père l'envoya : c'étoit un jeune Prince parfaitement bien élevé & fort instruit dans les belles lettres. De Thou lui rendoit ses devoirs régulièrement, & lui  
présenta

présenta l'Ecclésiaste de Salomon, qu'il avoit traduit en vers Latins, comme un gage de son affection respectueuse pour cette Maison Royale : ce Prince l'en remercia sur le champ par un billet écrit de sa main que de Thou fit imprimer depuis au-devant de sa traduction. Ce fut-là l'origine de cette généreuse amitié dont ce Prince l'honora jusqu'au dernier moment de sa vie : jamais il n'entreprit ou ne fit rien d'important dans ses affaires, de la plus grande conséquence, qu'il ne le communiquât auparavant à de Thou, & qu'il ne lui en demandât son avis.

Comme on eut perdu toute espérance d'accommodement, le Roi quitta Blois & se rendit à Tours ; en chemin, il tira d'Amboise ceux qu'il avoit fait arrêter, pour les mettre dans un lieu plus sûr. A Tours on résolut d'y établir un Parlement pour l'opposer à celui de la Ligue ; on vouloit, suivant l'ancien usage, y faire approuver les intentions de Sa Majesté, pour les faire savoir dans les provinces. Cet établissement n'étoit pas sans difficulté ; il se trouvoit un nombre suffisant de Conseillers & de Maîtres de Requêtes : on avoit un Avocat-Général, & c'étoit Jacques Faye d'Espesses, très-zélé

1589. défenseur des droits du Roi, qui faisoit cette fonction ; mais on n'avoit point de Présidens : quelques-uns étoient demeurés à Paris, d'autres avoient été mis en prison ; le reste , pour se mettre en sûreté, s'étoit retiré dans des châteaux de leurs amis, en attendant qu'ils prissent conseil des événemens.

Il n'y avoit pas long-temps que le Président Jean de la Guesle étoit mort au Laurau (a) en Beauce , & sa Charge n'étoit pas remplie. Là - dessus l'on assembla le Conseil, où assistèrent le Cardinal de Vendôme & François de Montolon , à qui le Roi venoit de donner les Sceaux. D'Espeffes qui s'y trouva , fit connoître publiquement qu'il y avoit long-temps qu'il étoit résolu de ne plus faire les fonctions de sa Charge, néanmoins qu'il étoit prêt de les continuer, pourvu qu'on mit à leur tête un Président, qui, par son exemple, animât les Conseillers à soutenir avec fermeté l'honneur de leur emploi. Lui & tous ceux du Conseil convenoient que personne n'y étoit plus propre que de Thou. Ils dirent qu'il étoit d'une

(a) On voit quelques restes d'un ancien château de ce nom auprès d'Epéron. Ce lieu nommé le *Laurau* est une dépendance de la terre de Morville appartenant à une branche de la maison de la Rochefoucault.

famille qui avoit donné des Magistrats distingués & plusieurs Conseillers au Parlement; que son père & son grand-père avoient été Présidens; qu'il étoit allié à plusieurs Maisons illustres; & ce qui méritoit le plus d'attention, qu'il avoit toujours suivi constamment le parti du Roi; qu'enfin cette dignité sembloit déjà lui appartenir, puisqu'il avoit eu l'agrément de celle de son oncle.

Comme cela se passoit en son absence & à son insçu, un Huissier vint aussi - tôt l'avertir de la part du Roi de se rendre au Conseil. De Thou n'y fut pas plutôt entré, que le Garde des Sceaux lui fit entendre les intentions de Sa Majesté, que le Cardinal de Vendôme appuya de très - vives exhortations. Il se défendit constamment d'accepter l'honneur qu'on lui proposoit, & après avoir témoigné les sentimens de sa reconnoissance pour le Roi & pour ceux de son Conseil, qui avoient jetté les yeux sur lui pour remplir une place si honorable, il dit : « qu'il étoit vrai que la Charge de Pré-

» sident à Mortier lui étoit destinée, mais  
 » qu'il étoit fait de manière qu'il avoit tou-

» jours fui les grands emplois; que soit  
 » qu'il eut de la timidité ou quelque chose

1589. » de sauvage dans son esprit, il avoit tous-  
» jours regardé avec frayeur ces places que  
» les hommes recherchent avec ambition ;  
» qu'il s'étoit attendu de n'être que le der-  
» nier des Présidens, lorsqu'il seroit revêtu de  
» cette dignité ; qu'il n'y avoit qu'une longue  
» expérience qui put donner à un premier  
» Président les qualités nécessaires, que tout  
» homme de bien devoit plutôt souhaiter  
» que la Charge ; que si l'on lui faisoit l'hon-  
» neur de l'en croire digne, il étoit de son  
» intérêt de ne pas tromper mal-à-propos  
» la bonne opinion qu'on avoit de lui, par  
» une impatience hors de saison ».

Comme dans un temps si fâcheux, lui ni d'Espeffes ne vouloient point abandonner la patrie, il se fit alors entr'eux un combat honorable de zèle pour l'Etat, & de modestie ; l'un déferoit à l'autre, & quoique le Parlement eut besoin d'un Chef pour y mettre l'ordre, il sembloit qu'après eux personne n'oseroit plus accepter une dignité, dont par une modération si glorieuse, ils se jugeoient incapables. Enfin, de Thou l'emporta par ses prières, & par le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de son ami, qui fut fait Président à la place de la Guesle. La Charge d'Avocat Général qu'avoit d'Espeffes fut

Donnée à la recommandation du Cardinal 1589,  
de Vendôme, à Louis Servin, jeune homme  
fort sçavant & fort attaché aux intérêts de  
Sa Majesté.

Après une distinction si marquée de la  
part du Roi, de Thou pouvoit rester en  
France en sûreté & avec honneur; cepen-  
dant il aima mieux accompagner Schomberg  
en Allemagne, & partager avec son ami les  
périls & les incommodités du voyage. Schom-  
berg avoit eu ordre d'y lever dix mille che-  
vaux & vingt mille hommes de pied. Dans  
l'embarras où il étoit de choisir son monde  
pour l'assister dans cet emploi, il avoit jetté  
les yeux sur de Thou, & l'avoit demandé  
pour l'envoyer négocier auprès de l'Empe-  
reur & des autres Princes d'Allemagne, prin-  
cipalement auprès de nos allies, qui devoient  
l'appuyer de leur crédit, & fournir de l'ar-  
gent pour la levée de ces troupes.

Mais l'exécution de ce voyage étoit diffi-  
cile; comme il fut sçu par tout le Royaume,  
les Ligueurs mirent de tous côtés des em-  
buscades pour l'empêcher ou pour le retar-  
der. Ils vouloient fermer toutes les avenues  
aux secours qu'attendoit le Roi, & se van-  
toient par tout *que s'il n'en recevoit point  
des pays étrangers, il faudroit qu'il quittât*

1589. *honteusement le Royaume avant quatre mois.*

En effet Schomberg accompagné de Philbert de la Guiche Grand-Maître de l'artillerie, & de Montigny qui venoit d'être fait Gouverneur de Berry, prit d'abord le chemin le plus court par Rémorentin, par le Comté de Charolois, & par Langres, pour gagner les frontières : mais il eut avis qu'il y avoit plus avant un gros corps de troupes qui l'attendoit ; ce qui l'obligea de revenir sur ses pas à Blois,

De-là, il dépêcha de Thou au Roi. qui étoit à Châtelleraud, avec ordre de rendre compte à Sa Majesté du sujet de son retour, & de lui représenter : que la seule voye qui lui étoit ouverte, étoient les places du Roi de Navarre : qu'il falloit changer d'avis selon les occurrences, & qu'en cette occasion le chemin le plus court étoit celui qui étoit le plus sûr : que Dom Antoine, cet infortuné Roi de Portugal, voulant se retirer en France, avoit failli d'être arrêté dans l'Isle de *Susinio* (a) sur les côtes de Bretagne, par les partisans de Philippes II. Que ce Prince n'avoit été en sûreté qu'à la Rochelle : que

(a) *Ou Socinio*, ainsi que la nomme d'Aubigné, & après lui le savant M. le Duchat, dans ses Notes sur le Catholicon.

delà il avoit écrit à Sa Majesté qu'il n'avoit 1589.  
trouvé nulle part plus de fidélité que parmi  
les Infidèles ( c'est ainsi qu'il nommoit nos  
Protestans : ) que s'ils étoient autrefois à  
craindre, il n'y avoit plus presentement que  
leurs places, où le Roi & ses fidèles sujets  
pussent passer sans péril, puisque tout le  
reste étoit presque au pouvoir des sédi-  
tieux.

Le Roi qui venoit de recevoir les nou-  
velles de la défaite du Duc d'Aumale près  
de Senlis; que Saveuse avoit été battu &  
tué par Coligny; que les Suisses que Harlai.  
Sancy amenoit en France par le Lac de Ge-  
nève, marchaient par tout victorieux, con-  
sentit aisément que Schomberg, qui s'étoit  
chargé de la conduite d'un si puissant secours,  
prit le chemin le plus long, puisque c'étoit  
le plus sûr. Ainsi Schomberg passa par Sau-  
mur, par Loudun, par Thouars, & par Niort,  
& gagna Saint-Jean d'Angély, où il arriva  
sans mauvaise rencontre, avec quelques Ca-  
pitaines Suisses.

On y avoit arrêté la Princesse de Condé  
après la mort du Prince son mari, de laquelle  
on parloit fort diversement ( 1 ). Comme  
Schomberg ni de Thou n'eurent pas la li-  
berté de la voir, elle leur envoya la Prin-

1589. cesse Eleonor (a) sa fille , & le fils posthume , dont elle venoit d'accoucher ; elle leur recommanda les intérêts de ces illustres orphelins avec de grandes instances. Les prières de cette mère captive ne lui furent pas inutiles ; ils lui rendirent depuis & à ses enfans , tous les services dont ils étoient capables , persuadés qu'il étoit absolument de l'intérêt du Roi d'en user ainsi : ce qui ne les empêcha pas d'essuyer bien des traverses, tant de la part des oncles de ces deux enfans , que de la part du Roi lui-même.

Il avoit été résolu d'engager Elisabeth Reine d'Angleterre , d'appuyer auprès des Princes d'Allemagne les intérêts du Roi , de son argent & de son crédit : cette commission faisoit une partie de l'Ambassade de Schomberg. Comme il ne pouvoit s'en acquitter en personne , il résolut d'abord d'y envoyer de Thou : depuis le jugeant plus nécessaire auprès de lui , il choisit en sa place Pierre de Mornay-Buhy , frère de du Plessis. Buhy vint prendre de Schomberg ses dernières instructions à Saint-Jean d'Angély, d'où il partit pour la Rochelle , & delà pour l'Angleterre.

(a) Cette Eleonor épousa depuis Philippe de Nassau Prince d'Orange , élevé en Espagne.

Pour Schomberg, il continua sa route par 1589. Jonzac & par Coutras, d'où après avoir examiné le lieu où la dernière bataille s'étoit donnée, il vint à Montagne en Périgord, d'où Michel de Montagne & sa famille tirent leur nom. Montagne étoit alors à Bordeaux; mais sa femme, qui étoit sœur de Pressac, qui accompagnoit Schomberg, les reçut parfaitement bien : Castillon sur la Dordogne n'en est pas loin. Cette ville soutint un long siège pendant ces dernières guerres, contre le Duc de Mayenne, qui s'en rendit enfin le maître; mais Henri de la Tour, Vicomte de Turenne, la reprit aussi-tôt sans beaucoup de peine, & s'en assura par une bonne garnison.

C'est un lieu fameux dans toute la Gascogne par la défaite de Talbot, arrivée l'an 1453, & c'étoit alors un passage sûr pour les Royalistes.

De Montagne on fut à Bergerac, & delà à Sainte-Foy, qui étoit gardé par Pierre de Chouppes, Gentilhomme Poitevin, brave & expérimenté Capitaine. Chouppes entretenoit la compagnie de la bataille de Coutras, où il s'étoit trouvé dans l'armée du Roi de Navarre, où il avoit fort bien servi. Il leur fit voir la disposition du camp, & l'ordre de bataille des deux armées pendant le com-

1589. bat : il en avoit fait faire un plan qu'il avoit chez lui ; des drapeaux déchirés & en assez mauvais ordre , lui servoient de tapisserie dans sa salle à manger. Schomberg , pour qui il avoit de la considération , obtint de lui , sans beaucoup de peine , de faire ôter ces marques d'un si funeste combat.

Schomberg passa delà à Monflanquin en Agenois , & traversant la rivière à Nérac , puis à Leytoure , il vint à Mauvèzin & à Montfort dans l'Armagnac. Guillaume de Saluste du Bartas , encore fort jeune , & Auteur des deux Semaines , les y vint trouver en armes avec ses vassaux , & leur offrit ses services , Il étoit surprenant qu'à son âge & dans son pays , sans autre secours que celui de la nature , qui lui avoit donné un talent particulier pour la Poësie , & un esprit fort juste , il eut composé un si bel Ouvrage. Aussi il souhaitoit avec passion de voir la fin de nos guerres civiles , pour le corriger & pour venir à Paris le faire réimprimer , principalement sa première Semaine , qui avoit été reçue avec tant d'approbation. Ce fut ce qu'il confirma plusieurs fois à de Thou pendant trois jours qu'il les accompagna ; ce qu'on remarque exprès , afin que les critiques , comme il s'en trouve toujours , sçachent

qu'il n'ignoroit pas qu'il n'y eut des fautes 1589. dans son poëme ; mais qu'il étoit dans le dessein de les corriger par l'avis de ses amis. Sa mort ne lui permit pas ni de voir la fin de nos malheureuse guerres , ni de mettre la dernière main à ce merveilleux (a) Ouvrage.

On vint ensuite à l'Isle-Jourdain , & delà au Mas de Verdun , où on passa la Garonne , pour éviter le voisinage de Toulouse ; puis on prit par le Querci , d'où Schomberg se rendit à Montauban sur le Tarn. Ce fut-là que Prégent de la Fin , Vidame de Chartres , jeune Seigneur également brave & bien-fait , le vint joindre avec un corps de Troupes choisies , & le conduisit par Negrepélisse à S. Antonin à l'entrée du Rouergue : alors , comme on eut espérance de marcher plus commodément & plus vite par les plaines , on passa le Tarn

(a) Il s'en faut bien que la postérité ait confirmé le jugement de M. de Thou. Du Bartas est un de ces Poëtes dont on ne cite le nom que comme un modèle à éviter. Son style lâche , incorrect & ampoulé n'empêcha pas son poëme de lui obtenir en son tems une grande réputation. Depuis on en a fait justice ; tant il est vrai que ces réputations du moment ont une rude épreuve à soutenir , pour avoir ce qu'on appelle un brevet d'immortalité. D'ailleurs , quoique mauvais Poëte , il n'en étoit pas moins brave , & homme de bien.

1589. pour se rendre à Villemur. Dans cet endroit l'on prit conseil de Louis d'Amboise Comte d'Aubigeoux, qui avoit son Château de Grossé dans le voisinage : delà, l'on vint à Millac, Château qui apartient à François de Casillac de Sessac, qui y reçut Schomberg avec de grandes marques d'amitié.

Sessac avoit été bon Courtisan & bon Officier ; dans sa jeunesse il s'étoit attaché à MM. de Guise , & leur avoit rendu de grands services ; mais depuis qu'on l'eut fait Chevalier de l'Ordre, il ne s'étoit engagé dans aucune faction. Toute la Noblesse du pays lui faisoit la cour : il l'avertissoit librement de se rendre sage par son exemple ; qu'il n'avoit rien négligé pour s'atirer l'amitié de plusieurs Princes, qu'il n'en avoit jamais trouvé de plus sure ni de plus avantageuse que celle du Roi ; *que s'il lui envoyoit un chien galeux (a) , il lui céderoit son propre lit* : Ce qu'il disoit exprès, sçachant que quelques-uns de ceux qui le venoient voir trouvoient mauvais en particulier, qu'il reçut si bien chez lui ceux qui suivoient le parti de Sa Majesté.

Il y avoit dans son voisinage un jeune Gentilhomme nommé Louis de Voisins (b)

(a) Voilà bien le propos d'un courtisan.

(b) C'étoit le frère du Baron d'Ambres, dont nous avons des Mémoires.

d'Ambres, d'une Noblesse distinguée du pays: 1589  
 il étoit fort proche parent du Comte d'Aubigeoux & le sien. Comme jusqu'alors il avoit fait une rude guerre aux Protestans, il étoit à craindre que la cause du Roi se trouvant confondue avec la leur, il ne les traitât également: d'autant plus qu'il étoit maître de Lavaur, de Saint-Papoul & d'Alby, d'où il faisoit continuellement des courses de tous côtez. Sessac n'en pouvoit répondre, & dit à Schomberg, « que puisqu'il étoit venu si avant, il lui conseilloit de laisser à droit les plaines de Languedoc, & de prendre à gauche par les Montagnes, que ce chemin étoit le plus rude, mais que c'étoit le plus sur »

Quand ils l'eurent quitté, le premier lieu qu'ils trouvèrent fut Villefranche de Rouergue, où Bournazel Gouverneur de la Province attendoit Schomberg: on y arriva fort avant dans la nuit, parce qu'on fut souvent obligé de s'arrêter pour faire ferrer les chevaux. Delà, en rebroussant chemin, on vint par le Château de Bournazel à Figeac, & delà à Calvignet, la seule Place d'Auvergne qui fut occupé par les Protestans. Mesillac Comte de Restignac, y vint trouver Schomberg avec de bonnes troupes, & le conduisit le lendemain à Mur de Burres.

589. Les Cévennes, qui commencent dans le Périgord, enferment, par une longue chaîne de Montagnes, le Limousin au Nord, le Quercy & le Rouergue au Sud; plus loin, l'Auvergne & le Velay, d'où descendant du côté du Midi vers le Rhône, elles comprennent le Givaudan au couchant, & le Vivarais au levant; là, elles sont les plus hautes & les plus impraticables: elles continuent leur même nom, & descendent par une plus douce pente jusqu'à Alais.

De Mur de Burres le Comte de Restignac conduisit les Envoyez de Sa Majesté jusqu'à la vûe de Maruége, qui est le lieu seul où il y ait Justice Royale dans le Givaudan.

Si-tôt qu'il crut les avoir mis en sureté, il les quitta. Maruége avoit été depuis peu ruinée par les Troupes du Roi, ou plutôt par l'animosité particulière d'Antoine de la Tour de Saint Vidal. Il n'y étoit demeuré d'entier qu'une Fontaine, avec son Bassin & son piedestal, du côté du levant, & de celui du couchant une seule rue; le reste n'étoit qu'une solitude & qu'un amas confus de maisons renversées. Cette rue n'étoit pas mal peuplée, & ce fut-là qu'on fit rafraîchir les chevaux: la Pierre qui est à droite sur une hauteur, & qui fut ruinée dans l'expédition

du Duc de Joyeuse, n'en est pas loin. On 1589. jugea à propos de pousser delà jusqu'à Chaze, qui est un bourg fort peuplé, comme le sont tous ceux de ce pays-là : on y voit le Palais de l'Evêque de Mende, avec le cabinet de Durand (a), surnommé le *Spéculateur*. On coucha dans ce bourg, & le lendemain on se rendit à Mende : Adam Heurteloup (b), Evêque & Comte de Givaudan, avoit eu cet Evêché depuis Renaud de Beaulne, dont nous avons parlé. Il reçut Schomberg, de Thou & toute leur suite, avec autant d'amitié que de magnificence.

Ce Prélat étoit d'une grande exactitude pour tout ce qui regardoit son ministère ; d'ailleurs d'une fidélité inviolable pour le service du Roi & pour tous ceux qui suivoient le parti de Sa Majesté. Dans le premier repas qu'il leur donna, l'on remarqua avec quelque surprise, qu'on ne servoit aucune pièce de gibier ou de volaille, à qui il ne manquât ou la tête, ou l'aîle, ou la cuisse, ou quelqu'autre partie : ce qui lui fit dire agréablement, qu'il falloit le pardonner à la

(a) Guillaume Durand, Evêque de Mende en 1286, fût surnommé le *spéculateur* à cause d'un Ouvrage qui a pour titre : *Speculum Juris*.

(b) Ou de Hurteloup.

4589. gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtoit toujours le premier de ce qu'il apportoit. Comme ses hôtes lui demandèrent qui étoit ce pourvoyeur, il leur dit :

« Dans ce pays des montagnes, qui sont  
» des plus riches du Royaume par leur fertilité, les aigles ont accoutumé de faire  
» leur aire dans le creux de quelque roche  
» inaccessible, où l'on peut à peine atteindre avec des échelles ou des grappins. Si-  
» tôt que les bergers s'en sont aperçus, ils  
» bâtissent au pié de la roche une petite loge,  
» qui les met à couvert de la furie de ces  
» dangereux oiseaux, lorsqu'ils apportent  
» leur proie à leurs petits. Le mâle ne les  
» abandonne point pendant trois mois, &  
» la femelle ne quitte point l'aire, tant que  
» son aiglou n'a pas la force d'en sortir; elle  
» ne va pas non plus chercher le mâle. Pen-  
» dant ce tems-là ils vont tous deux à la  
» petite guere dans tous les pays d'alentour;  
» ils enlèvent des chapons, des poules, des  
» canards, & tout ce qu'ils trouvent dans  
» les basses-cours, quelquefois même des  
» agneaux, des chevreaux, jusqu'à des cochons de lait qu'ils portent à leurs petits.  
» Mais leur meilleure chasse se fait à la campagne, où ils prennent des faisans, des  
» perdrix;

» perdrix , des gelinotes de bois , des ca- 1589.  
 » nards sauvages , des lièvres & des che-  
 » vreuil.

» Dans le moment que les bergers voyent  
 » que le père & la mère sont sortis , ils grim-  
 » pent vite sur la roche , & en rapportent ce  
 » que ces aigles ont apporté à leurs petits ;  
 » ils laissent à la place les entrailles de quel-  
 » ques animaux : mais comme ils ne le  
 » peuvent faire si promptement que les pè-  
 » res ou l'aiglon n'en aient déjà mangé une  
 » partie , cela est cause que vous voyez ce  
 » qu'on vous sert ainsi mutilé ; mais en ré-  
 » compense , d'un goût beaucoup au-dessus  
 » de tout ce qui se vend au marché. *Il ajouta*  
 » que , lorsque l'aiglon est assez fort pour  
 » s'envoler , ce qui n'arrive que tard , parce  
 » qu'on l'a privé de sa nourriture , les ber-  
 » gers l'enchaînent , afin que le père & la  
 » mère continuent à lui apporter de leur  
 » chasse , jusqu'à ce que le père le premier  
 » & la mère ensuite , s'étant accouplés l'ou-  
 » blient entièrement ; alors les bergers le  
 » laissent là , ou l'apportent chez eux par  
 » pitié ».

Effectivement la table de l'Evêque étoit  
 fournie par de pareils pourvoyeurs , même  
 par des vautours , qui sont des oiseaux carna-

589. ciers plus grands que les aigles , mais qui ont la tête de côté , & qui ne vivent que de cadavres & de carnage. De Thou eut la curiosité de voir ces aigles de près ; il monta par un chemin très-difficile auprès d'une aire , dont l'Aiglon étoit enchaîné. La mère ne tarda pas d'y arriver , les aîles si étendues , qu'elle leur déroba presque la lumière : elle apportoit un faisan à son petit , & retourna aussi-tôt à la chasse. De Thou , & ceux qui l'accompagnoient , s'étoient cachez dans une petite loge pour éviter sa furie , les payfans l'avoient averti que ces dangereux animaux avoient déchiré des jeunes gens qui cherchoient ces aires , ou qui y étoient en garde , pour n'avoir pas pris cette précaution.

L'Evêque les assura qu'il ne falloit presque que trois ou quatre de ces aires pour entretenir sa table splendidement pendant toute l'année.

Ils séjournèrent chez lui pendant trois jours , & delà furent à Villefort par le plus rude chemin des Cévennes ; d'où ayant laissé Florac & Anduse à droit , ils descendirent par une plaine à Alais , lieu très-agréable , mais un peu défiguré par la Guerre : enfin , ils gagnèrent Uzez , où Schomberg fut obligé de garder le lit pendant quelque temps ; comme

il étoit fort replet, il étoit fatigué du chemin, 1589.  
qu'il avoit été contraint de faire à pié contre  
sa coutume, dans les chemins rudes & dan-  
géreux de ces montagnes. A Uzez, de Thou  
fut informé des ravages qu'un nommé Mathieu  
le Merle fils d'un (a) cardeur de laine, fit du-  
rant nos Guerres civiles dans l'Evêché de  
Mande & dans tout le Givaudan : comme il  
les apprit de la propre bouche du frère de ce  
Mathieu le Merle, qui venoit souvent voir  
Schomberg, il en a fait mention (b) dans  
l'Histoire qu'il nous a donnée.

Pendant que Schomberg étoit au lit, il  
envoya demander à Henri de Montmorenci  
Gouverneur de la Province, quelle route il  
devoit prendre ; mais dans le temps, il reçut  
de nouveaux ordres du Roi. Ce Prince lui  
mandoit, que puisque les Troupes étrangères,  
que Sanci lui avoit amenées, lui étoient si  
utiles, il étoit nécessaire d'en lever davan-

(a) Ce Capitaine Merle appartenoit à des parens  
Nobles, comme on le verra dans la Notice qui précé-  
dera ses Mémoires.

(b) Le récit de M. de Thou en ce qui concerne les  
exploits de Mathieu Merle, Baron de Salavas, offre  
des inexactitudes. Il sera aisé de les réformer à l'aide  
des Mémoires de ce Capitaine Merle, que nous insé-  
rerons dans la Collection immédiatement après ceux-ci.

1589. tage ; que pour cet effet , comme il ne pouvoit tirer d'argent que de l'Italie , il lui ordonnoit d'y passer , puisqu'il en étoit si proche , que devant que d'aller en Allemagne , il tirât de Florence & de Venise tout l'argent qu'il pourroit.

Les Officiers Suisses , qui accompagnoient Schomberg , avoient envie de retourner chez eux par la Savoye & par la Bresse , qui étoit leur plus court chemin. Pour les contenter & les payer , Schomberg dépêcha de Thou avec Antoine Moret des Reaux , qui étoit avec eux , de la part du Roi de Navarre , pour aller emprunter de l'argent à François de Bonne-Lesdiguières. Des Reaux & de Thou prirent leur route par Montelimar , par Crète , par Die , & arrivèrent à Puymore. Ils y trouvèrent Lesdiguières , qui faisoit le siège de Gap , qui lui fut enfin rendu par le Vicomte de Pasgnières. Lesdiguières (a) leur prêta mil écus d'or ; de Thou les ayant reçus , prit une autre route ; il passa par Saint-Paul , trois Châteaux , par Moirs , par Grignan , & laissant Suze à gauche , se rendit au Pont Saint-Esprit , ainsi nommé à cause de son pont admirable

(a) L'Auteur des Mémoires sur la vie de Lesdiguières  
a omis cette anecdote.

sur le Rhône. Schomberg qui étoit remis de 1589. ses fatigues les y attendoit.

S'étant tous rejoints, ils passèrent le Rhône, & vinrent à Orange, où ils furent reçus magnifiquement par Hector de la Forêt de Blacons Gouverneur de la Citadelle. Schomberg y congédia les Officiers Suisses & les paya; delà passant proche d'Avignon, il vint à Barbantanes, & logea dans le Château de Mondragon, dont le Seigneur les reçut fort poliment, & lui donna à souper avec Bernard de Nogaret la Valette.

La Valette avoit sommé Château-renard, qui est dans le voisinage; sur le refus que la Place fit de se rendre, il fit amener du canon, la prit le lendemain, & en fit pendre le Gouverneur. Après cette expédition, il accompagna Schomberg jusqu'à Cavaillon, ville du Comtat Venaissin sur la Durance. L'Evêque du lieu les y reçût avec de grandes marques d'amitié, & les régala: alors la Valette les quitta, & leur donna le Marquis d'Oraison pour les escorter.

Ils furent dîner à Merindol, où d'abord, comme leur avoit dit d'Oraison, ils ne trouvèrent personne. A l'aspect de gens en armes, tous les habitans s'enfuirent dans des cavernes; mais comme ils sçurent que c'étoit

1589. d'Oraison, dont ils n'avoient rien à craindre, ils revinrent sur leurs pas dans le moment. D'Oraison leur dit de ces peuples à peu près ce qu'en rapporte J. Sleidan, qui avoit été au service de Guillaume du Bellai-Langei, ou plutôt de Jean Cardinal du Bellai son frère : « que (2) c'étoient des gens simples, » fidelles dans leur négoce, soumis aux Magistrats, bienfaisans à tout le monde, & » sans aucune malice ; qui payoient exactement les tributs qu'ils devoient au Roi, » ou à leurs Seigneurs particuliers : que » pour conserver leur Religion, ils ne se » marioient jamais que parmi eux : qu'ils » observoient religieusement les mêmes coutumes qu'ils avoient reçues des Vaudois » & des Albigeois, qu'on avoit si fort persécutés ; que c'étoient là les restes de ces » peuples, qui se conservoient encore à » Laurmarin, à Cabrières & dans les vallées des Alpes : que ceux-ci étoient du » Docèse de l'Evêque de Marseille, auquel » ils payoient ses droits régulièrement. Toutes choses que d'Oraison n'avoit point » apprises de Sleidan, qu'il n'avoit jamais lû ; » mais du bruit commun de toute la province ».

Le même jour d'Oraison les mena coucher

à son château de Cadenet , où il faisoit sa 1589.  
principale demeure. Le lendemain ils allè-  
rent à Manosque , qui est une Commanderie  
de l'ordre de Malthe : delà ils traversèrent la  
Durance , & vinrent à Riez. Fauste , qui en  
fut Evêque dans le quatrième siècle , a rendu  
cette ville célèbre par sa réputation. L'Eglise  
est hors de la ville , & sur une hauteur qui  
commande : les troupes & les munitions  
qu'on y mit dans nos dernières guerres l'a-  
voient profanée. La plupart de la Noblesse  
du pays y fait son séjour ordinaire , entre au-  
tres Tournon de Castellane , père d'une belle  
& nombreuse famille , & qui reçût Schom-  
berg dans sa maison.

Enfin , après avoir passé par Draguignan ,  
qui étoit occupé par le Baron des Arcs (a) ,  
on arriva en deux jours à Fréjus , où il fallut  
en attendre trois pour mettre les tartanes en  
état. Tout étant prêt , Schomberg se rendit à  
Saint-Rapheau : l'on y voit encore une moitié  
d'amphitéâtre fort en désordre , & c'est en  
ce lieu qu'abordent ordinairement les vais-  
seaux. Là Schomberg se défit de ses chevaux ,  
& sur le soir du premier jour d'Aoust , fit  
voile avec toute sa suite. Il eut le vent si  
favorable , qu'ayant passé l'Isle de Lérins &

(a) Gaspard de Villeneuve , Baron des Arcs.

1589. Antibes, le matin il découvrit Nice à l'embouchure du Var, & sans aucune incommodité, il arriva à Monaco sur le midi.

Il n'en fut pas de même de M. de Thou, toute la nuit il eut une furieuse nausée, qui après lui avoir fait faire des efforts extraordinaires, lui laissa une si grande altération, qu'ayant bû de l'eau pour l'appaiser, il pensa se perdre l'estomac. Du vin de Corse, qu'il prit, le soulagea & lui donna assez de force & de vigueur pour suivre Schomberg & pour gagner avec lui la ville de Gènes, où ils arrivèrent tous deux en bonne santé.

La République les reçût avec une grande distinction malgré les plaintes des Espagnols. Des Députés du Sénat vinrent au-devant d'eux les complimenter sur leur heureuse arrivée, & leur témoigner les dispositions favorables qu'ils avoient dans le cœur pour le service du Roi, & pour tous ceux qui venoient de sa part. Toute la ville étoit dans les mêmes sentimens, & faisoit des vœux pour Sa Majesté au préjudice des rebelles. Il arriva même qu'une galère de Marseille, qui quelque tems auparavant étoit venue dans le port sans la bannière de France, pensa être coulée à fonds par le peuple. Les Marseillois pour éviter leur perte, ne trou-

vèrent point d'autre ressource que de réclamer le nom du Roi, & d'arborer sa bannière : ce qui seul apaisa la sédition.

De Thou visita Gènes pendant quatre jours avec beaucoup plus d'application qu'il n'avoit fait dans le tems qu'il y vint la première fois avec Paul de Foix ; mais comme durant les grandes chaleurs du pays il voulut boire à la neige, sans en trop examiner les conséquences, il affoiblit son estomac, qui n'étoit pas bien remis des fatigues de la mer, & fut pris d'une fièvre lente, accompagnée de lassitudes & d'inquiétudes par tout le corps.

Dans ce tems-là Schomberg le quitta, & voulut aller à Florence *incognito*, pour s'assurer de l'argent qu'on lui avoit promis, & en tirer davantage s'il pouvoit. Il chargea de Thou d'aller droit à Venise, & de prendre de certaines mesures avec André Hurault de Maïsse, Ambassadeur de Sa Majesté ; il lui donna ensuite rendez-vous dans un lieu qu'il lui marqua, & où il devoit l'attendre. On ne sçavoit point encore en Italie le détestable parricide du Roi. De Thou, qui l'ignoroit aussi, passa l'Apennin, & vint à Tortone : il y vit Christine de Dannemarck, mère de Charles Duc de Lorraine, qui avoit eu cette ville pour son douaire. Il en partit aussi-tôt,

1589. & se rendit à Plaifance , pouvant à peine se tenir à cheval : il y séjourna un jour pour se reposer. Heureusement , comme il ne pouvoit plus supporter la fatigue du cheval , il eut la commodité de descendre le Pô , & de se rendre par eau à Venise.

Il y arriva le 14 d'Aoust , le jour même qu'un Courrier parti de Milan avoit répandu dans la ville la nouvelle de la mort du Roi. Comme il venoit d'un lieu suspect , on n'y ajouta pas beaucoup de foi. Trois jours après il en arriva un autre qui confirma cette fâcheuse nouvelle , mais qui convertit la consternation générale en une joye inespérée ; il fit sçavoir en même tems que l'armée de France & toute la Noblesse avoient reconnu le Roi de Navarre.

Sur cette nouvelle , Marc - Antoine Barbaro , Procureur de Saint - Marc , se rendit au Sénat , & y proposa d'envoyer au nouveau Roi une célèbre ambassade pour le féliciter sur son avenement à la Couronne. Voici les principales raisons de son avis :

« Que la République avoit un fort grand  
» intérêt , qu'il y eût en France un Roi re-  
» connu & certain , qui par sa puissance  
» conservât entre les Princes Chrétiens cet  
» équilibre nécessaire , qui sert de règle à la

» prudence de ses conseils : qu'il ne pou- 1589.  
 » voit y en avoir d'autre , que celui qu'une  
 » succession légitime appeloit à la Cou-  
 » ronne : que si son droit à la succession  
 » recevoit quelque difficulté , qui par une  
 » Loi nouvelle du Royaume dépendoit du  
 » suffrage de ses peuples , les Grands & cette  
 » brave & nombreuse Noblesse qui en font la  
 » force & l'appui , avoient d'autant plus de  
 » droit de se choisir un Roi : que le Sénat  
 » étoit informé que le Roi de Navarre avoit  
 » pour lui & le droit à la succession , & le  
 » consentement de la Noblesse , qui malgré  
 » les soupçons qu'on a toujours eus de son  
 » trop de confiance & de sa légèreté , avoit  
 » donné des marques admirables de sa sagesse  
 » en cette occasion. Qu'au reste , le Sénat ne  
 » pouvoit rien espérer que d'avantageux d'un  
 » si grand Prince , dont la vertu méritoit une  
 » Couronne , quand sa naissance la lui re-  
 » fuseroit ». C'est ainsi que ce sage Sénat  
 délibéroit dans cette conjoncture.

Le Cardinal de Joyeuse étoit alors à Venise,  
 & logeoit au Palais Saint George , qui lui  
 avoit été assigné par la République : il avoit  
 auprès de lui Arnaud d'Ossat ami particulier  
 de M. de Thou. Ce Prélat avoit choisi cette

1589. retraite après la Bulle précipitée de Sixte V contre Henri III, & vouloit au moins par son absence deffendre l'honneur de son Souverain, & la Majesté de nos Rois flétrie par cette Bulle. Par-là, il donnoit aussi des marques publiques de sa reconnoissance pour un Prince libéral qui l'avoit comblé de tant de bien-faits.

De Thou ne le quittoit guères, & ils entendoient presque tous les jours la Messe du Père Ange de Joyeuse son frère, au Convent des Capucins de Saint Roch, où ce Père étoit en ce temps-là.

Le Cardinal ne doutoit point que le Roi de Navarre justement irrité du détestable paricide du Roi, ne marchât droit à Paris, & qu'il ne s'en rendit le maître; ce qui lui paroissoit d'autant plus aisé, que ce terrible coup devoit avoir étourdi ceux qui en étoient complices, & divisé les esprits de cette grande ville, que la Noblesse étoit animée de vengeance, & le Soldat de l'espérance du pillage. Rempli de cette idée, il s'imaginait déjà entendre les cris des enfans, les plaintes des vieillards, & les gémissemens des femmes; il croyoit déjà voir le Soldat furieux courir de tous côtes l'épée à la main,

mettre tout à feu & à sang : commettre en un 1589  
mot , toutes les cruautés qu'on exerce dans  
une ville prise d'assaut.

Comme les troubles de sa Patrie l'empê-  
choient d'y demeurer , il se plaignoit d'être  
contraint par la fortune de retourner dans une  
autre , dont il avoit été obligé de sortir du  
vivant du Roi son maître. Il disoit cependant  
qu'il ne pouvoit demeurer ailleurs ; que  
puisqu'il ne vouloit pas retourner en France ,  
& qu'il n'avoit aucun engagement avec Hen-  
ri IV qui n'étoit pas reconnu à Rome & dans  
une grande partie de l'Europe , il se tien-  
droit à Rome comme dans un Port assuré ,  
où il pourroit attendre la fin de la tempête &  
le calme des esprits : que là il se détermineroit  
plus sûrement sur le parti qu'il devoit pren-  
dre.

Ce Prélat n'étoit engagé dans aucune fac-  
tion , & ne s'y engagea jamais. L'on peut dire  
que la conduite qu'il tint depuis , fut plutôt  
un effet de la dignité qu'il avoit à soutenir ,  
que de son inclination. Comme il s'étoit servi  
de sa prudence pour s'accommoder au tems ,  
il se servit aussi de son équité dès que l'occa-  
sion s'en presenta. Il quitta tout engagement ,  
& s'attacha uniquement aux intérêts du Roi &  
de sa Patrie ; ce qu'il fit si à propos & avec

1589. tant de zèle, que lors qu'il revint à la Cour, il n'y eut point d'affaires de conséquence que le Roi ne lui communiquât : même depuis la mort déplorable de ce Prince, il s'employa avec tant de desintéressement à réconcilier les grands Seigneurs, qui étoient presque tous ses parens, qu'il devint le médiateur de leur réunion & l'arbitre de leurs différens.

Il retourna donc à Rome avec d'Offat. Avant leur départ, d'Offat étoit venu plusieurs fois voir de Thou, & s'étoit entretenu familièrement avec lui sur les affaires de France.

Après le départ du Cardinal de Joyeuse & de d'Offat, de Thou voulut voir Padoue, & jouir pendant quelques jours des charmes de la conversation de Jean Vincent Pinelli, qu'il n'avoit point vû depuis seize ans. Durant le séjour paisible qu'il y fit, il visita souvent la belle Bibliothèque, que Pinelli avoit formée pendant tant d'années & avec tant de soins. Il trouva dans la maison de Pinelli, Paul Alcardo de Gênes, homme poli, très-bon Juge sur les matières de littérature, & qu'il n'avoit pas moins d'envie de voir que Pinelli. Alcardo faisoit grand cas de la version de Saint-Bazile, des autres Pères Grecs,

qui ont écrit de la Sainte Trinité, & qu'on 1589. a donné au Public avec Phoebade, Evêque d'Agen. Il fit présent à de Thou d'un beau manuscrit du Livre de l'Hérésiaque Eunomius, dans la vue qu'en l'examinant sur ce qu'on avoit déjà imprimé de Saint Bazile, & sur ce qu'on devoit imprimer de Saint-Grégoire de Nyffe, on peut donner plus de lumière & de correction à la nouvelle édition qu'on en attendoit.

De Thou s'informoit exactement à Pinelli de tous les hommes illustres dans les Sciences, qui ont paru en Italie, & dont la mémoire commençoit à veillir: il vouloit la faire revivre dans ses Annales, comme en effet il fit depuis sans aucune passion: il n'oublia pas non plus les sçavans Espagnols; & l'on peut dire avec confiance, qu'il rendit également justice par tout où il trouva de la doctrine & de la vertu. Un procédé si équitable, lui faisoit espérer quelque reconnoissance de la part des Italiens & des Espagnols; cependant il ne fut jamais plus trompé dans ses espérances, ce sont les deux Nations du monde qui lui ont témoigné plus d'ingratitude.

Revenons à Schomberg, qui étoit toujours resté à Florence. Si-tôt qu'il eut appris la mort d'Henri III, il fit revenir Guichardin

1589. son Ecuyer, qu'il avoit envoyé avec de l'argent pour lever des Troupes. Il partit ensuite pour Mantouë, où il vouloit conférer avec de Maïsse, Ambassadeur de France à Venise. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il en repartit avec de Thou, qui l'y étoit venu trouver pour se rendre à Verone, où de Maïsse les attendoit. Tous ensemble retournèrent encore à Mantouë pour quelques secretes conférences avec le Duc Vincent, & revinrent à Verone. De Maïsse les y quitta pour reprendre le chemin de Venise.

Schomberg & de Thou, s'arrêtèrent à Verone, alloient souvent chez le Comte Bévilaqua, dont la maison étoit ornée des plus belles statues de l'antiquité & des tableaux des meilleurs Peintres. Ce Comte n'aimoit pas seulement tous les beaux Arts; mais avoit encore un goût merveilleux pour la musique. Il y avoit chez lui trois fois la semaine un concert composé de plus de trente des plus belles voix & des plus excellens joueurs d'instrumens. De Thou s'y trouvoit souvent, & s'entretenoit avec lui sur des matières indifférentes sans se découvrir. Bévilaqua ne s'étoit jamais marié, il étoit déjà avancé en âge, sérieux, mais poli, & songeoit à aller finir ses jours à Rome. Aussi le soupçonnoit-on de

de n'être pas dans les intérêts du Roi de Na-1589.  
varre, quoique tous les peuples de l'Etat de  
Venise se fussent ouvertement déclarés en  
faveur de Sa Majesté.

Après un séjour de quelques jours, Schom-  
berg & de Thou se séparèrent encore. Le  
premier prit la route d'Allemagne par le Tren-  
tin, passa par Bresse & par le Lac d'Ischia.  
En laissant à gauche Bergame & Chiavene,  
il descendit chez les Grisons, après avoir  
traversé la Valteline. Ce pays, quoiqu'en-  
fermé par les Alpes, produit des vins excel-  
lens. Il dîna à Tirano, & delà vint à Poschiavo:  
il lui fallut ensuite traverser d'affreuses Monta-  
gnes, & principalement celle d'Arbonne,  
d'où le Rhin se précipite avec un bruit  
horrible pour gagner Coire.

Cette ville étoit autrefois un Evêché: on y  
voit encore à quelque distance la Cathédrale,  
mais fort en désordre; ceux qui en jouissent  
se contentant du titre de Prince, & d'en  
recevoir les revenus. A l'égard des fonctions  
Ecclésiastiques, elles n'y sont plus d'usage,  
comme il arrive parmi les Protestans, dont  
les Liges Grises ont presque toutes em-  
brassé la croyance. Ce fut à Coire que de  
Thou fut informé plus sûrement de ce qui se

1589. passoit en France , & que le Roi étoit presque par tout suivi de la victoire.

Au sortir de Coire, de Thou fut s'embarquer devant le lever du Soleil sur le Lac le plus prochain, avec toute sa suite. Ce Lac est entouré de tous côtez de montagnes fort élevées, & sujet, comme le Lac de Garde, à des vents très-violens. De Thou, de même que ceux qui l'accompagnoient, pensa l'éprouver à ses dépens : le temps s'étoit mis à la pluie, la barque où ils étoient, n'étoit que de bois de sapin, & celui qui la conduisoit, y avoit imprudemment reçu un Allemand avec son cheval; cet animal effrayé des coups de vagues, se laissoit souvent tomber & mettoit à toute heure la barque en risque de tourner. Comme la pluie & le vent augmentoient toujours, & que la rive la plus proche de la terre étoit bordée d'un grand & continuél rocher, il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir y aborder; ce qui jettoit tout le monde dans une consternation : elle redoubla, quand on vit le Pilote abandonner le gouvernail, & qu'on l'entendit crier *que chacun songeât à se sauver comme il pourroit.*

Nicolas Rapin, fils d'un autre Nicolas, qui s'est distingué dans nos guerres par son

esprit & par sa valeur, étoit auprès de M. de 1589.  
 Thou : c'étoit un jeune homme plein de courage, & qui favoit fort bien nager. Il mit bas sa cuirasse & son pourpoint, se tint prêt à sauter dans le Lac, & dit à de Thou de le prendre par la ceinture, de s'y tenir ferme, & de se jeter avec lui ; qu'il le mettroit à terre si-tôt qu'il pourroit y aborder, ou qu'il périroit le premier. Dans cette extrémité, & n'espérant plus qu'en la bonté divine, ils apperçurent une caverne creusée dans le roc. Aussi-tôt ils commandèrent au Patron de tourner de ce côté-là, & mettans tous la main à la rame, pour forcer le vent qui faisoit entrer l'eau de tous côtez dans la barque, ils gagnèrent le bord, & sautèrent à terre tous percez de la pluie. Ils n'emportèrent que tout ce qui se trouva sous leur main, ne croyant pas qu'il y eut pour eux un plus grand danger que celui d'être sur le Lac pendant la tempête.

Heureusement il se trouva qu'il y avoit des espèces de marches taillées dans le roc de distance en distance ; ainsi quoiqu'ils fussent presque tous bottez & en manteau, que le chemin fut très-rude & très-difficile, ils ne laissèrent pas, malgré le vent & la pluie,

1589. dont ils étoient fort incommodez, de monter avec plaisir plus de mille pas pour gagner la hauteur, fort surpris de rencontrer sur leur route un chariot attelé de bœufs qui descendoit par ce précipice.

Une hôtellerie qui étoit à quelque distance du sommet, leur fut d'un grand secours; les poëles servirent à sécher promptement leurs habits, & leur joye fut aussi grande qu'espérée, de pouvoir s'y remettre de leur frayeur, & de s'y rafraîchir. Ils y dînèrent, & comme ils n'avoient point de chevaux, il falut marcher à pié par un chemin très-fangeux, & très-glissant pour gagner la couchée, qui étoit éloignée de deux mille & à la tête du Lac de Zurich: personne cependant ne se plaignit de cette fatigue, tant leur esprit étoit encore rempli de l'idée du danger qu'ils avoient couru.

Enfin, le temps s'étant remis au beau, en deux jours ils vinrent à Zurich par le Lac. Il falut visiter cette ville, de tout tems la première des Cantons, & féconde en hommes illustres dans les sciences: c'est où Conrad Gesner, Gaspard Volfius, & Josias Simler, ont pris naissance dans de pauvres cabanes. Jean-Guillaume Stukius, homme officieux &

attaché à la France, fit voir à de Thou ce 1589. qu'il y avoit de plus remarquable, & l'accompagna par toute la ville.

Delà, de Thou se rendit à Soleurre. Comme il y arrivoit, trouva à plus de cinq cens pas en deçà de la ville, Nicolas Brûlard de Sillery Ambassadeur de Sa Majesté, qui étoit assis sous un tilleul : quoiqu'il ne pensât guère à lui dans ce moment, il le reconnut, & mettant aussi-tôt pied à terre avec toute sa suite, il courut l'embrasser comme son intime ami, & demeura avec lui pendant quelques jours.

C'étoit dans le tems qu'on travailloit avec chaleur à conclure un traité commencé entre le Duc de Savoie & le Canton de Berne. Il étoit à craindre qu'il ne portât préjudice aux intérêts du Roi, s'il étoit ratifié par le serment des Bailliages assemblez, suivant l'usage de ces peuples. Les cinq petits Cantons, gagnez par l'or d'Espagne, en pressoient la conclusion ; la Ligue, pour veiller à ses intérêts, leur avoit envoyé Leon Lescot de Clermont, Conseiller au Parlement de Paris. Comme il étoit des amis de M. de Thou, Sillery jugea à propos que de Thou lui demandât une conférence, pour tâcher par son moyen de retarder cette affaire, ou d'y faire

1589. naître des difficultez; mais il n'en fut pas besoin, Les Ministres qui désaprouvoient ce traité, prêchèrent avec tant de force, & animèrent si bien les peuples du Bailliage de Valais, que sans que de Thou s'en mêlât, ils obligèrent non-seulement les Députés qui étoient venus à Berne pour le jurer, de se retirer sans rien conclure; mais les contraignirent encore de se mettre en sûreté par la fuite; il fut même résolu d'informer contre eux, comme contre des traîtres & des criminels de Leze-Majesté; ce qui déliyra Silleri d'une grande inquiétude.

De Thou prit congé de lui, passa le *Mont-jura*, & vint à Bâle avec les Officiers Suisses qui avoient quitté Schomberg à Orange, & qui ayant achevé leurs affaires dans leur pays, retournoient à l'armée du Roi; car après la mort de Henri III, Sanci avoit été renvoyé en Suisse par son successeur, pour faire de nouvelles levées. De Thou apprit à Bâle que Theodre Zuinger & Basile Amerbach, qu'il y avoit connus, il y avoit dix ans, étoient morts durant nos guerres. Il y fut quelquefois entendre Jacques Grinay parent du fameux Simon, qui y enseignoit publiquement l'Histoire de Sleidan. Comme Grinay avoit fréquenté les Cours d'Allemagne, il y

avoit appris beaucoup de particularitez, qui 1589. n'étoient point parvenues à la connoissance de cet Auteur, qu'il expliquoit avec beaucoup de clarté & d'élégance.

Delà, ils traversèrent avec précaution la Franche-Comté, & arrivèrent tous à Langres, qui s'étoit déclarée pour le Roi. Pierre Roussard, de la même famille que ce Louis, à qui selon Duaren, les Jurisconsultes ont tant d'obligation, pour avoir donné plus de lumière qu'aucun autre aux observations du Droit, en étoit Lieutenant Général, & n'avoit rien oublié pour en bannir l'esprit de la Ligue.

Au sortir de Langres, ils passèrent à Arc en Barrois, & vinrent à Châteauvilain, qui ayant été assiégé par les ennemis depuis peu de tems, les avoit repoussez avec perte. Ils y trouvèrent le Comte Louis Diacette (a), qui s'occupoit à réparer la Place, & à la munir d'une bonne Garnison. Il y avoit une

(a) Le Rédacteur des remarques sur la Confession de Sancy ( chapitre VIII, p. 494 ) n'a pas ménagé ce Noble Florentin dont le nom étoit Louis *di Ghiaceti*. Il observe qu'il s'étoit enrichi, en faisant le métier de traitant, & que du fruit de ses extorsions il acheta la terre de Château-Vilain. Brantôme lui reproche l'impureté de ses goûts en fait de tapisseries.

1589. amitié de père en fils entre Diacette & de Thou , aussi le Comte le retint pendant qu'il donnoit ordre à la Garnison , & lui déconvrit en secret plusieurs choses dont il crut que le Roi devoit être informé. Il étoit persuadé qu'à la fin tout se tourneroit de manière , que le successeur légitime , c'est-à-dire le Roi de Navarre , demeureroit le maître du Royaume ; que les ennemis de ce Prince n'avoient de ressource que dans les richesses étrangères & dans la faveur inconstante des peuples ; que les Chefs de la Ligue , & que la Noblesse s'ennuyeroient infailliblement de la Guerre , se réconcilieroient avec Sa Majesté , & se retireroient.

Comme il faisoit la revue des Officiers de sa Garnison , il se défendit long-temps d'y recevoir un nommé Pierre Choiseul-la-Meuse , quoique cet Officier eut fort bien fait son devoir dans la dernière occasion. Ayant cependant été comme forcé de le recevoir par les instantes prières de ses amis , qu'il ne crût pas devoir refuser , il leur dit ; qu'on verroit quelque jour qu'il avoit eu ses raisons pour les avoir si long-temps refusez ; qu'un homme aussi querelleur que celui-là , lui attireroit infailliblement quelque malheur considérable. Ce fut en effet ce même la Meuse ,

qui quatre ans après prit querelle avec Dia-1589  
cette sur quelques paroles, & qui le tua.

Lors qu'un Officier de la Garnison de Châteautilain vint en apporter la nouvelle à la Cour, de Thou qui s'y trouva, n'attendit pas qu'il nommât le meurtrier, & se ressouvenant sur le champ de cette funeste prédiction, il dit que c'étoit *la Meuse*. Comme la chose fut aussi-tôt confirmée, on lui demanda comment il avoit pû la deviner ; il raconta alors ce qu'il avoit entendu dire à Diacette, il y avoit quatre ans ; & tout le monde demeura surpris du pressentiment que ce pauvre Gentilhomme avoit eu d'un malheur si éloigné.

Diacette avoit épousé Anne Aquaviva, fille du Duc d'Atry, dans le Royaume de Naples, Dame d'un grand courage & d'une grande probité (a). Elle avoit eu de son Mariage un fils & une fille, avec lesquels elle s'étoit retirée à Langres, où son mari avoit eu soin de faire transporter ses meilleurs effets : ils furent vendus dans la suite, & l'argent prêté au Roi pour soutenir les frais de la Guerre. Diacette avoit plus de soixante ans quand il fut tué ; mais comme il s'étoit abstenu

(a) Si ces faits sont exacts, ils démentent les assertions injurieuses que l'Editeur de la Confession de Sancy a consignées dans ses remarques, p. 495.

1589. dès sa jeunesse des plaisirs des jeunes gens , il étoit encore d'une santé si vigoureuse, qu'à son âge il couchoit en hyver dans une chambre fort exposée aux injures de l'air , sans rideaux & sans couverture : il n'étoit incommodé ni du froid , ni du serein , ni des bouillards, comme si Dieu lui eut conservé des forces pour résister dans des tems difficiles. Ce n'étoit ni par impatience ni par chagrin d'avoir sacrifié son bien pour le service du Roi, qu'il parloit de ses fatigues, il faisoit voir en toutes occasions que le repos de l'Etat lui étoit plus cher que le sien, & que pour le procurer il étoit toujours prêt d'exposer sa personne & d'engager le reste de son bien.

Enfin, de Thou partit de Châteautilain avec les Capitaines Suisses, & prit son chemin par Vandœuvre & par Pougi, qui appartient à la Maison de Luxembourg. Il y rencontra François Duc de Piney, qui s'en alloit à Rome. Il lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé à Florence, à Venise, à Mantouë, & en Suisse. En arrivant à Pougi, Henri, fils du Duc, qui n'étoit âgé que de dix ans, l'y reçût honorablement avec toute sa suite.

De Pougi, de Thou se rendit à Châlons. Il y avoit eu tout proche un combat qui avoit duré trois jours ; Robert de Joyeuse, Comte de

Grand-pré, s'y étoit battu avec beaucoup de 1589.  
valeur contre Saint-Paul ; mais sa Victoire lui  
avoit coûté la vie.

Ce fut à Châlons que de Thou fut informé de  
la perte qu'il avoit faite à la Fère de tous ses  
meilleurs meubles, qui y avoient été trans-  
portez, comme on l'a dit ci-dessus. Il la  
supporta bien plus patiemment que celle de  
deux jeunes Seigneurs de ses amis dont on  
va parler.

De Châlons, il vint à Château-Thierry  
situé sur la Marne ; cette rivière se rend dans  
la Seine, & apporte une partie des vivres qui  
font subsister Paris. Comme il entroit dans la  
Ville à la nuit, dans le tems qu'on sonnoit la  
cloche pour la Garde, il rencontra dans une  
rue Pierre Picherel, qui l'arrêta par la bride  
de son cheval. Cet homme étoit de la Ferté au  
Coulph, qui n'en est pas loin, & avoit été  
Moine dans l'Abbaye d'Essone. Il avoit l'esprit  
vif, & sçavoit fort bien les trois langues, ayant  
étudié sous Vatable avec Jean de Salignac &  
Jean Mercier. De Thou le reconnut après  
l'avoir examiné, & lui demanda ce qu'il  
faisoit-là parmi le bruit éclatant des armes &  
des trompettes. Picherel lui répondit, en lui  
montrant son logis qui n'étoit pas loin, que  
malgré ce tumulte il n'avoit pas laissé de

1589. travailler quatorze heures ce jour-là , qui étoit le dernier de sa soixante & dix neuvième année ; qu'en le finissant , il avoit achevé son Commentaire sur saint Paul , & mis la dernière main à l'Epître à Philemon ; qu'il n'attendoit que la fin de la Guerre , qu'il souhaitoit avec passion , pour le faire imprimer ; qu'à son âge il n'avoit aucune incommodité considérable ; qu'il avoit la vue & l'ouïe aussi bonnes que jamais , & l'esprit aussi net ; mais que comme les jeunes gens sont exposez à une infinité de dangers qui ne leur permettent pas d'espérer de vieillir , ceux qui sont fort âgez sont sûrs de ne pouvoir pas vivre long-temps.

C'étoit à la considération de M. de Thou , qu'il avoit écrit sur saint Paul , après avoir travaillé sur saint Luc & sur saint Mathieu , & il avoit entrepris ce Commentaire avec d'autant plus de bonnes volonté , qu'il étoit persuadé que peu de personnes jusqu'alors y avoient réussi. La Religion à part , il louoit fort l'exacritude de Bêze ; mais il disoit qu'après avoir moissonné dans un champ si fertile , Bêze avoit encore laissé , & à lui & aux autres , beaucoup à recueillir. Malheureusement Picherel étant mort peu de tems après , ce précieux effet de sa succession tomba entre

les mains de ses héritiers , qui se ruinant en 1589. procez les uns contre les autres , le dissipèrent ou l'abandonnèrent à des mains étrangères , dont il n'y a pas d'apparence de le pouvoir retirer, ni que le public en profite.

Le Vicomte de Comblisy, fils de Pinard , commandoit dans Château-Thierry. Il donna à souper à de Thou, & lui apprit que le Roi s'étoit rendu maître des Faubourgs de Paris. Ils convinrent que si le siège tiroit en longueur , la nécessité & le défaut de vivres obligeroient la Ville à se rendre ; que sa Place pourroit beaucoup contribuer à en avancer la prise, puisque c'étoit par-là que Paris recevoit la plus grande partie de ses provisions ; qu'à la vérité Meaux , dont les Ligueurs étoient les maîtres, abondoit en bleds ; mais qu'il n'y en auroit pas assez quand on priveroit cette grande Ville du commerce des Places qui sont au-dessus ; que par conséquent la sienne & celle de Châlons étoient d'une grande importance pour le Roi ; qu'on ne pouvoit trop être sur ses gardes, ni trop recommander aux Gouverneurs, de ne rien laisser passer qui put descendre à Meaux.

Il chargea de Thou de représenter à Sa Majesté, qu'il étoit à propos de renforcer sa garnison. De Thou le quitta le lendemain

1589. dans ces bons sentimens (a), & prit sa route par Lagny, où commandoit pour le Roi, Jacques la Fin, dont l'Histoire de ce temps-là parle en plusieurs endroits.

Ayant passé au-dessus de Paris, il prit son chemin par Montfort-Lamaurri, dans le tems que le Roi, après la prise d'Estampes, étoit descendu dans le pays Chartrain. De Montfort, il falut marcher par Nogent-le-Roi, par Houdan, & reprendre par le Perche, pour éviter Chartres, qui tenoit pour la Ligue & se rendre à Frazé. Le lendemain comme ils marchaient de nuit, parce qu'il n'étoit pas sûr de marcher le jour, ils entendirent crier aux armes deux fois de suite, proche de Château-neuf en Thimerais; chacun se prépara comme si les ennemis eussent été en présence: on reconnut que c'étoient des troupes de Sa Majesté, qui conduisoient sur des chariots les

(a) Ce n'est pas sans raison que de Thou s'exprime ainsi; car Pinard après quelque résistance, vendit sa place au Duc de Mayenne peu de tems après. Le Parlement séant à Châlons, lui fit son procès & à son père, & confisqua leurs biens. Depuis, Henri IV les rétablit dans leurs biens, & dans leur honneur. Voyez les remarques de Davila par M. de Beauvais-Nangis, & M. de Thou lui-même dans l'Histoire générale.

corps de deux jeunes Seigneurs à leurs parens. 1589.

Celui de Louis de Rohan Duc de Montbazon étoit dans le premier chariot : ce triste spectacle fit cesser la crainte, mais il n'en causa pas moins de douleur. Celle de M. de Thou fut si vive, qu'il ne pût retenir ses larmes.

Il y avoit une parfaite union d'amitié, & une grande conformité d'humeur & d'inclination entre le Duc de Montbazon & de Thou. Il avoit trouvé dans ce jeune Seigneur des sentimens si sincères de Religion, une passion si solide pour l'équité, & pour tous les devoirs de l'honnête homme, un zèle si ardent pour la Patrie, & pour l'honneur de la France, que ce n'étoit pas sans raison qu'il regrettoit avec des expressions si tendres, la perte de tant d'excellentes qualitez, qu'il avoit cherchées jusqu'alors inutilement parmi les plus grands Seigneurs ; aussi n'en parloit-on jamais devant lui, que ce triste souvenir ne lui arrachât des larmes.

Environ une heure après, ils rencontrèrent le second chariot : il portoit le corps de Josias de la Rochefoucault, Comte de Roucy, tué au combat d'Arques le 24 Septembre. Ce Seigneur étoit proche parent des enfans de

1589. Prince de Condé, fortis d'Eleonor de Roye, sœur de Charlotte sa mère. Cette parenté lui avoit donné une grande familiarité avec le Cardinal de Vendôme ; par ce moyen, de Thou attaché au Cardinal avoit fait amitié avec lui.

L'enjouement de ce jeune Comte égaloit sa valeur ; qualitez héréditaires dans la maison de la Rochefoucault, & qui avoient rendu le Comte François son père, tué dix-sept ans auparavant au massacre de la Saint-Barthélemi, si cher & si agréable à Charles IX. Le fils parloit bien Latin & encore mieux Italien ; il avoit si bien attrapé les manières, le ton, & les différences de cette dernière langue, selon les personnages qu'il vouloit représenter, que dans les heures de plaisir, qu'il passoit en particulier avec le Cardinal son cousin, où de Thou se trouvoit souvent, personne ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire, principalement en voyant son grand sérieux.

Après avoir traversé la France, ils arrivèrent enfin à Châteaudun dans le Dunois, Domaine de la maison de Longueville ; le Roi s'y étoit rendu après avoir mis garnison dans la petite ville de Patai, en Beauffe. De Thou l'y alla saluer aussi-tôt, & en fut reçu fort obligeamment : il lui rendit un compte exact

exact de tout ce qu'il avoit fait en Italie, en Allemagne, & en Suisse; il lui fit con-<sup>1589.</sup>noître dans une longue conversation qu'il eut avec lui, l'envie qu'il avoit remarquée dans Ferdinand de Médicis, Grand Duc de Toscane, de lui proposer Marie de Médicis sa nièce, que Sa Majesté épousa dix ans après. Il lui dit que le Sénat de Venise, & tous les Princes d'Italie, auxquels la trop grande puissance d'Espagne étoit suspecte, auroient fort souhaité que Sa Majesté rentrât dans la Religion de ses pères; mais qu'il ne croyoit pas que l'état de ses affaires permit qu'il le fit alors, ni même qu'il fut à propos qu'il témoignât en avoir le dessein; que ne pouvant pas l'assister ouvertement, ils l'assisteroient en secret de quelques secours d'argent, qu'ils l'exhortoient néanmoins d'exécuter, le plutôt qu'il pourroit, ce qu'il paroïssoit résolu de faire, lors qu'il trouveroit des conditions sûres & raisonnables.

Le Roi, qui l'écoutoit attentivement, lui répondit : « que contre son attente & toute » apparence, la Providence divine l'avoit » élevé à ce haut degré de grandeur où les » autres se hâtent de monter par le désordre » & par le renversement des Loix : qu'il » avoit vû devant lui quatre Princes dans

1589. » la famille royale, dont trois avoient régné  
» sans laisser de postérité : que Dieu avoit  
» fait la grace au quatrième de le mettre  
» dans une situation égale à celle des Rois ;  
» mais que ce Prince n'ayant pas reconnu ce  
» que méritoient de si grands bienfaits, au  
» contraire en ayant abusé, étoit mort avant  
» de parvenir à la Couronne : que c'étoit à lui  
» de prendre bien garde de tomber dans le  
» même crime d'ingratitude, de peur d'éprou-  
» ver le même châtiment, & d'être privé  
» d'enfans ; ce qui lui seroit aussi sensible que  
» préjudiciable à la France.

» Que l'affaire de la Religion lui faisoit  
» d'autant plus de peine, qu'on y agissoit  
» avec plus d'aigreur que de charité : que ce  
» n'étoit ni entêtement ni obstination, qui  
» le faisoit persévérer dans une croyance où  
» il avoit été nourri, & qu'il croyoit jusqu'à  
» présent la plus saine ; mais qu'il ne refusoit  
» pas d'en embrasser une meilleure, lorsqu'on la lui feroit connoître : que ce n'étoit  
» ni par contrainte ni par violence, qu'il  
» vouloit qu'on l'y amenât ; mais de son bon  
» gré & comme par la main ; ainsi que la  
» Providence l'avoit conduit sur le Trône :  
» qu'il souhaitoit que sa conversion ne lui  
» fut pas particulière, mais qu'à son exem-

» ple plusieurs autres , s'il se pouvoit , se  
 » fissent instruire tant dedans que dehors le <sup>1589.</sup>  
 » Royaume.

» Que suivant la coutume reçue dans  
 » l'Eglise cela se pourroit faire par l'assemblée  
 » d'un Concile , ou si le tems ne permettoit  
 » pas d'en tenir un général , par un National ,  
 » ou du moins par une Conférence : qu'il  
 » étoit prêt de sacrifier sa vie pour faire cesser  
 » une guerre , qui faisoit répandre tant de  
 » sang innocent : qu'on devoit avoir assez  
 » d'égards pour un Prince comme lui , sorti  
 » de tant de Rois , depuis un si grand nombre  
 » de siècles , & dont la cause étoit commune  
 » avec de puissantes Nations , pour faire en  
 » sa faveur ce qu'on savoit : ce que l'Eglise  
 » avoit accordé si souvent avec tant de fruit.  
 » Son salut étoit-il si peu considérable , &  
 » celui de tant d'ames répandues dans toute  
 » l'Europe , au rapport de ceux qui en jugent  
 » sainement , pour préférer pour les réunir ,  
 » une voie incertaine & ruineuse , à une  
 » douce & raisonnable ? En voyant les périls  
 » dont Dieu me garantit tous les jours , qui  
 » sçait , *disoit-il* , s'il ne m'a point fait naître  
 » pour procurer la réunion de l'Eglise ? J'en  
 » suis persuadé & je le souhaite ; mais quoi-  
 » qu'il en puisse arriver , je me suis engagé

1589. » par serment de ne faire violence à personne  
» comme je ne veux pas qu'on m'en fasse.  
» J'ai juré de bonne foi en montant sur le  
» Trône, de défendre la Religion Catholi-  
» que, Apostolique & Romaine ; je le ferai  
» exactement. J'en prendrai les Evêques &  
» les principaux auprès de moi ; je mettrai  
» les autres sous ma protection ; & puisqu'il  
» est de mon devoir & de l'intérêt de l'Etat  
» que je veille également à la conservation  
» de tous mes Sujets, je veux qu'on sache  
» & qu'on soit persuadé, que l'ambition ne  
» me met point les armes à la main, mais  
» la justice des droits d'une légitime suc-  
» cession. Il est de mon devoir d'assurer le  
» repos & la tranquillité des peuples, qui  
» ne pouvant souffrir une domination étran-  
» gère, m'ont appelé à leur défense. Si je  
» ne la prenois pas, j'aurois à effuyer de  
» justes reproches, & la honte, dans le tems  
» à venir, d'avoir laissé périr, par ma lâche-  
» té, ceux qui attendoient leur salut de ma  
» vertu ».

Il tint encore sur le même sujet plusieurs autres discours avec cette éloquence vive & insinuante, qui lui étoit naturelle. Il ne pût même s'empêcher de laisser échaper quelques larmes, marques certaines que ses paroles

étoient conformes à ses intentions, & qu'il 1589.  
ne disoit rien qui ne partit du cœur.

Cependant l'armée s'aprocha de Vendôme ; le Gouverneur (a) qui y avoit été mis auparavant par Sa Majesté, avoit trahi le feu Roi, & avoit manqué de parole au Comte de Soissons, qui en avoit répondu. Il avoit arrêté le Grand Conseil dans le tems qu'il y tenoit sa Jurisdiction durant les Etats ; mais alors n'ayant ni le courage de se défendre, ni l'adresse de faire sa composition, lorsqu'on le somma, il fut pris avec la ville, & eut sur le champ la tête tranchée. On pendit aussi le P. Robert Cheffé. De Thou qui avoit obligation à ce Cordelier, fit tout ce qu'il pût pour le sauver ; mais comme le Roi étoit hors la ville, & que c'étoit Biron qui y commandoit absolument en son absence, on eut peu d'égards dans la chaleur de l'action aux sollicitations qu'on faisoit pour un homme de peu, dans le tems qu'on menoit au supplice le Gouver-

(a) Jacques de Maille-Benchart, homme de naissance, mais sans probité ( dit M. de Thou, Liv. XCV de son Histoire. ) On peut lire dans son Ouvrage le  
    sperfidies de cet Officier, qui en recueillit le  
vste salaire.

1589. neur de la ville, qui étoit d'une maison illustre ; d'autant plus que ceux qui intercédoient pour ce Gentilhomme, rejettoient la faute de sa desertion sur le Cordelier.

Après la prise de Vendôme le Roi se rendit Tours , où il fut reçu aux acclamations de toute la ville. Il y fit espérer de remettre dans la première dignité de la Robe, Achilles de Harlai premier Président , qui s'étant peu de tems auparavant sauvé de la Bastille, étoit arrivé à Tours. Delà, il alla rejoindre son armée, qui étoit descendue dans le Maine, après avoir passé par l'Anjou & par le château du Loir. Elle avoit assiégé le Mans, Capitale de la province , qui se rendit à la honte des assiégés, après que ses faubourgs eurent été brûlés ; ce qui donna beaucoup de chagrin à Sa Majesté.

Ce Prince s'entretint avec de Thou sur le même sujet , dont on a parlé ci-dessus , & de Thou prit cette occasion pour lui parler des conférences qu'il avoit eues avec Vincent Duc de Mantouë , qui recommandoit instamment à Sa Majesté les intérêts du Duc de Nevers son oncle. Là-dessus le Roi écrivit au Duc de Nevers, & lui dépêcha de Thou , qui fit sur le chemin de grandes réflexions sur les

conversations qu'il avoit eu l'honneur d'avoir 1589.  
avec Sa Majesté, & sur les heureux succès  
de son nouveau règne.

*Fin du quatrième Livre.*

OBSERVATIONS  
DES ÉDITEURS  
SUR LE PREMIER LIVRE  
DES MÉMOIRES  
DE JACQUES - AUGUSTE  
DE THOU.

(1) C UJAS (a), né à Toulouse, étoit fils d'un Foulon. Guidé par son seul génie, il devint un des plus savans hommes de son tems. Il prouva la vérité de cet adage populaire, *que nul n'est Prophète dans son pays*. Ses Concitoyens lui refusèrent une chaire de Jurisprudence. Cujas alla à Bourges, où son mérite fut mieux apprécié. Bientôt il acquit une grande réputation. On courroit en foule l'entendre par-tout où il professoit. Les Toulousains le pressèrent alors de revenir dans sa patrie. Sa réponse, digne d'un homme de Lettres, qu'on avoit injustement repoussé est remarquable par sa précision vraiment

(a) Eloges des hommes savans, tirés de l'Histoire, de M. de Thou, avec des additions, par Antoine Teissier, tome IV, p. 71.

Lacédémonienne. *En vain* (répliqua-t-il) *vous regretés absent celui que présent vous avés négligé...* Cujas vivoit dans un siècle, où le fanatisme étoit l'opinion dominante. Il eût le courage de s'élever au-dessus de l'opinion. Interrogé sur sa manière de penser par rapport aux progrès du Calvinisme, on n'en put jamais tirer d'autre réponse que ces mots : *cela n'est point du ressort du Prêtreur...* Il en falloit moins pour que les têtes exaltées du parti Catholique suspectassent sa croyance. On l'accusa d'être un fauteur secret du Protestantisme. Quoiqu'il se conformât extérieurement aux rites de la communion Romaine, on douta de sa foi dès qu'on le vit embrasser le parti de Henri IV. Effrayé par les menaces des Ligueurs, & craignant à chaque instant d'être assassiné, le chagrin abrégé le fil de ses jours. Ses dernières dispositions achevèrent de le faire regarder comme un Hérétique. Il ordonna qu'on l'enterrât sans pompe & sans fête. Il nomma sa femme & son beau-père ses exécuteurs testamentaires ; & il s'exprimoit ainsi en leur recommandant l'accomplissement de ses volontés. « Passez » votre vie (leur disoit-il) en paix : louez » & craignez Dieu sans cesse. Faites du bien » à tout le monde, sans acception des per-

» sonnes : fuyez l'Antechrist , & ses suppôts ;  
 » qui sous le nom d'Eglise , gourmandent ,  
 » pillent , corrompent , & persécutent la véri-  
 » table Eglise , dont J. C. seul notre Sauveur  
 » & Seigneur Dieu , est la pierre fonda-  
 » mentale : suivez sa sainte parole de point  
 » en point , sans y rien ajouter , ni diminuer ».  
 Tel fut ce Jacques Cujas , dont les écrits  
 ont été ridiculisés par quelques uns de nos  
 poètes , incapables de les lire , & encore  
 moins de les entendre. Il laissa une fille  
 indigne de lui , par les écarts auxquels elle  
 s'abandonna. L'Historien de Thou , pour  
 prévenir ses désordres , la maria dès-l'âge  
 de quinze ans. Il n'étoit plus tems : son cœur  
 étoit déjà gâté. Les écoliers de Cujas faisoient  
 allusion à sa lubricité , lorsqu'en se rendant  
 chez elle , ils disoient : *allons commenter les*  
*œuvres du Maître.*

(2) Louis Chasteignier , Seigneur d'Abain ,  
 de la Rocheposay , de Touffon , Chevalier  
 des Ordres du Roi , Capitaine de cinquante  
 hommes d'armes &c. &c. , étoit frère de ce  
 Roch de la Rocheposay (a) , dont on a parlé  
 dans les volumes précédents. Pour recom-

(a) Lisez les Observations sur les Mémoires de la  
 Chastre , tome XL de la Collection , p. 360 & suiv.

penſe de ſes ſervices militaires, Charles IX, en 1573, le nomma Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre. La Rochepoſay, après avoir ſuivi Henri III en Pologne, l'accompagna à ſon retour en France. Le Monarque lui confia l'Ambaſſade de Rome ſous le Pontificat de Grégoire XIII : pendant cinq ans, la Rochepoſay ſ'acquitta de ſa miſſion avec nobleſſe & fermeté. L'Ambaſſadeur *d'Etienne Bathori*, élu Roi de Pologne depuis l'évaſion de Henri III, demandoit une audience ſolemnelle ! La Rochepoſay, au nom de ſon Souverain, qu'il prétendoit être le ſeul & vrai Roi de Pologne, ſ'y oppoſoit vigoureuſement. Il déclara (a) que, *ſi le Délégué d'Etienne Bathori paroifſoit devant lui en quelque cérémonie ou action publique que ce put être, il lui paſſeroit ſon épée au travers du corps, même aux yeux & en préſence de Sa Sainteté.* Henri III, inſtruit de ſa conduite, lui enjoignit de ſe borner à un ſimple acte de proteſtation. La Rochepoſay, en le faiſant, y mit tout l'apparat, & toute la fierté poſſible ; trois cent Gentilhommes l'environnoient ; en 1581 la Rochepoſay revint en France, il combattit contre la Ligue. A l'avénement de Henri IV cefſa

(a) Bibliothèque Hiſtorique & critique du Poitou, tome II, p. 282.

au trône , il prit hautement le parti de ce Prince. La mort enleva la Rocheposay au moment où l'on le désignoit pour présider à l'éducation du jeune Prince de Condé (a). Ses vertus & ses connoissances littéraires , lui méritèrent les regrets de tout ce qu'il y avoit de plus distingué en France. Joseph Scaliger avoit été son Maître ; & il fut son ami tant qu'il vécut. Enfin on peut dire de la Rocheposay que c'étoit un de ces hommes rares qui allient à une extraction illustre les qualités du cœur & de l'esprit.

(3) Le Duc Côme , en se déchargeant sur son fils aîné du fardeau de la Souveraineté , éprouva bientôt un vuide , auquel il n'étoit pas habitué. Son cœur , naturellement porté à la tendresse , lui fit désirer un attachement qui occupât ses loisirs. Eléonore des Albizzi , Florentine , jeune & aimable , lui parut être l'objet qu'il cherchoit. Le grand Duc oublia la disproportion d'âge , qui devoit les éloigner l'un de l'autre. Cette intrigue galante jeta dans sa Maison une pomme de discorde. Côme , pour y ramener la paix , sacrifia sa Maîtresse , dont il avoit eu un fils , il la maria , &

(a) Histoire de la Maison de Chasteigner , Liv. III , p. 305 & suiv.

de s'en occuper. Le besoin d'aimer ne tarda pas à le tourmenter de nouveau. Côme vit Camille Martelli : il la trouva belle, & il le lui dit. On espéra d'abord que ce commerce se termineroit comme le premier, & que de la jouissance résulteroit la satiété. Le Pape Pie V, en se mêlant de cette affaire, la fit tourner autrement. Les représentations amicales du Pontife allarmèrent la conscience de Côme. Le 29 Mars 1570 il épousa Camille, & il reconnut pour sa fille Virginia, fruit de leurs amours ; cet hymen conclu fort brusquement, lui attira des désagréments. L'Empereur, irrité, s'exprima à cet égard en termes peu mesurés ; il ne pouvoit digérer que la fille d'un simple Gentilhomme devint l'égale de sa sœur, mariée à l'héritier présomptif de Toscane. Côme, dans cette occasion, se conduisit avec beaucoup de sagesse & de dignité. Il se déclara le défenseur & le soutien de Camille Martelli son épouse ; mais il ne voulut pas qu'on lui rendit aucun des honneurs de la souveraineté, puisque lui-même l'avoit abdiquée. Camille, d'ailleurs fut la consolatrice de ses vieux jours. Elle expia cruellement le malheur d'avoir déplu à la Maison d'Autriche. Le successeur de Côme l'enferma dans un Cloître après la mort de son père. Quant

à Virginia (a), l'Ecrivain, dont on a emprunté ces détails, n'en parle point.

(4) M. de Thou, dans le Livre XXXII de son Histoire Universelle, a consigné les détails de cette horrible catastrophe. S'appuyant sur le témoignage des contemporains & des Mémoires du tems, le sage Historien a cru sans doute écrire la vérité. Selon lui, deux des fils de Côme (Jean & Garcias) se haïssoient mortellement depuis l'enfance. Jean étoit déjà Cardinal, quoiqu'il n'eut que seize ans. Toujours pleins de l'animosité qu'ils avoient l'un contre l'autre, ces Princes en chassant trouvèrent le moyen de se séparer de leur suite. Ils en vinrent aux mains ; & Jean succomba. Côme instruit de l'événement, & voulant le cacher au public, fit apporter sur-le-champ le cadavre du mort : on le mit au lit ; & par son ordre on annonça que le jeune Prince étoit atteint d'une fièvre épidémique, qui à cette époque faisoit de grands ravages en Italie. Garcias, que Côme interrogea, nia le fait. Mais on le regarda comme convaincu, lorsqu'à son aspect on vit le sang jaillir de la playe du mort. Garcias déconcerté

(2) Istoria del Gran Ducato di Toscana, tomo 2<sup>o</sup>, Libro 3<sup>o</sup>, Capitolo sesto. p. 118, & Libro 4<sup>o</sup>, Capitolo 1<sup>o</sup>, p. 239.

fit l'aveu de son crime , en observant néanmoins que Jean avoit été l'agresseur. Alors le grand Duc se saisit du couteau de chasse avec lequel ce malheureux avoit tué son frere.

« J'ai résolu ( lui dit-il , en le prenant par la » main ) de faire périr aujourd'hui un monstre domestique , & d'expier la mort d'un » fils très doux par le sang d'un fils inhumain : » J'aime mieux passer dans la postérité pour » un père barbare & sans pitié , que pour un » Souverain sans prudence & sans justice : » pour toi qui vas perdre une vie , dont tu » t'es rendu indigne , tu dois te consoler en » la remettant entre les mains du père qui te » l'a donnée ». A ces mots Côme , priant Dieu d'approuver son action , & de pardonner au coupable , le poignarda lui-même.

Tel est le précis de la relation adoptée par M. de Thou , & par une foule d'Ecrivains qui , sous le prétexte de punir un fraticide , chargent de l'attentat le plus atroce , d'un parricide , la mémoire du Grand-Duc. Nous devons prévenir le Lecteur que Riguccio (a) Galluzzi n'a rien épargné pour laver Côme de cette imputation. Il assimile à un Roman les particularités dont on vient de faire men-

(a) Istoria del Gran Ducato di Toscana, tome 2<sup>o</sup>, Libro terzo, Capitolo 2<sup>o</sup>, p. 39 & suiv.

tion ; il allégué pour preuves les lettres de Côme à son fils aîné François , résidant à la Cour d'Espagne en 1562 , lorsque les événements dont il s'agit se passèrent. L'Historien Florentin observe encore que Côme , accoutumé à ouvrir son cœur à Philippe II , lui auroit dévoilé le mystère de ces scènes sanglantes , si elles avoient été véritables. A l'entendre , il n'est point surprenant que les deux fils de Côme aient été emportés par une fièvre contagieuse , puisque le Duc de Ferrare faillit en être la victime , & que le Comte Frédéric Borromée , neveu de Pie IV , n'y put résister. Riguccio Galluzzi convient qu'en Italie on crut généralement à ces actes de férocité entassés les uns sur les autres , & qu'on accrédita des bruits aussi odieux en enfermant dans une bierre le corps du Cardinal Jean , au lieu de l'exposer aux regards du public , comme c'étoit l'usage du pays.

*Fin des Observations sur le premier Livre.*

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS  
DES ÉDITEURS  
SUR LE SECOND LIVRE  
DES MÉMOIRES  
DE JACQUES-AUGUSTE  
DE THOU.

(1) C'EST ce même Louis de Foix, qui fut appelé par Philippe II, pour bâtir le monastère & le palais de l'Escorial. Ses talens le firent connoître de ce Don Carlos, qu'on a plaint en raison de la haine dont son père étoit justement l'objet, & qui peut-être auroit grossi lui-même la liste des monstres couronnés s'il eut vécu. Ses emportemens, son caractère violent & sauvage permettent au moins ces conjectures. Quoiqu'il en soit, l'habileté de Louis de Foix n'échappa pas au fils de Philippe II. M. deThou, dans son Histoire (a), déclare tenir de cet Artiste qu'il construisit pour Don Carlos deux machines propres à le défendre contre les attentats qu'il redoutoit. La première étoit un Livre assez pesant pour

(a) Liv. CII.

tuer un homme d'un seul coup , & fabriqué de manière à pouvoir être lancé facilement. La seconde indiquoit les terreurs & les angoisses qui déchiroient l'ame du Prince Espagnol. C'étoit une machine avec laquelle , à l'aide de quelques poulies , Don Carlos étant couché dans son lit , restoit le maître d'ouvrir , ou de fermer sa porte. Louis de Foix, en exécutant ces belles inventions , crut devoir avertir Philippe II. Il résulta de cette confiance que l'Artiste eut ordre d'arrêter secrètement le jeu des poulies dont dependoit l'accès dans l'appartement de Don Carlos. On eut ainsi la faculté d'entrer chez lui , & de s'assurer de sa personne. On retrouvera dans les Mémoires de Brantôme le dénouement de cette horrible tragédie , que la plume de l'Abbé de Saint-Réal a ornée d'accessoires romanesques.

(2) Colas devint par la suite un des hommes de confiance du Duc de Mayenne ; ce qui ne fait pas honneur au discernement du Prince Lorrain , c'est qu'il le nomma Lieutenant de ses gardes. Le premier exploit connu de Colas (a) fut l'assassinat , qu'il commit de sang froid dans la personne de Florimond de

(a) De Thou , Liv. CII.

Hallwin de Pienne, Marquis de Megnelay. Ce Seigneur s'étant déclaré pour la Ligue, Mayenne lui conféra le Gouvernement important de *la Fere*. Sur la délation de Colas, celui-ci crut que Megnelay traitoit secrettement avec Henri IV : Colas eut ordre d'aller traverser cette négociation. Le scélerat court à *la Fere*, & y poignarde Megnelay comme il sortoit de l'Eglise. Le Duc de Mayenne (il est vrai) désavoua cette exécution atroce. Mais aussitôt il nomma l'assassin pour remplacer le mort en qualité de gouverneur. Le Prince Lorrain fit plus : lorsqu'il négocia son accommodement en 1596, il obtint qu'on y inséreroit un article portant abolition du crime de son protégé. Cependant il avoit appris à le connoître, puisque plus d'une fois ses intentions lui furent suspectes. Colas étoit de ces hommes qui n'ont ni amis, ni patrie. Il ne tint pas à lui que *la Fere* ne passât sous la domination Espagnole. Le titre de Gouverneur de cette ville lui tourna la tête au point, qu'il se qualifia (a) *Comte de la Fere* ; on pardonneroit au Vice-Sénéchal de Montelimart ces actes d'une vanité extravagante, si une juste punition lui eut fait expier ses crimes. Mal-

(a) De Thou, Liv. CXVI. Davila, Histoire des Guerres civiles, tome III, Liv. XV, p. 74.

heureusement on ne voit point dans l'histoire que Colas ait recueilli le prix qu'il méritoit.

(3) Les Grands jours étoient des séances solennelles qui se tenoient en certaines villes du Royaume désignées par le Souverain. Les Magistrats, commis à cet effet, y jugeoient en dernier ressort les affaires civiles & criminelles. On peut comparer ces séances aux *assizes* des grands Jurés d'Angleterre. Par un Edit de 1579, les *grands jours* devoient être tenus tous les ans dans les provinces les plus éloignées des Parlemens. En 1302 Philippe-le-Bel avoit ordonné que les *grands jours* pour la Province de Champagne auroient lieu deux fois par an. En conséquence on y envoyoit des Commissaires Eclésiastiques, & Gentilshommes. Plusieurs de ces Assemblées ont rendu des Arrêts notables, & qu'on invoque encore de nos jours. Tels sont ceux de Montferrand, de Riom, de Clermont, & de Moulins.

*Fin des Observations sur le second Livre.*

OBSERVATIONS  
DES ÉDITEURS  
SUR LE TROISIÈME LIVRE  
DES MÉMOIRES  
DE JACQUES - AUGUSTE  
DE THOU.

(1) **H**ENRI - ETIENNE, voyant que de Thou travailloit à son ouvrage sur Job, le pressa de mettre au net ce qu'il avoit déjà fait. Lorsque cet Imprimeur fut obligé de quitter Paris après la publication de l'Edit d'*Union*, il emporta avec lui ce Manuscrit, & le communiqua à Théodore de Beze. Cela donna l'idée à celui-ci de composer une paraphrase sur ce Livre de l'Ecriture Sainte. Beze publia trop tard son Ouvrage, pour que de Thou, qui avoit livré le sien à l'impression, pût en profiter. Tandis que Henri - Etienne étoit encore à Paris, il montra à Pierre Pithou le canevas de plusieurs Editions nouvelles d'Auteurs Latins. Comme il le pressoit de lui dire ce qu'il pensoit de son travail, Pithou pour toute réponse, l'exhorta à continuer

ses Editions Grecques : c'étoit lui insinuer clairement qu'autant il estimoit les dernières, autant il dédaignoit les autres. (Extrait des MSS. de la Bibliothèque du Roi, & de M. M. de Ste. Marthe).

(2) Philippe Desportes, ne à Chartres, & non pas à Angers (comme on le lit dans les Notes de la dernière Edition du Journal de Henri IV par l'Etoile, Tome II, page 36) se distingua par l'harmonie douce & simple de sa versification ; il apprit à nos Poètes à tirer un parti avantageux de la Prosodie Française. En rejetant l'érudition & le fatras scientifique de Ronsard & de ses autres Contemporains, il préserva ses écrits de l'enflure, & du pathos qu'on reproche à ceux-cy. Il y a eu peu de Poètes dont les vers ayent été si bien payés. On prétend que l'Amiral de Joyeuse le pourvut d'une Abbaye de dix mille écus de rente pour un sonnet, Aussi Balsac a-t-il remarqué ingénieusement *que le loisir de dix mille écus que Desportes s'est fait par ses vers, est un écueil contre lequel les espérances de dix mille Poètes se sont brisées.* Les talens & l'amabilité de Desportes lui valurent à la Cour de puissans protecteurs ; & on peut dire qu'il

n'y perdit pas son tems. Outre un Canonica de la Sainte-Chapelle de Paris, on accumula sur sa tête les Abbayes de *Tiron*, de *Bonport*, de *Josaphat*, & d'*Aurillac* : il paroît que la pluralité des Bénéfices n'allarmoient pas sa conscience. Au surplus l'opulence, dont il jouissoit, étoit le patrimoine de ses amis. Ils dispofoient à leur gré de sa bourse, de sa table & de sa Bibliothèque. Un de nos anciens Lexicographes (la Croix du Maine) assure que *Desportes*, pour faire un bon usage des biens Ecclésiastiques, qu'il possédoit, étudia la langue Grecque, la Philosophie & la Théologie... Nous observerons qu'il n'avoit pas besoin de réunir tant de connoiffances, pour appliquer le produit de ces biens à leur véritable destination. Il n'avoit qu'à lire les decrets des Conciles, il y auroit vu que, sa subsistance défalquée, l'excédent de ces revenus appartenoit de droit aux pauvres. Malheureusement ces préceptes, quoique de rigueur, sont tombés depuis long-temps en désuétude. Peut-être à l'époque où vivoit *Desportes* ne les croyoit-on plus obligatoires. Si c'étoit-là son excuse, nous répondrons que cette licence poétique en valoit bien un autre. Au lieu de l'attaquer sur cet abus qu'il se permit, les devots de

son tems prétendirent qu'il ne croyoit pas au purgatoire, parce qu'il avoit ordonné de chanter au moment où il mourroit les deux pseaumes. . . *O quam dilecta tabernacula tua, & Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi...* Un Moderne (a) prit le soin de justifier la croyance de Desportes sur cet article. Nous ajouterons que ce Poète, après avoir été un zélé Ligueur, se déclara pour Henri IV. Il facilita à ce Monarque la réduction d'une partie de la Normandie, comme on le verra dans les Mémoires (b) de l'Etoile. Desportes mourut à *Bonport* en 1606, âgé de 61 ans, & regretté de tous ceux qui le connoissoient. La mollesse de ses poésies galantes l'a fait surnommer le Tibulle François. Dans un âge plus mûr il renonça au genre érotique; & on lit encore avec plaisir quelques-unes de ses prières, & sa traduction des Pseaumes.

(3) Barnabé Briffon, fils de François Briffon, Lieutenant particulier de *Fontenaille-Comte*, & de Marie Foucher, nâquit en cette ville. Son érudition prodigieuse lui fit

(a) *Récréations historiques, &c.* par Dreux du Radier, tome I, p. 83.

(b) Lisez aussi la *Chronologie novenaire* de Cayet.

une grande réputation dans le Parlement de Paris, où il embrassa la profession d'Avocat. Henri III, qui l'estimoit, le gratifia en 1575 d'un office d'Avocat-Général, que le Duc de Nevers dans ses Mémoires évalue vingt-cinq mille écus d'or, monnoye de ce tems-là. Si le fait est vrai, il dément le témoignage de ceux qui ont écrit que Briffon acheta l'office en question de Guy du Faur de Pi-brac, son prédécesseur. Briffon, en qualité d'Avocat-Général, accompagna Achilles de Harlay, nommé en 1579 pour présider aux *Grands Jours* de Poitiers.. Ils avoient étudié ensemble la Jurisprudence dans cette ville. Cette circonstance ne fut pas omise par les Muses Poitevines, & particulièrement par Sainte-Marthe. *Tout retentit* (disoit-il aux deux Magistrats) *des cris de joie que cause votre arrivée; les roches de Passe-lourdin, les rives du Clain, & le Vallon des Crou-telles...* Heureusement Sainte-Marthe écrivoit en Latin : car ces noms propres en François n'auroient pas prêté à l'harmonie. En 1580 Briffon devint Président à Mortier par la résignation que lui fit Pomponne de Bellièvre. On a prétendu que Briffon paya cette résignation vingt mille écus, & qu'il fut le premier qui vendit sa charge d'Avocat-Gé-

néral à d'Espeisses son successeur. Henri III continuant à l'honorer de sa confiance, le chargea d'une négociation importante en Angleterre. A son retour Brissou composa ce qu'on nomme le Code de Henri III. On assure que ce travail ne lui coûta que trois mois. Il étoit Président de la commission établie sous la dénomination de *Chambre Royale*, pour poursuivre les financiers dont les concussions avoient ruiné l'Etat, lorsqu'en 1589 la faction des Guises porta les Parisiens à se soulever contre leur Souverain. Les membres du Parlement, fidèles à leur devoir, se hâtèrent de sortir d'une ville où l'autorité Royale n'étoit plus respectée. Brissou y resta, & accepta la place de premier Président, vacante par la captivité d'Achilles de Harlay. En vain Brissou protesta-t-il contre son acceptation. C'est une tache qui flétrit sa mémoire. La postérité ne lui pardonnera jamais d'avoir proscrit son ministère en recevant le serment, que le Duc de Mayenne fit entre ses mains comme *Lieutenant-Général de l'Etat & Couronne de France*. Brissou consacroit par un acte semblable la dégradation de Henri III son Roi & son bienfaiteur. Les Poëtes, qui ont semé des fleurs sur le tombeau de Brissou, n'avoient pas rapproché

ces diverses particularités. Ils n'ont vu en lui qu'une victime immolée à la rage des *Seize*.

Plusieurs Ecrivains du tems, même en détestant la cruauté de ses bourreaux, ne l'ont point ménagé. Il n'y a qu'à lire Pasquier, Loyfel, & Mornac pour s'en convaincre : aussi Mezeray, en parlant de sa mort, remarque-t-il que *cette catastrophe étoit indigne d'un homme si docte & si excellent, mais qu'elle est ordinaire à ceux qui pensent nager entre deux eaux*. Il nous semble que cet Historien a envisagé la chose sous son vrai point de vue. Sans adopter les imputations odieuses dont Briffon a été chargé par les Auteurs de la Satyre Menippée, & par le grain dans la *Décade* de Henri IV. On ne peut se dissimuler qu'une ambition criminelle égara Briffon. Il sacrifia tout au desir d'occuper la place de premier Président. C'étoit d'après ces considérations qu'Achilles de Harlay substituoit à son nom de *Barnabas* celui de *Barrabas*. Au surplus Briffon fut bien puni de sa vanité. Arrêté par les factieux le 15 Novembre 1591, à neuf heures du matin, on le confessa à dix ; & à onze il étoit étranglé. Ses efforts pour obtenir un délai furent inutiles. La précipitation de ses assassins produisit sur lui un

tel effet, qu'on vit sa chemise dégoûtante de fétor entre les mains du bourreau. L'Historien de Thou observe que plusieurs plainrent davantage la perte que faisoit la république des Lettres que celle de l'Etat. Par rapport à l'érudition, on ne peut contester à Briffon son mérite littéraire. A l'époque, où régnoient les *Valois*, la connoissance des langues, une lecture vaste & souvent mal digérée conduisoient à la célébrité. On a comparé les productions de Briffon à ces gardes meubles, où l'on trouve tout ce qu'il faut pour orner des palais, & pas un seul endroit où l'on puisse couler quelques moments agréables. Ce Magistrat avoit étudié la Théologie, la Jurisprudence, les belles Lettres, les Langues savantes, & l'Histoire. Son seul Ouvrage, qui a pour titre... *De Regio Persarum Principatu*..., offre un savoir si immense, que de nos jours il y a peu d'hommes en France capables de le lire en entier & avec fruit.

(4) Nous croyons devoir joindre au récit de M. de Thou quelques particularités tirées d'un manuscrit, qui nous a été communiqué. Nos Historiens n'en ont point fait usage, parce qu'ils les ignoroient. Le Lecteur y remar-

quera l'attachement puéril de Henri III, pour ce qu'on appelloit l'étiquette; & il y apprendra à sonder l'ame du Monarque, en considérant les préludes horribles de la vengeance qu'il méditoit contre le Duc de Guise. Mais laissons parler l'Auteur lui-même.

» Le Roi revint à Chartres le 26 Juillet  
 » 1588: comme il arrivoit sur les cinq heures  
 » du soir, M<sup>e</sup> *Jean de Gauville*, Lieutenant  
 » particulier au Bailliage, conduisant le corps  
 » de Ville, le fut recevoir à la porte des  
 » *Epars*. Le cocher ayant arrêté le carrosse  
 » du Roi, en un endroit où il y avoit de  
 » Peau & de la boue, ledit S. de *Gauville*  
 » voulut commencer sa harangue au nom  
 » de la Ville, étant debout: mais le Roy lui  
 » ayant dit... à genoux, à genoux, il fut  
 » obligé de s'agenouiller dans ce *Margouillis*  
 » avec tous les beaux habits. Sa Majesté en-  
 » trant dans la Ville, comme on eut tiré les  
 » canons & l'artillerie, voilà qui est bon (dit  
 » le Roy) je veux qu'on en fasse autant à mon  
 » cousin de Guise, à son arrivée.... Voulant  
 » par ces paroles taxer ceux de Chartres d'être  
 » trop affectionnés audit Seigneur. Il descen-  
 » dit à l'Eglise où il fut reçu par M. *Dauber-*  
 » *mont*, Doyen, qui lui présenta l'eau bénite  
 » & le harangua....

» Le premier jour d'Aoust , la Reine mère  
» amena avec elle à Chartres , sur les qua-  
» tre heures après midy , Messieurs les Car-  
» dinaux de Bourbon , & de Guise , avec  
» le Duc de Guise. Madame de Guise leur  
» mère en étoit aussi , & M. de Nemours  
» leur frère de mère , & le prince de Joinville  
» fils aîné du Duc de Guise. Ils furent trouver  
» le Roi à l'Evêché , qui les reçut *avec fort*  
» *bon visage*. Pour le Duc de Guise , il fut  
» reçu avec tel applaudissement du peuple ,  
» que le Roi s'en offensa , entendant que  
» les *Communes* de trois à quatre lieues  
» étoient accourues pour le voir , & de ce  
» que l'on crioit , lorsqu'il sortoit en public ,  
» *vive Guise* , comme à celui qui les avoit  
» délivrés de l'inhumanité des *Reîtres*. Son  
» logis fut marqué près le cloître St-Martin ,  
» chez la veuve *Olive* , où le Roy descendit à  
» ceux de sa maison de lui rendre visite ,  
» ni civilités aux autres Princes qui étoient  
» venus à son mandement. Plusieurs , n'ayant  
» osé y aller de jour , y furent de nuit ; &  
» particulièrement les Capitaines de quar-  
» tier , qui lui offrirent gardes & secours  
» au cas qu'on eut voulu faire quelque  
» entreprise sur lui. Le Duc les remercia  
» sur la croyance qu'il avoit que Sa Ma-

» jecté n'avoit point de mauvaise volonté  
 » contre lui, *ne luy en ayant jamais donné*  
 » *aucun sujet.*

» Le Roi néanmoins ne laissa de tâcher de  
 » vouloir l'attraper dès le lendemain 2<sup>e</sup> d'Août,  
 » ayant fait mettre le feu dans une maison  
 » joignant le second *porche du marché aux*  
 » *Chevaux*, en laquelle étoit logé M. d'O,  
 » l'un des favoris du Roi : le Guet du *clocher*  
 » *neuf* sonna, ayant découvert la flamme,  
 » & cria *que c'étoit au logis du Roi.* Les  
 » habitans se doutant que cet incendie étoit  
 » à dessein pour tuer ledit sieur de Guise,  
 » dans la confusion de ceux qui accour-  
 » roient pour l'éteindre, & le faire massa-  
 » crer par les gardes qui avoient été postés  
 » autour de la maison Episcopale, au lieu  
 » de courir au feu, prirent les armes, &  
 » passerent toute la nuit à assésir des corps  
 » de garde par les carrefours & quartiers,  
 » ayant par ce moyen retenu plusieurs Sei-  
 » gneurs de passer pour trouver le Roy, qui  
 » le leur fut bien reprocher le lendemain:  
 » mais ayant sù qu'ils en avoient été empê-  
 » chés, ilreconnut *qu'il n'étoit le plus fort*, &  
 » que, cette occasion lui ayant manqué, il  
 » en falloit attendre une plus commode.  
 » Cependant le logis, où avoit été mis le

400 OBSERVATIONS SUR LES MÉM.

» feu , n'ayant été secouru , il fut brûlé avec  
» une fille de dix sept ans , laquelle n'eut  
» assez de courage pour se jeter par les  
» fenêtres , comme avoient fait ses frères.

( Extrait de l'histoire manuscrite de la Ville  
de Chartres , faite par Souchet , Chanoine de  
cette Ville , & déposée à la Bibliothèque du  
Chapitre dudit Chartres. )

*Fin des Observations sur le troisième Livre.*

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS  
DES ÉDITEURS  
SUR LE QUATRIÈME LIVRE  
DES MÉMOIRES  
DE JACQUES-AUGUSTE  
DE THOU.

(1) HENRI I (a), Prince de Condé, étoit mort à St-Jean d'Angely le 5 Mars 1588. La

(a) Ce Prince fut fort regretté par Henri IV, & il méritoit de l'être par ses qualités personnelles. L'Auteur de l'Histoire du Maréchal de Matignon nous a transmis une anecdote de la vie de ce Prince, qu'on ne doit pas omettre. « Il attaqua (raconte-t-il) » le » Duc de Mercœur dans son quartier *des Loges* en 1585, » d'où l'ayant chassé, il y trouva un Gentilhomme de » ses domestiques, si travaillé de la fièvre, qu'il n'avoit » pu suivre son maître. Le Prince, après lui avoir » fait quelques questions, voulant se divertir, lui dit » qu'il alloit lui pendre un billet au col, qui auroit » la vertu de le guérir, pourvu qu'il le portât neuf » jours sans l'ouvrir. Cela fait, il envoya le malade » à son maître, qui eut la curiosité d'ouvrir le billet : » il y lut ce qui suit, écrit de la main du Prince. »

*Fièvre chaude, je te conjure,  
Par la retraite de Mercure,*

*Tome LIII.*

Cc

colique violente & extraordinaire, qui l'emporta, fit naître des soupçons. Les Médecins & les Chirurgiens les accréditèrent par le (a) procès-verbal de l'ouverture de son corps. Ils déclarèrent que ce Prince avoit été empoisonné. Sur cette déclaration on regarda comme auteurs, ou complices du crime, le Page de Leon (b) de Belcastel, originaire du Périgord, & le Valet-de-Chambre, Antoine Corbais, natif de la Fere en Vermandois. L'un & l'autre étoient au service de Charlotte-Catherine de la Tremoille, épouse du Prince de Condé; & tous deux avoient pris la fuite sur des chevaux fournis ( prétendoit-on ) par Jean Ancelin Brillaud, que l'Historien d'Aubigné qualifie de Contrôleur de la maison

*Que de ce corps cy tu desloges,  
Comme Mercure a fait des Loges,  
D'où il a fait prompte retraite,  
Ayant la barbe à demi faite.*

( Histoire du Maréchal de Matignon, Liv. II, p. 169. )  
Nous observerons que pour saisir le sens de ces vers, il faut se rappeler que les Ecrivains du tems, appelloient *Mercury* le Duc de Mercœur.

(a) Ce procès-verbal a été recueilli dans les Mémoires de la Ligue, dernière édition, tome II, p. 304.

(b) Voyez le tome III du Journal de Henri III, par l'Etoile, p. 323.

du Prince. Il paroît que l'accusation intentée contre les deux Domestiques de la Princesse servoit de bête à celle dont elle devint (a) personnellement l'objet. L'orage tomba d'abord sur *Ancelin Brillaud*. Les Juges de St-Jean d'Angely instruisirent son procès; & conformément à leur Sentence il fut tiré à quatre chevaux. Si l'on s'en rapporte à M. de Thou (b), les horreurs du supplice, dont on menaçoit *Brillaud*, l'épouvantèrent au point d'aliéner sa raison. On sent en conséquence le fond qu'on doit faire sur les dépositions de ce malheureux. Quant au Page, & à son associé, on ne les revit plus. Heureusement pour la Princesse de Condé, elle se trouva alors grosse de trois mois. Elle accoucha d'un fils qui fut le père de celui que nos annales appellent *le Grand Condé*. La naissance du jeune Prince contribua au salut de la mère. Après une longue détention, comme on le verra dans les Mémoires qui suivront, le Parlement de Paris la jugea innocente. Le Prince de Conti, & le Comte

(a) On verra dans les Mémoires de l'Etoile l'horrible imputation qu'on lui fit d'un commerce impur, avec le Page Belcastel.

(b) Liv. XC.

de Soissons s'y opposèrent vainement. L'Arrêt du Parlement fit loi.

(2) La manière, dont s'exprime de Thou, en parlant des habitans de *Cabrieres* & de *Mérindol*, doit naturellement reporter le Lecteur à l'affligeant tableau de leurs malheurs, que nous avons consigné dans les (a) Mémoires de du Bellay. Veut-on avoir sous les yeux un précis des cruautés exercées contre cette secte à différentes époques, il faut rapprocher l'observation, qu'on vient d'indiquer, de celle qui est à la suite des Mémoires de Castelnau. Ce ne fut pas là le terme de ses infortunes. Nous verrons ces sectaires reparoître encore dans l'Histoire, comme victimes de l'intolérance, sous le nom de *Barbers*. Ce nom leur fut donné à cause de leurs Ministres, qu'ils appelloient *Barbes* (b). Il nous semble que, plus cette secte a été persécutée, plus il importe d'en connoître l'esprit. Des détails sur cet objet serviront d'éclaircissement au récit de M. de

(a) Tome XXI de la Collection, p. 327 & suiv.

(b) Ce mot dans la langue Piémontoise, signifie oncle. On le donne par respect aux personnes, que l'âge & le mérite rendent vénérables. (Histoire de Provence, par Papon, tome IV, p. 91.)

Thou. En conséquence nous croyons ne pouvoir mieux faire que de placer ici la fameuse requête présentée au Parlement d'Aix en 1541, par les habitans de *Cabrieres* & de *Mérindol*. On y trouve à la fois une exposition de leur croyance, & le résumé des moyens violents, qu'on avoit employés contre eux. L'Ecrivain (a), de qui nous empruntons ce monument, a observé que les griefs des plaignans y sont exagérés. Mais en admettant qu'ils ayent réellement grossi les torts qu'on eut à leur égard, cela n'excusera jamais la sanglante exécution qui s'en suivit. Un Arrêt rigoureux du Parlement d'Aix fut le prélude de ces horreurs. Les Mérindolois (disoit-on (b)) prirent les armes, & commirent divers excès. Est-il surprenant que des hommes dans leur désespoir repoussent la force par la force, quand on les a dévoués eux & tout ce qu'ils possèdent à la destruction? Voici leur justification : le Lecteur prononcera...

(a) Histoire de Provence, par l'Abbé Papon, T. IV, p. 106.

(b) Voyez le plaidoyer de Robert, pour le Président d'Oppede, & l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri, Liv. 341, Chap. 61.

## REQUÊTE

DES HABITANS

DE MÉRINDOL ET DE CABRIÈRE,

AU PARLEMENT D'AIX.

« SUPPLIENT humblement André Megnard  
» &c &c , que votre bon plaisir soit pour  
» l'honneur de Dieu bénévolement écouter  
» notre humble & Chrétienne Requête.

» Premièrement pourtant que toutes les  
» les moelles & persécutions , qu'on a faites  
» à l'encontre de nous , viennent à cause de  
» la Religion , nous confessons devant Dieu ,  
» & devant vous , & tous Princes Chrétiens ,  
» en quelle foi & doctrine nous sommes &  
» voulons vivre ; & premièrement en la  
» Sentence & opinion de la Religion &  
» Eglise Chrétienne nous nous accordons  
» totalement ; car pour la règle seule de notre  
» foi nous avons le vieil & nouveau Testa-  
» ment , & nous accordons à la générale  
» confession de foi avec tous les articles con-  
» tenus au Symbole des Apôtres. Nous ne  
» sommes point enveloppés , ne voudrions  
» être d'aucunes erreurs ou hérésies con-  
» damnées par l'ancienne Eglise , & tenons

» tous les enseignemens qui ont été ap-  
» prouvés par la vraie foi.

» Nous nous réputons être corrompus &  
» perdus par le péché originel, & que de  
» nous-même nous ne pouvons faire aucune  
» chose que péché ; à quoi nous vous di-  
» sons & confessons que le premier & prin-  
» cipal fondement de tout bien en l'homme  
» est régénération d'esprit, laquelle Dieu  
» par sa bonté & grace baille à ses élus, &  
» à cause que tous les hommes de leur nature  
» sont totalement pécheurs, nous les estimons  
» être en damnation ou *ire* de Dieu, sinon  
» ceux que par sa miséricorde a réservés. Or  
» la manière de la délivrance est telle. Il faut  
» recevoir J. C. en la façon qui nous est  
» prêchée en l'Evangile, c'est-à-dire qu'il  
» est notre Rédempteur, justice ou sanctifi-  
» cation, par quoi nous croyons que par la  
» seule foi, *ouvrante* par charité, nous  
» sommes justifiés, nous délians de nos pro-  
» pres œuvres, nous rendans du tout à la  
» justice de Christ.

» Nous tenons que l'homme dès sa nativité  
» est aveugle d'intelligence, dépravé en vo-  
» lonté, & afin qu'il puisse avoir vraie &  
» salutaire connoissance de Dieu & de son  
» fils J.C., il est illuminé du St-Esprit, & en

» après est sanctifié en bonnes œuvres, afin  
» que lui ayant la loi de Dieu écrite dans son  
» cœur, il renonce à tous desirs charnels ;  
» à cause de quoi rémission des péchés nous  
» est toujours nécessaire, sans laquelle nul  
» ne peut avoir Dieu propice.

» Au nom seul de J. C., seul médiateur,  
» nous invoquons Dieu le Père, & n'usons  
» d'autres Oraisons que de celles qui sont  
» en écriture sainte, ou à icelles concordantes  
» en Sentence. Nous ne retenons aucune  
» doctrine humaine contrevenante à la parole  
» de Dieu, comme satisfaction de péché par  
» nos œuvres, les Constitutions commandées  
» sans icelle parole de Dieu, avec une mau-  
» vaise opinion d'obligation & mérite, &  
» toutes coutumes superstitieuses, comme  
» adorations d'images, pèlerinages, & telles  
» choses semblables. Nous avons les Sacre-  
» mens en honneur, & croyons qu'ils sont  
» témoignages & signes par lesquels la grace  
» de Dieu est confirmée & assurée en nos  
» consciences, à cause de quoi nous croyons  
» que le Baptême est signe, par lequel la  
» purgation qu'obtenons par le sang de J. C.,  
» est en nous corroborée de telle façon, que  
» c'est le vrai lavement de régénération & de  
» rénovation,

» La Sène du Seigneur Jésus est le signe  
 » sous lequel la vraie Communion nous est  
 » baillée.

» Touchant le Magistrat, comme les Prin-  
 » ces & Seigneurs, & tous gens de justice,  
 » nous les tenons ordonnés de Dieu, &  
 » voulons obéir à leurs loix & Constitutions  
 » qui concernent les biens & corps, aux-  
 » quels loyaument voulons payer tributs &  
 » impôts, dixmes, taxes & autre chose qui  
 » leur appartiendra, en leur portant honneur  
 » & obéissance en tout ce qui n'est pas contre  
 » Dieu.

» Très-honorés Seigneurs, nous vous  
 » avons touché fidèlement en somme la foi  
 » & doctrine, laquelle nous tenons, qui n'a  
 » d'autre fondement que la sainte parole de  
 » Dieu, qui est la seule règle de toute vraie  
 » conscience chrétienne, & néanmoins nous  
 » avons été inhumainement affligés en tous  
 » moyens, ce qui nous semble être bien  
 » âpre entre des hommes qui se nomment  
 » Chrétiens.

» Premièrement vous savez que Frère *Jean*  
 » *de Roma*, Jacobin & Inquisiteur, vint en  
 » Provence, lequel disant avoir autorité &  
 » puissance du Roi & de vous, fit tant par  
 » sa malice, qu'il eut gros support & aide,

# MIO      O B S E R V A T I O N S

» & ressemblant à un *Capitaine*, menoit des  
» garnemens portes- armes , & alloit par les  
» maisons & villages où ils rompoient coffres,  
» emportoient or & argent, & toutes autres  
» choses qu'ils pouvoient ravir. Bref de *Roma*  
» pillà tellement les pauvres & orphelins  
» de Provence tant par amendes, condam-  
» nations, compositions secretes , tant lui  
» & les siens, que plusieurs encore aujour-  
» d'hui sont en grande misère & pauvreté.  
» Mais Dieu , qui découvre la méchanceté  
» des méchans , le fit connoître tel qu'il étoit  
» devant *Vos Excellences* , par le moyen d'un  
» Commissaire envoyé de par le Roi. Il fut  
» démis de son office , & toutes ses procé-  
» dures annullées , & ce qui s'ensuivit , &  
» mourut misérablement en *Avignon* , desti-  
» tué de toute aide humaine par le juste ju-  
» gement de Dieu.

» A l'exemple d'icelui les Officiers & au-  
» tres Inquisiteurs , Fermiers de bénéfices ,  
» & autres Officiers des Evêques n'ont cessé  
» depuis ce tems-là de nous tourmenter &  
» piller sous ombre & titre de s'enquérir de  
» la foi , ce qu'ils n'ont pas fait , mais seule-  
» ment de notre argent & de nos biens , nous  
» diffamant pour colorer les grandes pille-  
» ries & tortures qu'ils ont exercées sur nous,

» nous notans d'être *Luthériens & Vaudois*,  
 » ce que ne sommes ; car nous ne savons  
 » rien de *Valdo*, ni de *Luther*, ni de la  
 » doctrine qui procède d'eux ; nous conten-  
 » tans de celle seule qui est de J. C. notre  
 » Sauveur. Or Dieu a voulu que la connois-  
 » sance & jugement de l'Inquisition de la foi  
 » ne soit plus en la puissance des Eclésiasti-  
 » ques, ainsi que le Roi en a baillé lettres ;  
 » mais que telles fussent mises par devant  
 » vos *Excellences* ; par lequel moyen nous  
 » avons grande espérance que notre inno-  
 » cence & bon droit seront connus & en-  
 » tendus,

» Mais à ce que nous voyons, nous ne  
 » savons plus à qui recourir, sinon nous sou-  
 » mettre totalement sous la protection &  
 » sauve-garde de Dieu pour qu'il prenne la  
 » cause à lui, ce que nous espérons qu'il  
 » fera. Nous sommes notés d'être séditieux,  
 » ce que nous ne sommes point, & ne nous  
 » pouvons pas assez émerveiller que M. le  
 » Chancelier de France, & vous Messieurs,  
 » ayez refusé bailler Commissaires à nos dé-  
 » pens, qui vinssent prendre information  
 » sur le lieu tant de notre vie & mœurs  
 » que de notre foi à cette fin que fussiez  
 » avertis & bien informés de la vérité, &

» foyez certains que eussiez trouvé que nous  
 » sommes Chrétiens & fidèles, & qu'il n'y  
 » a rien en ce monde que tant haïssions que  
 » sédition.

» On nous accuse aussi que nous sommes  
 » défobéïssans à la justice pour autant que  
 » ne voulons comparoître personnellement  
 » quand sommes ajournés. Certes nous vou-  
 » drions obéir à la justice, quand on nous  
 » garderoit tel droit qu'on fait aux Turcs à  
 » Venise, où aux Juifs à Avignon, ou à  
 » brigans & larrons, auxquels est permis de  
 » se défendre par voie de droit ; mais à nous  
 » tout est fermé : personne n'ose parler pour  
 » nous, sinon qu'il veuille être nommé *fau-*  
 » *teur d'hérésie*. Un chacun est bien venu  
 » qui parle contre nous, quelque méchant  
 » qu'il soit. Aucuns d'entre nous ont com-  
 » paru (a), lesquels sont demeurés en pri-  
 » son ; les autres ont été brûlés, les autres

(a) Selon l'Abbé Papon, ces habitans, qui com-  
 parurent, avoient été pris les armes à la main, &  
 refusoient d'abjurer leurs erreurs. D'ailleurs il cou-  
 vient que le Parlement les condamna au dernier sup-  
 plice, enjoignit aux Seigneurs de les désarmer, & de  
 les chasser de leurs terres, sous peine de confiscation  
 de leurs fiefs. (Hist. de Provence, tome IV, p. 91  
 & 92.)

» marqués au front , & brûlés d'une fleur  
 » de lys ardente , les autres bannis & confis-  
 » qués tous leurs biens , sans en vouloir dé-  
 » partir aux pauvres femmes & enfans une  
 » seule maille. Toutes ces choses considérées,  
 » nous avons été tellement épouvantés , que  
 » nous ne sommes osé comparoître devant  
 » vous , voyant le traitement qu'on a fait aux  
 » autres.

» Vous savez, très-honorés Seigneurs, que,  
 » quand M. le Président , & ceux qui ont  
 » été envoyés de votre part , sont venus en  
 » nos maisons & villages , n'ont eu ni rébel-  
 » lion , ni répugnance. Il est vrai que , voyant  
 » qu'on menoit des gens d'armes , un Prévôt ,  
 » un Bourreau & des cordes , nous avons  
 » été effrayés , abandonnant les maisons ;  
 » nous retirans aux bois , cavernes & rochers  
 » pour sauver nos pauvres vies ; là , où nous  
 » avons enduré plusieurs nécessités , & nous  
 » semble bien étrange qu'on nous appelle  
 » séditieux à cette cause ; car nous voyons  
 » qu'il n'y a si petite bête qui ne cherche  
 » lieu pour se sauver de celui qui lui veut  
 » faire mal. Nous avons laissé prendre à  
 » tous ceux qui se sont dits envoyés de  
 » votre part , bled , vin , ménage , bétail ,  
 » & tout ce qu'ils ont voulu sans résistance ,

» tellement qu'il s'embloit que ce fût un pays  
 » de conquête , & baillé en proye.

» Pareillement on nous charge d'avoir  
 » oté des prisonniers des Officiers de la Cour,  
 » ce que n'avons fait, & ce à cause qu'auprès  
 » de la Colle aucuns gens portant armes,  
 » tant à pied qu'à cheval, avoient pris des  
 » prisonniers par maisons & par champs ;  
 » entre lesquels ils emmenoiient prisonnières  
 » deux jeunes filles , & que voyant leurs  
 » parents , ainfi qu'on nous a dit , craignant  
 » que deshonneur ne se fit à leurs filles ,  
 » comme autrefois a été fait par telles manières  
 » de gens, vinrent au-devant de ceux qui  
 » les emmenoiient, lesquels les laisserent aller  
 » fans coup frapper , & avant qu'ils en fussent  
 » requis.

» Il n'y a personne qui de notre sù & con-  
 » sentement ait entrepris, ne fait chose contre  
 » le Roi notre souverain Prince , ni contre  
 » ses Officiers : mais nous sommes & voulons  
 » être loyaux & obéissans sujets au Roi notre  
 » Sire, & quand Sa Majesté nous voudra  
 » bénignement bailler audience, il connoîtra  
 » que , quelques pauvres que nous soyons ,  
 » nous sommes chrétiens & obéissans sujets  
 » à Sa Majesté , & espérons , que notre  
 » Seigneur donnera à connoître notre inno-

» cence par les grands tors qu'on nous a  
 » fait jusqu'à présent.

» Touchant ce qu'on nous charge que  
 » nous nous sommes retirés aux Villes &  
 » Châteaux, nous en prenons Dieu à témoin  
 » & tous ceux du Pays, qui savent que nous  
 » ne nous sommes retirés ni en Villes, ni en  
 » Châteaux, mêmes n'osions pas demeurer  
 » en nos maisons ; mais comme *pauvres*  
 » *Oiselets* qui fuient devant l'*Epervier*, nous  
 » sommes retirés au mieux qu'avons pu aux  
 » bois, cavernes, & roches, pour donner  
 » lieu à l'*ire* des hommes, craignant la fureur  
 » du peuple qui étoit tellement enflammée  
 » contre nous qu'il sembloit qu'ils nous  
 » dussent du tout abîmer ; ce qu'ils eussent  
 » fait sans la grace de Dieu sous la protection  
 » duquel nous nous étions humblement sou-  
 » mis ; & par cela ( honorés Seigneurs ) ne  
 » devons être nommés séditieux, voyans que  
 » n'avons point fait autre chose, sinon fuir,  
 » & pensons qu'il n'y a Prince ni Seigneur,  
 » ni aucunes gens qui soyent de bon jugement  
 » qu'en ce nous puissions justement blâmer ;  
 » vû qu'on a fait mourir plusieurs des notres  
 » tant par des prisons, que par feu, & qu'on  
 » en a banni plusieurs avec confiscation de

» tous leurs biens , & que arrêt (a) a été  
 » donné de nous brûler tout vifs, nos femmes  
 » & enfans bannis , sans qu'ils puissent em-  
 » porter aucuns biens , meubles , que notre  
 » village fut razé jusqu'au fonds, & que le

(a) Cet arrêt fut rendu le 18 Novembre 1540.  
 Il portoit que les lieux de Mérindol & autres, qui  
 jusqu'alors avoient été le foyer de l'hérésie, seroient  
 démolis, les maisons rasées jusqu'aux fondemens,  
 que les forts, les cavernes, & autres lieux sou-  
 terrains, dans lesquels les Vaudois se cachotent,  
 seroient détruits, & les forêts coupées, que dix-  
 neuf personnes, nommées dans l'arrêt, expireroient  
 dans les flammes, que les femmes, les enfans, les Do-  
 mestiques mêmes de ces infortunés habitans, & leurs  
 biens seroient acquis & confisqués au Seigneur Roi;  
 & que personne soit noble ou roturier, ne pourroit  
 leur donner asyle ni secours. Il est étonnant (*ajoute*  
*Papon*) » que tous ces malheureux, sans distinction  
 d'âge ni de sexe, ayent été enveloppés dans la prof-  
 cription: il y en avoit beaucoup parmi eux qui  
 n'avoient point été ouïs en justice, ni convaincus  
 du crime d'hérésie; & quand même ce crime auroit  
 été aussi réel, qu'il étoit imaginaire dans plusieurs  
 personnes, & surtout dans les enfans, on ne peut  
 que déplorer l'aveuglement du siècle, qui, par un  
 reste de barbarie outrageoit une religion de paix &  
 de charité, en la vengeant par le fer & par le feu. »  
 (Histoire de Provence, tome IV, p. 93.)

» lieu

» lieu fut rendu inhabitable. Toutes lesquelles  
 » choses affemblées nous ont tellement épou-  
 » vantés & effrayés, avec les souffrances qu'a-  
 » vons endurées, que c'est merveilles que de  
 » peur ne soyons morts : mais Dieu, qui est  
 » le père des désolés, nous a consolés, & nous  
 » semble par la fuite qu'avons faite, sans porter  
 » dommage à aucuns, étant pressés en la  
 » manière susdite, que personne ne nous peut  
 » en juste cause accuser de sédition. Quant  
 » à ce qu'on nous a chargés qu'il y a entre  
 » nous gens d'armes, *Lansquenets & Piemon-*  
 » *tois*, ainsi qu'on nous a récité, nous ne  
 » savons ce que c'est ; & n'y a homme qui  
 » puisse dire en vérité qu'hommes de guerre,  
 » ni *Piemontois*, ni *Lansquenets* soyent venus  
 » à nous ; mais ceux qui ont informé le Roi  
 » notre Sire, & vos *Magnificences*, de telles  
 » faussetés & mensonges, tâchent par ce moyen  
 » nous faire ruiner. Certes, très-honorés  
 » *Seigneurs*, on peut bien dire tout ce qu'on  
 » veut à l'encontre de nous ; car nous n'avons  
 » à ce nul moyen de nous purger devant le  
 » Roi, ni devant vos *Magnificences* à cause  
 » qu'il n'y a personne qui ose parler pour  
 » nous ; car il est question de plaider avec nous  
 » qu'avec le couteau & le feu ; mais nous  
 » avons notre totale France en notre bon

» Dieu qui voit nos afflictions & les injures  
 » qu'on nous fait ; qu'il nous suscitera quel-  
 » que *bonne Reine Esther* , laquelle déclarera  
 » au Roi notre innocence , & que les traîtres  
 » & faux témoins qui pourchassent notre  
 » ruine , tomberont en la fosse qu'ils nous  
 » ont préparée , ainsi qu'il advint au traître  
 » *Aman* qui vouloit faire mourir en un jour  
 » le peuple de Dieu , lequel fut pendu avec  
 » les siens au haut gibet qu'il avoit préparé  
 » au bon *Mardochee*. Véritablement tous  
 » d'un accord & union désirions que les  
 » présentes vous fussent présentées non seu-  
 » lement à vous , mais au Roi *notre Sire* :  
 » mais il n'y a eu homme d'entre nous qui  
 » les ait osé présenter , craignant (a) d'être  
 » brulé ; & ne doutons que si eussions moyen  
 » de vous les faire représenter , ou qu'il

(a) Le dispositif de l'arrêt , énoncé cy-dessus , étoit trop formel , pour désapprouver leur crainte à ce sujet. *Chassandé*, Président du Parlement d'Aix , le sentoit bien ; & il le prouva en retardant le plus qu'il put son exécution. Le Comte de Tende , Gouverneur de la Province , se prêtoit de son côté aux délais du Magistrat , dictés par la raison & par l'humanité. Ce n'étoit pas les moyens qui manquoient , puisque les Archevêques d'Arles & d'Aix , offroient d'en faire les frais aux dépens du Clergé. ( *Hist. de Provence* , par Papon , tome IV , p. 93 & 94 )

» vous eut plu bénignement les lire & attendre  
 » qu'émus de pitié humaine ou de charité  
 » chrétienne, vous eussiez fait vous même  
 » la remontrance au Roi notre souverain  
 » Prince de nous remettre en liberté, avec  
 » défense à tous d'ainfi plus nous molester;  
 » & par ce moyen eussions pu labourer &  
 » cultiver la terre, laquelle demeure vuide,  
 » pour nourrir nos pauvres femmes & enfans,  
 » qui sont en grande souffrance & disette :  
 » ce que nous avons espérance de faire le  
 » tems à venir, attendu le vouloir du Roi  
 » *notre Sire*, lequel a envoyé, selon qu'avons  
 » entendu, certaines Lettres (a) Patentes de

(a) Par ces lettres patentes, en date du 8 Février 1541, le Monarque accordoit un pardon général aux Vaudois, ou Luthériens (car on les confondoit sous la même dénomination. Il y avoit cependant une condition apposée à l'amnistie, c'étoit que sous trois mois ils abjureroient leurs erreurs, & qu'en cas de refus de leur part on séviroit contre eux. Ils reçurent cette nouvelle avec allégresse, & déclarèrent qu'ils vouloient vivre en bons serviteurs du Roi, qu'ils détestoient la Doctrine de Valdo & de Luther, mais qu'ils demandoient qu'on leur prouvât qu'ils étoient dans l'erreur. Ce dernier article n'étoit pas d'une facile exécution avec des hommes grossiers, dont le plus grand nombre ne savoit pas lire. Nous répondrons à cette Observation de l'Abbé Papon, qu'il n'y avoit pas

» pardon & rémission, & par icelles il veut  
 » que nous soyons traités amiablement par  
 » paroles douces & bonnes remontrances.

» Ce considéré, plaife, à vos *Bégnignes*  
 » *Graces* faire exprès commandement à tous  
 » gens de quelque qualité qu'ils soyent, de  
 » ne nous plus molefter tant en nos personnes  
 » que biens, attendu que voulons vivre selon  
 » la foy de Dieu & de l'Eglise ; ce que le  
 » Roi *notre Sire* défire seulement de nous,  
 » vous suppliant qu'il vous plaife avoir égard  
 » à notre pauvreté, au moyen de laquelle  
 » nous n'avons puissance de poursuivre par-  
 » ticulierement, pour obtenir de vous le fruit  
 » desdites Lettres ; car nous avons été avertis  
 » que déjà aucun se font présentés qui ont fait  
 » grands frais & dépens, & à aucuns autres  
 » qui sont detenus aux prisons par feintes  
 » paroles, on leur a fait dépenser sans que  
 » cela ait encore rien profité ; par quoi  
 » pouvant dire que les Lettres reviennent  
 » plus au profit des Avocats, Procureurs,  
 » Greffiers & autres gens, que non point  
 » pour ceux pour lesquels elles sont données ;  
 » à quoi si l'on vouloit continuer, nous  
 » tâcherons par tous moyens que le Roi &  
 de moyen plus honnête & plus conforme à l'Evangile,  
 pour les ramener dans le chemin de la vérité.

» vous & tous bons Chrétiens soyent avertis  
 » de notre affaire , afin qu'il prie Dieu  
 » qu'il nous donne bonne patience & aux  
 » pauvres prisonniers , qui n'ont mangé que  
 » du pain & bu de l'eau , & ne demeurent  
 » que pour les dépens. A ce prions très-hum-  
 » blement le père de miséricorde qu'il fasse  
 » que la vérité soit connue , & qu'il change  
 » le cœur de nos ennemis , & nous veuille  
 » tous unir par une foy & une Loi & en  
 » un baptême , & à reconnoître & confesser  
 » un Dieu & un Sauveur J. C. auquel soit  
 » honneur & gloire éternellement.

*Fin des Observations sur le quatrième Livre ,  
 & du cinquante-troisième Volume.*



